


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



VOYAGE
EN ORIENT

GRÈCE, TURQUIE, ÉGYPTE.

Au dépôt des publications de la librairie P. BERTRAND,

chez MM. TREUTTEL ET WÜRTZ, à Strasbourg.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

VOYAGE

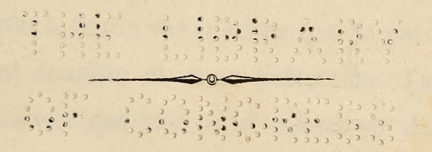
EN ORIENT

GRÈCE, TURQUIE, ÉGYPTE.

PAR A. REGNAULT,

BIBLIOTHÉCAIRE DU CONSEIL D'ÉTAT, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES;
Auteur de l'*Histoire du Conseil d'État*
et de divers recueils de poésies.

Sit mihi fas spectata *loqui.*
(*Æneid*, lib. VI, v. 267.)



PARIS
P. BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ARBRE-SEC, 22.
1855.

AVANT-PROPOS.

Ces notes fugitives, qui devaient glisser comme ma course vague et rapide, n'étaient point destinées à voir le jour, et elles allaient, comme leurs autres sœurs les voyageuses, rentrer dans la poussière de mes obscurs cartons ; mais les événements qui germaient, prêts à éclore sur la scène que je parcourais en innocent touriste et sans prétention d'auteur, m'ont fait penser que mes observations sur des lieux et un sujet, si rebattus d'ailleurs, pourraient emprunter à ces mêmes circonstances quelque attrait de nouveauté piquante. Je les ai donc déposées sur ces feuilles qui n'aspirent pas à l'importance d'un voyage d'artiste en Grèce, de politique en Turquie, ou d'archéologue en Égypte. J'ai vu Athènes avec bonheur,

Constantinople avec étonnement, le Caire avec une vive curiosité. En cela rien d'extraordinaire, et que d'autres n'aient éprouvé avant moi ; mais comme ma course se croisait avec tout ce qui se passait alors, avec les flottes alliées en station à Bezika et à Ténédos, avec l'armée ottomane qui demandait la guerre, avec les troupes égyptiennes qui s'exerçaient au combat avant de s'embarquer sur la mer Noire, j'ai dû associer presque involontairement mes sensations personnelles à celles des populations que je visitais. En un mot, je voyageais dans des contrées antiques, mais rajeunies par des incidents neufs et imprévus, et par de curieux épisodes qui, pour ainsi dire, ont ressuscité leur histoire ; et ce sont ces impressions, encore fraîches, que j'ai recueillies sur mes tablettes, trop heureux si elles peuvent un instant fixer les regards du lecteur.

A. R.

VOYAGE
EN ORIENT

GRÈCE, TURQUIE, ÉGYPTE.

AUTRICHE.

Une croisade nouvelle apparaissait en Orient après plus de 700 ans, et cette fois c'étaient les croisés qui, pour défendre les infidèles, allaient s'armer contre des chrétiens. La politique, pour soutenir l'équilibre européen, devait soutenir l'empire chancelant des Osmanlis contre le colosse russe, l'islamisme menacé contre les grecs schismatiques, le croissant contre la croix.

L'Orient avait donc un double intérêt d'attraction. L'occasion fut saisie par les voyageurs qui, fatigués d'une longue attente, et irrités de la non-solution d'une question devenue un problème, voulurent en

aller chercher la clef à Constantinople ou à Saint-Pétersbourg.

Je choisis le premier de ces deux points, croyant au moins m'éclairer plus vite, et espérant même que le premier coup de canon sur le Danube trancherait le nœud gardien.

Je m'arrachai aux douceurs de Spa, et le sybarite quitta les frais ombrages de la Géronstère pour affronter les chaleurs caniculaires d'un ciel enflammé dont l'airain azuré refusait depuit huit mois une goutte de pluie et de rosée au sol volcanique de la Grèce.

En peu de jours les chemins de fer me portèrent à Trieste par Francfort, Leipzig, Dresde, Prague, Brunn et Vienne.

Je trouvai dans la première de ces stations l'Ariane de Danecker, toujours jeune, toujours voluptueuse, penchée amoureusement sur sa panthère domptée et caressante ; dans la seconde, le souvenir du chevaleresque Poniatowski rencontrant dans un cours d'eau de quelques pieds la mort que lui avait refusée le champ de bataille.

Je revis à Dresde son trésor de chefs-d'œuvre de peinture ; puis, traversant la Suisse saxonne, et côtoyant les bords de l'Elbe, j'arrivai à Prague, le *Boviasmum* de Strabon, le *Marobodum* de Ptolémée. Je visitai au clair de lune cette ville intéressante et remarquable par son majestueux panorama où l'œil plonge du haut du château impérial. Entre les palais

des princes et des évêques s'élève celui de Wallenstein, ce guerrier astrologue qui observait, de la tour que j'escaladai, l'étoile fatale et trompeuse de sa royauté future. On ouvrit une salle, et à la lueur de la lanterne magique, je crus voir caracoler son coursier fougueux. Mais c'était une illusion, l'animal aujourd'hui debout était tombé pendant la guerre de trente ans, frappé d'un plomb mortel, et la blessure semble saigner encore. Je passai sous un péristyle de cent colonnes, vestibule de jardins magnifiques. Ce domaine princier, qui couvre un espace considérable, se répare en ce moment et est occupé par les héritiers et descendants de l'ambitieux Wallenstein. Mon guide nocturne me fit repasser la Moldau sur un pont curieux chargé de soixante statues, entre autres, celle de saint Veit, patron de la ville, qui avait été précipité dans ce fleuve. Il m'indiqua aussi le balcon du prince Windischgraff, dont l'épouse avait été frappée, dans l'insurrection de 1848, d'une balle destinée, dit-on, à son mari. C'était elle qui avait coûté la vie à sa malheureuse mère, la princesse de Schwarzemberg, brûlée à Paris, il y a quarante ans environ, dans un bal tristement célèbre, en se jetant au milieu des flammes pour sauver sa fille qui venait d'échapper au désastre.

Le lendemain, dès l'aurore, je prenais le chemin de fer de Vienne, passant par Brunn, en Moravie, dont la fameuse forteresse du Spielberg me retraçait

les Prisons de Silvio Pellico, que son livre a rendu si intéressant. Son *carcere durissimo*, qui avait tué son ami et son compagnon d'infortune Maroncelli, s'était enfin ouvert après douze ou quatorze ans pour le malheureux captif mort presque moralement ; une monomanie religieuse s'était emparée de Silvio Pellico. Une dame anglaise, enthousiaste des souffrances, du courage et du livre du célèbre prisonnier, voulut plus tard voir absolument le héros du *Devoir*, qui s'était retiré à Turin. Elle s'y rendit exprès, se fit présenter et le vit. Elle repartit désenchantée. A ses yeux, la captivité avait abruti cette âme romaine. Abruti !... Cet esprit pouvait-il l'être, quand il avait conçu, dans les angoisses de la prison, un ouvrage où respire l'âme libre et fière d'un Caton religieux. Différent du Caton païen, sentinelle immobile du *devoir*, il a su attendre la mort dont il avait, dans les fers, anticipé toute l'agonie. Une cérémonie funèbre vient encore d'être célébrée pour la mémoire du vertueux martyr dans l'église de San-Dalmazzo.

Enfin nous continuâmes notre voyage en rampant jusqu'à Vienne, grâce au chemin de fer autrichien, dont la vitesse prudente et modérée nous permit de revoir l'immortelle plaine d'Austerlitz, où l'épée de Napoléon brilla sous les feux du même soleil qui avait fait reluire au pied du mont Kallemberg le sabre du sauveur de l'Europe, Sobieski. Je brûlais toutefois l'espace, non de mon vol, au moins de ma volonté,

impatient d'atteindre ma destination, Trieste, mon point de départ pour la Grèce. Le jour en était fixé au lendemain, mais la police soupçonneuse de Vienne trouvant un passe-port visé pour Constantinople, et me supposant une mission secrète, m'arrêta un jour entier. Je passai le loisir qu'elle me fit à revoir et visiter la ville, qu'en 1848 j'avais trouvée si agitée pendant le bombardement et la tempête. Cette fois je ne manquai pas de m'égarer dans les jardins de Schwarzemberg, sous leurs riants et paisibles ombrages, et je n'entendis que le chant de l'alouette aux lieux mêmes où tonnait le canon du Croate.

Je revis avec un nouvel empressement les curiosités du trésor impérial de Vienne, entre autres les joyaux de Charlemagne, sa couronne montée en pierres brutes, son sceptre, sa dalmate, ses souliers et son épée; cette épée avec laquelle ce grand homme, qui ne savait pas écrire, signait ses ordonnances et ses capitulaires en disant: « Je soutiendrai avec la pointe » ce que j'ai signé avec le pommeau. » Près de ces grandes reliques je retrouvai celles de notre moderne Charlemagne, la couronne, le sceptre et le manteau portés par Napoléon à son couronnement à Milan, comme roi de Lombardie. Ce fut au moment où cette couronne fut placée sur sa tête qu'il prononça, dit-on, ces paroles mémorables : « Dieu me l'a donnée, gare » à qui la touche. » J'avais vu aussi à Monza la couronne de fer qui ceignit le front de ces deux monar-

ques, protecteurs de l'Italie. Je contemplai avec émotion le berceau de nacre et d'argent donné par la ville de Paris au roi de Rome, qui, se sentant mourir en sa fleur, disait avec une mélancolie touchante : « Faut-il que mon berceau soit si près de ma tombe ! » Elle en est si proche, que je m'empressai d'aller, en la visitant, remplir un pieux devoir. Les caveaux de la famille impériale dans l'église des Capucins, que l'un des frères de cet ordre montre à la lueur d'une torche, renferment soixante-dix cercueils de métal. Le monument le plus touchant est celui du duc de Reichstadt. C'est un simple sarcophage de cuivre avec une croix en relief et cette inscription : *Napoleonis Galliœ imperatoris filius*, etc. Les termes dans lesquels elle est conçue attestent d'ailleurs les rares qualités du jeune prince et l'amour de ceux qui lui ont survécu. Son illustre aïeul, en signe de regrets et de douleur, avait ordonné que sa propre tombe fût placée près de celle du jeune prince, qu'il aima si tendrement durant sa courte vie. Il eût mieux prouvé cet amour, s'il eût élevé le fils d'un héros en prince et non en moine. La France, dont il fut le premier enfant, demandera un compte éternel à la mémoire du vieil empereur François des premières années de ce jeune nourrisson, de la direction de son adolescence, et après qu'il l'eut emprisonné dans les langes d'une éducation jésuitique, de la liberté qu'on lui permit de goûter avec excès des plaisirs dont il abusa, dont il

mourut. Malheureux jeune homme qui connut à peine son père exilé sur le roc de Prométhée, et qui, sans un sourire, sans un baiser de mère, s'éteignit comme si la politique eût voulu l'étouffer dans son germe. Cette femme, comme on l'a dit justement, *senza padre*, *senza marito*, *senza figlio*, parce qu'elle n'eut le cœur ni de fille, ni d'épouse, ni de mère, laissa languir et périr cette noble tige couchée aujourd'hui dans la poussière aux côtés de Marie-Louise, dont la cendre repose près des restes de la grande Marie-Thérèse. Une Blanche de Castille eût réservé soigneusement ce précieux rejeton à la France, où et pour laquelle il était né, et dont il eût fait le bonheur et continué la gloire. Mais la Providence a remis à Napoléon III, son successeur providentiel, les rênes et les destinées de cette France aimée du ciel, et deux fois sauvée par ce nom magique, son palladium et son égide.

Mon cicerone me montra sur les remparts la place où l'assassin hongrois, tailleur de profession, avait attendu le jeune empereur François-Joseph, accoutumé à faire sa promenade tous les jours à la même heure. Choisissant le moment où le prince se penchait du haut des murs sur la rue de l'Archiduc Charles, il s'était approché et lui avait porté sur les jugulaires un coup qui devait être mortel, mais qui fut amorti et paré par le col de la cravate. Le fanatique séide du Mahomet hongrois, on le sait, fut jugé et exécuté un mois après

à Vienne. Cet attentat n'a pas empêché le jeune empereur de renouveler ses promenades régulières de chaque jour et aux mêmes heures.

La question d'Orient préoccupait Vienne aussi bien que toutes les capitales, mais là comme ailleurs, c'était une énigme qui s'obscurcissait pour tous, et le sphinx n'avait pas trouvé son Œdipe. Dernièrement même, l'empereur, de sa propre main, avait écrit un message au sultan, et l'avait enveloppé sous un pli impérial et autographe. La nuit qui s'épaississait à chaque pas redoublait mon envie d'aller chercher une lueur aux rayons mêmes du soleil d'Orient.

Enfin je m'élançai avec un essaim de jolies Viennoises sur le chemin de fer de Glognitz, où il y a un arrêt de dix minutes, et d'où l'on remonte une pente de 25 millimètres, l'inclinaison la plus forte des chemins de fer de l'Europe. La courbe extraordinaire que décrit la ligne ferrée jusqu'à Murzuschlag rend cette voie excessivement pittoresque: elle figure un serpent dont la tête atteignant le point culminant regarde ses triples replis et rencontre sa queue ascendante. Arrivé au faîte du Sommering, on sent une impression de vertige en descendant de la montagne où le frein seul modère, à raison de six lieues par heure, le vol de la vapeur dans le fond de l'abîme. Enfin, la balançoire aérienne une fois rétablie sur la surface du sol, je courus par la Styrie, avec un chœur de jeunes et gracieuses Styriennes, vers Gratz, un des

lieux d'exil de la fille de Marie-Antoinette, cette femme, type des douleurs humaines et qui eut une vie de mille morts. Pour la première fois je voyais le jour sous un tunnel percé de soixante arches ouvertes, bordé par la rivière Save, dont le nom en allemand a un son et un sens plus trivial : la *Sau* ou la Truie. Je continuai cette course pittoresque jusqu'à Laybach, où je repris la poste : j'entrai victorieusement à Trieste après avoir parcouru pendant deux lieues souterraines, aux lueurs de mille flambeaux, les grottes de stalactites et de diamants de Saint-Rambert, qui aboutissent aux abords de la ville. J'étais d'autant plus heureux de toucher le port, que je m'étais heurté contre maint écueil ou maint voyageur grotesque moins gracieux que le paysage. Un juif valaque, entre autres, s'était attaché comme la sangsue à ses compagnons, et m'avait honoré d'une préférence marquée en me demandant une part de mes repas, et même en mettant la main au plat de ses voisins. Le Turc se contente de toucher de la sienne sa portion, et d'offrir, par compliment, le premier morceau à l'étranger convié. Le sort m'avait encore lié, pour renouveler le supplice de Mézence, à un cadavre vivant, le même Israélite, dans une malle-poste étroite, où le sommeil de plomb de mon compagnon ronflant avait fait incomber sur moi le poids de tout son corps massif. En se réveillant et en entrant à l'hôtel *National* de Trieste, où mon acolyte me suivit avec acharnement, il fit quelques

objections pour partager le paiement du port de ses effets, bien qu'il eût partagé mon viatique, qu'il eût brisé le même pain que moi, et bu dans la même coupe. *Beware of jews* : « Gardez-vous des juifs. » C'était le digne frère ou rejeton de cet Israélite qui voyageait avec moi en 1835 de Leipzig à Franckfort, et qui, s'adressant à une mouche, disait naïvement tout haut: « Heureuse mouche, tu ne paies pas ta place. » Le golfe de Venise, où la vapeur emporta le lendemain le nouveau Shylock, allant chercher peut-être un autre malheureux marchand de Venise, *for one pound of flesh*, mit un abîme entre nous, et je respirai plus à l'aise sous les brises tièdes de l'Adriatique.

Avant de m'embarquer pour le Pirée, je fus témoin d'une cérémonie mortuaire assez curieuse. Dans la petite église de San-Giusto, située sur une des collines de Trieste où j'allais chercher l'air et la vue pour tempérer les chaleurs italiennes, prélude de celles d'Orient, je vis dix cercueils de dix *fanciulle*, ou petites filles ensevelies dans les fleurs et les rubans. Tous les enfants de cette partie de la ville venaient embrasser les corps qui changeaient déjà de couleur et allaient être inhumés tous ensemble le lendemain dans une fosse commune. Dégoûté de cette scène que je n'avais fait qu'effleurer en Italie, où les vivants se jouent avec la mort, je m'enfuis pour éviter ces miasmes qui expliquent les pestes et les fièvres dont ces pays sont visités.

Les brises de la mer me purifièrent le lendemain des exhalaisons méphitiques de l'église de San-Giusto, quand le Lloyd autrichien m'emportait sur le golfe Adriatique vers les îles de la Grèce. Le Lloyd est une vaste société de pyroscaphes qui navigue avec soixante navires dans l'archipel grec, entre le Pirée, Syra, Constantinople, Smyrne et Alexandrie. Elle emploie un nombreux personnel sur ses soixante bâtiments, desservis chacun par deux ou trois mécaniciens, la plupart anglais. Les officiers et marins sont dalmates. Ces derniers sont doués d'une force musculaire qui résiste à un travail de sept jours et sept nuits continus jusqu'au Pirée. La discipline, qui, en général, est suppléée par la bonne volonté et un zèle infatigable, n'est nécessaire quelquefois que pour les cas où les chauffeurs feignent la maladie. La paie cesse si l'homme est soupçonné de faire le malade. Ces chauffeurs, sur chaque bateau, sont au nombre de huit, quatre de service et quatre qui se reposent. J'assistais, pendant les nuits que je passais sur le pont, aux travaux de ces Vulcains infernaux alimentant pendant de longues heures, au fond du gouffre, les gueules des fournaises d'où ils retirent le coke enflammé, où l'un des chauffeurs verse des seaux d'eau froide, pendant que l'autre enfourne des pelletées de charbon renouvelées et consumées sans fin. Quand la fournaise est comblée, ils s'arrêtent une seconde pour s'asseoir et étancher leur soif dans de larges amphores où ils sou-

lagent un moment leurs poitrines haletantes de Sisyphes. L'application des machines à éther ou liquide vaporisé, nouvellement découverte, déjà essayée à Marseille, parviendra peut-être à suppléer aux bras de ces instruments humains, les cyclopes de la locomotive des mers.

Enfin je voguais vers la Grèce, en effleurant l'Italie, où mon cœur et mes vœux me poussaient sur les ailes du souvenir, si la sage Minerve, sous la forme de Mentor, ne m'avait montré du doigt Athènes. J'allai saluer à Ancône, dans la Santa-Maria Collegiata, la tombe de la femme du consul de France à Corfou, mon honorable parent, la mère de la jeune Adonitza, qu'un ami poétique a surnommée poétiquement la *Perle de l'Orient.*

Malfetto, royaume de Naples, fut notre deuxième station. Elle me sépara d'un jeune Napolitain, écolier encore frais de l'université, avec lequel j'avais conversé *italicè* et *latinè.* Bien qu'on dise que les Italiens parlent en naissant cette langue, morte excepté pour eux, celui-ci la balbutiait avec quelques barbarismes, *studiavi*, etc. L'ombre de Cicéron, à ce hurlement, s'enfuit épouvanté. C'était sur ces rives que sa bouche d'or avait laissé couler des fleuves d'éloquence. C'était à Naples qu'il y a près d'un demi-siècle, la reine Caroline Murat avait voulu régénérer la langue latine et en refaire une langue vivante.

ILES IONIENNES.

A Corfou, siége du consulat de M. de Saint-Sauveur, son nom et son souvenir m'ouvrirent la porte de l'hospitalité française, et M. Galle, chancelier, se fit un plaisir de me montrer toutes les curiosités locales de l'île, pendant que son excellente femme m'apportait elle-même le café et me baisait la main, moins suivant l'usage romain que sous la dictée de son bon cœur. Je visitai san Spiridion, le saint patron de Corfou, qu'on donne en dot aux jeunes filles avec ses offrandes. Avis aux jeunes personnes de tout pays en général, d'*un bon caractère*, c'est-à-dire *sans dot.*

La promenade ce jour-là, celui du sabbat, était livrée aux juifs, qui fourmillent dans cette ville. Nous avions même navigué jusqu'ici avec deux Israélites, père et fils. Celui-ci renchérissait encore sur l'auteur de ses jours par la *juiverie* de ses traits et la fidélité du type mosaïque. Entre autres compagnons de voyage, depuis Trieste, j'avais surtout recherché la société d'un jeune séminariste de Venise, d'où il venait passer les vacances avec sa famille, qui l'attendait avec anxiété. Son père, Français, était l'un de ces philhellènes qui avaient autrefois pris les armes, devenues

inutiles, en 1814, à la France, pour la cause de la guerre de l'indépendance grecque, et que le sort avait ensuite jetés à Corfou. Rien de plus aimable, de plus spirituel, enfin de plus français que mon jeune compagnon de voyage, qui pourtant n'avait jamais vu, et peut-être jamais ne verra la France, mais qui avait du sang français dans les veines.

Corfou venait d'être ensanglanté par une scène tragique, à l'occasion de cette éternelle question d'Orient, qui s'envenimait toujours davantage, et qui depuis a déjà fait couler des torrents de sang. Une contestation s'était élevée à ce sujet entre un Italien et un Grec. A la suite de l'altercation, l'Italien avait attendu dans l'ombre son antagoniste au sortir du café, et l'avait assailli d'un coup de poignard, dont il était mort. L'assassin allait être jugé quand je me rembarquai. J'eusse voulu m'initier un peu plus longtemps aux mœurs anglaises des Corphiotes, entendre l'harmonie qui a lieu sur la grande promenade, et visiter aux environs la promenade du Canon et la villa du gouverneur.

J'eus pourtant l'occasion d'observer la capitale du petit État que j'effleurais en passant, avec sa population de 16,000 âmes, l'université qu'elle possède, sa bibliothèque, son séminaire, son collége et ses écoles. Entre autres journaux qui s'y publient, se distingue l'*Ami de la vérité*, rédigé en français et en grec, langue officielle du gouvernement, qui chaque jour

efface la langue italienne, vestige de la longue domination vénitienne. J'y remarquai aussi des édifices imposants, le palais du lord haut commissaire, la *Spianata*, qui domine la place d'armes, et où s'élève la statue de Schulembourg, défenseur de l'île de Corfou contre les Turcs, en 1716.

Entre les rares vestiges de l'ancienne Corcyre subsistent encore les ruines d'un temple de Neptune et quelques tombeaux, surtout le cénotaphe de Ménécrate, récemment découvert, et dont l'inscription grecque, précieuse pour la science, remonte à une date antérieure à la guerre du Péloponnèse. Au nord-ouest de l'île, on visite le tombeau d'Ulysse, qui fit naufrage à Corcyre : c'est un rocher dont la forme naturelle imitant un navire, a donné naissance à cette ingénieuse dénomination.

Nous flottions au milieu des mers célèbres dans tous les âges, entre ces îles sœurs, dont la superficie totale est évaluée à 1,102 milles anglais carrés, et la population à 224,000 habitants; Paxo, Sainte-Maure, l'ancienne Leucadie, blanche par ses rochers et par son nom; Céphalonie, la plus considérable de la pléiade ionienne ; Zante, la Zacynthus antique et la Zachinthos moderne, cette fleur du Levant qu'il faut cueillir en glissant sur un sol volcanique sujet à des tremblements de terre périodiques. Pour faire juger de l'ignorance de la Grèce moderne au temps de la guerre de l'indépendance, j'ose dire, en courant, que

cette même Zante y passait pour le bout du monde, pour une Amérique fraîchement découverte, et qu'on désignait cette île par le nom de pays des Francs.

Enfin, nous effleurions Ithaque (Thiaki), le royaume d'Ulysse, et je saluai avec respect un rocher aride qui enfanta le héros de l'Odyssée.

Nous laissions à gauche le golfe d'Ambracie, la moderne Arta, où, trente et un ans avant J.-C., se livrait la bataille d'Actium, dans laquelle la louve de Rome terrassait Anubis et tous les dieux de l'Égypte :

> " Where Cleopatra led the doubtful fight
> And hastened Antony's decisive flight. "

Nous trouvions plus bas devant nous les six nymphes insulaires (car Cérigo-Cythère, au nord de la Grèce, nous manquait), les six nymphes en chœur qui nous tendaient la main, et d'une chaîne de fleurs, nous enlaçaient pour nous attirer dans le temple et le sanctuaire.

GRÈCE.

Les îles Ioniennes introduisent dans le golfe de Patras, le seuil lui-même de la Grèce, au sud de l'Albanie et de Parga, terre féconde en héros, que le pacha de Janina et le féroce Ibrahim ont baignée de sang et plantée de têtes, *albentia ossa* qui se redresseraient au besoin contre de nouveaux tyrans. Le général égyptien avait dû frémir de rage quand la France, à la voix de la Grèce opprimée, vint lui arracher sa proie. Vaincu, le lion rugissant la cédait au plus fort non sans se venger de sa défaite par un trait mordant et sarcastique. « Maréchal, » dit-il un jour au maréchal Maison, commandant en chef de l'armée française dans la campagne de Grèce, « parmi vos régiments » en avez-vous qui aient fait la guerre d'Espagne ?— » Nous en avons trois, reprit le général français. » Pourquoi cette question ? — C'est que l'armée fran» çaise, répliqua Ibrahim-Pacha, sait donner des fers » aux nations et sait également les briser. »

On jeta l'ancre en vue de Missolonghi, l'héroïque Missolonghi, dont les ruines, comme celles de Saragosse, destinées à ne jamais se relever, attesteront à la postérité les prodiges inouïs d'une valeur et d'une

2

résistance vraiment antiques, accomplis dans la guerre de l'indépendance. Un des marins dalmates de notre bâtiment, *Il Pireo*, me racontait qu'alors enfant, il avait vu lui-même des monceaux de cadavres entassés sur ce rivage, et la mer rougie de flots de sang.

A peine en rade, sous un ciel pur et radieux, au milieu du jour, nous fûmes surpris par un phénomène nouveau pour le voyageur étranger à ces climats. Sans que le vent soufflât, sans même une brise, les flots se soulevèrent, des vagues écumantes battirent notre vapeur, et nous empêchèrent de gagner la ville. Le prodige s'expliqua bientôt par des preuves trop manifestes et destructives. En effet, un tremblement de terre s'était fait sentir avec violence et avait ébranlé Patras et tout le golfe de Lépante. C'est le même qui sévissait à Thèbes et renversait ce débris de ville en coûtant la vie à de nombreux habitants.

La catastrophe leur avait été annoncée dans la matinée du 18 août par des secousses peu sensibles, et leur sécurité n'avait pas été troublée. Comment ne pas croire à cet azur si limpide, à cette atmosphère si pure, à cette température si douce? Aussi l'insouciance, la gaieté folâtre, régnaient dans toute la ville et la campagne. Une fête religieuse se célébrait alors, et le ciel semblait sourire en signe d'amour à cette terre perfide qui portait dans ses entrailles des ferments de destruction et de mort.

Onze heures viennent de sonner, tout à coup un

bruit souterrain et sourd a grondé, suivi bientôt d'un tremblement de terre. Un cri d'effroi s'est élevé de toutes parts. A une stupeur profonde succède une épouvante générale qui pousse les habitants hors de leurs maisons vacillantes, par les portes, par les fenêtres, par toutes les issues. Les pierres se détachent bientôt des murailles ; les maisons s'écroulent ; un nuage épais de poussière enveloppe toute la ville, et les Thébains, cherchant leur salut dans la fuite, se précipitent au dehors, et courent dispersés dans la campagne.

Cependant, lorsque la plus grande violence du tremblement a cessé, et que le nuage de poussière s'est dissipé, chacun se souvient de ce qu'il possède et de ce qu'il a laissé derrière soi, et revient pour constater ce qu'il a perdu, ce qu'il peut sauver. Plusieurs ne retrouvent plus leurs maisons, ni même la place ; quant à leurs meubles, ils sont ensevelis sous les décombres avec ceux qui avaient voulu les protéger et les défendre. Des églises se sont écroulées, et la terre a enseveli le temple et ceux qui le desservaient.

Les sources et les fontaines sont devenues bourbeuses, et l'aqueduc de la ville, séparé au milieu, laisse échapper les eaux qui tombent de toutes parts, perdues pour les malheureux que la soif tourmente au milieu de cette atmosphère de feu.

On a assigné comme foyer du tremblement le pays aboutissant au nord par le mont d'Atalante (Klomos),

à l'est par le golfe d'Eubée, au midi par le fleuve Asopus, et à l'ouest par le lac Copaïs.

C'est sous le gouffre de ce lac sur lequel s'élève le mont Ploo, que le sinistre phénomène a le plus sévi, témoin les blocs énormes de rochers arrachés de leur sein et lancés dans les vallées voisines. Les provinces de Livadie, de Chalcis et de l'Attique en ont ressenti le terrible contre-coup ; grâce au ciel, nous étions en rade, et cette fois l'eau bienfaisante nous a sauvés du tremblement du sol. La mer était violemment agitée, mais nous étions en sûreté dans notre citadelle flottante. Nous n'avions à souffrir ni les soulèvements, ni les affaissements de terrain, ni la chute perpendiculaire des pierres, ni aucun des désastres qui ont désolé la malheureuse ville de Thèbes. En arrivant le lendemain à Athènes, nous apprîmes que trente des habitants de la ville abîmée avaient été retirés des décombres, et que onze de ceux-ci étaient morts asphyxiés, car ils ne portaient sur leur corps aucune lésion apparente. Parmi les blessés, deux l'étaient à la tête, mais sans gravité. Parmi les morts, on constata trois enfants en bas âge ; cinq garçons de sept à douze ans, trois hommes de cinquante à soixante ans.

Le fléau s'était arrêté et la bonté royale était venue adoucir ses terribles effets. Des secours avaient été prodigués aux victimes laissées sans ressource, sans asile, exposées à l'influence maligne d'une tempéra-

ture pernicieuse, au milieu de la campagne, en présence des ruines de leur propre ville.

Mais le tremblement n'avait pas cessé, et les roulements souterrains qui l'avaient annoncé, l'avaient suivi avec une intensité alarmante, présage d'une nouvelle explosion. Les habitants, en mettant l'oreille sur la terre, croyaient entendre le bruit d'un canon éloigné. L'oracle souterrain se trouva bientôt trop fidèle à ses menaces. Le tremblement du 16 septembre avait été le précurseur de celui du 30, plus violent et plus terrible dans ses circonstances et ses effets. C'est à minuit qu'il s'est fait sentir. Après une oscillation sensible accompagnée d'un affreux craquement, quinze secousses différentes ont eu lieu dans le cours de la nuit. Les murailles s'ouvrent en trois endroits de haut en bas. Chalcis voit tomber ses maisons et ses fortifications, qui écrasent les habitants sous leur chute. Les débris de Thèbes sont anéantis. Le grand lac Copaïs a disparu, et du gouffre qui s'est formé au milieu s'élèvent de noires et épaisses vapeurs. La moitié de Scyros, l'une des Sporades, est abîmée, ainsi que les trois îles volcaniques situées dans le port de Santorin. Le foyer central était sous la montagne d'Ossa et la ligne que l'on tire à Santorin, traversant l'Attique et la Béotie.

Je passai la nuit sur le bateau, en regard de Patras et de Missolonghi, dont les feux brûlaient au point

même où son héroïque défenseur Maurocordato et une poignée de braves protégés par de misérables remparts et par quatre ou cinq pièces de canon, sans munitions, avaient repoussé les assauts réitérés de 14,000 Turcs commandés par Omer-Urioni. Ces feux qui m'apparaissaient de loin me retraçaient encore une garnison de 3,000 hommes qui, en 1827, soutinrent le choc de 40,000 ennemis sous les ordres de Reschid-Pacha, auquel vint se joindre Ibrahim avec 20,000 hommes. Après avoir fait sortir de la ville les vieillards, les femmes et les enfants, plutôt que de se rendre, les dignes héritiers des antiques Spartiates, voulant se frayer un passage à travers les colonnes ennemies, se trouvant impuissants à la résistance, se dévouèrent, dans un beau désespoir, à une mort certaine, en entraînant, par l'explosion d'un magasin à poudre, dans un commun tombeau, leurs nombreux oppresseurs.

Cette mer, si calme dans cette nuit, silencieuse en ce moment, vingt-six ans déjà passés, avait entendu dans l'horreur de la tempête et du fracas des armes, le mot sublime d'un autre Léonidas, Marco Botzaris, qui avait fait appel à ses trois cents Pallikares, dociles à sa voix, en pénétrant à minuit dans le camp de Mustapha-Pacha : « Si vous me perdez de vue, venez » me chercher dans la tente du pacha. »

Enfin, le Tyrtée moderne de ces illustres Grecs s'as-

sociait, à mes yeux, sur cette grande scène. Byron, martyr lui-même de la Grèce, faisait vibrer sa voix et son chant du cygne :

> Si de tes jeunes ans tu gémis, pourquoi vivre ?
> C'est ici qu'est le lieu d'une honorable mort.
> Marche au champ des héros où tu devras les suivre
> En exhalant ici ton soupir dans le port.
> Cherche autour, et tu peux retrouver sans attente
> La tombe du guerrier qui finira tes maux.
> Regarde, vois, choisis, et fixe ici ta tente
> Pour trouver le repos.

Missolonghi est le champ du sommeil de ses mille défenseurs, mais non celui de l'Homère lyrique de la Grèce moderne, dont la tombe serait plus sympathique avec ce champ de bataille qu'avec les caveaux de Westminster.

Le golfe de Patras est l'introduction à celui de Lépante, célèbre lui-même par la bataille de ce nom et la victoire que l'infant don Juan d'Autriche, ce fils naturel de Charles-Quint, qui ne connut son illustre origine qu'à vingt ans, remporta avec la flotte confédérée de la chrétienté, le 7 octobre 1571, sur la flotte ottomane. La bataille de Lépante apprit aux Turcs et à Sélim II, qui y perdit 200 galères et 30,000 hommes, qu'ils n'étaient pas invincibles. Celle de Navarin dissipa avec leurs forces navales le reste de leur illusion. Enfin un troisième et récent échec à Sinope a montré l'héroïsme malheureux et l'inhabileté de la marine turque qui, de même qu'à Lépante, s'est laissé fou-

droyer dans un golfe où l'avait repoussée la tempête.

C'est au combat de Sinope que les Turcs, dont la France se fait aujourd'hui l'alliée et la protectrice, ont éprouvé, par une fatalité que la prévoyance pouvait cependant conjurer, l'effet destructeur d'une terrible machine de guerre d'une origine toute française. Les canons Paixhans, dont les batteries russes étaient munies, ont anéanti en quelques heures, dans la rade de Sinope, les bâtiments turcs, qui n'étaient armés que de bouches à feu, dont leurs plus grosses n'étaient que d'un calibre de 24 et *dans l'état de défense le plus pitoyable* (1).

La frégate à vapeur *le Taïf* avait seule deux canons Paixhans à son bord; mais elle appareilla et prit le large dès le commencement du combat.

On se demande avec un douloureux étonnement comment une invention perfectionnée des machines de guerre maritime, adoptée par l'Europe et l'Amérique, manquait à la seule Turquie.

Un rapport officiel envoyé de Constantinople à M. le général Paixhans lui-même, et que j'ai eu l'avantage d'avoir sous les yeux, signale les causes et les résultats de ce désastre qui visita la flotte turque sur la mer Noire comme une trombe, un météore.

« Les boulets creux employés par les navires russes » étaient tous du même calibre, dont le diamètre était

(1) Documents officiels envoyés de Constantinople.

» de 0,195, analogue à celui des projectiles que lance
» l'obusier anglais de 8 pouces.

» Le diamètre de ces projectiles était de 0,032,
» ainsi que l'épaisseur de leur paroi, et leur poids
» moyen, de 19 à 20 kilogrammes. Quoique d'un même
» calibre, les boulets creux lancés par les Russes
» étaient de *trois espèces* différentes. Ceux de la *pre-*
» *mière espèce*, complétement semblables à nos bou-
» lets creux à fusée, étaient percés d'un trou destiné
» à contenir la fusée. Après le combat, un assez grand
» nombre qui n'avaient pas éclaté furent ramassés à
» terre. Ils avaient agi comme le boulet le plus ordi-
» naire. Un d'entre eux, logé dans la terre aux envi-
» rons de l'une des batteries, avait projeté des éclats
» à une distance de 300 à 400 mètres. La *deuxième*
» *espèce* de boulets creux ne diffère de la précédente
» que par le trou taraudé et bouché par un massif de
» fonte ou de bronze vissé dans la lumière. Ces bou-
» lets, dont quelques-uns ont été trouvés parfaite-
» ment intacts, semblent offrir une assez grande
» analogie avec les boulets percutants employés dans
» la marine. La *troisième espèce* de boulets creux, de
» même dimension que les deux autres, au lieu d'un
» trou de lumière unique, présentait tantôt trois,
» tantôt quatre trous disposés circulairement autour
» d'un trou central à une distance de 0,13 de centre
» en centre. Leur poids était à peu près le même que
» celui des deux autres espèces de projectiles. Ces

» boulets creux contenaient-ils des matières incen-
» diaires ou des matières asphyxiantes, peut-être
» même l'une et l'autre? C'est ce qu'on n'a pas pu
» réussir à savoir. On en a trouvé quelques-uns dans
» l'enceinte de la ville, mais en beaucoup moins grand
» nombre que les deux autres espèces de boulets creux.

» Les officiers turcs que l'on a interrogés pour pou-
» voir apprécier l'effet réel produit par ces projectiles
» sont unanimes à leur attribuer l'incendie de la plu-
» part des navires, incendie qui a été suivi de leur
» explosion.

» Mais quelle est celle de ces deux espèces de pro-
» jectiles, bien différents entre eux, qui a mis le feu
» à bord? C'est la question à laquelle aucun d'eux n'a
» pu répondre. Ils ont paru croire cependant d'une
» manière particulière aux propriétés incendiaires du
» boulet à quatre et cinq trous. Mais la certitude, en
» pareille matière, a été impossible à acquérir. Le
» seul fait certain, c'est qu'incendiaire ou non, le
» boulet creux, dans cette affaire, a causé plus de dom-
» mages que le boulet plein; et le colonel d'artillerie
» turque, envoyé de Constantinople pour inspecter
» l'état des forts, est tellement pénétré de cette vérité,
» qu'il demande avec instance qu'on lui envoie des
» obusiers, etc., afin de pouvoir mettre la côte dans
» un état de défense un peu plus sérieux que celui où
» elle se trouve aujourd'hui. »

Ces documents trop fidèles attestent, d'une part,

l'incurie et l'imprévoyance de la marine turque, et de l'autre, la supériorité peu généreuse des russes, écrasant un ennemi pour ainsi dire désarmé, avec le tonnerre d'une machine sûre et formidable, du *canon Paixhans*, dont chaque bordée vomit la mort. Mais la guerre a ses lois ainsi que la paix : *sunt et belli sicut pacis jura* (1). L'humanité où elles sont puisées les a dictées et imposées aux puissances belligérantes. C'est une maxime qui fut en vigueur chez les anciens, et même chez les barbares. Le combat entre deux peuples, comme le duel, a ses armes courtoises. Il n'est pas plus permis à une force de terre ou de mer d'accabler un adversaire dépourvu des mêmes moyens de défense, qu'il n'est permis dans un combat singulier de se mesurer avec des armes inégales.

Oui, le sang turc rejaillira sur les derniers neveux des auteurs ou de l'auteur de cette boucherie, que l'histoire n'appellera pas le combat, mais le *massacre de Sinope*.

Notre course plus pacifique dans le golfe de Lépante nous portait vers Salona, premier degré pour le voyageur pédestre de l'ascension du mont Parnasse. Hélas! il fallait glisser devant, au lieu de gravir ce magnifique Rigi de la Grèce. Ce n'était que le livre à la main que je prenais mon essor poétique et aérien en traversant la plaine de Crissa, la plus riche et la plus étendue de cette contrée, au milieu des champs de

(1) Tite-Live.

blé et de forêts d'oliviers, d'où je m'élançais vers la montagne sacrée pour consulter sur l'un de ses flancs l'oracle de Delphes, qui, du moins pour le visiteur imaginaire, n'est point veuf de sa pythonisse. Le pèlerin qui veut encore la consulter doit traverser Crissa, et après cinq heures de promenade à cheval, de Salona, atteint le misérable village de Delphes, qui lui offre à peine un reste de son temple et de ses ruines. Il existe cependant des terrasses qui descendent assez loin dans la vallée en montrant quelle fut l'étendue du domaine de la pythonisse. Au côté est du village, sous un rocher surplombant, on découvre la fontaine de Castalie, célèbre comme le sanctuaire de la prêtresse. La beauté du site combinée avec les souvenirs forme une des vues les plus saisissantes qu'on puisse rencontrer. C'est bien là que la contemplation des choses créées conduit l'homme et l'élève insensiblement jusqu'au trône de Dieu. On trouve encore un bassin carré où l'on suppose que la pythie se baignait avant de siéger sur le trépied divin, derrière lequel on voit d'un côté trois ou quatre degrés taillés dans le roc, et de l'autre une petite chapelle dédiée à saint Jean.

Au défaut de la pythie, la nature et le site parlent avec une éloquence victorieuse du haut du panorama qui étale aux yeux Salona, la baie de Crissa, Galixidi, le golfe de Corinthe, et qui, après deux heures d'ascension, s'étend, au nord, au delà de la plaine

de Thessalie, et embrasse l'Olympe avec ses pics éblouissants de neige, l'Hélicon se dressant au-dessus du Parnasse, Tricala, montagne de Morée dans la direction de Patras, les mers Égée et Ionienne, le Pinde et le mont Athos.

Nous voguions à pleine vapeur dans le golfe de Corinthe, et de loin nous laissions sur la droite le squelette de cette ville, dont il reste un débris de temple et cet hémistiche passé en proverbe :

« *Non licet omnibus ire Corinthum.* »

Toutefois l'acropole de Corinthe, comme l'acropole d'Athènes, qu'elle surpasse en élévation, a défié le ravage des hommes et de la vétusté, et présente encore de sa cime le tableau complet du golfe de Lépante et des riches campagnes s'étendant jusqu'à Delphes, couronnées par l'Hélicon et le Parnasse, des plaines fertiles se prolongeant jusqu'à Mycènes, Égine, Mégare, Éleusis, le mont Hymette, l'acropole d'Athènes et le cap Sunium, enfin l'horizon non moins imposant d'Épidaure et de la mer d'Argos. C'est dans l'Acrocorinthe que la fontaine de Pirène, sous le nom de *Draco nero*, source du dragon, donne ses eaux rafraîchissantes au pèlerin fatigué et aux habitants, à qui il ne reste plus que cette richesse consacrée par la bienfaisante nature. Ce fut dans l'Acrocorinthe, sous une grotte, que saint Paul se réfugia. C'est de la petite église Saint-Paul, construite à la

base de la montagne, qu'il donnait ses immortelles épîtres. Plus tard, nous retrouvions encore à Malte, l'ancienne Melitus, les traces ineffaçables du divin apôtre. C'était ici, sur les bords du golfe, aujourd'hui si paisibles, que les mêmes Grecs, usant de représailles dans cette guerre acharnée de l'indépendance, stigmatisaient d'un fer rouge le front des prisonniers turcs, qui lavaient dans les ondes leurs blessures brûlantes et douloureuses.

C'est ainsi que je voyais la Grèce, toujours à travers le prisme classique, idéal et fabuleux, sans ses désenchantements, sans ses brigands, ses corsaires, ses Albanais, ses troupes irrégulières, sans les Grecs modernes eux-mêmes.

Cependant nous avions à bord un type curieux du Grec moderne: c'était le nomarque de Missolonghi, ex-chef de la police d'Athènes. Il marchait environné de son cortége et de ses soldats, qui obéissaient à sa voix de stentor dont il faisait retentir tout le bâtiment, de la poupe à la proue. Champion de la Grèce, même moderne, partisan du présent comme du passé, il la soutenait dans ses fautes, ses erreurs, sa dégradation, jusque dans sa décrépitude. « Vingt siècles de » ravages n'ont pu détruire notre nationalité, disait-il » avec un orgueilleux enthousiasme; l'ennemi n'a pu » nous prendre notre nom, ni notre langue, qui dicte » aux peuples de l'Europe tous les termes des arts. »

Cet argument était vrai; car si la Grèce n'a plus

d'Aristide, de Miltiade et d'Épaminondas, la langue d'Homère et de Thucydide règne et enseigne encore dans les écoles européennes, « *et la lie même de la lit-* » *térature des Grecs, dans sa vieillesse, offre un résidu* » *délicat.* »

J'eus l'honneur de fixer ma tente sur le pont près de celle du vieil Hellène, dans le golfe de Lutraki (1), terme du voyage du Lloyd autrichien, qui s'arrêta au fond du golfe de Corinthe. Nous passâmes cette nuit sur le bateau, à l'ancre, violemment agité par les vents qui soufflaient du nord-est. Cet arrêt fut une diversion à notre course maritime, interrompue par une course de voitures et de chariots qui nous portèrent, nous et notre bagage, jusqu'à la station appelée Calamachi, l'ancienne Centrée, du grec Καλαμος, à cause des joncs marins dont la côte est couverte. Un temple de Posidonius ou Neptune a laissé sur cette terre quelques pierres éparses. Un jeune Grec plein d'obligeance et de courtoisie me conduisit lui-même à ces ruines avec une grâce athénienne et entièrement désintéressée. Je voulais le remercier en vidant avec lui une coupe de vieux vin de Samos. Il refusa, heureusement, car nous étions loin de l'île fameuse, et Calamachi n'offre aux voyageurs altérés qu'un horrible mélange de vin bituminé.

Le bateau correspondant du Lloyd nous conduisit

(1) Ainsi appelé de λουῶ. Des sources thermales paraissent y avoir existé.

sur le golfe Saronique, en vue de Mégare à droite, et de l'île de Salamine à notre gauche, vers le Pirée. Ce port célèbre nous apparut de loin, et nous vîmes planer au-dessus, derrière, à l'horizon, comme balancée dans les airs, l'Acropole, qui semble détachée de la terre, tant sa structure est hardie et sa forme élancée !

Nous touchions enfin ce Pirée, le premier port qui sonne à l'oreille de l'enfance, puisque l'enfance naît et vit dans Athènes, grandit, s'exerce et combat avec les Athéniens et les chefs illustres de la Grèce ; le Pirée que j'avais vu, *longo tamen intervallo*, imité à Édimbourg, dans cette majestueuse promenade depuis Leith jusqu'à Carlton-Hill, l'acropole écossaise. Celui que nous foulions était le Pirée de Thémistocle, où il avait préparé son trophée de Salamine dans des *murailles de bois*, l'énigme de Delphes si bien comprise par le fin et rusé capitaine.

Nous vîmes et touchâmes du doigt les débris gisants sur le sol de cette célèbre muraille qui joignait le Pirée à la ville elle-même. C'est par la brèche de la partie de la muraille s'étendant entre la porte Sacrée et la porte Piréique que Sylla avait pénétré au centre de la ville à l'Agora, et le massacre qui s'y était fait et avait rempli tout le Céramique, à l'intérieur du Dipyle, avait fait refluer le sang jusque dans le faubourg (1). Grâce aux délais de Thémistocle, la mu-

(1) Plutarch. *in Sylla*, § XIV.

raille piréique s'était élevée en dépit de la jalouse Sparte, dont elle excitait l'ombrage. Plus tard, après la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens vainqueurs condamnèrent les Athéniens à démolir cette même muraille, qui tomba au son des instruments. Plusieurs des puissances alliées avaient proposé la destruction d'Athènes elle-même. Lacédémone, généreuse après la victoire, respecta le malheur d'une rivale vaincue, qu'elle refusa de mettre aux fers.

Dès le soir de mon arrivée, j'*hellénisai*, et comme les Athéniens, dont l'usage était de se promener la nuit dans l'Agora, où je cherchai en vain l'*Hermès agoraios* qui en était le point central (1), j'errai dans la ville comme un fantôme devant les grandes ombres du Parthénon, et marchais au Forum, à cette Agora qu'avait foulée Alcibiade, où Laïs avait passé, où l'aimable et docte Aspasie avait glissé d'un pied léger vers l'amoureux Périclès.

Je reconstruisais encore sur cette Agora l'autel des douze dieux, qui existait dans la partie du Céramique avoisinant l'Aréopage; sur cet autel étaient venus s'asseoir en suppliants (2) les députés de Platée, chargés de la pénible mission de livrer leur ville aux Athéniens.

(1) Εν μεσῃ αγορᾳ ιδρυται Ερμου αγοραιου αγαλμα. (Aristoph., *in Equit.*, vers 297.)

(2) Και επι τον βωμον των δωδεκα θεων καταφυγοντα. (Lycurgue, *orator, contra Leocrat.*, p. 198.)

C'était aussi dans l'Agora qu'avait été érigée la statue du grand orateur athénien, près de l'autel des douze dieux et du *Perischoinisma* (1), qui était un espace circonscrit au moyen d'une corde tendue, remplacée plus tard par une barrière, où l'on déposait les tessons (οςρακα) servant pour l'ostracisme. Cet espace était demeuré une place réservée, même après l'abolition de l'ostracisme.

J'adorai, cette même nuit, Minerve et son hibou, et sous l'égide de Pallas, j'allai chercher du repos et des inspirations pour le lendemain.

L'aurore aux doigts de rose qui se levait jadis pour cette ville chère aux dieux se leva pour le voyageur. Je payai mon premier tribut aux bains d'*Aphrodite*, où je vis en sortant une Vénus vivante, celle de Milo ou de Médicis, si ce n'est plutôt celle de Canova, mieux *peignée* et plus coquette que les deux antiques. Nulle Grecque ne portait mieux la coiffure moderne ; une Phryné elle-même ne l'eût pas dédaignée. C'était l'unique nymphe qui se fût encore levée pour moi sur cette terre de nymphes, où elles naissaient jadis et voltigeaient en chœur.

Je visitai le plus ancien des temples et le mieux conservé, celui de Thésée, fondé cinquante ans avant le Parthénon, par l'illustre fils de Miltiade. Il sert en même temps de musée. On y dépose et recueille

(1) Της δε του Δημοσθενους εικονος πλησιον Αρειος ιερον. (Pausanias, I, VIII, 5.)

tous les débris des monuments exhumés des fouilles actuelles. Ils consistent surtout en sarcophages et en sculptures funèbres représentant des adieux suprêmes, une épouse se séparant de son époux et lui tendant la main, des enfants disant adieu à leur mère, une mère à ses fils, un ami à son ami. Le nom des morts se lit au bas du marbre, deux fois répété avec le mot : Χαιρε, *réjouis-toi;* car la mort chez les anciens était le prélude joyeux de l'immortalité, et souvent, d'après leurs emblèmes, c'était dans les bras de la mort que le philosophe épicurien, en se jouant, tombait de ceux de l'amour. Rien de plus touchant que ce marbre palpitant, après tant de siècles, et sur lequel l'art fait respirer la douleur exprimée par la physionomie de tous ces êtres se disant un adieu terrestre.

Un Argus veille à la garde du temple de Thésée, comme aussi un dragon ou un cerbère à celle de l'Acropole, pour empêcher, mais trop tard, le pillage de ces trésors que les Turcs ont laissé ravager.

Je m'initiai aussi à la visite d'une grande ruine qui domine le temple de Thésée et commande toute la plaine : l'Acropole, dont la destination était double, comme citadelle et comme le sanctuaire des temples des dieux.

Je saluai son noble vestibule, les Propylées, qui présentent un frontispice de soixante-seize pieds de longueur sur ses six colonnes d'ordre dorique, et

offrent un portique semblable de l'autre côté, à l'intérieur.

Les Propylées conduisent à droite au petit temple de la Victoire *Apteros* (sans ailes). Le temple de la Victoire aptère, debout et intact à sa place antique en 1676, n'existant plus en 1787, à l'époque du siége des Vénitiens, se relevait, en 1835, avec ses murs, ses colonnes et sa frise ornée de bas-reliefs, auxquels il manque quatre morceaux, emportés par lord Elgin, et qui y seraient encore s'ils avaient été, comme les autres, protégés par une construction turque. C'est donc au musée de Londres qu'il faut aller compléter le monument d'Athènes. Les deux portiques du temple de la Victoire, chacun de quatre colonnes cannelées, dans leurs dimensions exiguës, mais dans leurs proportions gracieuses, n'excèdent pas vingt pieds. Le site admirable qu'occupe ce temple est une introduction pleine de bonheur au majestueux Parthénon. Si ce n'était Phidias qui, de sa main légère, a transporté le Parthénon du Pentélé sur la cime de l'Acropole, on attribuerait ce prodige au génie puissant d'un Michel-Ange antique : car la coupole de la métropole chrétienne à Rome regarde dans le ciel le temple païen et semble lui tendre ses ailes diaphanes. Minerve dut sourire du haut de l'Olympe au génie qui avait enfanté ce chef-d'œuvre ; jamais autel ne fut plus digne de la déesse vierge d'or et d'ivoire qui jadis se tenait debout au centre du sanctuaire. Hon-

neur à Périclès qui dirigea son admirable instrument, un Phidias, et dota les siècles de l'immortel Parthénon !

De l'Acropole je descendais chaque jour au temple de Jupiter, d'où je remontais à l'Acropole, que le dieu tonnant regardait peut-être d'un œil jaloux du haut de ses ambitieuses colonnes. Une des seize qui restent encore debout s'est couchée, dans le mémorable ouragan d'octobre 1852, sur le sol, qui a dû gémir sous le poids du dieu dont le sourcil faisait trembler l'Olympe. Ici ce n'était plus Jupiter qui me foudroyait, c'était Phébus qui m'inondait de ses rayons et dardait ses flèches de feu sur le titan voyageur escaladant ces ruines. L'Acropole, c'est le Pentélé; le Pentélé, c'est l'Acropole. Celle-ci est inséparable du premier, dont elle est la fille. Ce fut donc une visite nécessaire que celle du mont Pentélique.

Avec l'aurore nous étions debout, un jeune officier anglais de la garnison de Corfou, et moi, doublement charmé de mon compagnon et du voyage lui-même, pittoresque et classique, car nous courions vers Marathon. Nous passâmes devant le *Lycabette*, colline située derrière le palais du roi Othon, et reconnue aujourd'hui comme la colline des Nymphes, d'après l'inscription gravée sur le roc, près de la cime, en caractères grecs archaïques.

Pendant deux heures environ nous rampâmes dans un char peu digne du vol des chars antiques, avec un

automédon dégénéré, aussi vicieux que ses chevaux. Ensuite, après une course équestre aventureuse, qui faillit nous coûter la vie, nous laissâmes nos coursiers, ou plutôt ils nous laissèrent, en nous désarçonnant, continuer notre voyage pédestre et gravir la montagne de marbre d'où les Phidias et les Praxitèle ont tiré leurs chefs-d'œuvre.

Sur ces degrés magnifiques nous nous arrêtions à mi-chemin pour admirer le site, et reprendre haleine sous ce soleil que le marbre recevait d'aplomb et nous renvoyait avec ses torrents de feux et de lumière.

Nous fîmes halte sous une caverne, qui est la carrière à ciel ouvert. C'est un antre spacieux au fond duquel, à cent pieds de profondeur, coule une source d'eau glacée comme le marbre d'où elle jaillit. Nous descendîmes, un fanal à la main, pour y puiser, et nous nous en abreuvâmes avec délices, toutefois avec prudence, car cette eau eût été pour nous celle du Cydnus, dont la délicieuse fraîcheur a donné la mort aux conquérants et aux rois comme aux humbles touristes.

J'eus ici l'occasion d'examiner le marbre du Pentélé, comme plus tard celui de l'Hymette. C'est celui qu'on nomme vulgairement le *cipolin statuaire.* Il est sillonné de veines verdâtres ou grises et ordinairement micacées. Malgré la supériorité du marbre parien, le pentélique fut le plus généralement employé pour la statuaire. Celui du mont Hymette

fut le premier marbre étranger qu'on introduisit à Rome, où il parut vers 662 (92 ans avant J.-C.). Sans être non plus de première qualité, il servit avec le pentélique aux principaux édifices d'Athènes, au Parthénon, aux Propylées, à l'Hippodrome. Quelques statues célèbres en sortirent, telles que le torse du Belvédère, celle du Bacchus au repos et des Panathénées, exilées aujourd'hui sous les brumes britanniques.

L'Égypte, qui ne fut pas aussi favorisée que la Grèce dans la richesse minérale, auxiliaire et nourrice de l'art, ne possédait que certaines belles variétés de marbre : l'*alexandrin*, dont le ton jaune imite le marbre numidique ; l'*égyptien*, ou rouge antique, dans lequel Adrien fit tailler un Antinoüs; enfin un marbre noir qui servait à sculpter les statues du Nil, par allusion à la couleur des Éthiopiens, qui voient leur pays traversé par ce fleuve.

Mais les marbres blancs et purs non veinés, et d'où seuls peuvent sortir des chefs-d'œuvre, c'est la Grèce, c'est Paros qui possédait ces trésors.

Heureux les artistes qui viennent explorer les veines de ces richesses de la nature, sur ce sol inépuisable ! Honneur au sculpteur allemand Siegel qui a retrouvé tout récemment, sur la partie sud de la chaîne du Taygète, le *rosso antico*, et sur la côte nord de l'île de Tinos, le *verde antico*, ces deux célèbres espèces de marbres renommées dans la haute antiquité et perdues

depuis un temps immémorial. Il est digne de remarquer, en passant, que les fameuses pierres druidiques, les *menhirs* ou *peulvans*, ces premiers monuments religieux qu'on rencontre presque sur toute la terre, étaient, d'après Pausanias, assez communes en Grèce.

Nous poursuivîmes d'un pied léger notre ascension pentélique, et après deux heures de marche, nous atteignîmes le plateau qui commande Marathon et l'Eubée. Mon Cornelius Nepos à la main, je suivis de l'œil la marche des armées : cet auteur, dans une page, est un guide plus lumineux et plus sûr que tous les guides modernes.

Après notre contemplation stratégique, nous descendîmes rapidement à travers des fourrés de bois, sous un ciel caniculaire, et arrivâmes haletants à un monastère (1), où nous prîmes notre collation sous un ombrage épais de sycomores, au bord d'une délicieuse fontaine que nous mêlâmes au bordeaux et au xérès. De bons pères sortirent du couvent pour fraterniser, et acceptèrent de ma main des fruits et du vin français. La France fut toujours philhellène, et la Grèce sympathique pour la France.

Nous regagnâmes dans notre char peu marathonien Athènes et l'hôtel d'Angleterre, où je retrouvai encore un débris de la guerre de l'indépendance :

(1) Parmi les monastères qui couvrent la Grèce, les sanctuaires du prophète Élie (*Helias*), qui joue un grand rôle dans la liturgie grecque, ont remplacé les temples d'Apollon, dieu Soleil (*Hélios*).

c'était un Grec fils d'un père martyr à qui les Turcs avaient coupé la tête sous les yeux de l'enfant, emmené ensuite en captivité et vendu avec sa mère à Venise ; il était rentré dans sa patrie, et c'est lui qui, dans l'hôtel, nous servait de Ganymède, en nous versant le nectar et le *jus nigrum* lacédémonien.

L'Hymette, avec ses abeilles et son miel, était trop près de moi pour ne pas m'inviter à le butiner, mon Virgile à la main, *purpureos colles florentis Hymetti.* Pour mieux m'inspirer d'abord, je voulus converser avec les ombres des grands hommes qui erraient encore dans les bosquets de l'Académie. Je leur fis une visite matinale, après m'être séparé de mes aimables compagnons de voyage qui retournaient à Corfou par Calamachi et Lutraki, où ils avaient laissé leur yacht. Heureuse station sur le seuil de la Grèce, d'où le voyageur, confiant son esquif et sa voile aux brises amoureuses, descend à chaque rive, aborde au pied de chaque colline et recueille un débris qu'il rapporte, et dont il amasse un trésor pour en former plus tard un temple dans ses pénates, au milieu de ses foyers.

Mon jeune Achate de course pittoresque, cheminant avec moi vers le Pentélé, que nous traversions tous deux en Achilles aux pieds légers, ne prévoyait pas alors qu'un an plus tard, à la même époque, il traverserait en soldat ces mêmes parages qu'il avait parcourus en pèlerin. Les batailles sanglantes de Balaclava et d'Inkerman, qui ont fait surgir des héros,

éprouvèrent le brave lieutenant du 57e régiment de l'armée anglaise, W. G. Hague. Blessé dangereusement dans la dernière des trois actions des 25 et 27 octobre et 5 novembre 1854, auxquelles il prit une part active, il baigna de son sang le sol de la Crimée, qui a bu naguère celui de tant de victimes généreuses.

Je trouvai les jardins d'Académus toujours verts, comme au temps d'Athènes florissante. Je parcourus ces lieux solitaires, qui n'ont point changé, et leur solitude a encore son éloquence. Ce fut cette promenade académique, si fraîche et animée de grands souvenirs, qui m'enflamma d'une nouvelle ardeur pour l'ascension de l'Hymette. Une abeille dont je suivis le vol me conduisit à travers une longue forêt de thym, contemporaine de la vieille Athènes, sur le revers de cette immense colline où je trouvai l'olivier et les fontaines aujourd'hui vides de leurs nymphes, mais toujours fréquentées par les chèvres bondissantes, ces filles légères de Théocrite.

Je dus imiter ces chèvres pastorales pour gravir les rocs de la montagne, qui, à mi-côte, n'a plus de sentier frayé. Soutenu de mes souvenirs nourris de l'air aromatique des fleurs, je m'élançai d'un pied hardi vers la cime, qui promettait à mes efforts une récompense glorieuse, car chaque pas me découvrait un trésor. Après trois heures d'une marche laborieuse, je me tournai vers l'Acropole, qui, de loin,

paraissait suspendue à mes pieds dans l'espace. Je portai mon télescope vers la gauche, et j'embrassai le Pirée, Munichium et le Phalère, Salamine, le mont Gallias, où Xerxès assista lui-même à sa défaite, le roc où il avait assis son trône, fier le matin d'une armée innombrable qui se dissipa comme une vaine fumée le soir. Je reconnus Calamachi, l'isthme de Corinthe, Lutraki, Corinthe elle-même, qui donna son nom à Corcyre, le mont Parnasse et le golfe de Patras, le vestibule occidental de la Grèce.

Je frémis de bonheur et presque d'orgueil; car, seul, sans guide, sans conseil, j'avais deviné un panorama magnifique, qui vaut à lui seul toute la Grèce, puisqu'il en est le résumé glorieux et complet. Je savourai ce spectacle qui me donna dix minutes d'enchantement. L'admiration toutefois fit place à un certain trouble, car je me voyais seul dans cette région aérienne. Je levai donc ma tente, et laissant sur la gauche le chemin qui conduit vers Athènes par l'Ilissus, dont les eaux, diminuées ou taries par défaut de la culture attique, sont stagnantes au pied du temple de Jupiter, je revins par la route des oliviers et du monastère. Je retrouvai bientôt, après une descente rapide sur le roc, le plateau et sa délicieuse fontaine, que la Providence semble y avoir placée pour le soulagement des voyageurs. La soif qu'elle avait étanchée en montant s'était rallumée sur la cime de l'Hymette, et vint s'éteindre encore dans ses eaux

salutaires, dont l'excès ne fait jamais de mal. Je m'y désaltérais la tête plongée dans la piscine, lorsqu'un troupeau de cent chèvres noires descendant de la montagne fut poussé vers l'abreuvoir par la voix de son berger. En me relevant, j'effrayai le troupeau timide, et la première chèvre s'enfuyant entraîna ses compagnes. Je leur cédai la place, et toutes revinrent avec confiance, agitant leurs grelots sonores. Ce fut une scène de bergers d'Arcadie que j'aurais voulu peindre. Je redescendis la côte de la montagne, butinant le thym et chassant les abeilles qui m'avaient servi de guide. Après une heure de course précipitée, je revins aux abords d'Athènes, près du couvent de marbre l'Ilissa, qui doit son beau nom au fleuve ou à son filet d'eau l'Ilissus. Ce petit fleuve de l'Ilissus fournissait autrefois une eau plus abondante qu'aujourd'hui et se grossissait de la Callirhoé, dont Pisistrate avait fait une belle fontaine jaillissant par neuf tuyaux (*enneakrounos*) et qui donnait aux Athéniens une eau excellente, précieuse pour plusieurs usages à la fois sacrés et domestiques (1) (2).

Une fontaine creusée dans le marbre se trouve

(1) Raoul-Rochette.

(2) Au-dessus de cette fontaine s'élevait un petit temple d'ordre ionique d'une rare élégance de style, qui avait été, dans les temps byzantins, converti en église chrétienne, sous le nom de *Notre-Dame du Rocher* (Παναγια εἱς την Πετραν). Ce monument du plus beau siècle de l'architecture grecque n'existe plus que dans les dessins de Stuart. (R. ROCHETTE.)

adossée au mur du couvent l'Ilissa, et n'est pas un de ses moindres bienfaits. Son inscription grecque : Τοις διαβατοις, *aux passants*, invite aussi bien que son onde pure à s'y désaltérer ; c'est ce que je fis en compagnie d'un onagre très peu sauvage et moins timide que les chèvres de la montagne. Il vint boire à mes côtés. N'étions-nous point, à quelque différence près, assez égaux, sujets tous deux aux mêmes besoins, et tous deux soulagés à la source commune que le Créateur a donnée à l'homme et à la brute, plus digne que lui de ce bienfait? car elle était utile et portait son fardeau.

Je rentrai dans Athènes, toujours buvant, soit aux fontaines qui coulent au coin de chaque *odos* ou rue, soit de la main des marchands qui, de leurs boutiques, tendent au passage un gobelet de *nero* (1), le moderne *hydôr*.

Je revins par l'*odos* ou la rue *Colocotronis*, et visitai la salle de la diète ou chambre des députés, le *Suntagma* de la Grèce. Elle siége une partie de l'année ; on y voit inscrits sur les murs les noms des représentants et des provinces Arcadia, Sparta, Argolis, Achaïa et Hellas, que l'on compte sur les cinq doigts. Chaque député jouit d'un traitement temporaire qui dure pendant la session, naturellement pro-

(1) *Nero* peut dériver de *Nereus*. J'avance cette étymologie comme très douteuse.

longée aussi longtemps que possible, mais au préjudice de l'expédition des affaires publiques.

Je visitai ensuite la chambre du sénat, *Gerousia* (1), située à l'étage supérieur. Un des membres me reçut avec une affabilité tout athénienne et me gratifia d'un exemplaire de la constitution arrachée en 1844 au roi Othon, qui avait demandé, avant de l'octroyer, quelques mois de réflexion, mais qui dut l'accorder en vingt-quatre heures. Pour être sénateur, il faut avoir été deux fois député ou une fois ministre. Le sénateur M. Jean Théotocès avait été ministre de Capo d'Istrie. La condition d'âge pour la députation est vingt-cinq ans.

Je suivais la rue Colocotronis, et autour de ce nom de l'odos d'Athènes se groupaient devant moi des souvenirs de gloire et de l'origine de l'indépendance hellénique.

Théodore Colocotronis, fils d'un armatole, né en Messénie le 3 avril 1770, à quinze ans était déjà lui-même un armatole (homme d'armes), et, comme son père et toute sa famille, subissait une persécution traditionnelle des Turcs contre sa maison, fondée sur un proverbe grec : *péchés de Colocotronis.* Dans les phases diverses de sa fortune militaire et de sa vie aventureuse, on le vit passer alternativement des rangs

(1) *Gerousia*, de *gerón* : *senatus*, de *senex* ; assemblée de vieillards.

des cleptes (1) dans ceux des armatoles, tantôt proscrit et sous la menace de sa tête mise à prix, tantôt rétabli dans son autorité.

Ces cleptes et armatoles avaient été le noyau de l'armée libératrice, et chacun d'eux prenait le nom de *pallikare* (brave), et le lieutenant celui de *protopallikare*. Aux cleptes de la montagne étaient venus se joindre les Grecs de la plaine, qui apportaient à leurs frères leur haine et leurs armes contre les Turcs, leurs communs oppresseurs. La bravoure, et non l'âge, décidait du choix du chef : c'était le plus vaillant qu'on élevait sur le pavois.

J'avais retrouvé, dès mon entrée en Grèce, dans le costume national, les traces du costume des cleptes et des armatoles. La jupe blanche à plis descendant jusqu'aux genoux, une ceinture de soie ou de laine serrant la taille, une veste par-dessus les épaules, souvent richement brodée, avec de larges manches s'ouvrant sur le côté ; un gilet à plusieurs rangs de boutons de cuivre ou d'or protégeait la poitrine comme une cuirasse ; des guêtres de laine d'une forme antique défendaient les jambes et les pieds, chaussés d'une sorte de sandales dites *tsaroukia*. Le long fezzi rouge couvrait la tête avec une sorte de négligé coquet. Je rencontrais encore le clepte avec le fusil à la main, le sabre au côté, une paire de pistolets, un

(1) Κλέπτης, voleur. Terme ennobli depuis par l'émancipation de la tyrannie.

poignard attachés par une courroie, et une pipe enfoncée dans la ceinture. J'avais remarqué sur le Lloyd autrichien deux sortes d'hommes armés (*oplites*), les uns avec ce costume original, les autres vêtus de l'uniforme bleu à l'européenne. Les premiers, sommés par le lieutenant de notre bâtiment de remettre leurs armes, s'y étaient refusés. Enfin une taille svelte et élancée, un air dégagé et de grande distinction, un teint brun et coloré, de longs cheveux flottants sous la coiffure, des yeux vifs et pleins de feu : tel est le portrait du soldat actuel et des Grecs en général. Le roi Othon, implanté sur le sol hellénique, avec sa physionomie douce et germanique, contraste, même sous le costume national, avec les descendants du clepte et de l'armatole aux traits âpres et sauvages.

Colocotronis était digne de commander à ces guérillas de la Grèce, que tous, chefs et soldats, pallikares et protopallikares, brûlaient de délivrer. Endurcis comme leur chef aux fatigues, contents d'une nourriture simple, dont ils se privaient souvent dans une existence continuelle d'alerte et de *qui-vive ;* forcés d'ailleurs de prendre des aliments crus, faute de feu, qu'ils évitaient d'allumer, ou dont ils prenaient soin de disperser, dans un foyer souterrain, la fumée qui les eût trahis, parfois, mais rarement, ils renouvelaient la cuisson homérique du mouton, qu'ils faisaient rôtir sur une broche de bois, et arrosaient d'un vin généreux ce repas du clepte, qui consultait, avec

sa croyance superstitieuse, pour lire dans l'avenir, l'omoplate de ce même mouton, sa nourriture et son augure à la fois.

A ces festins de l'antique Iliade succédaient des chants patriotiques ou des hymnes, *vrais bulletins de l'armée*, que le clepte chantait en s'accompagnant du tamboura, sorte de mandoline. Ces chants avaient été composés par des paysans ou des mendiants aveugles, nouveaux rapsodes et Bélisaires errants que guidait l'enfant ou le chien de l'aveugle.

Colocotronis se mêlait aussi à la danse de ses frères d'armes exécutant de longues chaînes et diverses figures, avec un pas et un sautillement pittoresques, en se balançant la tête ou en agitant un mouchoir en tous sens, comme je le vis faire plus tard en Égypte, dans les cérémonies funèbres. Les jeux antiques du disque, de la course et du saut, délassaient encore les cleptes ou plutôt entretenaient leurs exercices gymnastiques, prélude ou suite de leurs luttes belliqueuses.

Dans leurs escarmouches mêmes avec les armatoles, image de la guerre, un combat à mort s'engageait et prodiguait leur sang, qui eût mieux coulé dans la cause sainte de l'indépendance. Mais c'était contre les Turcs surtout que se déployait cette valeur sauvage, et si le clepte tombait blessé à mort, son frère lui coupait la tête plutôt que de la laisser emporter par son barbare vainqueur.

Colocotronis s'était réfugié à Zante, qui depuis des

siècles, avec les autres îles Ioniennes, avait servi d'asile aux Grecs contre les persécutions turques. Mais Venise, qui avait eu la longue domination de ces îles, avait violé ce droit d'asile en livrant aux Ottomans le célèbre Androutzos, père du héros moderne Odysséus.

Colocotronis, fuyant donc ce refuge inhospitalier et perfide, revint en Morée, où il devint suspect aux Turcs. Poursuivi et traqué de tous côtés, le fugitif avait proposé néanmoins à ses cent cinquante compagnons de retourner de nouveau à Zante : « Non, ré» pondirent-ils, les Russes nous enverraient dans le » pays des Francs. »

Les îles Ioniennes étaient tombées sous le joug moscovite, et l'ignorance superstitieuse des Grecs était telle à cette époque, que Zante, j'ai honte de le répéter, passait chez eux pour les confins du globe habité, au delà desquels s'ouvrait l'immensité infinie de l'exil. Ce fut alors que le digne frère de Colocotronis, en combattant ce projet, s'écria : « Je ne veux, » après ma mort, servir de pâture qu'aux oiseaux de » proie de mon pays. » Contraint cependant, en 1806, après une odyssée de luttes aventureuses, de se réfugier dans ces mêmes îles Ioniennes, Colocotronis refuse la proposition qui lui est faite par un général russe de prendre du service pour la Russie ; mais persuadé par quelques Moréotes corsaires d'embrasser leur profession, il se fait marin, sans cesser de

poursuivre la réalisation des idées d'affranchissement de sa belle patrie.

Plus tard, et dans ce but, il avait conçu le projet de se rendre à Paris pour implorer l'assistance de Napoléon, qu'il appelait le *Dieu de la guerre;* mais, détourné de ce dessein, il se borna au plan bien arrêté de soulever le Péloponèse, et d'établir un gouvernement mixte partagé entre les Grecs et les Turcs, chacun au nombre de douze, à qui l'autorité suprême serait remise, et tous réunis sous un drapeau national portant sur un côté le croissant et sur l'autre la croix.

L'occupation soudaine des îles Ioniennes par les Anglais déconcerta ces plans et les mit à néant. Cette circonstance démentit la fidélité de Colocotronis à la cause de Napoléon; car à une époque antérieure, encore récente, dans l'exaltation d'une sainte et patriotique indignation, il avait dit à un général russe qui voulait l'entraîner dans son camp contre la France: « Moi, je ne me bats point contre Napoléon, je ne » combats que pour la délivrance de mon pays. » Cette fois, le Grec, sous l'empire des circonstances actuelles, entra, avec le grade de capitaine d'un corps de troupes grecques, au service de l'Angleterre, protectrice des îles Ioniennes, et eut le malheur de fraterniser avec elle pour en expulser les Français. Pendant qu'il prêtait ainsi la main à nos ennemis, les Souliotes, restés nos fidèles alliés, répondaient à une proposition d'embauchage par cette protestation:

« Nous avons prêté serment de fidélité à la France, » nous ne le violerons pas. »

Colocotronis dut se repentir de sa préférence. Il avait compté sur les Anglais pour l'aider à délivrer sa patrie ; ce fut une déception. Il reconnut bientôt que, pour *reconquérir sa liberté*, une nation ne devait pas compter sur les étrangers, mais agir elle-même. Cependant il était réservé à cette même France, toujours généreuse et dévouée aux peuples opprimés, de sauver la Grèce des Turcs et d'elle-même.

La Turquie, dans ces derniers jours, a compris à son tour qu'elle devait compter sur l'étranger, et ne pourrait combattre seule avec ces mots célèbres : *Moi, moi, dis-je, et c'est assez.*

M. le sénateur m'avait fait aussi les honneurs de la bibliothèque de la chambre des députés, qui possède d'excellentes cartes de géographie. J'y avais suivi complaisamment mon humble odyssée d'un mois, pendant laquelle j'avais vu plus qu'Ulysse lui-même en dix ans.

Je revins de mes diverses excursions, couvert de la poussière olympique si abondante encore dans Athènes.

Sunt quos curriculo pulverem olympicum
Collegisse juvat.

Avis aux jeunes lauréats qui l'ont recueillie dans leur carrière scolastique, de venir eux-mêmes prendre possession de cette poussière classique, et de s'y rouler comme les anciens athlètes.

Moi, vieil athlète de voyages, ou plutôt héméro-

drome toujours pressé par le temps et le désir de voir, je ne pouvais mieux faire que répéter mes courses de l'Acropole, la *Specula* ou l'observatoire d'Athènes. Je repassai devant la tour de la Clepsydre (horloge d'eau), l'ancien aqueduc qui alimentait la ville. La source en jaillissait à la surface du sol, un peu au-dessous de la grotte consacrée à Pan et à Apollon, située à la base de l'Acropole, et coulait près de la *tour des Vents*.

On y arrivait par un escalier de quarante-sept marches taillées dans le roc et aboutissant à une crypte souterraine dont les parois sont percées de niches, et au milieu de laquelle se trouve un puits entouré d'une margelle de marbre et profond d'une trentaine de pieds (1).

Je m'arrêtai devant les colonnes de l'Agora, adossée à la place du marché d'Athènes, où s'élevaient l'autel des douze dieux et la statue de Démosthène, et où était situé le Perischoinisma, place où j'ai déjà dit que l'on déposait les tessons (οϛρακα) servant pour l'ostracisme.

C'était de l'autel des douze dieux, situé au centre de l'Agora, que partait la route qui conduisait à Pise en Élide, c'est-à-dire la route du Péloponèse, et que se mesuraient les distances des dèmes à Asty, répondant aussi au *milliarium aureum* des Romains.

(1) Raoul-Rochette.

J'effleurai d'un coup d'œil rapide les murs du Pœcile où je vis un pan de muraille encore intact. Le Pœcile était situé au milieu de l'Agora, à côté de l'*Hermès agoraios*, à peu près à la hauteur du Pnyx. C'est du haut de la tribune populaire que l'orateur Eschine, s'adressant aux Athéniens, leur disait : « Transportez-vous donc par la pensée au portique du » Pœcile ; car c'est là, sur l'Agora, que sont pour vous » les monuments des grandes actions (1). »

Je passai sous le *Stoa* d'Adrien, et remarquai avec curiosité la lanterne de Diogène ou de Démosthène, qui reçut et abrita pendant quatre mois M. de Saint-Sauveur, l'ancien consul de France à Corfou.

Par une double erreur vulgaire, le monument chorégique de Lysistrate est confusément appelé, tantôt *lanterne de Diogène*, par allusion au philosophe cynique qui, la lanterne à la main, cherchait un homme en plein midi ; tantôt *lanterne de Démosthène*, par honneur pour le grand orateur qui avait élevé au plus haut degré l'art de l'éloquence, figuré dans cette tribune populaire.

Ces erreurs sont accréditées dans beaucoup de pays, et dénaturent les édifices de l'antiquité les plus authentiquement classiques. Ainsi, parmi les Grecs d'Athènes, le Parthénon passe toujours pour le *temple du dieu inconnu*, les Propylées pour l'arsenal de Lycurgue.

(1) *Æschin. contra Ctesiph.*, p. 575, édit. Reiske.

Parmi les Romains de la Rome moderne, l'ignorance de la multitude a donné cours à une méprise aussi grossière, aussi stupide.

Je courais dès le matin de mon arrivée pour visiter le Panthéon. Personne, depuis la piazza Colonna jusqu'à la place même du monument, ne put me l'indiquer, quoiqu'il se dressât tout droit devant nos yeux. « *Ma che è questa fabbrica?* dis-je instinctivement à mon cicerone. — *È il Rotondo*, *eccellenza*, répondit-il. — Eh ! non, lui répliquai-je, c'est votre Panthéon. » Et j'entrai par la porte de bronze, qui ne se ferme jamais, dans le temple païen, dont le nom et la destination ont été barbarement transformés.

De l'Acropole, autrefois située au centre même de la ville et la couvrant d'une espèce de bouclier, *omphale* (1), je reconnus d'abord les quatre autres collines qu'elle commande : 1° L'Aréopage, en face de l'Acropole, au nord-est. 2° Une colline d'un circuit plus considérable et aussi d'une plus grande hauteur, qui occupe la position la plus avancée de toute la ligne d'éminences qui forment la ceinture d'Athènes dans la région occidentale. Cette colline porte encore sur son faîte le monument de Philopappus. La colline entière du musée était comprise dans l'ancien Péribole (2). 3° Les deux autres collines se dessinèrent

(1) Ομφαλος, le centre d'un bouclier.

(2) Raoul-Rochette.

manifestement à mes yeux, le Pnyx, et la colline des Nymphes, prise longtemps pour le Lycabette.

De loin, devant moi, je devinai la *via Sacra* d'Éleusis, le passage de Daphné, et au delà le mont Cithéron, fameux par son Œdipe, le Kailia, ou la grotte d'Apollon et de Pan. Je signalai le Forum, l'Odéum érigé sous le règne d'Adrien par Hérode Atticus, en l'honneur de sa femme Annia Attilia Regilla. Ce fut ce noble Athénien, descendant de Miltiade, et célèbre par sa munificence presque royale, qui, avec les trésors trouvés à Marathon, éleva un temple à Cérès et à Faustine la jeune, dans le bourg Tropæum, à quelques milles de Rome, sur un territoire appartenant à l'illustre matrone. Ce fut lui qui consacra une enceinte destinée à recevoir les tombeaux de ses ancêtres, menaçant les violateurs de cette sépulture de famille de la colère de Minerve et de Némésis, conformément à l'usage antique qui vouait à la vengeance divine ceux qui troublaient les cendres des morts.

Je ne pouvais me rassasier de contempler et de fouler ces majestueuses Propylées et leurs superbes degrés, dont la résurrection récente est due aux fouilles intelligentes d'un archéologue distingué qui vient d'en retrouver l'admirable clef. M. Beulé, ancien élève de l'école d'Athènes, mérite d'autant plus la reconnaissance du monde artistique, que c'est à ses propres frais qu'il a opéré ces fouilles, pour l'amour seul du beau et de l'art. Sur ces degrés magnifiques

je voyais entrer processionnellement dans ce passage, qui devait rester toujours libre à la circulation, les cérémonies ou les pompes religieuses : les pompes panathénaïques, s'avançant dans l'enceinte des divers temples. Je pénétrai moi-même dans celui de la Victoire *Apteros*, sorti des trophées de Marathon, mais veuf aujourd'hui de sa Minerve *Ugieia* ou salutaire, de sa Minerve *Promachos* ou combattante, et aussi de sa Minerve *Pronaos* ou du portique (1). Le Phylacion, ou dépôt des trésors de Périclès, n'était plus ; mais les monuments dont ils avaient doté l'Acropole subsistaient, triomphant de vingt siècles de ravages. Après un coup d'œil que je laissai tomber sur deux autres débris, les deux colonnes restées debout du théâtre de Bacchus, dont la forme est si manifestement accusée sur le théâtre même, dans une vaste excavation voisine de l'angle sud-est de l'Acropole, je descendis de mon observatoire, non sans rendre un dernier hommage à la tête de Socrate, ce type fidèle et primitif, reproducteur de tant d'images, de celui qu'on appelait l'*oracle terrestre*. Puis j'allai saluer dans la plaine la prison où il entretint ses amis et but la ciguë en sage, comme le Christ homme-Dieu but le vinaigre de la mort.

C'était bien la peine d'être cet oracle terrestre pour

(1) Il est manifeste que la liturgie romaine a emprunté au paganisme les surnoms épithètes qu'elle a donnés aux saints et à la Vierge.

obtenir une semblable récompense, pour que les hommes prononçassent la condamnation du sage à une majorité de 281 voix contre 220. Et cependant ces juges étaient des Athéniens, le peuple le plus ingénieux et le plus éclairé du monde. C'étaient ses concitoyens, qui avaient toujours joui de sa présence et de ses leçons. C'étaient ses élèves, qui pouvaient témoigner et proclamer que l'école de leur maître ne professait que les principes d'une saine morale.

L'oracle terrestre ! quelle ironie ! La victime succombe sous la double accusation d'impiété et de corruption de la jeunesse. Socrate est accusé d'avoir recherché avec une curiosité impie ce qui se passe au ciel et dans l'intérieur de la terre, et de ne pas reconnaître les dieux auxquels ses concitoyens sacrifient. En résumé, le coupable porte en lui-même un esprit malin, un démon (δαιμων), mobile de ses actions.

Un Melitus, un Anytus, un Lycon, avaient pu prévaloir contre un Socrate. devant cet aréopage qui se prétendait supérieur aux passions, et qui siégeait la nuit pour être mieux impassible, pour mieux condamner de sang-froid un Socrate à mort.

Ah ! si j'étais superstitieux, ou plutôt s'il m'était permis, sans impiété, de comparer les choses sacrées et profanes, je dirais que la Grèce moderne expie chaque jour, dans sa décadence et sa chute irréparable, son forfait contre un sage, comme le peuple juif son forfait contre un Dieu.

Il me plaît surtout de m'arrêter sur le Pnyx, sur cet amphithéâtre de pierre dont la destination de *tribune populaire* a été consacrée par les autorités les plus graves de l'antiquité. C'était un lieu élevé, une éminence, dit Eschine, d'un accès facile du côté de la ville pour monter à l'assemblée du peuple. C'était un roc hérissé de pierres, sur lequel, dit Aristophane, le peuple trouvait un siége *dur et naturel.*

C'était du Pnyx que l'orateur Démosthène avait vibré le glaive de la parole et de ses philippiques. C'était du Pnyx que Thémistocle, avant lui, un autre glaive à la main, ayant d'un côté les ports de Phalère et du Pirée, de l'autre, un peu en avant, l'Acropole et les Propylées, montrait au peuple, du haut de ce *Bêma* qui dominait un large plateau suffisant pour une assemblée de plus de 6,000 citoyens, le sanctuaire de sa religion, et indiquait du doigt, en se retournant, Salamine, son futur trophée, sauveur de la patrie.

« C'est là, dit notre savant helléniste M. Hase, la » tribune élevée par Thémistocle, d'où l'orateur » athénien pouvait, suivant les intérêts de sa haran- » gue et les passions de son auditoire, se tourner vers » la mer, en invoquant les trophées de Salamine, ou » vers l'Acropole, en prononçant les mots magiques : » *Propulaia tauta.* »

C'était encore de cette tribune simple et grandiose que l'orateur étendait le bras gauche vers le portique

du Pœcile, *galerie* des vivantes peintures de la gloire attique, ainsi appelée de la variété des ouvrages et des artistes, et des sujets qui les avaient inspirés (*Poïkilos*), commençant au trophée de Marathon, dont chaque citoyen pouvait lire l'inscription placée sous le tableau de la bataille.

Je touchais ainsi sous ces impressions saisissantes, non pas en froid géomètre ou rigoureux antiquaire, mais en adorateur passionné de l'antique, cette puissante muraille du Pnyx, ce monument pélasgique qui remonte même au delà du siècle de Solon, voisin de celui de Thésée, et avec les débris du mur pélasgique de l'Acropole, le plus ancien édifice qui soit debout à Athènes.

Je poursuivais le Parthénon, l'admirable modèle de notre double monument, celui d'une Athènes moderne, où l'architecte, l'artiste et l'étranger peuvent avoir un lumineux reflet du Parthénon d'Athènes, du Parthénon qui, lui-même, fut relevé et recomposé avec les débris du premier, détruit par les Perses.

J'aimais à remonter incessamment et sans jamais me fatiguer de sa hauteur grandiose, vers cette Acropole, avant de la perdre pour toujours. Je me repaissais de la vue physique et intellectuelle de ces Propylées, le second titre de gloire du brillant Périclès, confondues avec le premier, le Parthénon, l'œuvre d'Ictinus, dans l'orgueil enthousiaste et national des Athéniens et dans les harangues de leurs orateurs.

Plus elles ont été longtemps enfouies sous des masses de constructions barbares, plus elles reparaissent aujourd'hui avec éclat à la lumière du jour et des arts. Peut-être même cette barbarie les a-t-elle sauvées, en les transformant, des ravages du temps et des hommes. Une Minerve protectrice a-t-elle donc veillé sur son monument favori ?

Vainement converti en magasin à poudre pendant la domination musulmane, ce glorieux vestibule, protégé par ses inter-colonnements murés sous ses portiques de l'est et de l'ouest, échappa à de plus graves atteintes. Vainement la poudrière de marbre, foudroyée par le feu du ciel en 1656, avait entraîné la chute de tout l'entablement du portique oriental, l'incendie et la destruction ne s'étendirent pas au delà. Vainement même les Vénitiens bombardèrent l'Acropole et ravagèrent le Parthénon, dont leurs boulets et leurs obus couvrirent les débris, les Propylées ne périrent point. Un aga, gouverneur de la citadelle dans le siècle suivant, y bâtit une vile habitation de boue sur le plafond du portique principal, et y plaça son harem dans des chambres inférieures. Les Propylées furent profanées, mutilées, transformées en dépôt de munitions de guerre. Les savants mêmes d'Athènes défigurèrent l'œuvre de Périclès du nom de l'arsenal ou de *magasin de Lycurgue.* Mais elles traversèrent les siècles, et restèrent debout en subissant ces diverses phases et métamorphoses. Enfin,

en 1835, les constructions barbares tombèrent et découvrirent les Propylées avec ce que le temps et le vandalisme en avaient laissé, mais non sans de profondes blessures et de graves mutilations.

Après que le gouvernement grec eut relevé le temple de la Victoire, la France relevait aussi le portique d'Erechtheion avec ses admirables cariatides, et rendait aussi à la Grèce l'œuvre de Mnesiclès enfouie et oubliée. Grâce aux investigations savantes et lumineuses de l'antiquaire et de l'artiste, le voyageur voit, touche et comprend la destination de ce magnifique vestibule de l'Acropole, le seul accessible à son côté occidental, où s'ouvrait un espace d'environ 168 pieds de largeur, en s'abaissant par une pente très roide sur le sol adjacent (1).

Je ne quittai pas Athènes sans recueillir un camée représentant sa Minerve Polias (2), ou protectrice de la ville favorite par excellence, ainsi qu'une tête antique de Périclès, digne de servir de *sigillum*.

Mais je ne pus trouver dans toute la ville une seule tête de Socrate, non plus, dit la chronique scandaleuse, qu'on n'y pourrait compter trois Aristides.

En laissant ces admirables ruines, je retournai la tête, comme Orphée regardant en arrière sa chère Eurydice. Elles furent bientôt perdues pour moi, et disparurent tout à fait à mes yeux.

(1) *Journal des savants*, 1850, article de M. Raoul-Rochette.

(2) De πολις, ville.

Du Pirée, où j'explorai le tombeau de Thémistocle, je m'embarquai pour Syra, et reconnus en passant le cap Sunium, éloigné d'Athènes de 330 stades, environ 12 lieues et demie, et son temple élevé à Minerve Pronaos, qui commande la mer, premier vestibule de la Grèce, où Platon donnait ses leçons socratiques. Son marbre, éblouissant comme l'albâtre, a la blancheur du paros, d'où il est sorti; sa solidité de diamant, qui a dompté les siècles, est celle du Pentélé.

Nous accostâmes de nuit à Syra, toujours transbordés dans ces éternelles barques qui sont un éternel écueil et une occasion continuelle d'accident, ou au moins du fracas de la criaillerie grecque.

Nous étions debout le lendemain à six heures, et prenions le café à la mode grecque et orientale, sous une tente, en regard de l'île de Tinos. Syra est la grande artère du Levant où affluent les mouvements de commerce et les richesses de Marseille, de Trieste, de Constantinople, de Smyrne et d'Alexandrie.

Enfin nous partions pour Byzance et traversions les myriades d'îles de l'Archipel : Tinos, la nourrice des vins de Malvoisie; Naxos, la plus grande et la plus fertile des Cyclades, où fut laissée Ariane, où la Fable avait poétisé la naissance de Bacchus à cause de la beauté de sa vigne, comme elle avait fait soupirer dans la Sicile à cause de la richesse des moissons, les amours de la blonde Cérès; Paros, d'où Phidias tira son Jupiter qui ne le protégea pas contre la mort dans

les fers ; Délos, le berceau d'Apollon et de Diane ; Lemnos, où Vulcain fut précipité du ciel, et que Philoctète, blessé d'une des flèches empoisonnées d'Hercule, faisait retentir de longs et douloureux gémissements ; Chios, l'une des sept patries d'Homère, et dont les jardins de pistachiers, d'orangers et de citronniers, couvrent une étendue et forment un ombrage de dix lieues ; Samos, berceau de Pythagore, de Timante, du poëte Chérile, et l'asile d'Hérodote fuyant les persécutions, et qui y composa les premiers livres de son histoire décorée des noms des neuf Muses. Ce fut à travers ces groupes si variés que nous abordions à Smyrne, où m'apparaissaient les premiers bazars, les premières caravanes ; les belles Arméniennes, dont les figures dévoilées égayaient un peu ce voyage de vrai pèlerin attristé par l'absence des femmes ensevelies vivantes dans leurs harems et leurs gynécées.

Je sortais ainsi, par une diversion agréable, du cercle des Cyclades et de son inextricable dédale.

J'aurais pu, si le temps et la vapeur l'eussent permis, trouver dans et hors de Smyrne des aventures et des émotions, car la ville était en proie, non pas aux monstres fabuleux de l'antiquité, à quelque lion de Némée, à mainte Chimère, mais à un nouveau Cacus, le brigand Jan Kanterdji et sa bande de vingt hommes, la terreur d'une population de cent cinquante mille habitants. Personne n'osait plus sortir des murs pour prendre le plaisir de la chasse, d'une course à

cheval ou d'une promenade dans des environs délicieux. Un meurtre même avait été commis sur un jeune homme qui, entraîné dans la rade par les brigands, et s'étant jeté hors de la barque, avait été tué d'un coup de feu. M. Pichon, le consul général de France, plus actif et plus énergique que toute la police et le pachalick de Smyrne, avait mis à prix la tête de l'audacieux brigand qui, en cas d'insurrection, pouvait être un chef de parti dangereux et redoutable.

Le Lloyd autrichien qui fumait en rade et me rappelait à son bord avec son hennissement infernal, priva Pirithoüs de l'honneur d'accompagner Thésée dans l'entreprise d'extermination du Cacus smyrniote, qui, sous l'égide du pacha, son complice secret, continuait d'exercer impunément son métier de capitaine Rolando.

Il fallut aussi renoncer à l'honneur de gravir le mont Pagus pour y reconnaître les restes d'un temple de Jupiter et la scène du martyre de Polycarpe ; laisser et passer outre Éphèse, Sardes, et même les bords du Mélès, ainsi que les courses d'Homère Mélésigène ; ne pas recueillir un grain de sable de la plaine de Troie, ni une goutte d'eau du Simoïs ou du Scamandre. Il fallut, hélas ! obéir à l'heure inexorable, à la nécessité aux clous de diamant.

La vapeur, plus prompte que la pensée, nous enleva et nous porta vers Mételin, où l'ancre fut jetée le lendemain, à l'aurore, devant un admirable amphi-

théâtre. Toujours couché à la turque ou à la grecque sur le pont, j'étais encore assoupi, et les rêves les plus gracieux me berçaient de tous mes souvenirs mythologiques, lorsqu'une voix, dans le dialecte ionien, m'éveilla comme le chant d'une alouette. C'était celle d'une jeune fille, née dans les îles de la Grèce, d'une Française ; tout était grec en elle, les yeux, le nez, la bouche, la chevelure aux tresses ondoyantes, chaque ligne dans sa pureté la plus fine ; mais elle était Française de sang et de langage. Elle ne pouvait manquer de l'être, puisqu'une Grâce, une Parisienne était sa mère. La nouvelle Europe voguait vers l'Hellespont, qu'elle allait traverser pour retourner à Salonique, où elle a son séjour.

Nous fûmes bientôt en vue de la baie de Bésika : à droite, *in conspectu Tenedos;* à gauche, en présence de la double flotte anglaise et française qui, sur une mer immobile, languissait sans gloire et avec une patience dont le bouillant Achille, le héros de ces héroïques parages, n'eût pas donné l'exemple.

Ce fut à Ténédos, on ne peut trop le rappeler à la politique temporisatrice anglaise et française, qu'en 1806, la flotte turque fut battue par la flotte russe, qui s'empara des îles Ioniennes. Mais la journée d'Austerlitz les lui enleva, et mit la France, le 27 juillet 1806, en possession de ces îles, qui furent incorporées au territoire français.

Enfin nous franchissions les Dardanelles, l'ancien

Hellespont, entre le château de Chanak-Kalessi sur la côte de l'Asie et celui de Chelu-Bawri, double clef de ce détroit, qui forme une longue baie d'environ trois à quatre milles et terminée par la pointe de Pesquies. C'est au nord de Chanak-Kalessi qu'était situé Abydos, et c'est sur la côte opposée, en Thrace, que devaient aboutir les ponts dressés par Xerxès pour le passage de son armée. Au point resserré de l'Hellespont, s'accomplit le trajet de l'armée d'Alexandre, d'Europe en Asie, où sa première victoire remportée à la bataille du Granique sur les Perses, 334 ans avant J.-C., lui ouvrait, en préludant, une longue suite de conquêtes.

Ici, pour la première fois, parut le croissant, en 1360, sous Mourad, ou Amurat Ier, successeur d'Orkhan. Amurat préludait à Mohamed II, qui plantait, en 1453, sur les murailles de Byzance, ce même croissant qui, en 1854, pâlit et chancelle.

Lorsque j'entrai en Grèce, la question palpitante du moment, qui occupe tous les hommes réfléchis, citadins ou voyageurs, se dressait devant moi, contenant la destinée de l'empire ottoman. Doit-il mourir en Europe? Doit-il passer aux mains du czar, ou, s'il périt, la Grèce, sur ses ruines, doit-elle se relever?

En sortant des îles de la Grèce moderne, je soupirais, et regardant en arrière la Grèce d'autrefois : Celle-là, me disais-je, eût été digne d'être replacée sur le trône de Byzance, et la question d'Orient eût été

facilement dénouée sans troubler la paix de l'Europe.

Et cependant cette nation dégénérée intéresse fortement par ce qu'elle a fait dans l'antiquité, par ce qu'elle a su faire il y a vingt-huit ans, par ce qu'elle est capable d'exécuter encore.

Telle qu'elle est, elle a des droits sacrés à notre indulgence comme à notre admiration. Si dès le siècle de Thémistocle et d'Aristide, les mœurs de la Grèce avaient perdu leur fleur de délicatesse et de vertu; si les successeurs des Pélasges avaient laissé s'affaiblir les premiers principes de droiture et d'équité, comment attendre que les Grecs modernes se soient régénérés après vingt siècles de contact avec les étrangers, d'esprit de conquêtes, de rivalité de puissance et de richesses, après vingt siècles de courses maritimes, de vie de pirates, d'oppression par le joug des barbares?

Le peuple à qui Thémistocle avait proposé de brûler la flotte des confédérés dans le port de Pagase, et de se rendre par là maître de la Grèce, rejetait ce conseil parce que Aristide avait dit: *Rien de si utile que le projet de Thémistocle, mais rien de si injuste.*

Ce même peuple, auquel, peu d'années après, les Samiens proposaient de violer un article du traité fait avec les alliés, approuva ce projet, quoique le même Aristide, consulté à ce sujet, eût répondu: *L'avis des Samiens est injuste, mais il est utile.*

Au milieu de cette inconséquence de caractère et

de conduite, il est une vertu que les Grecs modernes ont reçue de leurs ancêtres, et ont conservée inviolable : c'est l'héroïsme militaire.

Ils sont bien de cette race de guerriers de Miltiade, et l'on trouverait, après le combat, un autre soldat comme celui de Marathon, qui, succombant à la fatigue, et chargé de ses armes, mais allègre et fort de cœur, courrait, volerait pour annoncer la victoire aux sénateurs, et tomberait mort à leurs pieds.

Ils sont bien de cette souche martiale d'hommes qui, entendant un Trachinien leur dire aux Thermopyles que les traits de l'ennemi suffiraient pour obscurcir le soleil, répondirent : *Tant mieux, nous combattrons à l'ombre.*

Leurs soldats ont dans leur sang le sang de ceux qui répondaient par un cri de joie au chef qui leur disait : *Il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler, ou périr dans son camp.*

Enfin, leurs capitaines ont en eux du Léonidas, et diraient encore, au besoin, dans leur langage coloré, devant la tombe des trois cents Spartiates : *Nous souperons chez Pluton.*

En laissant cette Grèce antique, en m'arrachant à la terre héroïque chantée par Homère, dont les pages respirent et palpitent encore, même sur une cendre froide et inanimée, il y a du bonheur à relire aussi

le chant des *Iles de la Grèce* par Byron, qui voulut lui-même, jusqu'au tombeau, les ressusciter d'une étincelle de sa muse lyrique. Puisse le lecteur me pardonner d'avoir laissé évaporer l'essence et le parfum de ses beaux vers dans une pâle traduction, dont la seule excuse est d'avoir osé l'entreprendre sur des ruines toujours inspiratrices.

LES ILES DE LA GRÈCE.

Les îles de la Grèce
Où Sapho s'enflamma d'un délire amoureux,
Où vibra sous ses doigts le luth harmonieux,
Où fleurirent les arts, bénis d'une déesse,
Où se leva Délos, où naquit Apollon;
Un éternel été dore de son rayon
Les îles de la Grèce.
Mais la gloire, les arts et la déesse ont fui;
Leur soleil excepté, tout s'est évanoui.

Et de Scio la lyre et de Téos la muse,
Et le luth de l'amant, la harpe du héros,
Ont trouvé le renom que votre sol refuse;
Leur berceau seul muet n'entend plus les échos
De voix sonnant encor, fortes et généreuses,
Plus loin que l'horizon des îles Bienheureuses.

Les monts regardent Marathon,
Marathon dans les flots se mire,
A la Grèce montrant la gloire de son front;
Et moi, m'abandonnant une heure à mon délire,
J'ai songé que la Grèce ici peut se lever
Libre encore une fois, et j'ai dû le rêver:

En foulant ce tombeau des Perses et du brave,
Je ne pouvais me croire en ces lieux un esclave !

Un monarque s'assit sur le roc sourcilleux
Qui commande la mer d'où naquit Salamine ;
De milliers de vaisseaux les mâts majestueux
Faisaient gémir le flot qui, docile, s'incline.
De fières nations un essaim florissant
S'agitait, sous la main de ce roi si puissant.
Au lever du soleil, il compta son armée;
A son coucher qu'est-elle? Une vaine fumée.

Où sont-ils, où toi-même es-tu donc abaissé,
Mon pays? à la fois désertant ton rivage,
Et le chant héroïque un jour s'est éclipsé,
Et le cœur du héros s'est glacé sur la plage.
Ah ! ton luth si sonore et si longtemps divin
Doit-il dégénérer dans ma débile main?

C'est quelque chose, au moins, dans l'absence de gloire,
A notre race esclave alors qu'on est rivé,
Des exploits du passé de nourrir la mémoire,
De frémir de regret, le front encor levé,
D'une ombre de grandeur, seul vestige qui reste
Au poëte inspiré qui gémit et proteste,
De sentir pour les Grecs une noble rougeur,
De payer à la Grèce un tribut de douleur.

Ne faut-il que pleurer sur cet âge prospère?
Ne faut-il que rougir? nos pères ont saigné.
Ouvre ton large sein, et donne-nous, ô terre!
D'élément spartiate un débris émané.
Pour trois cents fais en trois de ta puissante argile;
Ils ressusciteront une autre Thermopyle !

Eh quoi! toujours muets, partout silencieux?
Oh! non, la voix des morts est vibrante et sonore

Comme un torrent qui tonne et mugit furieux,
Et répond à mon luth, qui le répète encore:
Qu'un seul vivant se lève! Ah! nous venons, venons,
Les vivants seuls sont morts, leurs voix n'ont plus de sons.

Hélas! stérile appel! frappez donc d'autres cordes,
Emplissez jusqu'aux bords la coupe de Samos,
Et laissez les combats à ces Turcs, à ces hordes.
Vous, du vin de Scio versez les rouges flots.
Ah! comme à ce signal, qui si bas les ravale,
En chœur a répondu l'ignoble bacchanale!

Parmi vous la pyrrhique est encore en vigueur,
Mais où trouver aussi la pyrrhique phalange?
De deux arts faut-il donc, faut-il que le meilleur,
Le plus noble ait subi cet oubli trop étrange?
Vous possédez aussi les lettres de Cadmus;
A l'esclave a-t-il fait ces présents superflus?

Du vieux vin de Samos que la coupe s'emplisse,
Nous ne traiterons plus de semblables sujets.
Anacréon, épris de ce jus, son délice,
Divinisa sa muse en chantant ses bienfaits;
Il servit, mais servit le tyran Polycrate,
Compatriote au moins d'hommes tels que Socrate (1).

La liberté trouva son plus ferme vengeur
Dans un autre tyran, prince de Chersonèse;
Miltiade est son nom, symbole de l'honneur.
Produise notre temps (ce qu'aux dieux ne déplaise)
Un despote pareil et de semblables fers,
Sûrs d'attacher les cœurs des liens les plus chers!

(1) Variante:

Il servit, mais du moins le maître de sa vie
Fut Polycrate, issu de la même patrie.

Du vieux vin de Samos emplissez le cratère.
Sur le roc de Suli, sur les bords du Parga,
Il reste des débris de cette souche fière
Qu'en ses âpres forêts la Doride porta.
Peut-être ont survécu quelques germes d'Alcides
D'où jaillirait encor le sang des Héraclides.

Pour être libres, Grecs, défiez-vous des Francs,
Craignez un roi vénal, un peuple mercenaire :
Qu'en vos glaives natifs, en vos bras, en vos rangs,
Le courage excité mette sa foi dernière ;
Mais la force du Turc, la fraude du Latin,
Des plus forts boucliers peuvent briser l'airain.

Du vieux vin de Samos emplissez le cratère.
Nos vierges sous l'ombrage ici dansent en chœur.
Je vois leurs beaux yeux noirs darder sous la paupière,
Mais, à ce doux aspect, je sens bondir mon cœur,
Et mes larmes de feu brûlent comme la lave,
Qu'une telle mamelle allaite un vil esclave!

Placez-moi sur le cap (1) au faîte étincelant,
Où la vague et moi seul gémirons au rivage;
Que du cygne, en mourant, j'entonne encor le chant.
Je ne veux pas languir au sol de l'esclavage:
Que mon âme s'exhale au bruit vengeur des flots,
Et vous, jetez au loin la coupe de Samos!

(1) Cap Sunium.

TURQUIE.

Je venais de traverser une contrée que la Fable, la poésie et l'histoire s'étaient plu à créer, à chanter et à écrire. Le Bosphore, ce point du globe qui fixe aujourd'hui sur la carte les yeux et la pensée, allait encore évoquer à l'imagination les plus puissants souvenirs de gloire, de grandeur et de ruines. A l'approche des Dardanelles nous avions reconnu à gauche Ténédos, deux fois célèbre par les vers d'Homère et de Virgile.

Sur la rive d'Asie, à droite, nous avions deviné le tertre qui s'élève du sein de cette terre classique pour marquer le champ où fut Troie.

J'avais contemplé avec respect le mont Ida, aujourd'hui Psiloriti, c'est-à-dire, la plus haute montagne.

Sous le souffle poétique qui aspirait du Simoïs et du Scamandre, j'avais exhumé les dépouilles des tombeaux d'Achille et de Patrocle. Toutes les réminiscences affluaient dans cet archipel, qui avait reçu des anciens le nom de mer Égée, en souvenir d'Égée, roi d'Athènes, qui s'était précipité dans les flots sous la fatale méprise de la mort de son fils Thésée, revenu

au contraire vainqueur de l'expédition du Minotaure. Hellé, qui avait péri dans les Dardanelles, avait également donné son nom à l'Hellespont. Sestos et Abydos se réveillaient aux vers de Musée, chantre des amours d'Héro et de Léandre, et j'entendais encore les accents harmonieux d'un amant passionné, s'associant au nom du barde anglais, imitateur d'un amant heureux, et traversant à la nage ce même détroit sans y chercher une Héro.

Enfin nous atteignîmes Gallipoli, à l'entrée de la mer de Marmara, et plus loin, en avançant, nous traversâmes la Propontide; puis, laissant à droite l'archipel des îles des Princes, et dépassant sur la gauche le château des Sept-Tours, l'ancienne Bastille de la Turquie, formant neuf tours avec celle de Galata et une autre nommée tour des Janissaires, nous découvrîmes Tophana, le premier degré de l'amphithéâtre de Constantinople, où les murailles du sérail nous apparurent dans leur majestueuse étendue; à droite, Scutari, l'ancienne Chrysopolis, s'offrait à nous sur la côte d'Asie.... Ici la plume s'arrête, car il faut contempler et se taire. Le panorama magique, par ses mille et une merveilles, éblouit la vue et confond la pensée.

L'ancienne Byzance, la ville des sept collines, comme l'ancienne Rome, avec laquelle elle a une sorte de ressemblance, et dont elle fut la sœur et l'héritière, *Roma nova*, est encore entourée de ses vieilles

et épaisses murailles, et flanquée de vingt tours sillonnées par le canon de Mahomet II. L'ancienne ville avait 14 ou 15 milles de circonférence et vingt-deux portes.

Si je fus ébloui d'un spectacle magique, je fus étourdi à la fois des cris dont est assailli le voyageur, des bateliers, des drogmans (1) et de tous les animaux bipèdes qui l'assiégent.

Pour traverser le port jusqu'à Galata, quartier des marchands européens, j'évitai de prendre un caïque, une de ces légères barques effilées si gracieuses, mais périlleuses par leur forme et leur structure, car un poids trop sensible à droite ou à gauche les fait tourner et plonger en un clin d'œil. Je choisis pour moi seul un large et solide bateau qui me porta à la douane de Péra, quartier des Francs. La visite douanière s'y paie un *baxschis* d'au moins trois piastres, monnaie courante de toute la Turquie : tribut inévitable, soit en entrant en ville, si vous voulez y trouver un gîte, soit en sortant du port, d'où le douanier vous poursuit en mer et vous interdit même l'accès du bateau à vapeur, si vous tentez de vous soustraire à l'inexorable baxschis.

Un porteur nubien s'attela par le front, comme un bœuf (*jumentum*) par les cornes, à mon bagage,

(1) Je signale en passant l'abus fait à Constantinople du terme *drogman*, qui n'appartient qu'aux interprètes et aux chanceliers mêmes des ambassades, et est usurpé par les simples guides et les valets de place, ces *ardeliones*, fléau nécessaire des étrangers.

qu'il porta sur une hauteur escarpée, au milieu du petit champ des morts, à l'hôtel de Byzance.

Ce fut mon entrée à Constantinople. Nous cheminâmes pendant une longue demi-heure à travers les tombeaux, car c'est surtout dans cette ville que les hommes se trouvent environnés des débris et de la poussière des générations éteintes. En voyant cette population nombreuse comme enveloppée dans une vaste enceinte d'ossements et de pierres tumulaires, on eût dit, suivant l'expression pittoresque de Huc le missionnaire, *la mort travaillant sans cesse au blocus des vivants.*

Car là, c'est parmi les sépulcres que l'on naît, que l'on vit et que l'on meurt. Le berceau y presse la tombe.

J'embrassais au moins de ma hauteur, des fenêtres de l'hôtel de Byzance, un magnifique panorama: le port, l'arsenal, la Corne d'or, nom emprunté à l'âge d'or de Constantinople; les mosquées et les myriades de minarets dont les flèches s'élancent vers un ciel d'un éternel azur. Par ce regard extatique, je m'isolai de la terre que ce même ciel semble avoir maudite en la visitant de quatre fléaux, la mort et son triple cortége, les chiens, les moustiques et l'incendie. Il fallut toutefois abaisser mes yeux et mon vol, et me plonger dans le quartier Péra que j'avais, en rêvant, doublement orné du prisme oriental et de la civilisation européenne. Il fallut ramper dans la poussière,

sur un sol sans pavé, embarrassé d'obstacles, hérissé d'une forêt canine, traversé par des caravanes de chameaux, peuplé d'ânes, dont les flancs étaient bardés de poutres qui envahissaient la rue et de fardeaux montant jusqu'au premier étage des maisons. Quel espace reste-t-il au passant, qui n'a plus que le seuil d'une boutique pour s'y réfugier ? Ce fut dans cette gorge, où le voyageur inexpérimenté se trouve étouffé ou aplati, que je gagnai la promenade qui s'étend de la sortie de Péra dans le grand champ des morts.

Là, le jour du Seigneur, en vue du Bosphore et du nouveau palais de marbre et d'or, le Dolmabasche, destiné au sultan Mahmoud par Mehemet-Ali, et réservé aujourd'hui au sultan (1) Abdul-Medjid, la population chrétienne vient entendre une musique légère qui contraste avec la mélancolie et la tristesse de la scène foulée aux pieds et profanée de toutes les souillures. Je revins peu édifié, et même péniblement affecté de cette gaieté européenne à laquelle les Turcs d'ailleurs ne prennent aucune part, car pour eux le dimanche est un jour de travail. C'est là le divertissement du jour. Le jardin des Fleurs, sans fleurs, dont le billet d'entrée est de 60 paras (2), est le divertisse-

(1) *Sultan*, de l'arabe *Selata*, puissant. Ce mot n'est plus qu'un anachronisme et une anomalie.

(2) Le para est la quarantième partie de la piastre, qui vaut environ huit sous. La piastre d'Égypte vaut cinq sous.

ment nocturne, qui consiste en une harmonie fort paisible et en des rafraîchissements de glaces ou de fades sorbets. De rares lanternes attachées à quelques arbres étaient le pâle reflet de ces fêtes des fleurs et de ces illuminations orientales si éblouissantes, même dans les livres.

A dix heures le couvre-feu musulman nous invita au retour à l'hôtel. Nous errâmes avec un fanal, instrument nécessaire dont doit se munir quiconque ne veut pas tomber dans un trou, dans une nichée de chiens (1), les 50,000 veilleurs de nuit de la ville, ou dans les bras de la police, qui vous donne un asile

(1) Cette race pullule dans tout le Levant; Mahmoud en fit périr inutilement des milliers. Les Français, pendant l'occupation du Caire, avaient aussi jeté des viandes empoisonnées qui firent quelques hécatombes canines. Il semblerait que cette famille de *zingari* ou bohémiens de chiens, faute d'asiles ou de soins, dans ces dédales de rues poudreuses et sans fontaines, dût être constamment en proie à la rage; c'est le contraire, il n'en est point d'exemple. Leur état de vagabondage et de liberté les en préserve peut-être. Ces animaux sont campés, ou plutôt fixés dans un district d'où ils ne s'écartent jamais, et exercent une police très vigilante de leur quartier respectif, dont ils défendent l'approche à leurs voisins. La reconnaissance des habitants les paie souvent de retour. Une bonne âme de femme s'attacha une fois à l'un de ces fidèles gardiens, qu'elle nourrit de sa main jusqu'à sa dernière heure. Après l'avoir pleuré avec une tendresse maternelle, elle l'ensevelit avec tous les honneurs funèbres en le faisant passer pour son enfant. Mais la police, informée de cette sollicitude sacrilége, fit exhumer le mort et jeta ses restes aux vents, en infligeant une punition à cette tendre mère adoptive.

et des compagnons vifs et allègres jusqu'au lendemain matin, et vous mène devant le cadi pour lui exposer les causes de votre retard nocturne, en les appuyant d'un baxschis.

Que n'ai-je trouvé moi-même ce refuge qui eût mieux protégé ma première nuit, dont je puis, comme acteur ou martyr, tracer ici les horreurs !

A peine étais-je couché, au milieu des champs du sommeil, qui devraient mieux assurer celui des vivants, que les moustiques, pénétrant à travers une lucarne perfide du moustiquaire, me harcèlent, les uns en bourdonnant, d'autres muets, tous en suçant mon sang comme le vampire; les chiens hurlent; les muezzins appellent du haut des minarets, la nuit comme le jour, les fidèles à la prière. La population vocifère; je me jette hors de ma couche. Je demeure ébloui, pétrifié, assourdi ; sept coups de canon tirés par le stationnaire tonnent à minuit : deux incendies illuminent Stamboul, Galata et les murs du vieux sérail. C'est tout un quartier de Constantinople qui se tord et nage dans un océan de feu. Des hauteurs de la ville et de mes fenêtres je contemple une immense fournaise qui se reflète dans les eaux de la Corne d'or. Saisi, épouvanté de ce spectacle nouveau, j'assistai toute la nuit à ce drame terrible. Le lendemain la flamme brillait, devançant et effaçant l'aurore, et mariait ses lueurs rougeâtres aux feux du soleil. Ce ne fut que vers dix heures que l'incendie fut dompté. Je

vis se ruer dans Péra des espèces de sauvages criant victoire. C'étaient les pompiers qui revenaient, en chantant leurs prouesses à tue-tête et traversant la ville au pas de course, chargés d'un appareil hydraulique bien incomplet. La police semble laisser brûler Constantinople partiellement ou en masse pour l'assainir, car les maisons bâties à la turque, de bois et de briques mal cuites, sont un aliment perpétuel à ces embrasements qui éclatent chaque nuit, et des cendres purifiées sortent des constructions nouvelles destinées à périr dans d'autres conflagrations.

J'avais été ainsi initié par une rude épreuve aux bacchanales nocturnes de Stamboul, qui me réservait la palme du martyre.

Un firman, ou taxe de vingt francs perçue sur chaque voyageur, fit étaler à mes yeux les merveilles de Constantinople : le sérail, Sainte-Sophie et les autres mosquées qui, sur les trois cent quarante-quatre que renferme la ville, sont les édifices les plus apparents et les plus célèbres.

Le vieux sérail, ou l'ancien palais du sultan, a trois milles de circuit, et est ceint de hautes murailles où il y a onze portes qui ne s'ouvraient jamais. La porte capitale, ou la Sublime Porte, celle où l'on exposait les têtes des suppliciés, est ordinairement ouverte. Une autre porte du côté du port s'ouvrait quelquefois, et pour le seul Grand Seigneur, quand il allait s'ébattre en ses jardins çà et là parsemés sur les rives

de la mer. Le sérail est bâti de marbre de diverses couleurs, et de colonnes de porphyre et autres matières précieuses tirées de la ville même de Constantinople, de Chalcédoine et des environs de la Grèce et de l'Asie.

Je décrirai avec mystère l'intérieur du sanctuaire dont les chambres étaient autrefois impénétrables, et qu'on ne peut effleurer aujourd'hui que du bout des pieds et avec des babouches purifiées, bien que le pavé soit en général tapissé d'une natte. Nous parcourûmes successivement le divan, où le sultan donnait audience quatre fois la semaine, la chambre secrète, une galerie de gravures napoléoniennes envoyées récemment par l'empereur des Français, la salle de bain avec ses jets d'eau et ses cascades, qu'on fit jouer devant nous comme devant les filles du harem. On nous promena dans ces jardins où elles avaient passé, et les gardiens cueillirent pour nous ces fleurs dont elles avaient respiré les parfums. Mais ce n'était pas pour elles que s'ouvrait la bibliothèque riche de manuscrits précieux. Qu'est-ce qui lit au sérail (1)? J'admirai un bois de lit égaré dans ce sanctuaire, tout émaillé de pierres précieuses.

A la porte du sérail se tenaient de pâles sentinelles

(1) Je me corrige toutefois et rétracte mon assertion. La civilisation a pénétré même dans le sérail, où les femmes cultivent les arts de luxe; mais qu'est-ce que les arts sans la liberté? Ce sont les fleurs et les plantes forcées des serres chaudes sans l'air et le soleil.

aux figures imberbes, à l'œil vitreux, à la joue flasque, automates ambulants ou squelettes anticipés. Je reconnus la milice du sérail.

Si le voyageur a regretté une fois dans sa vie de ne pas être né femme, ou au moins de ne point porter une fois le costume féminin, c'est en Turquie où il ouvre les harems aux dames européennes, c'est au sérail où il les initie à la cérémonie annuelle du *mouchoir* jeté par le Grand Seigneur.

Une dame de ma connaissance fut admise à ce spectacle. Les femmes sont rangées en *ordre de bataille*, car c'est une escarmouche, entre ces beautés rivales, de grâces, de séductions, d'agaceries préparées contre leur seigneur et maître, dont elles sollicitent le choix glorieux. Il paraît enfin, il s'avance, armé du mouchoir qui va créer une sultane. Quelle anxiété, quelles angoisses, quels désirs font battre ces jeunes cœurs! Le mouchoir flotte longtemps suspendu. Il s'est passé un tour sans qu'une préférence l'ait dirigé vers l'une plus que vers l'autre, car ce maître flotte lui-même incertain. Si son cœur banal et blasé parlait, il eût déjà fait son choix, mais au sérail c'est la fantaisie. Dès que le sultan a choisi, il s'est repenti peut-être d'une préférence dictée par un caprice. Mais enfin le mouchoir est tombé machinalement sur une favorite qui le saisit et le relève avec orgueil plus qu'avec bonheur. Un sourire de triomphe a écrasé ses rivales, qui se retirent l'envie et la rage dans le cœur.

Sainte-Sophie allait s'ouvrir devant nous ; mais l'heure de la prière des musulmans nous força d'attendre et de nous arrêter auprès d'une fontaine de marbre d'où coulait le moka, et à laquelle était suspendu le chibouck. Une belle Valaque de notre société prit les deux de ma main.

Nous nous préparions ainsi orientalement à la grande initiation du premier sanctuaire chrétien que Constantin, sous l'inspiration maternelle, en jetant ses fondations, dédia à la sagesse sacrée du Verbe éternel. Agia Sophia, Sainte-Sophie, la merveille de l'Orient, monument chrétien, même sous le joug et avec les attributs du croissant, quoique veuve de sa croix, que fit tomber le cimeterre de Mahomet II, subsiste toujours magnifique et majestueuse, toujours sainte et digne de sa destination primitive. Deux fois incendiée, elle fut réparée par Justinien avec une incomparable splendeur, sous la direction d'Isidore de Milet.

Je franchis le seuil de Sainte-Sophie en vrai mahométan, c'est-à-dire du pied droit, d'après le Coran, qui ordonne de n'entrer jamais dans la mosquée que du pied droit.

Je repris ensuite mon allure ordinaire et ma tâche d'observateur, en contemplant la grande basilique.

Ce vaisseau, d'une noble et merveilleuse architecture, repose sur cent six colonnes de marbre antique d'une grandeur remarquable et d'une matière exquise, émaillée d'or, d'azur et d'une fine mosaïque, qui com-

pose toutes les caves et les voûtes. Les degrés ont remplacé les échelles qui entouraient autrefois l'église, et par où l'on montait à une terrasse ou galerie large de plus de quatre-vingt-seize pieds. Les femmes seules y étaient admises quand un service se faisait dans l'église. Les hommes étaient en bas, séparés des femmes, qu'ils ne pouvaient voir, et l'un et l'autre sexe étaient ainsi préservés de cette communication, même lointaine. *Mauvaise recette*, dit un historien naïf, pour ceux qui font l'amour aux églises.

Par sa vénérable vétusté, par sa majesté simple et religieuse, Sainte-Sophie a peut-être un caractère plus imposant et plus grandiose même que Saint-Pierre de Rome. Et pourtant Agia Sophia fut violée par un empereur grec, Paléologue, qui osa entrer à cheval dans le parvis du temple. Et plus tard un des sultans du XVIe siècle profana lui-même une partie des dépendances du saint édifice, contiguës au sérail, en les convertissant en écuries. De là la malédiction du ciel irrité, la captivité et la fuite des Grecs, et la prise de la Jérusalem chrétienne ensanglantée par les fureurs de Mahomet II.

Dans ce moment où l'empire touche à une crise décisive de vie ou de mort, puisse l'inscription restée par hasard sur les murailles du temple être le palladium de Byzance : *Fortunæ reduci.*

La mosquée (1) d'Achmet II porte encore le stig-

(1) *Mosquée* dérive de *Messdjid*, qui signifie édifice voué à l'ado-

mate de la main du farouche vainqueur, sur l'un de ses quatre piliers massifs, de cinquante pieds environ de circonférence. A la hauteur de quarante pieds, on voit l'empreinte sanglante d'un autre Balthazar : c'est à ce degré que montaient les cadavres amoncelés. Satisfait du carnage, le fier musulman l'arrêta en apposant sa main sur la colonne pour marquer l'échelle de l'échafaud des victimes humaines.

Des lampes brûlent dans ces mosquées vides de toute image de saint, et où l'on ne voit écrits en caractères turcs que le nom de Dieu et celui de Mahomet, son prophète, qui a défendu l'idolâtrie.

Aussi n'y trouve-t-on, non plus que sur les murailles des maisons et sur leurs tapisseries intérieures, aucune figure d'homme, de bête, ou toute autre créature.

Ces deux temples étaient d'ailleurs occupés, pendant notre visite, par des musulmans en prière, et psalmodiant, en forme de leçons, des hymnes à des initiés. Je crus entendre le fameux *Bessmelé*, cette invocation usuelle de tous les moments : « Au nom » de Dieu clément et miséricordieux ; grâce à Dieu » qui nous a favorisés de la religion musulmane (1). »

ration. Tous les temples musulmans portaient autrefois cette dénomination générale.

(1) Le fidèle récite le *Bessmelé* dans toutes les circonstances de sa vie, avant de prier, de manger, de boire, de monter à cheval, de se coucher, etc.

La mosquée d'Achmet II a six minarets à quatre rangs d'étages ; celle de Sainte-Sophie n'a que quatre minarets à quatre rangs. Nous nous trouvâmes, en sortant, sur l'Hippodrome ou l'Atmeïdane, où les Grecs déployaient leur force et leur agilité. Depuis il avait changé de destination, en devenant le musée des statues de dieux et demi-dieux, en plus grand nombre que n'en possédaient vingt temples de la Rome antique. C'était là que s'élevaient la Pallas de Scyllis, la Junon de Lysippe, la Vénus de Praxitèle et le Jupiter olympien de Phidias, chef-d'œuvre colossal de cinquante coudées de hauteur, dont la matière d'ivoire et d'or le disputait à l'art de la ciselure.

L'obélisque de Théodose, énorme bloc de granit rouge, est debout au milieu de l'Hippodrome, sur un beau socle de marbre orné de trophées et d'inscriptions. A quelques pas se trouve la colonne de Constantin Porphyrogénète, pilier carré de pierres rattachées par des crampons de fer. Entre ces deux monuments un tronçon d'airain formé de serpents enlacés sort de terre à hauteur d'homme. Les têtes des reptiles, aujourd'hui abattues, se dressaient en chapiteaux pour recevoir le fameux trépied d'or enlevé par Thémistocle au temple de Delphes et consacré par les Grecs à Apollon, après la défaite de Xerxès à la bataille de Platée. C'est à l'Hippodrome que Bélisaire, rentrant vainqueur et couronné, venait déposer les dépouilles des ennemis. C'est à l'Hippodrome que,

plus tard, Bélisaire aveugle implorait l'aumône de ses concitoyens, conduit par un jeune enfant, dont la voix suppliante répétait : *Date obolum Belisario ;* figure plus ingénieuse que vraie de la disgrâce passagère de l'illustre capitaine, qui ne mourut ni pauvre ni aveugle, mais bien dans la jouissance et la possession de ses richesses, de ses honneurs et de sa gloire, pendant que l'infortuné Gélimer, poëte, roi des Vandales, ramené captif par ce même Bélisaire, ne demandait qu'une lyre pour pleurer ses malheurs. L'Hippodrome réunissait ainsi le vainqueur et le vaincu, que la fortune confondait dans ses égales vicissitudes, mais avec diverses destinées.

L'Hippodrome, dans les jours du cirque, fut encore l'arène de ces deux factions célèbres, les *Verts* et les *Bleus*, excitées et passionnées par la faveur de l'impératrice Théodora, que les Verts avaient outragée, et qui s'en vengea en persécutant cette couleur.

Enfin ce fut l'Hippodrome qui, de nos jours, en 1826, vit l'insurrection, le châtiment et le massacre des janissaires, cette garde prétorienne, fatale à Sélim III et à Mustapha IV, oncle et frère de Mahmoud. Celui-ci, en les exterminant, détruisit, dit-on, le prestige et le nerf de l'islamisme, mais avec les débris de ce corps dispersé il reforma une armée disciplinée et régulière, devenue progressivement égale aux circonstances actuelles et à l'ennemi qui menace aujourd'hui le Turc, et le brave en prenant

ses provinces pour otage, jusqu'à ce qu'il saisisse Constantinople comme sa proie.

C'est le lieu et l'occasion d'apprécier et de juger cette mesure, en rappelant la situation des janissaires à l'époque de l'avénement du sultan Mahmoud.

L'indiscipline du premier corps de l'infanterie soldée, depuis longtemps la plaie de l'État, était montée à son comble, et ne connaissait plus de frein. Les janissaires (*jeni tcheri*, ou nouveaux soldats) formés par Orkhan des enfants mêmes des chrétiens tués dans la lutte contre les Turcs, et depuis dégénérés de leur origine et de leur nom, avaient admis dans leurs rangs, ou laissé glisser dans leur corps, les espions de l'ennemi, des intrigants, des factieux, des intrus sans mœurs et sans religion, qui s'étaient emparés des grades et de l'autorité militaire. Après avoir enfreint les anciens règlements de la discipline première, cette soldatesque corrompue et corruptrice avait propagé insensiblement son influence, par le mauvais exemple, sur la partie la plus saine de l'armée, et même de la population, que la gangrène gagnait. L'anarchie, par elle, minait et allait déchirer tout l'empire ottoman.

Mahmoud Ier, Mustapha III, Abdul-Hamed, avaient tenté, sans beaucoup de succès, de discipliner un corps de troupes en étouffant les premiers germes de la sédition que fomentaient les janissaires. Le dernier de ces sultans s'était borné à donner aux artil-

leurs un uniforme, et à les faire instruire dans l'art du tir, et à bâtir une caserne pour les soldats de marine (*galioundji*). Heureusement le fils de Mahmoud Ier vit ces tentatives de réforme, et conçut d'avance le projet d'exterminer ces bandes de boyards, le seul obstacle vivant à leur réalisation.

Le *feu*, selon le langage oriental, *était attisé sous la chaudière de l'insubordination*. Il fallait y porter la main pour en retirer les brandons enflammés. L'incendie s'étendait et l'anarchie bouillonnait dans l'*odjak* (le foyer), ou dans le corps militaire. Ce fut de l'odjak même qu'on résolut de tirer un noyau d'hommes qui, sous le nom d'*echkendis* (ou soldats actifs), seraient réunis en un corps d'élite pour être instruits à la discipline et aux exercices militaires. Rien de plus grave et de plus solennel, d'un côté, que la politique mesurée du gouvernement en procédant à cette mesure politique, qui fut un vrai coup d'État. Rien de plus burlesque dans le camp opposé, et à la fois de plus menaçant que la rébellion des janissaires, qu'une longue impunité encourageait et autorisait, pour ainsi dire, à lever l'étendard de la révolte.

Sa Hautesse voulut d'abord essayer la voie de la douceur : « Si ces hommes égarés, dit-elle, reviennent à la raison, ce sera un bonheur dont nous remercierons le ciel. S'ils résistent, nous mettrons notre confiance en Dieu, et nous leur ferons subir le châtiment dû à leur coupable opiniâtreté. »

On commença par s'assurer le concours des janissaires les plus influents restés subordonnés: entre autres, l'agha ou commandant général; l'ancien grand prévôt, actuellement intendant général; le seymen-bachi, commandant en second, suppléant l'agha en temps de guerre dans le commandement de Constantinople; l'ex-cuisinier maître, le vice-intendant général Moustapha-Agha, et un ancien ousta, cuisinier maître; le carde, qui était l'oracle des janissaires.

Le 18 chewal 1241 (25 mai 1826), une assemblée générale fut convoquée pour statuer sur l'ordonnance constitutrice d'un nouveau corps d'élite. Elle se composait du grand vizir, du commandant des châteaux d'Asie sur le Bosphore, des deux anciens grands juges de Roumélie et d'Anatolie, et du cadi de Constantinople. Parmi les mudderris ou professeurs, il y avait l'archiviste des fetvas ou hommes de loi, les prédicateurs des mosquées du sultan Bajazet et de la sultane Validé; parmi les codjas du sérail, ou maîtres, celui de la bibliothèque impériale.

Au nombre des redjahs, grands fonctionnaires, figuraient le kiahya-bey, ministre de l'intérieur, le defterdar, ministre des finances, le reis-effendi, ministre des affaires étrangères.

Après que chacun se fut placé suivant son rang, attendant *dans une posture modeste* les communications importantes qu'il allait entendre, le grand vizir prononça un discours qui fut religieusement écouté.

Le résultat de cette séance solennelle fut la rédaction de l'acte constitutif du corps des echkendis. Cet acte, revêtu de la sanction de Sa Hautesse, inscrite en tête de l'acte avec sa main impériale, des cachets et signatures du grand vizir, du mufti, des ulémas, des redjahs et de tous les officiers des janissaires, fut déposé ensuite dans les archives de l'ancien Bezenstein.

Un mois s'était écoulé depuis la promulgation de cette ordonnance, quand la sédition éclata parmi les rebelles, qui s'étaient recrutés des oisifs et des débauchés et du rebut des aghas. Ces chefs avaient embauché tous les officiers et soldats qu'ils pouvaient, et s'étaient réunis sur la place de l'Atmeïdane, qu'ils avaient choisie pour centre de leurs opérations. Dès le lever de l'aurore, le 10 de zelendi 1241 (15 juin 1826), ils avaient apporté des casernes les *marmites*. C'était, d'après la croyance superstitieuse, un moyen irrésistible d'embauchage et d'entraînement des autres ortas, ou compagnies, dans leur camp. Courant donc à la caserne des armuriers et des selliers pour s'emparer des marmites de ces corps de troupes, ils les avaient attirés dans le parti de l'insurrection. Les conjurés s'étaient grossis, sur ces entrefaites, de la lie du peuple de Constantinople, des plus vils mercenaires, des porte-faix et d'une troupe de furieux guidés par Moustapha le fruitier, et d'une autre bande ayant à sa tête Moustapha l'ivrogne. Nous emprun-

tons la suite de ce récit à la plume d'Assad-Effendi, le narrateur tout oriental de ce drame étrange :

« Les bandes s'étaient répandues de tous côtés et » parcouraient les rues en criant : Mort aux donneurs » de fetvas, aux hommes de plume, aux gens de loi, » à toute personne portant caouk ! Nous prendrons » leurs femmes et leurs enfants ; les garçons et les » filles seront vendus dix piastres la pièce, les habits » cinq piastres. Que tous les marchands ouvrent leurs » boutiques ; si on leur vole un morceau de verre, » nous leur rendrons un diamant en échange ; si un » des nôtres fait au peuple quelque avanie, nous le » hacherons à l'instant (1).

» L'intendant des trésors du palais, Mohamed-» Emin, ayant informé le sultan, qui résidait à Be-» chiktach, de l'explosion et du progrès de la révolte, » Mahmoud fait mettre en mer son caïque destiné à » ses promenades incognito, et, traversant ces lieux » enchanteurs, véritable paradis terrestre, le séjour » des monarques ottomans, il se rend au Sumet » odacy (2). Il harangue le grand vizir, le mufti, » tous les fonctionnaires et les ulémas : — Pour » éviter l'effusion du sang, dit-il, j'ai pardonné aux » janissaires. J'ai fait plus, je les ai comblés de fa-» veurs. Ils avaient pris l'engagement volontaire de » se soumettre à l'ordonnance nouvelle, et voici qu'ils

(1) Voyez Assad-Effendi, *Destruction des janissaires.*

(2) Chambre de la circoncision.

» refusent d'exécuter leurs promesses ; voici qu'ils » violent le contrat légal signé par eux. Ulémas, » comment qualifier ce refus, cette violation ? N'est-ce » pas une véritable révolte contre le souverain ? Pour » repousser ces traîtres, pour repousser l'insurrection, » quelles mesures jugez-vous nécessaires, quelle est » l'opinion des interprètes de la loi sur l'emploi de la » force des armes ?

» — La loi ordonne de combattre les factieux, ré» pondirent les ulémas à l'unanimité.

» Le Coran a dit : Si des hommes injustes et vio» lents attaquent leurs frères, combattez ces agres» seurs, et envoyez-les à leurs juges naturels.

» Les assistants répondirent tous d'une seule voix : » — Vaincre ou mourir, telle est notre ferme résolu» tion. Dieu sera notre aide, et nous sacrifierons, s'il » le faut, notre vie pour le sultan. — Au milieu de l'en» thousiasme général, Abderraham-Effendi, emporté » par l'excès de son ardeur guerrière, jeta vivement » à terre le chapelet qu'il tenait à la main (1), en » criant : — Qu'attendons-nous? courons tous aux » ennemis ! écrasons-les, foudroyons-les sous la » mitraille !

» A la voix des crieurs et des huissiers du tribunal, » le peuple se lève, des troupes d'étudiants, leurs » maîtres en tête, des habitants de tous les quartiers

(1) Le chapelet, dans l'Orient, et chez les Grecs surtout, occupe les doigts toujours mobiles.

» de Constantinople avec leurs imans, ceux de Galata,
» Péra et Scutari, conduits par leurs magistrats,
» débouchent de tous côtés sur la place du Seraï, et y
» prennent fièrement leur position.

» Tandis qu'ils arrivent, le sultan va chercher lui-
» même, dans la salle où il est conservé, le cyprès
» majestueux du jardin de la Victoire, le drapeau vert
» du prince des prophètes. Il les remet, en invo-
» quant l'assistance céleste, entre les mains du grand
» vizir et du mufti, qui le confient aux musulmans
» pressés autour d'eux. Le professeur Ahmed-Effendi
» adresse, à ceux qui reçoivent ce précieux dépôt,
» une allocution touchante qui leur fait verser des
» larmes d'enthousiasme ; on tire des magasins du
» palais des sabres, des fusils, des cartouches, que
» l'on distribue à ceux qui n'ont point d'armes, et
» tous ces champions dévoués de la foi et du trône
» poussent des cris terribles de : Allah ! Allah ! en se
» pressant et ondulant comme les flots d'une mer agi-
» tée, s'élancent hors de la porte du sérail, courent à
» la mosquée du sultan Achmet, et plantent au haut
» de la chaire le glorieux étendard de Mahomet.

» Les deux pachas s'avançaient précédés de deux
» pièces de canon, commandés par le capitaine Ibra-
» him-Agha, l'Infernal. Ils attaquèrent un parti de
» janissaires qui entreprirent de leur faire face, mais
» qui, forcés de lâcher pied, se concentrèrent à l'At-
» meïdane. Ils fermèrent la grande porte d'entrée de

» cette place et la barricadèrent avec d'énormes amas
» de pierres. Mohammed-Pacha s'avance aussitôt. Un
» canonnier, Moustapha, franchit le premier la barri-
» cade. Le capitaine Ibrahim-Agha et l'aumônier du
» régiment des artilleurs entrent après, lui suivis de
» leurs soldats.

» Les insurgés ne songent plus qu'à fuir ; ceux-ci
» se retranchent dans le lieu infâme qu'ils appelaient
» le Couvent (*Tekié*) ; ceux-là cherchent un asile dans
» leur vaste caserne. Pendant qu'ils sont plongés dans
» la consternation et le tumulte, le canonnier Mousta-
» pha saisit une de ces mèches nommées *clair de lune*,
» dont la flamme ressemble à un astre étincelant. Il
» met le feu à l'édifice que son nom d'*odjak* (foyer),
» aussi bien que les crimes des hommes dont il était
» la demeure, destinait à la combustion. Douze ou
» quinze volées de mitraille tombent sur le bâtiment.
» Des langues de feu l'atteignent, l'enveloppent, et
» dans quelques instants le réceptacle des rebelles est
» entièrement consumé. Les conjurés furent ainsi dis-
» persés ou exterminés.

» Le reste, tombé au pouvoir des deux pachas, fut
» amené isolément ou deux par deux sur l'Hippo-
» drome, les mains derrière le dos. Tous les prison-
» niers arrivèrent à la mosquée, et en paraissant
» devant Son Excellence, ils portèrent à leur bouche
» le pan de leur robe.

» Au coucher du soleil, sept des factieux pris les

» armes à la main furent étranglés, conformément » au fetva, et leurs corps furent jetés au pied du pla- » tane qui s'élève au milieu de l'Hippodrome. Le len- » demain, vendredi, il fut procédé à la punition des » principaux coupables. Parmi les chefs des révoltés » que le vizir, en les foudroyant de ses reproches, » envoya successivement à la mort, se trouvait le » commandant des pompiers : — Agha, lui dit le » vizir, toi dont la mission était de courir aux incen- » dies pour les éteindre, pourquoi n'es-tu pas venu » offrir tes services quand la caserne était en flammes ? » — Cet incendie était trop violent pour être arrêté, » répondit l'agha avec un sourire ironique. D'ailleurs, » le devoir d'un sujet du sultan est plutôt de l'attiser. » — Quelle est la peine due à la révolte contre le sul- » tan, contre le pontife de l'islamisme ? ajouta le vizir. » — Va le demander au mufti. — Le coupable ayant » été entraîné dans la chambre basse, les bourreaux » lui passèrent autour du cou un lacet de peau de » serpent. — Serrez, mes braves, leur dit-il, et il » mourut avec un courage féroce. Les exécuteurs je- » tèrent son corps devant la porte, où les hommes qui » étaient dans le gynécée de la mosquée, le foulant » du pied, le tailladèrent de leurs sabres et le rou- » lèrent sous le grand platane. »

En continuant avec la plume pittoresque d'Assad-Effendi, ou plutôt celle de son savant traducteur Caussin de Perceval : « Les promoteurs de l'insurrection su-

» birent leur sort : entre autres, deux capitaines, autre-
» fois cuisiniers maîtres, dont les mains avaient tenu
» l'écumoire de la chaudière de la sédition ; le chau-
» dronnier Hedjib, homme au teint cuivré, à l'aspect
» sombre et farouche, sur l'horrible front duquel
» semblait être gravé le proverbe : *Le fils du loup*
» *n'est jamais qu'un loup*. Feu son père, le chau-
» dronnier Moustapha, avait été le plus acharné des
» factieux, le plus ardent instigateur des troubles dans
» la catastrophe qui coûta le trône et la vie à Selim.

» Beaucoup d'autres rebelles, arrachés du fond des
» cachettes où ils s'étaient blottis comme des serpents
» transis de froid, périrent dans la chambre basse par
» le cordon de la justice, livrés aux griffes de la stran-
» gulation. Leurs corps furent jetés à côté de ceux de
» leurs camarades et exposés dans l'Hippodrome pour
» inspirer aux méchants une crainte salutaire.

» On voyait autrefois des rebelles gisant sous le
» même platane, aux branches duquel avaient été
» pendus les cadavres des fonctionnaires du gouver-
» nement assassinés par d'autres rebelles, vainqueurs
» en 1066 (hégire). Les poëtes du temps avaient com-
» paré ce platane funeste à l'arbre de *ouacouac*, dont
» les fruits ont la forme de créatures humaines.

» Un bel esprit de nos jours, le poëte Mohammed-
» Izzet-Molla-Effendi, à la vue du spectacle qu'offrait
» l'Hippodrome, composa quelques vers dont voici
» le sens :

» Jadis des hommes impies ont pendu, devant la » mosquée d'Ahmet-Klan d'innocents serviteurs de » Dieu.

» Aujourd'hui, à la même place, des criminels » sont étendus sans vie. Arbre dont les rameaux » étaient naguère chargés de corps humains, et dont » le pied est maintenant entouré de cadavres épars, » tu es bien l'arbre de ouacouac; tes fruits étaient » mûrs, et ils sont tombés (1).

Nous laissâmes l'Hippodrome et tous ces souvenirs pour visiter les tombes de Soliman le Magnifique et de ses fils, celui de Roxelane, la sultane favorite, Grecque ou Polonaise, dont la volonté plus despotique que celle du despote lui-même avait fait une révolution dans l'empire ottoman. Soulevant un jour un coin du voile de la sultane devant laquelle Soliman tremblait d'amour et de peur : « Comment un nez retroussé, dit-il, peut-il renverser les lois de l'empire ? » Cette révolution fut surtout la légitimation des fils premiers nés. Ce fut en faisant ordonner la mort de deux enfants que le sultan avait eus d'une autre femme, que Roxelane assura le trône à ses deux fils, qui l'occupèrent successivement. Sur les tombeaux du dernier sultan Mahmoud et de sa famille des châles

(1) Il existe, d'après une croyance musulmane, aux confins du monde, dans certaines îles de la Chine, un arbre extraordinaire dont les fruits sont des têtes humaines, de la bouche desquelles sort de temps en temps le cri : *Ouacouac.*

magnifiques sont jetés, suivant l'usage oriental. Au-dessus de son turmet, ou cercueil, une aigrette étincelante de diamants brille attachée à son tarbousch ou fez, surmontée de la plume de paon, droite et menaçante. Quant au tombeau de Mahomet, tout le monde sait que cette sépulture se trouve à la Mecque, où tout bon musulman doit, au moins une fois en sa vie, aller en pèlerinage.

Nous descendîmes dans les fameuses citernes bâties par les empereurs ; elles servaient au double usage de réservoirs et de fondations à d'immenses palais, et étaient alimentées par les eaux du Cydaris, qu'apportait l'aqueduc de Valens, autrefois à deux rangs d'arcades, long de 1,200 mètres et haut de 23.

La citerne de Kiloscenos, aux mille et une colonnes, est comparée à la *Cloaca maxima* de Rome, pour l'élévation de ses voûtes et les belles proportions de ses colonnes.

Nous avions parcouru au pas de course, et en les effleurant, ces merveilles que l'étranger n'entrevoit qu'à la faveur d'un firman acheté à prix d'or. Quand cessera-t-on de rançonner le voyageur ? Quand la France, généreuse et libérale aux étrangers, sera-t-elle imitée par l'Europe mendiante qui n'ouvre ses trésors qu'au salaire du plus offrant ? Quand Londres et ses curiosités seront-elles à la portée des visiteurs ? Quand le gouvernement danois saura-t-il honorer ses professeurs si distingués, et les rétribuer

assez pour ne pas les rendre mercenaires ? Quand l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la Hollande et toutes les autres contrées ouvriront-elles librement à l'étranger leurs sanctuaires, leurs *kunst-kammer* et leurs musées ? Quand donc, enfin, Constantinople et Sainte-Sophie seront-elles accessibles sans le baxschis d'une piastre et la rançon de quatre bourses, ou 500 francs !

Toutefois, sans l'intermédiaire du firman, le voyageur intelligent et actif cherchera et trouvera dans ces lieux d'autres monuments d'une découverte facile, entre autres la colonne *historiée*, où se représentait tout ce qui se passait au théâtre et à l'Hippodrome. Il rencontrera par toute la ville une foule de vestiges antiques en arcs de triomphe, en colonnes de porphyre, en fontaines amenées des eaux douces voisines, en jardins annexés aux palais des pachas, en églises anciennes des Grecs, en bains magnifiques et autres lieux *plaisants*, *fructueux et délectables.*

Il n'est point de capitale où la population soit plus mixte et plus variée que celle de Constantinople. Celle des juifs, indépendamment des Turcs, y domine encore comme au seizième siècle, originaire des proscrits chassés d'Espagne, du Portugal et de l'Allemagne, *mauvaise école*, dit un vieil auteur, *qui a enseigné ses tours d'artifice* aux Turcs, primitivement honnêtes. Les Grecs, ajoute un voyageur du seizième siècle, y pullulent aussi avec les chrétiens et les étrangers de toute nation qui trafiquent dans le

Levant et habitent en une petite ville, Galata de Péra, aujourd'hui cité européenne et populeuse, séparée de Stamboul par un grand canal de la mer de Marmara formant le port de Constantinople, que l'on traverse sur plusieurs ponts, entre autres celui du Sultan. Il y a deux douanes, celle de Stamboul où les Turcs apportent leurs marchandises, celle de Péra où abordent les chrétiens.

Le patriarche grec et les moines, appelés *calogieri*, ou hommes bons, qui s'abstenaient de chair, habitaient dans un monastère. Il payait une taxe annuelle de 3,000 ducats au Grand Seigneur. Le patriarche de Constantinople est encore aujourd'hui le plus considérable de la Turquie dans l'Église grecque, qui embrasse dans sa juridiction générale les quatre grandes provinces, celles de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. A chacune d'elles préside un évêque avec le titre de patriarche, que les évêques inférieurs, abbés et autres ordres monastiques respectent unanimement comme leur père commun. Celui de Constantinople, comme le chef suprême de tous, a un gouvernement spirituel extrêmement étendu. Il est élu par un synode d'évêques, avec le privilége de confirmation, dont le sultan est investi. La cérémonie de cette sanction impériale consiste dans la présentation d'un cheval blanc, d'une crosse pastorale et d'un cafetan ou veste brodée.

A mon passage à Trieste, j'avais déjà assisté à un service religieux grec dans l'église de ce culte, située

sur le port de cette ville, et j'y avais trouvé plus de formes que dans la liturgie romaine. Les principes et les règles de la confession orientale sont au nombre de neuf : 1° La prière à des temps marqués. 2° L'observation des jeûnes, dont quatre principaux, et de fêtes sans nombre. 3° L'obéissance et le respect envers les pasteurs et instructeurs spirituels. 4° La confession des péchés quatre fois par an à un prêtre légalement constitué et ordonné, confession prescrite une fois seulement au peuple, avant le carême. 5° La défense de lire des livres hérétiques (1). 6° Les prières pour les rois et pour les patriarches, les métropolitains, les évêques et aussi pour les âmes des fidèles morts dans la foi catholique, comme pour les hérétiques et schismatiques, afin qu'ils rentrent dans son sein avant de mourir sans attendre l'épreuve du purgatoire, auquel les Grecs ne croient pas. 7° L'obéissance sans bornes à l'Église. 8° Le respect des biens de l'Église. Et enfin, 9° la défense de se marier pendant le carême, de fréquenter les théâtres, et d'imiter les coutumes des barbares et des infidèles.

A la fête de la Vierge, une des principales solennités, à laquelle je fus aussi présent dans l'église grecque de Trieste, je vis les fidèles se presser devant la tête de la Vierge noire et celles des saints envi-

(1) Cette horreur de l'hérésie devrait s'adoucir chez les Grecs, d'où le nom est dérivé avec une signification large et tolérante. *Aireó* veut dire je choisis ; *airésis*, hérésie ou simplement choix.

ronnées d'une auréole d'or et encadrées dans des tableaux, au pied desquels brûlaient des lampes et montaient des flots d'encens. Le peuple se courbait et s'agenouillait, se croisant de signes multipliés, accompagnés de prières et d'éjaculations.

Je remarquai l'absence d'images taillées et ciselées en pierre ou en bois, que l'Église grecque regarde comme une invention humaine, pendant que les peintures sont, à ses yeux, la représentation exacte des sujets vrais et sacrés.

Je ne manquai pas non plus la cérémonie d'un baptême. C'est le huitième jour que les enfants sont présentés sous le porche de l'église pour recevoir la bénédiction du prêtre, qui les signe de la croix sur le front, sur la bouche et la poitrine, comme d'un sceau de la grâce divine, qui la prédispose au sacrement du baptême. Il se donne en plongeant l'enfant trois fois dans l'eau, avec une prière à chaque immersion, avant laquelle le prêtre frappe trois fois la petite créature pour exorciser le démon. On verse de l'huile dans l'eau afin de préserver l'oing sacré de toute souillure et conjurer les manœuvres du diable. Le sacrement est administré par un prêtre, dans une cuiller, après le mélange du pain et du vin, et c'est de l'efficacité même de toutes ces formalités que doit dépendre l'efficacité du salut par les mains du prêtre. Les offrandes pour les vivants et les morts se font avec solennité, et sous l'invocation de la Vierge Marie, de saint Jean-

Baptiste, de Moïse, d'Aaron, d'Élie, de saint Pierre, saint Paul et des autres apôtres, de saint Basile, de saint Grégoire, de saint Jean Chrysostôme, de Cyrille, Athanase, de l'archidiacre Étienne, et des saints martyrs, des saints confesseurs, de saint Antoine, d'Euthymius, de Sabba et d'Onophre, des Anargyres, fameux par leurs miracles, de Cosme, de Damien, de Cyrus, de Joachim et Anne, les parents de la Vierge, et une foule d'autres, dont la seule nomenclature fait comprendre quelle myriade de superstitions sont enclavées dans les dogmes et le culte de l'Église grecque.

Je distinguai encore dans le nombre le fameux saint Georges et le dragon, le patron de l'Angleterre, et saint Jean l'évangéliste, que l'Église grecque prétend avoir été enlevé au ciel avant la mort et placé aux côtés d'Énoch et d'Élie.

Elle entretient et fait dominer aussi une idée singulière fondée sur d'anciennes prophéties: c'est que les moscovites sont désignés par Dieu pour être les vengeurs et les libérateurs des Grecs opprimés par les mahométans. Cette opinion est propagée avec soin par les émissaires de la Russie, répandus aujourd'hui sur toute la surface de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

J'eus l'occasion moi-même de rencontrer plus tard à Constantinople, à Thérapia et à Bejouckdéré, la fleur de ces espions d'excellente compagnie.

Le service de l'Église grecque avait ramené natu-

rellement ma pensée sur le conflit actuel de l'Orient, sur les vues ambitieuses de la Russie, et sur la force de résistance de la Turquie. En avançant par degrés vers le théâtre de la lutte, j'appréciais moins l'étendue de l'empire russe, la population, la force militaire et autres éléments matériels nationaux, que je ne calculais les influences de la religion, en constatant la nature et le caractère des moyens sur lesquels la Russie a compté pour l'accomplissement de son objet d'agrandissement, la conquête effective de la Turquie. Depuis le temps de Catherine jusqu'à nos jours, le gouvernement russe a été convaincu que les autres grands États de l'Europe ne regarderaient pas avec indifférence ni ne permettraient l'extension du colosse dans la direction de Constantinople. Il a, en conséquence, enveloppé ses projets de mystère, et a adopté la politique tortueuse qu'il a si longtemps poursuivie, afin d'acquérir, par des prétextes faux ou frauduleux, ce qu'il savait bien ne pouvoir accomplir par une agression ouverte.

Dans les circonstances actuelles, l'état de l'Église grecque et du peuple qui appartient à cette religion sur tout le globe est un sujet de recherches plein d'intérêt (1). Là est la clef première de presque tout ce qui s'est fait sur ce point de l'Europe depuis quatre-vingts ans, et plus particulièrement de ce qui s'y

(1) Extrait de documents anglais.

passe à présent, de l'agitation qui y fermente et contient le germe de luttes futures et de révolutions, et toute une destinée de plusieurs millions d'hommes.

Les fondements de l'Église grecque et la modification de ses doctrines sont plus directement apostoliques que ceux d'aucune autre communion chrétienne; c'est-à-dire la prédication des apôtres, entre autres de saint Paul aux gentils, s'interprète et se traduit plus strictement dans les canons de l'Église grecque, et forme une portion plus prééminente de sa foi que dans l'Église romaine ou protestante. Ceci vient de la conversion générale des Grecs par les premiers apôtres, aux premier et deuxième siècles, où les termes *grec* et *chrétien* avaient presque la même signification. Cet esprit fut encouragé dans un sens plus étendu par les empereurs grecs, même jusqu'à l'époque où l'islamisme renversa le trône byzantin. Par suite des temps, diverses corruptions et hérésies se glissèrent dans l'Église chrétienne. Les contentions les plus furieuses éclatèrent à l'occasion de lieux communs de la nature la plus triviale, sur la définition d'un mystère ou sur le sens d'un mot.

Au milieu de ces querelles parut saint Basile, le saint patron par excellence des chrétiens d'Orient, le premier auteur et fondateur du système monacal, des religieux du mont Athos et de ces nombreux monastères dont je trouvai la Grèce parsemée. Sans parler des maronites qui ont leurs dogmes, des monophysites

ou jacobites, qui n'admettent dans le Christ qu'une seule nature, la divine, dans laquelle Eutychès prétendait que la nature entière était absorbée, je ne m'occuperai que du grand corps des chrétiens grecs, classé comme Église orthodoxe. Il se divise en trois sections. La première comprend les membres qui adhèrent à la doctrine du patriarche de Constantinople et se soumettent implicitement à son autorité en rejetant la suprématie du pontife romain. Elle renferme la population des principautés danubiennes. La deuxième classe comprend ceux qui diffèrent en certains points du patriarche de Constantinople et du pape, et vivent sous la règle de leurs évêques. La plus faible catégorie contient les chrétiens qui se reconnaissent comme sujets à la juridiction romaine.

C'est à la deuxième classe qu'appartiennent les Russes, chez qui les patriarches ont été remplacés par leurs empereurs, ainsi que les Géorgiens, les Mingréliens et les Serviens.

L'histoire des Églises grecque et latine n'est, durant huit siècles, qu'un tissu de querelles sanglantes, qui aboutirent à une séparation finale, à un schisme, et leur réunion aujourd'hui semble plus que jamais impossible, sur l'abîme infranchissable qu'a ouvert la persécution.

Un aperçu rétrospectif des causes si connues de ce grand schisme jettera une lueur sur l'état actuel des choses, et en particulier sur les prétentions rivales

des deux puissances se disputant le protectorat ou la domination des lieux saints.

L'empereur Charlemagne, comme l'avait fait le roi Pepin et continuèrent de le faire ses successeurs, avait aidé de son appui et de ses trésors la puissance du pape au moyen d'une alliance cordiale qui assurait et garantissait aux deux souverains *citra* et *ultramontains* un échange de secours spirituels et temporels, en favorisant le succès de leurs vues réciproquement ambitieuses. Jaloux de cet accord, les empereurs grecs cherchèrent naturellement à le combattre et à le contre-balancer en élevant le patriarche grec à un égal degré d'autorité et d'influence. Léon l'Isaurien et son fils Constantin Copronyme, irrités du zèle que Grégoire II et Grégoire III déployaient pour le culte des images, non-seulement confisquèrent les biens et les terres que l'Église de Rome possédait dans la Calabre, la Pouille et dans la Sicile, mais même enlevèrent les évêques de ces contrées, ainsi que ceux des provinces d'Illyrie, à la juridiction des pontifes romains et les assujettirent à celle de l'évêque de Constantinople. De là une contestation virulente entre les deux Églises, si funeste et si préjudiciable aux intérêts et aux progrès du vrai christianisme.

Le culte des images fut la source de controverses à outrance; conciles sur conciles furent convoqués pour décider la question iconographique qu'embrouillait la polémique, que la passion enflammait, et qui

se décidait le plus souvent par le fer ou par le feu.

Le deuxième concile de Nice, en se déterminant pour le culte des images, excita la fureur des deux partis, et la porta au dernier paroxysme de haine et de vengeance.

A Constantinople les partisans de l'une et de l'autre opinion triomphèrent alternativement. La perfide Irène empoisonna son mari Léon IV, et le nouveau parti idolâtre, montant au pouvoir, abrogea le décret du concile de Constantinople, mit en vigueur le culte des images et de la croix, et infligea les châtiments les plus rigoureux à ceux qui maintenaient que Dieu seul était digne de l'adoration religieuse! Puis, par un retour des choses d'ici-bas, et le reflux des opinions humaines, le principe iconoclaste de l'Église grecque ne fut pas seulement rétabli pour toujours, mais même chez les Latins les images et les croix furent souvent jetées hors des églises et brûlées. La lutte s'envenima par les accusations de doctrine corrompue et d'hérésie que Photius, évêque de Constantinople, intenta à l'Église de Rome; il lui reprocha, entre autres griefs, celui de maintenir aux évêques seuls le droit d'oindre avec le saint chrême, et d'avoir altéré le *Credo* de Constantinople en y ajoutant le mot *Filioque*, c'est-à-dire *et du Fils*, et de prétendre en conséquence que le Saint-Esprit ne procédait pas du Père seulement (ce qui est le fondement du dogme grec), mais également du Fils.

La vraie religion était déchirée par ces mille hérésies, et la mesure des temps était pleine pour l'apparition d'un Mahomet, en réunissant le musulman et le grec sous un seul sceptre despotique. Il existe un diplôme ou charte testamentaire du Prophète, qui promet et lègue aux chrétiens, dans ses domaines, la jouissance paisible de leur religion, concurremment avec leurs possessions et leurs avantages temporels. Si ce document est apocryphe, il est du moins certain que Mahomet, à son lever, empêcha de la manière la plus formelle de faire le moindre mal aux chrétiens, surtout aux Nestoriens. Il est remarquable aussi, que lorsque les Turcs prirent Constantinople en 1453, en partie par la force des armes, en partie par la reddition, malgré l'abolition de tout vestige de christianisme et l'interdiction de la profession publique de l'Évangile, les chrétiens eurent la permission de conserver leurs églises et leurs monastères, et d'adorer Dieu conformément aux préceptes de l'Évangile, aux formes et au rit grecs et à la dictée de leur conscience.

Des antécédents historiques il résulte que le sultan actuel gardera sa foi avec tous les gages donnés aux sujets chrétiens, dont il s'est efforcé d'améliorer la condition par tous les moyens possibles.

Telle qu'elle était, l'Église grecque fleurit, durant des siècles, pendant que les Slavons et les Russes étaient plongés dans le paganisme. Ce fut vers la fin

du neuvième siècle que les premiers envoyèrent une ambassade solennelle à Constantinople pour déclarer leur résolution de se soumettre à l'empereur et d'embrasser en même temps la religion chrétienne. Ce fut une cause de grande réjouissance, et des missionnaires furent dépêchés pour convertir le peuple. Tels furent le commencement et l'aurore du christianisme parmi les tribus rudes et guerrières qui habitaient l'Ukraine, et qui, alors comme elles le font à présent, menacèrent la paix et l'indépendance de l'empire grec. En 987, Vladimir, duc de Russie et de Moscovie, qui avait épousé six ans auparavant Anne, la sœur de Basile II, empereur grec, fut persuadé par elle de recevoir le baptême. Les sujets de ce prince suivirent son exemple. C'est la date de l'établissement du christianisme chez les Grecs, qui ont canonisé Vladimir et sa femme, et continuent de les honorer, surtout à Kiew, où ils sont enterrés.

De cette date à 1589, l'Église russe grecque chrétienne et le peuple restèrent sous la juridiction du patriarche de Constantinople. Mais, plus tard, l'intrigue et la corruption russe émancipèrent les Grecs de l'autorité suprême des Turcs, et cette émancipation équivaut à un état d'égalité et rien de plus. Comment l'empereur Nicolas pourrait-il fonder sa suprématie sur une base aussi vaine et aussi injuste ?

En descendant à des temps plus modernes, nous trouvons que le mouvement sérieux dans l'Église russe

fut fait par Pierre le Grand, qui introduisit beaucoup de réformes nécessaires et un changement notable dans le gouvernement de l'Église. La haute dignité de patriarche, qui approchait de trop près l'éclat et les prérogatives de la majesté du trône pour ne pas offenser l'empereur, fut supprimée, ou plutôt absorbée par le monarque politique, qui se déclara le pontife suprême et le chef de l'Église russe. Il se plaça ainsi, comme Henri VIII d'Angleterre, à la tête de son Église nationale, mais là s'arrêta ce pouvoir; et cette prétention au droit de gouverner toutes les églises de la Turquie est illégale. Elle couvre une ambition démesurée, léguée par Pierre le Grand à Catherine II et à ses successeurs, et transmise au czar actuel comme un vœu traditionnel, comme la volonté positive et absolue de la domination universelle dans la maison impériale de Russie.

C'est vers l'accomplissement de ce serment d'Amilcar et d'Annibal, prêté par la race de Vladimir, que l'empereur Nicolas a dirigé en secret toutes les finesses de l'intrigue diplomatique. C'est là qu'il tend aujourd'hui de tout le nerf de la guerre.

Mais dans cette croisade injuste et envahissante des lieux saints, la Russie n'a pas même l'ombre d'un prétexte pour la protection ou l'autorité patriarcale à exercer sur l'Église grecque universelle, puisque originairement la juridiction russo-grecque était subordonnée au patriarche de Constantinople.

Après cette longue digression religieuse et politique, qui entre d'ailleurs dans la question vitale et dominante du moment, aujourd'hui débattue avec acharnement sur un champ de bataille, je reviens à l'islamisme, pour lequel la chrétienté se croise au milieu du dix-neuvième siècle, et a engagé une lutte terrible qui sera peut-être une autre guerre troyenne de dix ans.

Avant que la Turquie d'Europe, où elle n'est que campée, s'en efface tôt ou tard avec son Coran, j'aime encore à reprendre son histoire au berceau de Mahomet.

Mahomet naquit en 570, à la Mecque. Son père, Abdalla (1), et sa mère, Amina, appartenaient à la famille des Haschemites et à la tribu des Koreischites, race puissante, à laquelle était confiée la garde de la Kaaba. Une tradition fort ancienne faisait regarder la Kaaba comme un lieu consacré : c'était la maison d'Abraham, pleine de l'esprit du Seigneur ; c'était le seuil qu'avait franchi Ismaël pour commencer dans le désert cette vie de périls et d'aventures, cette existence errante qu'il semble avoir léguée fatalement à ses descendants les Arabes. La Kaaba était devenue un temple, mais le culte du Dieu caché n'y avait point conservé sa pureté : une pierre noire tombée du

(1) Cet Abdalla, le plus jeune des fils d'Abdul-Mustalib, devait être immolé en accomplissement d'un vœu solennel formé par son père, que s'il avait dix enfants, le dixième serait sacrifié; mais il fut remplacé par une hécatombe de cent chameaux qui, depuis cette époque, parmi les Arabes, fixèrent le prix du sang humain.

ciel y était vénérée avec fanatisme ; de nombreux fétiches, des reliques apportées de Syrie y recevaient les honneurs divins, et le peuple en foule venait y pratiquer une étrange religion, où le sabéisme, l'idolâtrie et le judaïsme commençaient à laisser percer quelques lueurs incertaines de la doctrine du Christ.

Mahomet n'était pas encore sorti d'enfance, lorsqu'il perdit son père et sa mère, jeunes époux dont l'histoire n'a enregistré que la beauté et l'indigence.

L'orphelin avait pour tout héritage une vieille esclave et trois chameaux roux, c'est-à-dire sans valeur ; mais son oncle Abu-Taleb, alors grand-prêtre de la Kaaba, le recueillit, et l'éleva près de lui. A l'âge de dix-huit ans, Mahomet s'enrôla dans une troupe d'Arabes, et fit une courte mais brillante campagne en Palestine ; puis, s'adonnant à la vie commerciale, il se réunit successivement à diverses caravanes qui allaient échanger les parfums de l'Yémen contre l'or ou les tissus de la Syrie. Ce fut à cette époque que Kadïjah, veuve d'un riche négociant, lui confia les intérêts de son commerce. Il entreprit de nouveaux voyages pour recueillir la fortune de Kadïjah, et en récompense de ses bons services, la généreuse veuve l'épousa. Dans les loisirs de l'opulence, Mahomet se livra tout entier à la méditation. On le vit, dès ce moment, fuir la société des hommes, et passer de longues journées au fond d'une solitude écartée : c'est là qu'il évoquait le souvenir de diverses scènes de son

existence, depuis les temps où, témoin des superstitions de la Kaaba, il s'efforçait de démêler la lumière qu'il voyait poindre au milieu des ténèbres, jusqu'aux jours de périls, de luttes ou d'ambition qui l'avaient vu en Syrie rechercher avec plus d'avidité les traditions mosaïques ou chrétiennes des populations que les honneurs de la guerre ou l'or des trafiquants. Bientôt le délire du poëte et l'extase du visionnaire s'emparèrent de son imagination : il crut voir une clarté divine illuminer la solitude qu'il s'était choisie ; il crut entendre une voix céleste, celle de l'ange Gabriel, l'appeler au nom du Très-Haut et lui annoncer une mission ineffable.

Un enthousiasme immense se révéla soudain dans son cœur, et il se sentit pénétré d'une force inconnue pour combattre et dompter l'idolâtrie, régénérer la race d'Ismaël et conquérir à son peuple l'éternité bienheureuse. Mais, si le nouveau prophète était doué d'une imagination ardente et d'un cœur intrépide, il possédait à un degré encore supérieur la patience et l'adresse. Il sut renfermer en lui-même le secret de sa mission et de ses espérances, et attendre l'heure où, complétement armé pour son entreprise, il pourrait faire face à tous les dangers. Il commença donc par tremper son éloquence, cette arme irrésistible des prophètes, et ce fut Kadïjah qui, la première, subjuguée par sa parole, l'écouta et le crut. Puis il la fit entendre à Abu-Beker, son ami, à son esclave Saïd, et à Othman, homme lettré, qui écrivait sous sa

dictée le merveilleux récit de ses visions, et en composait le Coran, ou livre par excellence. Le temps vint enfin où il reconnut que sa grande mission devait commencer : il avait alors quarante ans. Il assembla donc tous ses parents à un festin, consistant seulement en un agneau rôti et en un vase de lait, et vers la fin du banquet, profitant d'un moment de silence, il se leva gravement, et réclama l'attention des convives.

« Il n'y a qu'un Dieu, leur dit-il, et son culte doit » être la joie de ses créatures. Il nous donne l'exis- » tence, ses peines et ses plaisirs pour éprouver notre » patience ou notre modération, et pour nous rendre » dignes des régions éternelles. Mais depuis longtemps » cette tradition si belle et si simple de notre père » Abraham s'est perdue parmi vous ; la maison même » où le patriarche a écouté la parole de Dieu est au- » jourd'hui le temple de l'idolâtrie ; les enfants d'Abra- » ham, avilis par de honteuses passions, livrent leur » âme immortelle aux mauvais anges. Mais l'heure est » venue où toute impiété doit périr. J'ai entendu la » voix de l'ange du Seigneur, et elle me parle tous les » jours. Elle m'ordonne de briser les idoles, de rendre » la Kaaba au culte du Dieu unique, de prêcher la so- » briété, la résignation (l'islamisme), et d'apprendre » à l'univers entier qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que » Mahomet est son prophète ! Dès aujourd'hui ma tâche » commence, et je vous ai tous réunis pour vous offrir » une part dans cette entreprise sublime. Quel est

» celui d'entre vous qui se sent le courage de partager » mes travaux, mes dangers et ma gloire ; en un mot, » d'être mon lieutenant, mon vizir?.... »

Un profond silence, celui de l'incrédulité ou de la surprise, accueillit ces paroles. Tout à coup un enfant de quatorze ans, Ali (1), fils d'Abu-Taleb, et cousin de Mahomet, bondit sur ses pieds et s'écria : « C'est » moi qui serai ton vizir, c'est moi qui combattrai » tous ceux qui te résisteront ! Malheur à eux ! je leur » briserai les jambes! je leur broierai les os ! »

Alors les Haschemites se retirèrent tumultueusement et allèrent répandre dans la Mecque le récit de cette étrange fête, et les émotions dont ils étaient diversement agités. Les Koreischites, se voyant menacés de perdre leurs priviléges et les revenus de la Kaaba, représentèrent Mahomet comme un aliéné méprisable et plus tard l'accusèrent de projets séditieux. Cependant l'attrait de la nouveauté assurait à Mahomet de nombreux auditeurs : ceux qui accouraient de plus loin recevaient plus promptement la foi, et, apôtres enthousiastes, la portaient et la propageaient dans leurs provinces natales. L'animosité des Koreischites, croissant avec l'audace et l'éloquence de Mahomet, leur inspira la résolution de le mettre à mort. Mais le Prophète, averti par un ami inconnu, put s'enfuir secrètement de la Mecque avec Abu-Becker, son ami,

(1) Ali a encore un sens général et sert à désigner une famille, une postérité.

tandis que le dévoué Ali, revêtu de la robe et du turban vert de son parent, feignait de dormir sur la couche où les conjurés espéraient de poignarder leur victime. Ils accoururent en effet, mais l'enfant fut reconnu avant d'être frappé, et sa jeunesse le sauva. Cependant, si courte qu'avait été l'erreur des Koreischites, les fugitifs en avaient profité pour gagner le désert. « Nous sommes seuls, disait Abu-Beker, et » si nos ennemis nous rejoignent, nous péririons sans » défense. — Seuls! s'écria Mahomet : n'avons-nous » pas Dieu avec nous! » Mais cette confiance religieuse n'affaiblissait en rien son extrême sagacité, et du même coup d'œil qui venait de lui révéler l'existence d'une grotte dans les rochers, il avait remarqué qu'une toile d'araignée, un buisson et un nid d'hirondelle interceptaient l'entrée de ce refuge. « C'est » ici que nous devons chercher asile, dit-il à son com» pagnon : ne craignons point de nous blesser aux » épines du buisson ; mais en prenant grand soin » de ne déranger ni la toile de l'insecte, ni le nid » de l'oiseau, personne ne soupçonnera qu'un être » humain ait pu pénétrer dans cette grotte. »

Cette précaution ne fut point inutile ; les Koreischites envoyés à la poursuite de Mahomet craignirent de perdre un temps trop précieux en fouillant un lieu qui portait les preuves de l'inviolabilité, et bientôt ils disparurent à l'horizon du désert.

Le lendemain, le fils d'Abu-Beker sortit de la

Mecque et amena aux fugitifs des chameaux chargés de provisions. Ils prirent le chemin de Yatreb, où ils savaient que de nombreux amis leur préparaient un asile. On dit qu'avant d'arriver à Yatreb, ils firent rencontre d'une troupe d'ennemis, et que Mahomet, loin de trembler à leur approche, courut bride abattue au-devant d'eux, le bras levé et le visage empreint d'un courroux si terrible, qu'ils prirent la fuite. Déjà les habitants de Yatreb sortaient de leur ville pour y ramener en triomphe le Prophète persécuté, que les siens avaient méconnu et voué à la mort. Ils déroulèrent son turban et en firent un étendard, qu'ils portaient devant lui pour l'abriter : les acclamations de la multitude le saluaient en même temps souverain de Yatreb, et père des croyants. A son tour, Mahomet, ému de reconnaissance, proclama Yatreb la ville du Livre, et changea son nom en celui de Médine.

Ainsi, l'explosion de la haine des Koreischites contre Mahomet avait amené sa fuite de la Mecque, c'est-à-dire l'événement décisif de ses succès, l'ère de sa gloire, et ce mot *fuite*, *Esdra*, ou Hégire (en turc et en arabe), est demeuré le nom du point de départ de tous les peuples musulmans dans la supputation de leurs années lunaires. Le croissant figure dans l'Alcoran comme ayant été le sujet d'un grand miracle. La lune ayant paru un jour cassée, Mahomet la sépara et en souda les pièces.

L'hégire de Mahomet eut lieu en 622 : dix ans de

victoires allaient dédommager la persévérance du législateur de douze ans de persécutions. En effet, après une sanglante résistance de la part des Koreischites, la Mecque reconnut la souveraineté de Mahomet, et Abu-Sophian lui-même, le chef des Koreischites, celui qui avait supplanté Abu-Taleb dans la garde de la Kaaba, vint lui apporter les clefs du temple, et s'humilier devant lui, se montrant, dès ce moment, le plus fanatique partisan de son ancien ennemi. (Il fut père de Moavyab, rival heureux d'Ali et de ses fils, et tige des califes ommiades.)

Après avoir détruit les idoles de la Kaaba, Mahomet déclara à son peuple, que Dieu lui avait ordonné de régénérer la foi par tous les moyens au pouvoir de l'homme, et même par le cimeterre. Kaled, un de ses généraux, qu'il avait surnommé l'Épée du Seigneur, reçut pour mission la conversion de l'Orient, et Amrou eut l'ordre d'assurer et d'éclairer l'Occident.

Quant au Prophète, courbé sous le fardeau d'une vieillesse prématurée, il résolut d'achever sa carrière dans la prédication. Il avait perdu Kadïjah; leurs fils étaient morts avant l'âge d'homme; une fille lui restait seule: c'était Fatime, qui était devenue l'épouse d'Ali. Il est vrai qu'une jeune et belle compagne, Ayesha, fille d'Abu-Beker, avait remplacé Kadïjah, et que plusieurs autres femmes encore avaient été prises en mariage par celui qui était resté si chaste pendant la vie de sa première et alors unique épouse. Mais,

malgré sa tendresse pour Fatime, sa prédilection pour Ayesha et son indulgence pour ses autres femmes, il ne pouvait oublier sa première amie, sa généreuse bienfaitrice ; souvent il la pleurait avec son fidèle Saïd, même en présence de la jalouse fille d'Abu-Beker. Aussi Ayesha haïssait-elle Fatime, fille de sa rivale, et Ali, le mari de Fatime ; aussi la maison de Mahomet était-elle fréquemment le théâtre de violences qui remplirent d'amertume la dernière période de son existence. Il put voir briller cependant l'aurore splendide de l'islamisme : Kaled et Amrou marchaient de victoire en victoire, et chassaient devant eux le prestige du nom romain. Un autre nom, celui de *Sarrasin*, commençait à jeter la terreur jusqu'au sein de l'empire d'Héraclius. Sarrasin, ou pillard, ce terme de mépris donné d'abord aux bandes arabes qui s'enrôlaient sous les drapeaux de Mahomet, devenait le nom terrible d'un peuple conquérant, armé d'un enthousiasme sans bornes, et aiguillonné par une ambition habilement excitée, qui le poussait à échanger sa pauvreté et ses déserts contre les richesses et les champs cultivés des peuples amollis de la civilisation romaine.

Mahomet termina en 632, dans Médine, à l'âge de soixante-deux ans, une vie de méditations, un apostolat de prédications encore plus que d'action et de combats. Il fut, je crois, sincère, et ce fut moins un imposteur qu'un illuminé. S'il n'avait été qu'un

fourbe, il eût moins profondément inculqué cette foi vive et ardente, si vivace encore en ses descendants au milieu de ces jours de crise. Sans doute il agit puissamment sur un peuple impressionnable par les contrastes de la vie physique sur la terre et de la vie future dans le ciel.

Numa avait fait intervenir une Égérie, une sage médiatrice pour adoucir un peuple guerrier et farouche ; Mahomet fait plus, il voit, il invoque un ange tutélaire qu'il associe à une sublime mission, celle de guérir et de réformer un peuple corrompu, idolâtre, infecté, comme tous les peuples orientaux, de la double lèpre du corps et de l'âme, et de toutes les maladies immondes, physiques et morales. C'est par l'opposition qu'il le dompte et le subjugue. Cette race malheureuse était brûlée par un ciel de flamme, pouvant à peine étancher une soif sans cesse renaissante ; il lui promet de verts bocages et des fontaines toujours fraîches. A cette race condamnée au travail opiniâtre, sur une terre dévorante, il offre les délices du repos. A cette race sensuelle altérée d'amour et passionnée, et à laquelle il donne d'abord l'exemple de la chasteté d'un unique amour, il présente les houris, ces vierges toujours jeunes. Enfin, il fait succéder aux privations l'abondance, aux besoins la satisfaction, aux peines et aux larmes la joie et le sourire inaltérable. En un mot, il échange pour les siens le ciel contre la terre. Mais par ces promesses sédui-

santes d'un bien-être matériel des régions célestes, il moralise le peuple et le purifie par la perspective riante de l'autre vie. Il assure dans celle-ci l'accomplissement des devoirs et l'empire des vertus. Enfin, si Mahomet fut un visionnaire, il fut le missionnaire et l'apôtre de l'humanité, et le régénérateur de son peuple, qui, dans ses cris de la reconnaissance et dans la voix de la prière, l'associe toujours à ses aspirations vers Dieu.

Au sortir de la mosquée de Solimanyé, qui est une imitation de celle d'Achmed II, notre cortége suivit le porteur du firman, pour nous l'étendard du croissant. Nous visitâmes le Bezestein, grand temple rond avec quatre portes en croix, bordé à l'entour de boutiques où se vendaient autrefois des étoffes d'or, de soie, de velours et d'argent, et à un plus vil prix, les plus pauvres esclaves chrétiens vieux et infirmes, des deux sexes, jusqu'aux enfants âgés de trois ans, que des courtiers de chair humaine amenaient et amènent encore par la main et vendent à l'encan. Les femmes avaient sur le visage un voile que soulevaient d'un coin tous ceux qui les marchandaient, examinant leurs dents et leurs mains, s'enquérant de leur âge et des plus minutieux détails, comme s'il se fût agi d'un cheval.

Aujourd'hui le Bezestein, ou le marché aux esclaves, est encore ouvert, et, sauf le vendredi, la vente est journalière et permanente.

Indépendamment, et loin de ce bazar des créatures de Dieu, les bazars de Stamboul forment un des quartiers principaux de la ville, et l'on y pourrait vivre à la rigueur sans sortir de leur enceinte : toute la vie domestique se trouve renfermée dans cette exposition journalière, où le marchand turc, arménien, syrien, juif, grec, ou de tout autre pays ou religion, suivant son état respectif, est occupé à coudre, à broder, à tisser, à raser, à moudre, etc., et vend avec un calme imperturbable, avec une gravité à proposer pour modèle aux marchands européens.

J'entrai dans les établissements des bains turcs, dont on compte plus de trois cents à Constantinople, comme plus tard dans ceux du Caire, vastes bâtiments à divers compartiments affectés à toutes les phases, à toutes les opérations du bain.

On peut dire que chez les Orientaux l'usage du bain est presque l'histoire de leur vie, et qu'il est pour eux non-seulement un besoin, mais un plaisir, une jouissance.

Son origine grecque (*ballein*, chasser, *balneum*) (1) prouve que c'était une distraction, et atteste en même temps que ce n'était pas un vain nom, mais une sérieuse opération pour préparer le corps à d'autres opérations non moins importantes de l'existence. Les Hébreux, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, ap-

(1) Par extension, chasser l'ennui.

préciaient les bienfaits du bain. Il s'étendait à toutes les classes de la société, à tous les rangs, à tous les âges de la vie.

L'usage hygiénique s'en explique naturellement, surtout chez les peuples de l'antiquité. Chez les Grecs, une partie de la population ne prenait son repas du soir qu'à la sortie du bain. Or l'art culinaire n'étant qu'à son enfance chez un peuple qui ne se nourrissait que de fortes viandes à moitié rôties, il fallait en préparer la digestion par le bain. Chez les Turcs, c'était au bain que l'odalisque coulait ses jours dans le sérail, sans travail, sans exercice physique ou moral, dans une oisiveté indolente, réparait ses forces, et stimulait l'apathie d'une nonchalante uniformité.

Le musulman, que le Coran condamne sous peine d'excommunication à siéger sans mouvement, sans pensée, couché mollement, la pipe à la bouche, ou à passer sa vie en prières, agenouillé et baisant le pavé du temple, le musulman se plonge avec délices dans le bain pour rendre aux organes vitaux les moyens de fonctionner librement, pour faciliter le jeu des pores, hâter la circulation du sang, enfin pour activer le mouvement et la vie.

Les étuves de Constantinople sont de grands édifices bâtis de pierre, revêtus de stuc et pavés de marbre, et éclairés par de hautes coupoles. Elles sont alimentées par un foyer souterrain au moyen de tuyaux disposés dans l'épaisseur même des murs. La chaleur,

de 30 à 35 degrés du thermomètre Réaumur, y élève un nuage de vapeurs qui provoquent une transpiration subite et abondante. On y entre le corps simplement couvert du *peschtumal*, tablier de soie, de laine ou de coton rouge ou bleu. On s'y chausse de hauts patins (*nalinn*), richement brodés pour les femmes et incrustés de nacre de perle. On ne pourrait autrement marcher sur le pavé brûlant. A ce martyre douloureux succèdent toutefois de douces sensations excitées par la dilatation des fibres, en passant dans l'antichambre du bain, le *djeame-kean*, à une atmosphère plus tempérée. On y trouve de larges estrades élevées et formant autant de lits, consistant en matelas, en couvertures garnies de draps très propres. Sur ces couches moelleuses où l'on se repose avec volupté, on éprouve un calme, un bien-être inexprimables. On se sent comme régénéré, surtout par le bienfait des boissons restaurantes et les délices d'un moka exquis (si le marc en était séparé). Je parcourus successivement le vestiaire où le baigneur vous dépouille, la salle où la vapeur frémit, où l'eau bouillonne; ici on masse les membres avec une pression douce et saccadée (1), ou bien on frotte le malheu-

(1) *Masser*, *massage*, du grec μασσειν, frotter, ou de l'arabe *mass*, presser doucement. Le massage était en usage chez les anciens.

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris.

(MARTIAL.)

reux, en faisant craquer ses os sous les divers instruments de nettoyage, de polissure, ou plutôt de torture, et en surexcitant la circulation du sang. Une troisième salle attend le patient, où une douche d'eau froide l'écrase et l'inonde. On se verse aussi soi-même sur la tête et sur le corps de grandes tasses d'eau que l'on tempère à son gré à l'aide de robinets d'eau froide et d'eau bouillante.

La Méditerranée, au port d'Alexandrie, et le Nil, au pied des Pyramides, furent ensuite mon vrai domaine aquatique.

Je passai de l'atmosphère de vapeur des bains turcs aux brises rafraîchissantes et toniques du Bosphore, et aux vents impétueux qui règnent à Bejouckdéré, où la mer Noire, le Pont-Euxin, par antiphrase la mer hospitalière des anciens, envoie par un passage resserré entre les montagnes ses ouragans et ses tempêtes.

Je pris le dernier bateau à vapeur, qui me porta entre deux rives délicieuses plantées et égayées de villas, assombries par des harems aux fenêtres closes et des sérails inaccessibles, mais ravivées par le nouveau palais du sultan, en construction, le Dolmabachsche, aux marbres éblouissants, et digne des contes arabes. Il est du style moresque, de l'effet le plus pompeux. L'architecte est un Arménien dont le père était un charpentier au service du sultan.

On peut se former une idée de la dimension de ce

palais d'après la façade regardant le Bosphore, et qui a 1000 pieds de long. La profondeur et la disposition des appartements de derrière sont sur une échelle proportionnée. Il renferme une salle spacieuse, haute de 125 pieds au centre du dôme, ayant une étendue de 150 pieds sur 130 de largeur. Elle est destinée aux réceptions et est magnifiquement décorée de peintures et de dorures. Le dôme est soutenu par une double colonne d'ordre corinthien, au-dessus de laquelle, sur trois côtés de la salle appelée le Divan (*Yerry*) et sous les colonnades, sont les galeries des musées. L'étage principal comprend des salles et appartements spéciaux ornés d'une manière splendide, et chargés de riches peintures exécutées par des artistes italiens et turcs. Elles ne sont pas, à vrai dire, d'un goût fort exquis. Les bains sont construits en albâtre égyptien. La toiture est de plomb, ainsi que tous les palais du sultan, les seuls qui soient couverts de cette matière. Le grand escalier est éclairé par de vastes vitraux peints en rouge cramoisi et bleu de ciel. Les plafonds sont bas en général. Le harem du palais contient des appartements pour trois à quatre cents femmes.

Nous glissions entre des forêts de barques ou caïques ornés de fleurs, et fendant l'onde avec la vitesse de la vapeur, sous la sextuple rame de rameurs en costume blanc, coiffés du *tarboush* rouge à la crinière noire ou bleue.

A chaque pas, des harems sur les bords, des

femmes voilées jusqu'aux yeux, dont le feu brillait sous ce masque qui les étouffe, passant des rives européennes aux rives asiatiques. Ces harems mobiles, ces ombres blanches, silencieuses, aux approches de la nuit, semblent errer aux champs Élysées, dont le Bosphore est un reflet. « Quand nous délivrera-t-on de nos voiles et de nos fers? disent quelques-unes de ces nonnes non virginales de l'Orient. Quand serons-nous libres comme les Européennes? » Ce sont les plus intelligentes et les plus avancées qui tiennent ce langage, et ce qu'il y a de curieux, c'est que certaines d'entre elles ont leurs époux mêmes pour complices. Il n'y a pas longtemps, une dame européenne qui réside à Constantinople pressait une dame turque, son amie, de l'accompagner dans un bal sous un costume franc : « Je le voudrais bien, répondit celle-ci, et mon » mari me le permettrait aussi, mais il craint l'éclat » et le scandale. »

La polygamie commence même à s'effacer. Beaucoup de Turcs déjà n'ont qu'une seule femme. Reschid-Pacha a son épouse.

Cependant cette velléité de s'*européaniser* est encore loin d'être générale, et les captives du harem bénissent la plupart leurs chaînes et leur oisiveté. « Comment pouvez-vous travailler et souffrir, vous » autres Européennes? disent-elles à nos compatriotes. » Nous ne comprenons pas le travail pour des femmes : » venez avec nous, vous passerez vos jours dans un

» délicieux repos, entre le bain, la musique et le tra-
» vail volontaire des mains. La vie est si douce pour
» nous; pour vous autres c'est la fatigue et la peine. »

Mais le temps marche, et la civilisation, guidée par le christianisme, nivellera un jour la femme orientale, qui a ses mains pour travailler, à la femme de l'Occident, à la femme intellectuelle, qui a un esprit pour penser, et charme l'homme par les grâces de l'esprit, comme elle le soutient par ses qualités morales. Les progrès de la civilisation européenne sont déjà sensibles, même dans le sein de la vie privée, surtout pour les cas médicaux. Ainsi, l'un de nos compagnons de voyage de Syra à Constantinople, un médecin turc très instruit et éclairé, qui avait étudié et pris ses diplômes à Paris, me racontait qu'il avait été souvent appelé dans des harems, et que la concurrence des docteurs à Constantinople nuisait même à la profession; que le temps était passé où les femmes exerçaient seules la médecine, et seules étaient chargées des accouchements, soit au sérail, soit ailleurs. La sage-femme (*ebé-cadim*), qui avait jusqu'ici usurpé le rang et les fonctions d'accoucheur, nom inconnu dans l'empire, avait enfin cédé le pas au médecin lorsqu'il s'agissait d'une délivrance. Une femme du harem, ou plutôt une dame turque, peut donc aujourd'hui se dévoiler devant son docteur, faire voir la langue et les yeux, tendre la main et le bras nus à celui qui ne devait auparavant tâter le pouls que

s'il était couvert d'une mousseline ; en un mot, découvrir toute autre partie du corps qui aurait besoin des secours de l'art. Le temps est déjà loin où une femme turque, dans son intérieur domestique, vaquant à ses soins de ménage et à ses travaux rustiques, se voilait en jetant le grain à ses poules, de peur d'y rencontrer un coq. Dieu n'a pas voulu faire des automates relégués dans un harem ou dans un gynécée, mais des êtres sensibles destinés à être les vertueuses et douces compagnes de l'autre moitié du genre humain.

Je passai une nuit à Bejouckdéré à écouter les rafales de la mer Noire dans une chambre ouverte à tous les vents, et livrée, comme le Croissant, dont l'hôtel porte le nom, aux assauts de barbares ennemis.

Après avoir couru le matin au vaste platane qui avait abrité Godefroy de Bouillon, j'allai contempler du haut de la montagne du *Géant*, qui domine un horizon immense, et appelée par l'antiquité le *lit d'Hercule*, la scène future d'une guerre imminente, sur laquelle toute l'Europe et l'Asie ont fixé leurs regards.

De ce point culminant je vis passer des corps de volontaires armés, des troupes régulières et irrégulières se rendant des provinces du sud, de l'Égypte et de tous les coins de l'empire ottoman à la défense de la capitale et des provinces du nord, sous le pavillon des escadres française et anglaise, que j'avais ren-

contrées languissant sur les côtes si célèbres de la Troade, où elles ne moissonnaient naguère sans aucune gloire que les fièvres et la maladie, pour frapper plus tard en quelques heures des coups plus rapides et saisissants, pour y moissonner sitôt la gloire et aussi la mort. Ces troupes de l'islamisme accouraient, respirant l'enthousiasme du vrai courage, l'énergie patriotique de citoyens jugeant sainte et nécessaire une guerre où il y allait de l'indépendance de l'empire. A la voix de la capitale, et sous leur propre impulsion, les divers États avaient armé.

L'Égypte avait envoyé son escadre et de grandes ressources pécuniaires.

La Syrie avait organisé et lancé en avant ses bandes de la plaine et des montagnes. Damas surtout, la ville sainte des Turcs, avait répondu au cri d'alarme.

Les Turcomans, la Caramanie et les autres provinces de l'Asie Mineure, dirigeaient sur le Pont-Euxin leurs cavaliers et leurs habiles tirailleurs.

Les provinces d'Europe s'étaient déjà levées simultanément et donnaient l'exemple antique d'un peuple défendant en masse sa vie et son indépendance nationale.

Je voyais à l'extrémité du Bosphore, à l'embouchure de la mer Noire, soixante-dix bâtiments de guerre turcs et égyptiens, fermant l'entrée de la mère patrie.

L'armée turque, organisée et disciplinée à l'Européenne par des chefs instructeurs parlant l'arabe,

s'était mise en campagne avec des munitions de tout genre, et une artillerie considérable.

En vrai Xerxès, du haut de mon rocher, je comptais ces indomptables guerriers ; à leur tête, Omer-Pacha, le généralissime de l'empire, avec une armée effective de 130,000 hommes. Il occupait une position importante sur les frontières du Danube, sur un espace d'environ trente lieues, où il avait mis tous les points de campement en communication au moyen de lignes de télégraphie électrique.

Omer-Pacha est né en Croatie (Autriche) en 1801, à Ulaski, village situé dans le cercle ou district d'Ogulini, à treize lieues de Fiume. Son nom de famille est Lattas; son père était administrateur suppléant ou lieutenant du Cercle, et son oncle était prêtre de l'Église unie grecque. Admis fort jeune à l'école de mathématiques de Thurm, près Carlstadt en Transylvanie, après avoir terminé ses études avec distinction, le jeune Lattas entra dans le corps des ponts et chaussées, qui, en Autriche, est organisé sur un pied militaire. En 1830, à la suite d'une mésintelligence avec ses supérieurs, il partit pour la Turquie et embrassa l'islamisme. Khosrew-Pacha, alors séraskier, le prit sous sa protection, le fit entrer dans l'armée régulière et l'attacha à son état-major personnel. Il lui donna même en mariage sa pupille, l'une des plus riches héritières de Constantinople, et fille d'un janissaire à qui il avait fait couper la tête en 1827, lors

de la révolte de ce corps contre Mahmoud. En 1833, Lattas, qui avait pris le nom d'Omer, était chef de bataillon, et fut nommé aide de camp et interprète du général Chrzanowski, chargé de l'instruction des troupes ottomanes campées aux portes de Constantinople. Omer fut depuis employé activement à l'organisation de l'armée turque, et, toujours sous le patronage de Khosrew-Pacha, obtint successivement d'importantes missions et un commandement dans l'armée. Les troubles de la Syrie et de l'Albanie, et l'insurrection de 1846, lui fournirent l'occasion de se distinguer, et lui attirèrent l'attention du sultan. Il fut envoyé dans le Kurdistan, et parvint à soumettre les provinces qui s'étaient rendues presque indépendantes de la Porte.

Nommé en 1848 au commandement de l'armée envoyée dans les provinces danubiennes, il fit respecter l'autorité du sultan, pendant qu'il respectait lui-même les susceptibilités et les priviléges de ces provinces, placées sous la double protection de la Turquie et de la Russie.

L'année 1851 fut l'époque la plus brillante de la carrière militaire d'Omer-Pacha. Nommé commandant en chef de la Bosnie, dont les principaux chefs avaient refusé de reconnaître le *tanzimat*, c'est-à-dire la nouvelle organisation de l'empire, il combattit avec succès, bien qu'avec des forces inférieures, les beys de cette province. Enfin, il fut envoyé à Montenegro,

où il se trouva pour la première fois à la tête d'une armée régulière de 30,000 hommes. L'intervention de l'Autriche, on le sait, arrêta l'expédition avant l'ouverture d'opérations décisives.

A Jaitza, les rebelles avaient forcé les chrétiens des villages voisins, et ceux de la ville, d'apporter dans la forteresse tout ce qu'ils possédaient en argent, provisions, ustensiles de ménage et autres objets mobiliers, qu'ils emportèrent ensuite avec eux. La plupart des femmes et des enfants avaient été éloignés de la ville, et transportés dans des villages d'où ils revenaient maintenant, à moitié mourants de faim, dans leurs foyers, qu'ils trouvaient dénués de toute ressource. Omer-Pacha leur distribua 30,000 okas de blé indien et 50,000 piastres d'argent, qu'il compléta de 100,000 piastres, quand cette somme fut épuisée. Une somme égale fut ensuite partagée entre les chrétiens de Bania-Luka, qui se trouvaient dans la même situation.

L'insurrection albanaise fit également ressortir toute l'humanité du commandant en chef, qui, en repoussant la rébellion, prenait à tâche d'adoucir les maux de la guerre en réparant les pertes souffertes par les habitants des campagnes, et en frappant à leur profit des contributions sur les insurgés.

Omer-Pacha a environ cinquante-trois ans. Il est d'une taille moyenne et d'une physionomie martiale. Il parle avec une égale facilité le servien, l'italien et

l'allemand. Après l'insurrection de Hongrie, il entreprit de protéger les réfugiés, dont l'extradition avait été demandée par l'Autriche et la Russie. Il se rendit à Schumla, où il fit la connaissance des principaux chefs, et à son arrivée à Constantinople, intercéda avec beaucoup de zèle en leur faveur auprès du sultan. Il en emmena plusieurs avec lui en Bosnie et à Montenegro, et leur confia des postes importants. Quelques-uns d'entre eux se sont distingués et sont restés au service de la Turquie. Omer-Pacha est naturellement très aimé des soldats, auxquels il se mêle avec la plus grande affabilité, entrant fréquemment dans leurs tentes, et s'adressant à chacun individuellement par son nom.

A Schumla, où il campait et déployait beaucoup d'activité pour organiser l'armée et fortifier le pays, théâtre imminent de la guerre, on le rencontrait souvent prenant son exercice ordinaire du soir, après l'heure de la retraite, dans une petite voiture ouverte attelée de quatre beaux chevaux, ayant sur les genoux sa fille Eminé, jolie enfant de neuf ans, déjà fiancée au fils d'un homme d'État turc de distinction. Un brillant état-major le suivait à cheval. Sa mère et sa femme, qui est jeune, blonde et a fort bon air, occupaient un chariot attelé de quatre chevaux. Une calèche venait ensuite avec la gouvernante française de sa fille, une femme de chambre allemande pour sa femme, et deux femmes esclaves. Le cortége était

fermé de gardes à cheval et la moitié d'un escadron de lanciers (1).

Instruits par les Européens dans les diverses branches de l'art militaire, les Turcs ont fait d'immenses progrès dans la tactique moderne. Leur marche et leurs mouvements, d'une grande simplicité, s'opèrent avec vitesse et précision, et quant aux exercices manuels et de peloton, aucunes troupes du continent ne peuvent les surpasser. Des officiers instructeurs français ont réformé, ou plutôt créé la cavalerie et l'infanterie. La cavalerie est légère, et tous les escadrons de chaque régiment sont uniformes. Pour ces deux armes les Turcs ont adopté le système français ; mais pour l'artillerie, ils ont suivi le mode prussien d'organisation et de manœuvre. C'est l'arme dans laquelle ils excellent. Elle est nombreuse et semble conduite avec intelligence. L'équipement des petits fusils de montagne portés à dos de mulet est bien organisé. Ils observent dans leurs campements les principes de l'ordre européen, et comme Asiatiques, accoutumés à vivre sous la tente, ils sont habiles à s'entourer de toutes les commodités de cette existence nomade.

L'armée, bien vêtue, dans un état sanitaire excellent, bien payée de l'argent des ulémas, prêtres fanatiques dont les trésors sont venus sanctifier et alimenter la guerre, et de celui des pachas sacrifiant

(1) Extrait de documents anglais.

leurs traitements à la cause religieuse et nationale, s'est montrée en état de se mesurer avec les armées russes, et a déjà résisté, soutenue de ses puissants auxiliaires, au choc de ce colosse, aux efforts de cette grande machine de guerre composée d'hommes de la trempe du géant Antée, qu'*il faut tuer cinq fois*, disait un Napoléon, *avant de les exterminer*.

L'armée turque actuelle diffère de celle qui, après la destruction des janissaires, s'organisa d'une manière si prompte et si arbitraire (*tumultuarii milites*), et essuya une défaite singulière dans la guerre contre la Russie en 1829, et ensuite dans celle contre les Égyptiens en Syrie. Ce furent même ces échecs qui firent sentir à la Porte la nécessité d'une force régulière capable de tenir son rang en présence des armées européennes.

Une ordonnance fut rendue en 1834 pour lever et équiper l'armée turque sur le pied où elle est aujourd'hui. Elle établit deux grandes divisions, l'armée effective, ou *nizam*, et la réserve, ou *redif*. L'armée a six corps distincts appelés *ordon*. Le général (mushir) commande chaque ferik, formant environ 21,000 hommes.

Le système de recrutement est simple. Chaque homme en état de servir est appelé sous les drapeaux. Dans une famille composée de plusieurs fils, un seul est enrôlé. Le fils unique est exempt de service. Ce système, quoique plus équitable, choque cependant les sentiments et les préjugés religieux des Turcs,

contre lesquels la force est souvent employée pour le mettre en vigueur.

Il est une autre innovation d'une exécution encore moins facile. Jusqu'en 1843, l'armée s'était recrutée dans la population musulmane, les rayas (1) ayant toujours été exemptés du service militaire au moyen d'une modique taxe personnelle appelée *kharadji*, montant à quelques piastres par an. D'après le nouveau système, cette taxe due aux principes aristocratiques du mahométisme, et regardée comme un signe de servitude, tombait en discrédit et en désuétude. Déjà en 1827 les marins grecs sujets de la Porte avaient été appelés pour le service naval. En 1850, le conseil d'État présenta un projet de loi tendant à permettre aux sujets chrétiens d'entrer dans l'armée sur le même pied que les musulmans, et la taxe kharadji fut abolie.

Les grades se distribuent sur le modèle de l'armée française. Les hommes de six ordons se recrutent dans la population de chaque district, selon les divisions de l'empire, d'après lesquelles ces ordons sont respectivement nommés. Chaque ordon a son redif ou son corps de réserve égal en nombre à la force effective. Le service militaire est d'un mois tous les ans. Il est consacré à l'instruction et à l'exercice.

Tout officier, même de redif, ou corps de réserve,

(1) Terme injurieux donné par les Turcs aux chrétiens qui vivent dans leur pays.

est maintenu dans sa paie, et loge dans la ville ou le village auquel il appartient. Les soldats reçoivent aussi leur paie ou leur ration pour le temps de leur campement ou de leur service. Il est de cinq ans, après lesquels ils retournent dans leurs foyers pour former le *redif* (la réserve), où ils restent sept ans; durant cet intervalle, ils sont sujets à être appelés, au besoin, pour le service actif. Dans la crise actuelle, tout le redif avait été appelé, et il s'assemblait chaque jour au quartier général.

Aujourd'hui l'armée ottomane a une force effective de 130,000 hommes, qui peut se doubler au premier appel, en enrôlant dans ses rangs l'armée de réserve. Ajoutez à ces forces les troupes irrégulières, qui, dans un temps donné, peuvent être mises sur un pied de guerre, aussi bien que les renforts incidents que les provinces tributaires doivent fournir à la Porte.

L'uniforme à l'européenne des soldats est commode en apparence, à l'exception de la coiffure, l'éternel fez, le bonnet rouge avec son gland de soie noire.

Dans l'infanterie, l'uniforme est bleu clair avec revers rouges. Dans la cavalerie et l'artillerie, la couleur diffère suivant les divers ordons, et est foncée, bleue, rouge, pensée, brun fauve ou bleu clair. Le pantalon est le même pour tous. Les divers grades sont désignés par le nicham, sorte de décoration suspendue au cou et à la poignée de l'épée, variant dans l'occasion. Tous, depuis le mushir jusqu'au simple soldat,

portent le nicham de cuivre, d'argent ou d'or. Il change avec le grade.

Les Turcs, au physique, sont une belle race d'hommes, capables d'endurer la fatigue, sobres, patients, intelligents, et en général d'une conduite réglée. L'auréole poétique ou la couleur locale et pittoresque qui les environnait jadis est, il est vrai, complétement éclipsée. Vous cherchez en vain parmi eux le spahis et le delhis avec son coursier de feu, son sabre recourbé, son riche turban et sa robe flottante. Le paysan turc de Bulgarie, qui est toujours armé, apparaît quelquefois dans le vieux costume, mais le soldat n'a rien de l'aspect musulman ou oriental, excepté peut-être le fez dans la coiffure et le mouvement de la tête. Tout est complétement européen, et le spectateur peut se croire au milieu de soldats français ou prussiens dans leurs campements. Mais sous le nouveau costume le fanatisme musulman règne encore dans toute sa force. Les derviches eux-mêmes se sont enrôlés sous les drapeaux des troupes turques, et leur ont communiqué, comme l'étincelle électrique, l'exaltation de leur courage. C'est les armes à la main qu'ils veulent vaincre ou mourir.

C'est ici le lieu et le moment de parler des Bashibusuks, ou volontaires asiatiques irréguliers, corps redoutable, dont l'extérieur, le costume et la composition ont un caractère distinctif.

Dans toute la Turquie d'Europe et d'Asie, ainsi

qu'en Egypte, dans les villes de province comme dans beaucoup de villages, il y a un grand nombre de Zapties ou Khavas, sorte de police attachée aux pachas, qui porte leurs ordres au dehors, et veille à la fois, dans ses différentes tournées, sur la tranquillité publique. Ces Khavas gardent les criminels, guident les voyageurs, font payer les Turcs endettés, poursuivent les voleurs, et sont, en un mot, les seuls agents reconnus de la loi.

Chacun d'eux a un cheval, pour lequel on lui alloue une ration. La plupart toutefois n'ont presque rien à faire, et passent leur temps à fumer et à converser entre eux. Tous reçoivent une paie plus ou moins considérable. Leur uniforme se compose d'un fez, ou turban, d'une veste courte, quelquefois bordée de fourrures. Ils ont autour de la taille, en guise de ceinture, une écharpe énorme où ils fourrent une paire de pistolets, un yatagan, une paire de pincettes pour saisir les charbons ardents qui servent à allumer leurs pipes, une pierre, un briquet et un large couteau. Leurs jambes et leurs pieds sont enveloppés dans d'immenses pantalons qui se rétrécissent au genou et se ferment sur le soulier. Cependant quelquefois ils portent des bottes par-dessus une vaste paire de bas turcs qui retombent du genou et pendent pour servir d'ornement. Quand la guerre a éclaté, un grand nombre de Khavas offrirent au gouvernement, comme volontaires, leurs services, qui

furent acceptés avec empressement. Ils reçoivent une paie de 100 piastres par mois en sus de leurs rations pour eux et pour leurs chevaux.

Outre ces volontaires, il en est d'autres qui peuvent, au besoin, tenir tête aux Cosaques, et sont prêts à tous les coups de main dans une guerre de maraude. Ils sortent par milliers des villages de l'Asie Mineure, et de ces pays sauvages contigus aux déserts de l'Arabie, comme aux gorges montagneuses du Caucase. Ces tribus errantes, fidèles aux habitudes et au genre de vie de leurs ancêtres, toujours à cheval, et armées de l'arc ou de la lance, vivent de pillage et des dépouilles des voyageurs qu'ils ont faits prisonniers.

Ces brigands, qui ont échappé pendant des années aux poursuites des pachas, et ont commis tous les crimes possibles, depuis la plus petite rapine jusqu'au rapt et au meurtre, ont salué avec joie ces cris de guerre comme une diversion à leur monotone existence, et courent avec ardeur pour servir comme volontaires dans des lieux éloignés, où ils pourront piller impunément sous la bannière du Prophète, et satisfaire leurs penchants favoris sans enfreindre la loi. Des hordes considérables de ces bandits ont pris les armes pour participer à la lutte actuelle. Le sang du giaour, ou mécréant, et son or, sentent bon et flattent l'odorat avide de ces bandes, qui se précipitent sans règle et sans loi, dans leur complète et heureuse igno-

rance des notes, des protocoles, de l'équilibre du pouvoir et de tout le jargon diplomatique. Elles s'enrôlent toutefois, et chaque homme donne son nom au pacha du district. Elles marchent par groupes à Constantinople ou Erzeroum (1), d'où elles continuent leur route en courtes étapes, car rien ne peut leur faire franchir rapidement les distances des diverses lignes d'opérations. Leur costume ressemble assez à celui des Khavas, excepté un vaste manteau de drap du pays, d'un usage journalier. Leurs armes variées et disparates, indépendamment des pistolets, du yatagan et du sabre, sont tantôt de longs fusils qu'elles portent sur l'épaule, fantastiquement décorés de ciselures et montés en argent ; tantôt une longue lance légère qu'elles manient avec une extrême dextérité en courant au galop ; parfois seulement la lance et le pistolet avec lesquels elles se risquent dans la plaine.

Ces troupes se composent d'individus de tout âge, de toute grandeur et de toute classe. Des adolescents imberbes s'y mêlent aux graves barbes grises ; des brigands sans aveu, à de pieux musulmans abandonnant leurs foyers et accourant du fond de la Syrie pour repousser l'ennemi qui vient envahir le territoire sacré de l'islamisme. Ils ne sont pas divisés en escadrons comme la cavalerie régulière, mais en centaines.

Ces bandes irrégulières, stationnées à Kalafat,

(1) Ou Arz-Roum, *ars Romanorum.*

obéissent cependant à un chef qui est parvenu à les rompre à une sorte de règle et de discipline. Ce chef, qu'elles redoutent, est un Polonais, nommé Yacoub-Agha, au service de la Turquie depuis 1849. Il a fait la campagne de Hongrie sous le général Bem, et a combattu au siége de Rome. Il est de taille moyenne, âgé de trente-deux ans au plus, a de petites moustaches d'un blond léger, des yeux bleus fort vifs, et une physionomie saxonne. Son physique est peu imposant pour la symétrie et la beauté, mais Yacoub-Agha, comme soldat, a peu d'égal. Ce n'était pas chose facile de dompter des hommes de la trempe des Bashi-buzuks; aussi, s'y est-il appliqué avec tant de vigueur, qu'il n'est pas un homme de son corps qui ne tremble sous son sourcil. La moindre infraction à la discipline est suivie de cent ou deux cents coups de bâton, punition que Yacoub-Agha inflige en personne. Ainsi graduellement rompue, cette troupe finira par se ruer en masse sur l'ennemi sans l'aide du Prophète, dont ce chef redoutable semble usurper chaque jour la place et l'autorité.

Je voyais encore, de la cime du Bejouckdéré, d'autres bandes de volontaires armés, embarqués sur les bateaux à vapeur turcs pour Varna, dans la mer Noire, où ils allaient rejoindre le camp d'Omer-Pacha. Plus de 6,000 hommes, la plupart jeunes gens de vingt à trente ans, d'une constitution robuste, passaient sous mes yeux, le fusil sur l'épaule, le sac au dos, marchant à une sainte croisade.

J'étais arrivé à Constantinople, prévenu contre un peuple dégénéré. A Bejouckdéré, je me sentis ému au fond du cœur, en voyant ce même peuple se levant ainsi debout, et trouvant à la fois une armée, une marine, des hommes de cœur et de foi. Je me suis dit : « Non, ce peuple n'est pas un cadavre galvanisé, c'est un corps puissant et robuste. Comment ne défendrait-il pas une capitale comme la sienne, un Bosphore unique sur le globe, une des merveilles de la nature que la lampe d'Aladdin semble avoir fait tomber du ciel ? »

Mais les chances de la guerre, suivant l'expression du Prophète, sont comme les *seaux des puits*, *qui montent et descendent alternativement.* Quelle que soit l'issue de la lutte, elle ne sera pas sans gloire pour les Ottomans.

Il n'est pas hors de propos d'opposer ici à l'armée turque une rivale redoutable, qui se déploie aujourd'hui comme l'armée fabuleuse d'un Xerxès. On ne s'est pas fait jusqu'à présent, en France et en Angleterre, une idée exacte de la nature et de l'étendue des ressources militaires de la Russie. On croyait exagérer le nombre des soldats qui constituent l'armement même en temps de paix, quand on l'évaluait à 2 millions d'hommes. Néanmoins des chiffres statistiques (1) prouvent que c'est la force matérielle du pays, qui porte et nourrit une population toujours

(1) Extrait de documents anglais.

croissante de 70 millions d'âmes. La Russie est un vaste camp, et la population mâle n'est qu'une immense armée. Toutefois, pour estimer la force militaire d'une nation, il ne suffit pas de savoir combien de troupes elle peut mettre sous les armes, ou combien elle en a ordinairement sur pied ; il faut connaître encore l'esprit qui les anime, leur état de discipline, leur degré de bravoure. Les Chinois, par exemple, peuvent compter une armée même plus nombreuse, mais non pour cela plus formidable ; et quant à la bravoure, les Russes en ont leur part comme toutes les nations qui habitent des latitudes froides et sont endurcies aux souffrances physiques, suite d'un climat de fer. Mais la nature de leurs institutions contribue surtout à les rendre forts et intrépides en présence de l'ennemi. Le soldat a été élevé dans cette ancienne notion que « les Russes ne lui tourneront jamais le » dos, parce que, s'ils le faisaient, ils seraient sûrs de » périr. » En effet, quiconque a pris la fuite est sous le coup de la loi martiale et impitoyablement et sur-le-champ mis à mort. Mieux vaut donc se faire tuer avec honneur en combattant que d'être fusillé avec honte après la défaite. Ce principe est juste, et surtout d'une exécution prompte et certaine ; car il n'exista jamais une armée qui observât une si rigoureuse discipline. Les légions mêmes de l'antique Rome ne furent point soumises à une règle plus rigide, ni à un plus inflexible traitement.

Mais la sévérité n'est pas chez les Russes le seul aiguillon du devoir. Une fois sous les drapeaux, l'esclavage cesse, le soldat n'est plus serf; l'épée l'a émancipé, et la valeur l'a ennobli. Les grades dans l'armée correspondent aux traits de distinction et de bravoure. Il y a une hiérarchie militaire qui commence avec celui qui a gagné ses premiers galons et les porte sur la manche du bras gauche.

La religion, ou plutôt le fanatisme, se mêle en général aux institutions militaires des nations, et leur fait exécuter de grandes choses. Ainsi l'armée française, la plus victorieuse des temps modernes, avait une foi aveugle dans son *Petit caporal*, à qui elle resta dévouée jusqu'à la mort, et aussi longtemps que lui-même eut foi dans son étoile. Les anciens Romains étaient invincibles parce qu'ils croyaient l'être, et l'armée russe actuelle est aussi superstitieuse qu'on en vit jamais sous les drapeaux. Son empereur, qui est de fait, *ipso officio*, son commandant en chef, lui tient lieu de prophète. C'est le vice-gérant du Tout-Puissant. Il ne paraît pas un seul ukase qui n'ait trait à son caractère divin. Le czar ne peut publier un seul papier d'État, une proclamation à l'armée, sans faire allusion à la mission sacrée qu'il est *chargé* d'accomplir et à la glorification de la foi orthodoxe, dont il est reconnu le chef et la tête. Et pourtant les empereurs de Russie ont eu presque tous une fin tragique, et, comme on l'a dit fort spirituellement, une mort

violente est *leur mort naturelle.* Mais l'histoire nous apprend que c'est le crime de l'aristocratie russe, de la famille impériale la première, et non celui de la masse honnête et simple du peuple, qui ne leva jamais la main sur le souverain. Le régicide, à ses yeux, est un parricide.

L'armée, qui partage ce fanatisme enthousiaste, ce culte presque idolâtre pour le czar actuel, l'armée, dis-je, avec son organisation spéciale, avec ses forces innombrables, forme elle-même, toute seule, le peuple entier, et est comme l'âme de la nation.

L'histoire du genre humain n'offre pas un exemple plus frappant des institutions civiles aussi étroitement unies au régime militaire. Sous ce dernier rapport, c'est une erreur de croire que le système constitutif de l'armée russe n'est que la force brutale, le nombre d'hommes, ou la volonté d'un despote. Rien, au contraire, de plus sage, de plus mesuré, chez ce peuple, que la conduite de l'administration militaire. La mobilité et le roulement dans le personnel des troupes sont le grand principe et le ressort principal qui la font mouvoir. Il n'est pas un régiment à Saint-Pétersbourg dont un homme n'appartienne à un autre régiment, et qui ne soit continuellement renouvelé. Le corps humain, pour entretenir la santé, doit changer régulièrement et périodiquement sa diète. On applique ce système aux régiments russes ; aucun soldat ne reste dans le même plus de deux ans. Après

cette période, il rentre dans son régiment primitif; car celui qu'il laisse n'était qu'une école préparatoire et un simple apprentissage des innovations introduites dans l'uniforme. Ce régiment ne cesse de disséminer ses officiers instructeurs dans tout l'empire, en Pologne et jusqu'en Sibérie. Ce corps s'appelle le *régiment modèle* : il est composé des hommes les plus honnêtes et les plus intelligents de l'armée, et c'est dans son élite qu'il se recrute et s'alimente, après s'être incorporé lui-même aux autres corps. Enfin, c'est la source d'où découlent toute la science et tous les perfectionnements de l'art militaire.

Telle est en substance l'organisation d'une armée qui se croit appelée à conquérir le monde, formée de la fleur de la nation, qui lui a confié son étendard comme un dépôt sacré, comme son palladium.

D'après un rapport authentique, la force numérique de l'armée russe belligérante, divisée en service actif, en corps de réserve et en troupes locales, au commencement de la campagne, était ainsi répartie :

L'armée active se composait de 18 divisions d'infanterie, formant 216,000 à 250,000 hommes;

De 6 divisions de cavalerie, ou 28,000 hommes;

De 72 batteries d'artillerie à pied, ou 12,960 hommes et 864 pièces de canon ;

De 6 batteries d'artillerie à cheval, 720 hommes et 48 pièces de canon.

La réserve se composait :

De la garde du corps ;

Des grenadiers ;

De deux corps de cavalerie ;

Des 5me et 6me bataillons de dépôt des régiments d'infanterie, formant 120,000 hommes et 360 pièces de canon.

Et pour total général, en comptant les 120 régiments d'infanterie : 240,000 hommes et 360 pièces de canon.

Les troupes locales étaient le corps d'armée du Caucase, formé de 3 divisions d'infanterie et de 12 batteries d'artillerie à pied ;

Le corps d'armée d'Orenbourg, sur les frontières du Turkestan, composé de 4 bataillons ;

Celui de Sibérie, 4 batteries.

Environ 80,000 hommes et 280 pièces de canon.

L'armée russe régulière consistait donc approximativement, à la fin de 1854 :

En 30 divisions, ou 120 régiments d'infanterie ;

Et en 15 divisions, ou 60 régiments de cavalerie ; et formait avec la réserve et les dépôts :

628,000 hommes,

1540 pièces de canon.

A ces forces on peut ajouter 30,000 à 50,000 Cosaques de diverses dénominations, avec leur artillerie légère.

Il ne nous a pas été possible d'assigner le chiffre actuel et effectif des forces de l'armée russe au milieu des mouvements de troupes, des levées d'hommes successives, particulièrement dans cet instant de crise. Puisse notre cause, qui est celle de la civilisation, et a reçu déjà son baptême du sang le plus pur, être couronnée par la victoire ! Fasse le ciel que le carnage s'arrête, et que la paix vienne enfin cicatriser des blessures qui seront, hélas! trop longtemps saignantes!

Mais soit que nos armes, soit que la diplomatie triomphe, le cri général s'élève dans toute l'Europe : *Delenda est Carthago !*

Tout en observant de l'œil du tacticien l'arène déjà sanglante de la guerre turco-russe, je me laissais aller, du sommet du mont du Géant, à toutes mes réminiscences de la Fable et de la mythologie. Je regardais en arrière la Grèce et l'Asie, dont je venais de sillonner les poétiques rivages, et je contemplais avec curiosité ce Bosphore où avait passé la *génisse*, le théâtre des aventures de la nymphe Io, fille d'Inachus, aimée de Jupiter, et changée en génisse par la vengeance de Junon. Cette nymphe avait parcouru sous sa nouvelle forme une partie de la terre, et traversé les États de son père, de qui elle se fit reconnaître en traçant son nom sur le sable avec son pied ; mais toujours aiguillonnée par le *taon* impitoyable, elle avait été contrainte de se précipiter dans les flots, et n'avait trouvé de repos qu'après avoir passé le Bosphore à la nage.

Je découvrais sous mes pieds la dernière partie du canal que resserrent encore d'un côté les escarpements du mont Hémus, et de l'autre la chaîne des montagnes de la Bithynie. Je plongeais, à l'issue du canal, sur les roches Cyanées, célébrées par les poëtes sous le nom de Symplégades ou flottantes. C'était là le premier obstacle de ce périlleux passage qu'avaient rencontré les Argonautes. Ils ne s'y étaient risqués qu'après avoir, de l'avis de l'oracle, envoyé en avant une colombe, qui le franchit en y laissant sa queue ; ingénieuse allégorie d'une petite barque d'essai qui sans doute y avait perdu son gouvernail. Minerve, intervenant toutefois, accourut, et repoussant de la main gauche l'énorme rocher, donna avec sa main droite une impulsion si forte au navire, qu'à l'instant même il vola avec la rapidité d'une flèche. Je dus enfin abandonner ces chimères et mon observatoire ; je repris ma course bosphorienne, qui, dans tout son parcours, m'offrait, sous un soleil radieux, un panorama nouveau de palais, de kiosques, de fontaines, de jardins, de harems entrelacés de dômes, de minarets, de tours massives et de colonnes légères nées du caprice de l'architecture mauresque ; et à chaque pas, des vallées, des promontoires, des collines ombragées de lauriers, de cyprès ou d'aloès, formant des accidents imprévus, toujours gracieux, dont la beauté native est l'éternel péril et le désespoir de l'art.

Je repassai devant le palais grandiose de l'ambas-

sade russe, situé dans le haut quartier de Péra, et qui écrase de sa structure ambitieuse toutes les autres habitations. Ce palais est aujourd'hui désert et veuf de son ambassadeur. Les Européens de Péra et de Galata, qui n'ont point la gravité des Turcs, avaient apposé sur les murs une foule d'inscriptions burlesques, entre autres: *Hôtel à vendre*, *maison à louer*, *écuries des Russes*, *auberge des tyrans*, *camp retranché de Menschikoff*.

Je retrouvai, en accostant le pont du Sultan, la suite du diorama, qui ne s'arrête pas un seul instant, et qui déroule incessamment aux yeux la mer de Marmara, les murailles du sérail, la Corne d'or, le port, les Eaux douces, les faubourgs de Galata, de Péra et de Tophana; et, ne pouvant faire comme cet ambassadeur qui avait traversé les yeux bandés l'intérieur de Constantinople, je remontai en arrière, sans regarder de côté le labyrinthe de la ville, et je regagnai ainsi le champ des morts.

Je me donnai le lendemain les airs d'une promenade en équipage dans les murs de Péra. Ne pouvant décemment me faire traîner en *arabah* par des buffles, je montai dans un *talika*, voiture élégante et dorée, sans ressorts, attelée d'un cheval, qui me porta un peu rudement aux *Eaux douces*, dans la vallée de Kiathame, jolie rivière qui baigne des prairies, des jardins et des harems. C'est le Longchamp musulman, où les dames turques, le vendredi, se donnent

rendez-vous, et viennent étudier le langage des fleurs, c'est-à-dire le langage de l'amour et des mystères du cœur.

Pauvres femmes de l'Orient, elles en ont un qu'elles voudraient donner à celui qui jette le sien à cent autres ! Tristes et mystérieux harems, vous ne pourrez jamais murmurer votre histoire, qui, dans sa monotonie, a encore sans doute ses drames et ses catastrophes.

Pendant que le caïque léger vole en frémissant sur ces flots d'or et d'azur, peut-être une victime y est-elle précipitée par la main de son maître et seigneur, blasé, ennuyé de sa proie. Dans vos sanctuaires, la jalousie, la fureur et le désespoir s'agitent, et le despote ne va pas chercher le mufti ou l'uléma pour pacifier ces révoltes du harem. Le Bosphore est là, au-dessous, et ses abîmes cachent bientôt des vengeances pour favoriser les frivoles caprices d'un maître volage.

Vous aussi, Européens, défiez-vous du Bosphore et de ses écueils; vous qui n'avez point de harems, mais qui volez vers le plaisir qui vous fuit, craignez de suivre cette almée, cette bayadère, que dis-je, cette femme turque voilée, qui, elle-même délaissée par son mari, qu'elle déteste et maudit, et oubliant des devoirs violés par lui d'abord, vous offre une distraction passagère et périlleuse. Craignez de la suivre, une autre Marguerite de Bourgogne vous ferait trouver près du Bosphore une autre tour de Nesle.

Mais en ce moment le sultan, les pachas et le divan avaient d'autres soins que des harems, d'autres préoccupations que les prêtresses du plaisir.

La fermentation croissait à chaque heure ; le nom de *giaour* lancé contre les chrétiens se faisait entendre, et les Turcs demandaient tout haut la guerre, que la diplomatie arrêtait dans ses fils et ses réseaux, dont elle embarrassait et compliquait la question ; la guerre que la Turquie voulait entreprendre seule, et que le sultan, dans la position la plus fausse du monde, devait réprimer, quand partout elle allait se faire pour lui, *pro aris et focis.*

Les proclamations patriotiques se lisaient placardées sur les murailles de Constantinople, comme en 1848 elles couvraient celles de Paris et de Vienne, et des autres villes de l'Europe insurgée :

« Peuple musulman, nous descendons d'une nation » glorieuse, sans civilisation et sans ordre ; même bar- » bares, nous avons gouverné pendant des siècles des » tribus dispersées. Les Francs disent que nous sommes » aujourd'hui civilisés. Alors pourquoi nous fouler aux » pieds ? L'Angleterre, la France ou l'Autriche nous » ont-elles aidés? Pour nous donner la confiance dans » leur concours, dans les dernières révolutions elles » ont brûlé notre flotte. Fils des fidèles, nous étions » une race conquérante avant de savoir où étaient » l'Angleterre et la France. Nous avons pénétré dans » l'Europe centrale et avons assiégé Betels (Vienne).

» Toutes les provinces de la Russie méridionale étaient » à nous autrefois. Où est la Géorgie ? où est la Grèce ? » où est l'Algérie ? Nous nous sommes fondus comme » la neige. Mais nous avons combattu, et notre his- » toire est pure et non souillée. Nos chefs ici en ont » appelé à nous encore une fois pour la défense de nos » droits. Nous avons été conduits comme des trou- » peaux à la boucherie au camp de Schumla. Nous » avons abandonné nos maisons. Notre blé est encore » en herbe. Les Anglais nous indemniseront-ils, ou les » Français nous protégent-ils ? Non, nous n'avons pas » foi en eux. Ils sont dans l'intérêt de notre mortel » ennemi. Ils nous ont trahis avant de commencer. » Que sera-ce quand on l'aura fait ? O musulmans ! que » chacun de nous ceigne l'épée d'Osman et s'abreuve » à la coupe de la fatalité ! nous marcherons à la » guerre en ce monde, ou à un bonheur éternel dans » l'autre. Que le Tout-Puissant nous accorde la pros- » périté ; c'est en Lui que nous mettons notre espoir. » Allah ! »

A cette proclamation, l'armée avait répondu par cet anathème lancé contre leurs ennemis, le *salath ul khawf*, la prière militaire usitée au moment du combat :

« Que Dieu remplisse de feu leurs maisons, leurs » cœurs et leurs tombeaux, en punition de ce qu'ils » nous ont détournés des devoirs de notre culte. »

Le peuple avait répété tout haut cette maxime pu-

blique et religieuse : « Ou la gloire du triomphe, ou la couronne du martyre ! » (*Ya ghazy, ya schehhid.*) Enfin on avait entendu, comme pendant l'action, des musulmans chanter ces passages : « Combattons dans la voie du Seigneur ; » et d'autres avaient prononcé le nom de Dieu avec des vociférations affreuses : « Allah ! Allah ! Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » A ces hurlements vint se joindre un hymne patriotique, une *Marseillaise* composée récemment par Halis-Effendi, poëte turc, et qu'une troupe fanatique faisait retentir dans tout Constantinople.

Entre autres complots étouffés, on parlait de dix soldats étranglés et de quatre ulémas noyés dans le Bosphore. Le sultan devait immoler ses partisans les plus fanatiques, et la politique étrangère, en le forçant de punir ses propres sujets, lui prêtait un appui onéreux, non pas pour combattre les Russes, mais pour mettre Constantinople à l'abri d'un coup de main.

L'irritation avait surtout été excitée par le bruit d'un incident assez dramatique, dont je ne garantis pas cependant l'authenticité.

Un médecin européen avait été appelé à Schumla et avait obtenu la direction de l'hôpital militaire. Omer-Pacha avait remarqué des relations mystérieuses entre lui et les Russes. Il se tint sur ses gardes. Informé bientôt après que le médecin avait conçu le projet de l'empoisonner, il feignit une indisposition

et envoya chercher le docteur étranger. Celui-ci, après avoir examiné le prétendu malade, sortit pour préparer une potion qu'il vint présenter à Omer-Pacha. Le général en chef lui ordonna de la goûter le premier ; sur son refus, il la lui fit prendre tout entière, et comme celui-ci cherchait à s'échapper, il le força de rester dans sa tente pour juger de l'effet de la potion. Quelques heures après, le médecin succomba.

Cet épisode est moins dramatique et moins touchant que le trait historique d'Alexandre prenant lui-même une potion de la main de son médecin Philippe, et vidant la coupe en attachant ses yeux sur les siens, pendant qu'il lui lit la lettre où le médecin est accusé de vouloir l'empoisonner. Mais l'histoire moderne turque ne se pique pas de l'héroïsme des annales de la Grèce antique.

Je laissai Constantinople dans cette agitation fiévreuse, et repassai sous les murs du sérail, qui fuyaient au loin entre les minarets de Sainte-Sophie et d'Achmet, dont les dix flèches se perdirent par degrés dans l'espace, et n'en formèrent plus qu'une seule. Mon œil resta attaché sur l'unique minaret qui s'évanouissait insensiblement. Je m'arrachai avec peine à la vue de cet édifice, le dernier signal de cette ville extraordinaire, que le voyageur admire en entrant, maudit en séjournant, et toutefois poursuit de ses regrets.

Les Européens qui se sont condamnés et accoutumés à une existence exceptionnelle, tolérable dans le Levant par le seul mariage et la famille, une fois acclimatés, vivent résignés sous l'administration turque, pour eux toute paternelle, ou plutôt hors de son contact et de son influence, qui d'ailleurs est à peu près nulle.

L'édilité qui régit Stamboul n'a presque point d'action sur le quartier franc. Elle ne dirige, ni ne contrôle, ni ne surveille; elle ne prescrit ni ne prohibe. Elle n'exerce, ou le fait mal, aucune police des routes, des chemins et des rues, ni police sanitaire, ni industrielle, ni d'éclairage, ni de lieux publics ou d'établissements de répression, ni enfin de police morale, celle de la presse, c'est-à-dire de l'imprimerie et de la librairie. La police des incendies se fait, mais avec une volonté meilleure que les instruments destinés à les éteindre; car la ville a brûlé avant que le pompier soit à son poste: c'est l'incendie d'ailleurs qui la purifie et la renouvelle. La police des nuits est seule exercée pour la sûreté des rues, mais nullement pour le repos et le silence que troublent à l'envi les muezzins de leurs voix lamentables, les veilleurs (*bektchi*) avec leurs bâtons ferrés retentissants sur les cailloux et sur les tombes, et enfin les 50,000 cerbères de leurs longs glapissements.

Si l'administration reste ainsi passive et sans effet, elle n'impose non plus aux étrangers, qu'elle traite pa-

ternellement, de taxes ni de contributions, si ce n'est celle de 1 fr. 50 qui ne pèse que sur les boutiquiers. Encore est-elle nominale, et à peine exigible. On la laisse même s'accumuler pendant deux ans et plus. Les musulmans sont taxés à 15 francs par tête. C'est un des éléments du trésor du Grand Seigneur qui y puise jusqu'à ce qu'il soit à sec.

Toutefois la principale source de richesse pour le sultan est dans les *wakfs*, ou biens des mosquées, dont il a la jouissance.

La propriété, en Turquie, n'a point le caractère civil et politique dont elle est empreinte dans le reste de l'Europe. Elle fait partie du code religieux, et est par conséquent essentiellement religieuse. Chez les mahométans tous les biens sont consacrés aux mosquées ou à des fondations pieuses, et portent la dénomination générale de *wakfs* (1). Ces wakfs se partagent en trois catégories. La première comprend ceux des mosquées, formant en quelque sorte les biens ecclésiastiques de la nation; la seconde, les wakfs publics ou fondations affectées au soulagement des pauvres; la troisième, les wakfs coutumiers.

C'est toujours un sentiment religieux, un principe de piété et d'amour envers Dieu qui préside indistinctement à ces trois classes de wakfs, représentant les donations, les cessions, les consignations, l'abandon,

(1) Code religieux d'Ohsson.

le dépôt, enfin tous les actes de l'état civil européen.

Les wakfs des mosquées consistent dans les biens meubles et immeubles qui y sont consacrés pour leur entretien et la « subsistance des ministres qui les desservent. » Le fondateur qui dispose de ces biens, et en est le libre arbitre, les fait administrer par un officier, le *mutewelly* (ou régisseur), contrôlé par un officier supérieur sous le nom de *mazir*, auquel le premier rend un compte exact de son administration tous les six mois, ou une fois l'an. Les mosquées impériales pourvues de ces wakfs sont sous la surveillance des premiers personnages de l'empire. Mahomet II, Sélim Ier, Soliman Ier, avaient établi à perpétuité pour mazir, ou inspecteur des mosquées de leur fondateur, le grand vizir, et pour mutewelly un haut officier de leur hôtel. Tous les autres souverains avaient déféré l'inspection des mosquées et de leurs wakfs au chef des eunuques blancs et à celui des eunuques noirs du sérail.

Les revenus, qui excédaient toujours les dépenses ordinaires, avaient considérablement enrichi les wakfs des mosquées impériales. Il n'y en avait point qui n'eût 80, 100, ou 120,000 piastres de revenus annuels. Sainte-Sophie possédait plus d'un million de piastres. Dans les temps de crise, comme dans la guerre actuelle, « le sultan en dispose pour subvenir » aux besoins de l'État, mais c'est toujours à titre » d'emprunt, et sous l'obligation formelle du ministre

» des finances, qui s'engage, au nom de l'État, à la » restitution, comme étant la dette la plus sacrée du » sultan et de l'empire (1). »

Les wakfs publics sont des fondations ayant pour objet *le soulagement des pauvres et le bien général de la nation.* Ils se composent des hôpitaux, des écoles, des colléges, des bibliothèques publiques, des hôtels, des fontaines, des puits, des cimetières, des rentes constituées au profit des différents ordres de derviches. D'autres fondations, faites surtout par les pachas et les beys pour la défense de l'empire, sont employées aux réparations des châteaux, des forteresses, des places frontières. Les fondateurs disposent comme ils l'entendent de ces biens, dont la fondation et la régie sont établies sur les mêmes bases que ceux des mosquées. La donation en est faite par le bienfaiteur d'une manière absolue, ou laissée à la disposition arbitraire de l'administration de l'établissement, ou bien encore l'emploi et la destination en sont réglés d'avance par son auteur, qui y prépose un mutewelly particulier pour la régir d'après les conditions qu'il a prescrites lui-même. Les biens wakfs sont inaliénables, par le principe que « la propriété est censée, aux termes de » la loi, être transportée à Dieu même, et que les » hommes n'en ont que l'usufruit ou la jouissance. » La vente, la cession, l'aliénation d'un wakf est par

(1) Code religieux d'Ohsson.

» conséquent *invalide* et *nulle* (1). » Les mutewelly n'ont que le droit de les échanger, en cas de besoin, contre d'autres immeubles plus avantageux, ou pour le moins d'une valeur absolument égale. « Ces échanges » religieux, connus sous le nom d'*isstibdal*, sont ce- » pendant soumis par la législation civile à l'inspection » de l'État (2). »

Le wakf coutumier a le caractère distinctif suivant: « Le propriétaire d'un immeuble quelconque qu'il cède » à une mosquée à titre de wakf, continue à jouir de » son *propre* immeuble comme d'un don qu'il est » censé tenir de la générosité de la mosquée, et lui » paie une rente annuelle proportionnée à la valeur du » fonds (3). »

Les terrains du faubourg de Péra à Constantinople étaient un vaste vignoble, lorsque Mahomet II envahit cette capitale; il fut cédé par Bayezid II à la mosquée de sa fondation. Le cens qu'elle en retirait produisait annuellement 12,500 piastres.

Dans cette même rue de Péra, j'ai rencontré un de nos compatriotes, riche confiseur, qui a fait construire, il y a quelques années, une grande maison de pierre, où, défiant l'incendie, il fabrique et exploite son industrie et son commerce, que le musulman et le Franc savourent avec le même goût et les mêmes

(1) Code religieux d'Ohsson.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

délices. Eh bien ! cette maison il ne peut la posséder, et c'est à la mosquée, seule propriétaire du fonds, que le propriétaire de la maison paie le cens. *Elle* possède, *lui* n'en a que l'usufruit et la jouissance.

Il est vraisemblable que les institutions musulmanes en général vont se modifier, et subiront les vicissitudes que la guerre et l'influence protectrice des puissances alliées vont amener dans l'empire ottoman. Déjà le sultan Mahmoud, qui avait encouragé tout ce qui était étranger, et principalement ce qui était français, avec un enthousiasme qui allait jusqu'à dénationaliser, et même *tuer* le Turc, Mahmoud, le destructeur des janissaires, a transmis à son successeur Abdul-Medjid ses goûts et sa partialité pour les mœurs de l'Occident.

Mahmoud (1), le grand réformateur qui s'est efforcé d'assimiler les mœurs et les institutions de l'Asie à celles de l'Europe, avait, par cette institution même, sapé les fondements de l'islamisme, et laissé, en 1839, un trône chancelant à un enfant de seize ans, le plus incapable, par son âge et sa faiblesse de caractère, de s'y asseoir et de le soutenir au milieu des orages qui accueillirent son avénement. Au dehors, le monarque vassal, Méhémet-Ali, était en pleine révolte ; Ibrahim-Pacha, après avoir détruit l'armée turque, marchait à travers l'Asie Mineure sur Constantinople. Tous les grands pachas étaient sur le qui-vive, l'œil

(1) Extrait de documents anglais.

fixé sur cette proie. Si celui d'Égypte avait réussi, l'empire turc aurait disparu. Lord Palmerston résolut de le sauver, déjoua la politique française, forma la quadruple alliance d'où fut exclue la France, et força Méhémet-Ali d'accepter le traité qui fixait de nouveau sa position et limitait son pouvoir. Le jeune sultan aurait pu goûter un glorieux repos, s'il avait su en jouir avec dignité. Son empire était dans une allégeance douteuse; son autorité, affaiblie dans le cœur même de ses États, était sans force aux extrémités, et il avait perdu lui-même autant que gagné par l'intervention des puissances étrangères. Ne pouvant avoir beaucoup de confiance dans la sympathie des Russes avec qui la Turquie, dans les provinces du Danube, avait été toujours en guerre, il n'avait plus d'alliés et de force que dans la vieille population musulmane. Et pourtant le premier acte du règne du jeune sultan, après la solution de la question égyptienne, avait été d'offenser ce parti sous l'influence de Reschid-Pacha, en reprenant avec moins de déguisement et plus de mépris ces mêmes réformes qui avaient ébranlé le trône de Mahmoud. Entre autres le fameux *hatti-scheriff* (1) de Gulhané, ou *tanzimat*, donna aux chrétiens des priviléges inouïs, et en supprimant presque

(1) C'est-à-dire, *écriture noble*. Cette charte, la plus importante des temps modernes, fut solennellement publiée par le sultan Abdul-Medjid, le 3 novembre 1839, à Gulhané, jardin du sérail.

tous les droits de vie et de mort chez les pachas, proclama et sanctionna une sorte d'égalité politique et sociale dans tous les États de l'empire. En Europe, on se fit une fausse idée du tanzimat; on crut que c'était une simple réforme de costume et d'intérêts minimes, choquant sans nécessité les préjugés enracinés de la population musulmane. Mais à présent la question est mieux comprise, et il faut reconnaître sans aucun doute que c'est une des innovations les plus hardies et les meilleures, au moins pour l'intention, qui aient émané de l'ambition honorable d'un souverain. Le hatti-scheriff réduisit et assujettit les deux beys qui, dans les diverses parties de l'Asie Mineure, exerçaient une puissance sans contrôle de fait, et une domination de rançonnement et de pillage du caractère le plus offensif. Partout la centralisation, qui est un bienfait en Turquie au moins, fut mise en vigueur. Mais les suites n'en furent pas satisfaisantes au dehors. Les voyageurs se plaignirent que l'hospitalité ne s'exerçait plus dans les provinces éloignées, et la raison en était qu'il n'y avait plus personne pour l'exercer. La classe des grands seigneurs ayant été détruite, la politique du sultan avait été d'abolir les charges héréditaires, ces grandes sources de richesses et de grandeur dans les familles, et de créer autant que possible ce que nous appellerons ici une classe moyenne. Dernièrement, en Bosnie, où le tanzimat n'avait pas pénétré, il y avait eu une insurrection,

qui ne tendait pas à moins qu'à renverser les seigneurs féodaux.

Ce tanzimat est la clef et le principe du règne d'Abdul-Medjid ; comme il a commencé, il a continué. Pour supplément du hatti-scheriff parut le firman de 1852, qui admet la parfaite tolérance des cultes, acte glorieux, s'il eût pu être mis en exécution. La droiture des intentions sans vigueur est le trait principal de la politique d'Abdul-Medjid. De grandes et pompeuses déclarations, sans moyen de soutenir ces belles réformes, caractérisent le gouvernement turc sous le dernier et le présent sultan. Mais le grief des musulmans contre lui est sa nature antibelliqueuse. Il abhorre la guerre, et c'est cette même faiblesse dont lord Strafford de Redcliffe, qui a sur lui une influence personnelle illimitée, a abusé pour le maintien d'une longue paix sans gloire, et qui pouvait finir par être fatale aux intérêts de la Turquie. Le sultan, si doux et débonnaire à l'égard de ses sujets, n'est pas moins bienveillant envers les étrangers, surtout les Français. Un événement politique parti de Paris, et dont le contre-coup s'était fait sentir à Constantinople, avait amené le rappel de l'un des derniers ambassadeurs d'Angleterre à la Porte Ottomane. Au moment où il résignait ses fonctions, et prenait congé du sultan, celui-ci avait voulu le retenir en lui offrant une hospitalité honorable à sa cour, et une indemnité égale au traitement officiel de diplo-

mate. Le refus nòn moins délicat de ce dernier ne diminue en rien le trait de munificence toute royale d'Abdul-Medjid.

La conduite généreuse du sultan dans l'hospitalité accordée à Kossuth et aux réfugiés hongrois est peut-être due en partie à cette horreur pour la guerre et pour la peine de mort. On cite à cet égard plusieurs traits de clémence de lui ; mais il n'a pas toujours le pouvoir et le droit de grâce. C'est un fait remarquable que c'est le premier sultan qui n'ait pas massacré son frère. Ce dernier, Abdul-Azir, vit dans un dangereux voisinage du trône, et est regardé comme le chef du vieux parti turc. C'est en son nom que ce parti a conspiré récemment. Le complot ayant été découvert, et le sultan ne pouvant protéger les partisans de son frère, quinze imans, ou étudiants turcs, furent condamnés et tués à coups de flèches.

Tous les goûts d'Abdul-Medjid sont élégants et polis, et l'ont exposé au ridicule, même à la haine de plusieurs de ses sujets, encore trop incultes. Il est passionné pour la musique, mais c'est une passion malheureuse. Il a l'oreille juste, et peut à peine exécuter : après des études patientes et assidues, il n'est parvenu qu'à jouer un air sur le piano ; mais cet air unique sert dans toutes les occasions. C'est une marche que le sultan répète avec une complaisance inépuisable. On dit que lorsque Donizetti visita Abdul-Medjid et eut exécuté devant toute sa cour des airs

variés, le sultan se mit au piano, réclama l'attention du grand compositeur, et le régala en souriant de son éternelle marche. Il est d'ailleurs un protecteur ardent et éclairé des beaux-arts. Son grand objet aussi est la promotion de l'industrie dans le sens large de ce mot, contrairement à cette manie de la guerre que son père nourrissait, et qui le portait à en faire des préparatifs si considérables et si dispendieux. On sait avec quel esprit libéral il répondit à l'invitation des Anglais pour coopérer à la grande exposition industrielle de 1851.

La noblesse de son caractère a été souvent citée au point de vue de l'argent. Sa mère, la sultane Validé, qui mourut il y a deux ans, comme toutes les femmes des souverains turcs, avait accumulé de grands trésors dans le sérail. Elle laissa 400,000 livres sterling, ou 10 millions de francs à son fils favori Abdul-Medjid, et le sultan, au lieu de convertir cette somme énorme à des usages personnels, la versa dans le trésor pour le service de l'État. Ce désintéressement contraste avec la cupidité de tous ses serviteurs, les grands officiers chargés de l'administration de ses domaines, dont il ne peut parvenir à réprimer la vénalité.

Il est encore d'autres réformes qu'il ne saurait obtenir ; il n'avait pas réussi à mettre le costume à la mode. On rapporte qu'il y a peu de temps il introduisit la nouveauté d'une petite pointe à son fez. Les

vrais musulmans étaient outrés. Le scheik (*ul islam*) représenta qu'une telle coiffure était contraire au Coran, et le sultan dut se soumettre. Mais le lendemain il invita le chef de la religion à faire une promenade à cheval avec lui, et ils se dirigèrent vers le couchant. Le sultan montrait chaque objet au scheik, qui y faisait une grande attention avec la politesse la plus courtoise. Pour mieux voir, il avait étendu la main aux angles droits afin de protéger ses yeux contre les rayons du soleil. Le sultan, profitant de ce geste, donna un bon coup de fouet sur la main du saint homme, qui se rappela avoir objecté que le Coran défendait de porter des pointes aux bonnets. Cette leçon le corrigea, et la pointe fut rétablie sur le fez impérial. Par une interprétation non moins subtile du Coran, le sultan s'est mis en état de se livrer à son goût pour son vin favori, le champagne. Il est connu et avéré que son père était mort de l'abus de l'eau-de-vie, pour laquelle le sultan actuel a une aversion aussi salutaire qu'orthodoxe. Sa théorie est que le Coran défend le vin, mais que la tisane de Champagne n'est point comprise parmi les boissons illégales. Cette large interprétation a été hautement approuvée par les dames du sérail, avec qui Abdul-Medjid passait, avant les préoccupations actuelles, plus de temps que les soins du gouvernement ne devraient lui permettre. Doué d'un physique avantageux, mais d'une constitution peu robuste, il évite

les exercices d'un genre martial, et se plaît plus au jeu de l'arc qu'aux revues militaires. Son père avait eu le même goût, et son adresse dans le tir à l'arc et au fusil est attestée par les innombrables colonnes blanches qui s'élèvent autour des lieux de ses promenades et marquent la place d'autant de buts qu'il avait frappés. Mais cet exercice lui avait été fatal. S'étant blessé un jour, il avait continué l'abus des liqueurs alcooliques, auxquelles il était adonné, et l'inflammation de son sang envenimant la plaie, avait abrégé ses jours.

Le jeune sultan, qui possède un grand sens naturel, a été heureux dans le choix des hommes à qui il a confié la conduite de l'armée et de la marine. Il cherche l'élite des intelligences de tout pays, et il en résulte que la Turquie *protégée* n'a rien à craindre d'une campagne contre la Russie.

Nous avons dit que la cavalerie et l'infanterie ont été formées et sont commandées par des Français, et l'artillerie par des Prussiens. La marine, longtemps dirigée par le capitaine anglais Walker, l'est aujourd'hui par le conseiller d'amirauté Muschaner-Pacha, ou pacha étranger, le capitaine anglais Slade. Il commande un vaisseau de ligne, cinq frégates et un bateau à vapeur. Il chasse aujourd'hui sur la mer Noire les croiseurs russes d'Anapa, le seul port russe de la Circassie.

Ainsi le sultan n'a rien négligé pour former des

officiers et des ministres habiles parmi les indigènes. Chaque année il envoie en Europe une foule de jeunes gens pour leur instruction, les uns à Paris à l'école polytechnique, les autres à Liverpool pour le commerce, à Woolwich et à Portsmouth pour la construction des vaisseaux, à Manchester pour la fabrication des machines. Ces étudiants sont répartis également par lui entre la France et l'Angleterre avec un égal discernement et sans préférence exclusive. Il n'est d'aucun parti, ni français, ni anglais, et l'influence de lord Redcliffe sur lui n'est que celle d'un homme d'une grande habileté, d'une instruction profonde et d'une rigoureuse probité, et si c'était un Français doué des mêmes qualités, le sultan aurait en lui la même confiance.

Comme ministre des deux sultans réformateurs, Mahmoud et Abdul-Medjid, Reschid-Pacha, zélé partisan et ardent exécuteur des réformes musulmanes, trouve ici naturellement sa place.

De tous les hommes d'État de la Turquie (1), Reschid-Pacha est le plus connu dans l'Orient et en Europe, ayant organisé, sous le sultan Mahmoud, le corps diplomatique turc, et représenté lui-même la Porte dans les capitales des deux grandes puissances. Successivement ministre plénipotentiaire à Paris et à Londres, il y connut tous les diplomates et hommes d'État distingués, dont le commerce et les confidences l'initièrent aux fonctions de premier ministre ou de

(1) Extrait de documents anglais.

ministre des affaires étrangères. Élève du gouvernement, il reçut, chose assez rare chez les Turcs, une éducation fort soignée, peut-être même trop éclairée et trop brillante pour la civilisation de son pays.

Né à Constantinople en 1802, il perdit, encore enfant, son père, qui remplissait des fonctions auprès du sultan Mahmoud. Accueilli alors par Ali-Pacha, gouverneur de la Morée, qui avait épousé une de ses sœurs, il devint son secrétaire intime. Ayant été successivement grand vizir et, après sa disgrâce, commandant en chef de l'armée turque dans la guerre de l'indépendance grecque, ces vicissitudes politiques furent pour le jeune diplomate de grandes et utiles leçons, dont il paraît avoir heureusement profité ; car, lors de la mort de son protecteur et beau-frère, qui avait succombé à son échec décisif en Grèce, Reschid se fit connaître favorablement, et gagna la confiance générale. Il fut nommé à de hauts emplois bureaucratiques, et s'acquit par son talent comme linguiste à Constantinople, la protection du sultan Mahmoud. L'époque des réformes entreprises par ce chef énergique venait de commencer. Il avait anéanti les janissaires, et une fois affranchi de cette tutelle, il innovait en tout sens dans les usages et le costume musulman. Il trouva dans Reschid-Pacha une vive sympathie et un autre lui-même en théorie, c'est-à-dire un mauvais Turc et un bon Européen. Le sultan était à deux doigts de sa ruine. Battu en Grèce par la

politique, la Russie avait défait ses armées; ses flottes étaient détruites, et Méhémet-Ali, en Égypte, secouait le joug de l'allégeance. Dans sa détresse, il fut heureux de trouver une ressource et un moyen de réparer ses désastres, en apprenant de l'ennemi et en adoptant le système européen.

Des deux ministres en fonctions à cette époque, l'un était un vieillard usé, l'autre un dévot fanatique : Khossen-Pacha, singe imitateur de Talleyrand, trop complaisant et docile aux volontés du sultan, et Pertew-Pacha, qui, en vrai musulman, faisait une opposition systématique à tous les projets de réforme. Entre les deux, le jeune Reschid, ardent et ambitieux réformateur, se fraya aisément la route du pouvoir. En 1833, il rédigea ostensiblement le traité de Kutanich, auquel Mahmoud fut réduit par sa défaite à Konieh ; en 1834, il parut avec une grande représentation dans son ambassade à Paris et à Londres, où il résida pendant deux années entières. Ses prédilections théoriques pour les idées et le système général européen se confirmèrent par l'expérience de ses voyages. Il en revint ultra-réformateur. Pertew-Pacha, dans l'intervalle, était monté au poste de premier ministre, et avait appelé Reschid à Constantinople aux fonctions de ministre des affaires étrangères. Il se passa alors un événement étrange bien caractéristique de la politique orientale, et peu propre à diminuer l'aversion de notre innovateur pour le système turc.

C'est qu'avant le retour de ce dernier dans la capitale, Pertew-Pacha avait péri, condamné à être percé de flèches. L'ordre de sa mort avait été surpris à Mahmoud, pendant l'ivresse, par le parti de l'opposition. De ce moment, Reschid-Pacha rentra dans Constantinople sous de sinistres auspices ; mais à force d'habileté il surmonta le danger, et en agissant sur les remords de Mahmoud, il obtint le renvoi des meurtriers de Pertew, et s'assura un pouvoir absolu.

Dans l'Orient, la diplomatie est de l'intrigue ; or Reschid était un profond diplomate. Il se mit vigoureusement à l'œuvre d'accomplissement de tous les projets d'amélioration du sultan, malgré l'opposition des Turcs, qui se révoltèrent, et de tous les fonctionnaires conjurés et soutenus par l'intrigue soupçonneuse de la Russie. D'un autre côté, Méhémet-Ali, s'érigeant en zélé défenseur de la foi, ne cessait de mettre Constantinople à l'enchère. Impuissant contre tant d'obstacles, Reschid-Pacha, qui voulait avancer trop rapidement, sans trouver un appui au dedans ou au dehors, dut chanceler et tomber ; sa chute et sa disgrâce furent confirmées et achevées par son envoi en ambassade extraordinaire à Londres, sous le ministère Palmerston, pour contracter une alliance contre la Russie. Cette fois il étendit ses voyages, et visita l'Italie. C'est le premier musulman dont l'histoire parle comme ayant été reçu par le pape. En 1839 il était à Paris, où il excita une vive sensation.

Ce fut là qu'il apprit la nouvelle saisissante de la mort du sultan Mahmoud, et de la destruction de l'armée turque par les Égyptiens à la bataille de Nezib. Cette crise, qui affecta et éprouva les hommes d'État de l'Europe, fut aussi le moment et l'occasion du revirement de la fortune, si heureuse depuis, de Reschid-Pacha. Il se montra égal aux circonstances. Avant de quitter Paris il avait accompli cette quadruple alliance qui déjoua Méhémet-Ali, et à Constantinople sa flexible dextérité dépista tous ses compétiteurs prétendant aux faveurs du jeune sultan Abdul-Medjid. Il domina au divan, et de cette prépondérance résulta le hatti-scheriff de Gulhané, le tanzimat, ou réorganisation, qui devait sauver, mais qui, selon quelques écrivains, a brisé l'empire ottoman.

Il est inutile d'insister sur les autres actes de l'administration de Reschid-Pacha. De prime abord il prit de l'ascendant sur le sultan et sur lord Redcliffe, qui, depuis douze ans, en réalité, a gouverné la Turquie; et, malgré diverses intrigues, celle, entre autres, dans laquelle il fut vaincu et destitué par l'influence de son ancien antagoniste Rizza-Pacha, il a soutenu sa prééminence dans la politique de l'Orient.

Peu de temps après la proclamation du tanzimat, il revint à Paris, en 1841, comme ambassadeur, et depuis cette époque jusqu'en 1846, où il devint grand vizir, sa vie fut une suite de luttes contre Rizza-Pacha pour soutenir le nouveau système contre l'ancien

dans l'administration intérieure et dans la politique étrangère, pour sauver la Turquie et maintenir parmi les hommes d'État de tous les pays la théorie de l'équilibre européen, question de vie ou de mort, où la Turquie ne peut, sans l'ébranlement de l'Europe entière, être sacrifiée à la Russie. Cette lutte longue et obstinée entre Reschid et Rizza-Pacha contient, dans sa phase suprême et décisive, un épisode assez piquant, en même temps qu'elle révèle une crise du cabinet de Constantinople.

Rizza (1), en 1846, avait commencé à se compromettre dans l'esprit de sa royale maîtresse, la mère du sultan, la Validé, dont il avait excité la jalousie au point de la déterminer à renverser son volage amant. Ceci toutefois ne pouvait se faire sans la concurrence d'Abdul-Medjid, qui avait alors sa volonté à lui, et qui, dans un sujet aussi délicat, ne pouvait être très édifié de l'aveu des vrais motifs du changement de sa mère à l'égard du favori. Elle communiqua au jeune sultan les rapports qui lui avaient été faits sur la vie dissolue de son premier ministre, et l'engagea avec instance à s'en assurer lui-même par ses propres yeux. Abdul-Medjid voulut bien se prêter aux désirs maternels. Le haut fonctionnaire, après s'être déchargé des affaires du jour, avait coutume de se retirer dans l'un des kiosques situés sur les rives du Bos-

(1) Actuellement ministre de la guerre.

phore, et d'y passer la nuit en débauche. La matinée suivante était employée à en dissiper les effets, et le vendredi, jour du sabbat mahométan, l'orgie recommençait dans l'après-midi, et se prolongeait pendant la nuit. Un vendredi donc, de bonne heure, Abdul-Medjid prit son caïque et se mit à visiter tous les kiosques les uns après les autres. Cette tournée devenait ennuyeuse, et le temps se perdait à parcourir chaque jardin sans faire aucune découverte. Cependant, vers le soir, le caïque s'arrêta non loin d'un kiosque situé dans une vigne. Le sultan, fatigué de ses recherches, et ne voulant pas toutefois qu'elles fussent inutiles, envoya une personne de sa suite avec l'ordre de lui rapporter, à minuit, ce qu'il aurait vu; puis il se retira dans son palais à demi rassuré sur le caractère moral de son ministre. Le messager, en effet, trouva Rizza avec d'autres dignitaires, le verre à la main, entouré d'almées et de danseuses, occupé très énergiquement à se délasser du poids des affaires de l'État. La société, étourdie et prise de vin, accueillit avec acclamation le nouveau venu, à qui l'on fit fête pour se tenir en haleine et s'encourager à de nouvelles libations. L'espion but lui-même, et copieusement, et ce ne fut qu'à minuit qu'il se souvint des ordres qu'il avait reçus. S'esquivant alors sans être vu, il se rendit d'un pas chancelant au palais, où le sultan l'attendait avec impatience. L'explication qu'il donna était inutile; son état parlait assez pour lui-

même. Le lendemain Rizza-Pacha fut destitué, Reschid nommé vizir, et la réforme fut à l'ordre du jour.

Reschid-Pacha est, à proprement parler, positivement un homme d'affaires, dont il possède les qualités, l'activité et la finesse. S'il a une faiblesse, c'est l'amour de l'argent; mais c'est un péché véniel dans un pays vénal comme la Turquie. Il est généralement regardé comme un instrument de lord Redcliffe, et ce qui le fait croire, c'est que le ministre anglais, qui estime le ministre turc non-seulement comme homme d'État, mais surtout comme honnête homme, est parfaitement d'accord avec lui sur ce point, que l'Europe, et principalement la Turquie, ne peuvent être gouvernées et sauvées que par la diplomatie. L'une des causes de la faveur de Reschid auprès du sultan actuel a été jusqu'ici son aversion pour la guerre, et cette disposition conforme du souverain et du ministre n'est que trop prouvée par la lenteur des négociations récentes qui ont donné jusqu'au dernier moment à la Russie de tels avantages sur sa rivale. Le parti musulman, qui demandait dernièrement la guerre, et l'a obtenue, appelait ironiquement Reschid-Pacha poëte. Poëte ou non, certes il n'a ni le feu ni la passion de la poésie. Ce qui lui donne, au contraire, de l'ascendant sur le Turc, avec qui il est dans une lutte perpétuelle, c'est un sang-froid de glace, un stoïcisme imperturbable.

Comme réformateur partisan du système européen

et proscripteur des institutions musulmanes, entre autres la polygamie, il prêche d'exemple, et se borne à une seule femme. C'est une vertu dont on lui fait un juste mérite. Sous le rapport de l'instruction, Reschid-Pacha parle et possède dans la perfection les langue et littérature françaises, est très versé dans l'histoire, et est bon logicien. Il est sociable, et quoique d'un accès difficile dans son palais fermé par un essaim de cerbères, ces suisses musulmans qui n'ouvrent sa porte qu'à une pluie dorée de baxschis, il est fort affable, et surtout d'un commerce extrêmement doux à l'égard des chrétiens. M. Bianchi, ancien secrétaire du ministre des affaires étrangères de France, et orientaliste distingué, peint en ces termes son caractère politique, qui se complète par cette citation :

« Reschid-Pacha est non-seulement, par la célébrité » européenne de son nom, le premier homme d'État » de l'empire, mais il est encore sans contredit le » vizir qui a rendu le plus de services au pays et à la » civilisation.

» Parmi ces bienfaits on peut énumérer l'acte con- » stitutionnel de Gulhané, l'institution des quarantai- » nes, l'établissement des postes, l'abolition des mono- » poles, la réorganisation de l'armée, la réforme de la » monnaie courante, la création de l'université, et sur- » tout le *tanzimat*, la plus grande et la plus radicale » de toutes les innovations de la constitution turque, » laquelle accorde la tolérance religieuse à tous les

» sujets du sultan, soit qu'ils appartiennent au culte » de l'État, soit qu'ils adorent le Dieu des chrétiens. »

Dans les circonstances actuelles, le portrait historique de l'empereur de Russie, comme pendant à celui d'Abdul-Medjid, offre surtout un intérêt d'à-propos.

Nicolas (1), autocrate de toutes les Russies, naquit en juillet 1796. C'est le troisième fils de l'empereur Paul, par sa seconde femme, princesse de Wurtemberg. Des deux côtés il est plus Allemand que Russe, et comme il a épousé une princesse allemande, la sœur du présent roi de Prusse, l'élément russe est infiniment petit dans le sang de l'héritier actuel du trône des czars. On sait peu de chose de l'éducation de l'empereur; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'a pas été élevé comme le successeur présomptif de son père. Son éducation avait été moins russe qu'allemande, circonstance qui, lors de son avénement inattendu, et au moment où sa politique devait être éminemment russe, fut un grand obstacle à sa popularité. Il ne savait pas, dit-on, et ne sait pas même maintenant écrire une lettre en russe. Ses maîtres furent allemands, savoir : le général Eamsdorf dans l'art de la guerre, pour lequel le jeune prince développa du goût et de la capacité ; le célèbre professeur Adelung et le conseiller de collége Storch, dans la science poli-

(1) Extrait de documents anglais.

tique, qui s'est fortifiée, sans aucun doute, des instructions des ministres de l'empereur Paul dans le système russe traditionnel, où l'empereur Nicolas s'est montré un adepte si profond.

La musique fut aussi une branche d'éducation dans laquelle l'élève impérial fit quelques progrès; car il atteignit la composition, et les Russes applaudissent certaines grandes marches, œuvres de l'empereur Nicolas.

Après la paix de 1815, le futur empereur ne tarda pas à être connu des cours de l'Europe. Il visita l'Angleterre en 1816, et habita une maison de Stratford-place, à Londres. L'immense prestige qui s'attachait alors à tout ce qui était russe, particulièrement à un frère d'Alexandre, le fit accueillir avec enthousiasme de la société anglaise. C'était un beau jeune homme qui figurait avec distinction dans la walse, et faisait pirouetter les beautés anglaises avec un mouvement plus rapide qu'elles ne l'avaient appris.

A la fin de 1816 il retourna en Russie, et employa l'année suivante à parcourir en voyageur curieux les vastes domaines de son frère, en s'instruisant de tout ce qui concernait l'armée, le commerce et la politique dans chaque province. Il se maria en 1817. L'impopularité de son mariage fut diminuée par la promptitude quelque peu scandaleuse avec laquelle l'impératrice consentit à abandonner le luthéranisme pour l'exclusive et jalouse Église grecque. De ce ma-

riage sont issus quatre fils, qui ont reçu les quatre noms des quatre fils de Paul : Alexandre, Constantin, Nicolas et Michel, et trois filles, dans l'établissement de chacune desquelles entre une alliance allemande. L'empereur Nicolas est le souverain régnant qui a le plus de petits-enfants ; il en compte treize. De 1817 à 1825, Nicolas semble s'être adonné presque exclusivement aux occupations militaires, et c'est à ses efforts surtout que son frère Alexandre doit le maintien de la force de l'armée russe. Pendant cette période son caractère s'était développé, et sa hardiesse, sa fermeté, ses qualités essentiellement martiales l'avaient rendu naturellement populaire chez un peuple encore rude et peu civilisé ; aussi, dès la première occasion, il fut en état de monter sur le trône.

Il est inutile d'entrer dans l'histoire secrète de son avénement, et de réveiller les soupçons auxquels donne lieu une étonnante révolution. Nous rapporterons les faits comme ils ont pu transpirer dans le monde.

Alexandre mourut subitement en 1825. Son testament, proclamé devant le peuple, léguait le trône à Nicolas, attendu que l'héritier présomptif, le grand-duc Constantin, avait renoncé à cette dignité. Constantin lui-même confirma cette renonciation, et offrit son allégeance à son jeune frère Nicolas. Alexandre était mort, dit-on, de la maladie impériale (particulière aux souverains de la Russie), et nulle explication rationnelle n'a encore été donnée par les écrivains et

diplomates russes, de l'abdication de Constantin. La mésalliance de ce prince, marié en secondes noces à une Polonaise, explique en partie cette renonciation au trône, qu'Alexandre avait exigée de lui pour prix de son consentement. Qu'il suffise d'ajouter que Nicolas avait atteint le trône, mais non sans une lutte qui justifie sa prétention à maintenir que non-seulement il en hérita, mais qu'il le conquit, et le tient par droit de naissance et de conquête. Une vaste conspiration ostensiblement tramée contre les deux grands-ducs, pour porter Constantin sur le trône et en exclure Nicolas, éclata à Saint-Pétersbourg à la nouvelle de la mort d'Alexandre, et l'événement prouva que l'insurrection s'était étendue au loin, et avait des ramifications systématiques dans tout l'empire. L'audace personnelle de Nicolas vainquit la révolte. Les troupes se réunirent sur la grande place de Saint-Pétersbourg, criant en tumulte à la trahison, demandant Constantin et la constitution, croyant, dans leur ignorance, qu'en criant à la *constitution*, ils criaient le nom de la femme de Constantin. Ce fut un de ces moments où un seul homme décide de tout, et Nicolas fut digne de la circonstance. Ayant entendu de son palais ce qui se passait, il fit venir à sa porte une voiture ouverte, dans laquelle il se jeta, et ayant ôté son sabre et toutes ses autres armes, il se fit conduire à la place où les troupes demandaient un chef. La voiture s'offrit aux yeux de l'armée insurgée, qui fut frappée de la figure

martiale du grand-duc. Il se tenait droit et debout dans la voiture, qu'il fit arrêter au milieu des troupes, saisies d'une stupeur générale. Il croisa les bras, et regarda d'un air farouche l'armée rangée en ligne, et de cette voix de tonnerre si bien connue et redoutée, il donna l'ordre de déposer les armes. L'effet fut magique. L'héroïsme vainquit la révolte, les troupes se dispersèrent; la capitale resta au pouvoir de Nicolas, et l'insurrection se dissipa. Il témoigna en ce moment un vif intérêt pour Constantin, et le succès fut d'autant plus grand et rapide, qu'il ne paraissait point agir pour lui-même. Il prêta le serment de fidélité à son frère, et l'imposa aux troupes et aux grands fonctionnaires. Il fit arrêter les chefs de la conspiration, qu'il envoya expier leur trahison dans les mines et les cachots de la Sibérie. Il y eut alors une apparence d'interrègne, qui se termina en décembre 1825, dans l'année de la mort d'Alexandre, au moment où l'empereur Nicolas proclama devant la Russie et l'Europe un manifeste dans lequel il relatait ces divers événements, et annonçait que *son règne était commencé.*

A ce point de sa carrière, son caractère changea. Son nouveau titre fut conquis dans un baptême de sang, car le sang fut versé le premier jour de son règne, et il sembla depuis affecté moralement par les scènes où il avait passé. Il serait peut-être plus correct de dire, non pas que son caractère avait changé,

mais plutôt que sa première nature s'était prononcée. Après tout, le gracieux et affable grand-duc, toujours hardi et concentré en lui-même, n'existait plus ; le mystérieux, le réservé, l'inflexible empereur Nicolas parut en 1826 ce qu'il a toujours été depuis. Il saisit les rênes du pouvoir d'une main vigoureuse, et l'empire vit bientôt que la faible administration qui avait caractérisé la dernière partie du règne d'Alexandre était passée. Nicolas avait dans ce temps complétement résumé et maîtrisé la science de la machine vaste et complexe du système du gouvernement russe. Du premier coup il commença sa carrière toute de conséquence et de principe, celle de comprimer et d'étendre la puissance dont il avait hérité, et de poursuivre sans relâche, au prix de tous les sacrifices, les plans traditionnels de la politique russe à l'Orient et à l'Occident.

L'empereur Nicolas n'est pas un homme d'une grande capacité intellectuelle, et les résultats de son règne ne sont pas dus à son propre génie, mais à la sagacité et à la persévérance des diplomates confédérés, qui poursuivent avec enthousiasme ce même système. L'empereur, de fait, est un homme d'un esprit étroit, mais il représente admirablement, et a une figure imposante dans les cours étrangères. Il est précisément de cette classe d'esprits qui se laissent inévitablement, quoique peut-être sans le savoir, gouverner par les autres. Il est d'ailleurs fanatique, et a une foi aveugle dans sa mission, celle de soutenir le

système despotique en Europe, s'il y a une tendance à ce que l'Europe devienne cosaque plutôt que républicaine, et cette protestation il l'a manifestée dès son avénement.

Nicolas s'est trouvé engagé dans des guerres à l'aurore de son règne. En 1826, une guerre avec la Perse a éclaté sur une provocation bien ménagée, et enfin, après deux années de combats prolongés avec intention, grâce à l'or de la Russie, auxiliaire tout aussi puissant que ses troupes, la Perse a été complétement vaincue et épuisée par la nécessité de payer les frais de la guerre, c'est-à-dire 18 millions de roubles, ou 90 millions de francs, indépendamment d'une extension de territoire.

Le second acte de l'empereur fut la guerre en 1828 et en 1829 contre la Turquie, terminée après une foule d'actions éclatantes, par la bataille de Schumla, qui valut à la Russie un accroissement territorial et de grands avantages commerciaux au détriment du commerce anglais dans cette partie du monde. Pour cette guerre, la Russie frappa l'ennemi d'une nouvelle taxe de 10 millions de ducats. Puis vint l'insurrection polonaise, lutte dans laquelle Nicolas lui-même prit la part d'un général actif et infatigable; et la Pologne ayant été effacée de la carte par l'ukase de mars 1832, *l'ordre régna à Varsovie*, comme l'empereur l'annonça à l'Europe. Puis arriva la guerre avec la Circassie, et les Circassiens sont encore invaincus.

Quand ils furent attaqués pour la première fois par la Russie, ce n'était qu'une poignée d'hommes ; depuis ils ont formé une nationalité qui acquiert chaque jour de nouvelles forces par la jonction des Cosaques. Dans les combats contre les Circassiens, des milliers de Russes tombent annuellement et sont remplacés par d'autres milliers avec cette promptitude que peut commander le seul despotisme. La Russie et l'Angleterre ont été souvent alliées. Dans la guerre de Syrie particulièrement, lorsque l'empire turc chancelait et qu'Ibrahim-Pacha, à la tête de l'armée de Méhémet-Ali, marchait sur Constantinople, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse (la France exceptée) intervinrent, sauvèrent le sultan, et imposèrent des conditions au trop puissant Pacha, dont la force et le prestige avaient été détruits par sir Charles Napier à Saint-Jean-d'Acre.

Cependant, l'empereur Nicolas, malgré son infatigable diplomatie dans toutes les cours et dans tous les journaux de l'Europe, et sa constante intervention dans les démêlés en Grèce, en Danemark, en Allemagne et dans les provinces chrétiennes turques, ne prit, aux yeux de l'Europe, cette attitude dont il est si jaloux, qu'après la révolution de 1848. Ce fut alors qu'il put jouer enfin son rôle, affronter le républicanisme, et effectuer une réaction. Ce fut lui qui sauva l'Autriche en triomphant pour elle de la Hongrie. Les suites et les circonstances de cette intervention pré-

pondérante se voient et éclatent aujourd'hui. Leur complément est l'invasion des principautés danubiennes.

Pendant les intrigues de cette politique extérieure si active, l'empereur a continué son œuvre, tandis qu'au dedans son administration a continué d'être, en tout temps et en dépit de toutes les distractions, extrêmement vigoureuse et énergique. Quel est le fond de sa pensée dans cette guerre où il dépense ses hommes et son or? Cache-t-elle plus que des projets d'ambition personnelle et nationale? Nourrit-elle un *principe*, celui de la rénovation politique générale, le rétablissement de la monarchie universelle, absolue et légitime, en vertu du *droit divin?* C'est une énigme encore, ce sont des mystères profonds qui échapperaient à la sagacité même d'un Talleyrand. Quel que soit le but, simple ou double, le czar proclame sa détermination fanatique dans ces deux mots : *épée à la main* et *croix dans le cœur*.

Quant au portrait physique de l'empereur Nicolas, quelques écrivains anglais flatteurs n'ont pas craint de maintenir que ce prince est le type sublime de la beauté masculine. Il est certain qu'il est doué d'une grande force physique, et c'est sans doute cette vigueur qui le met en état de résister à de vastes travaux, en se suffisant à lui-même comme son propre ministre, et à ses rapides et mystérieux voyages comme son propre espion.

Sa visite à Londres en 1844, visite qui fut une énigme pour le peuple anglais, et un mystère pour toute l'Europe, n'en est plus un aujourd'hui pour le monde politique, pour lequel l'objet de ce voyage est manifeste et flagrant. Le czar venait murmurer à l'oreille de la reine Victoria un projet que le papier eût trahi, le plan tracé et arrêté de spoliation d'une nation amie. Sans doute au bas de la carte revisée de l'Orient il avait marqué dans le nouveau partage, parmi les possessions anglaises, la terre promise de l'Égypte. Mais le cabinet de Saint-James sort pur de cette épreuve dans l'éclat des documents qu'on vit plus tard éclore. La visite de l'empereur à Londres ne fut d'ailleurs qu'un éclair : il n'y resta qu'une semaine ; ce qui fit dire à M. Disraeli que l'alliance anglo-russe était accomplie avant que l'arrivée de l'empereur fût bien connue. Le bruit courut alors qu'il était venu en Angleterre pour détacher la reine Victoria de ses relations trop amicales avec Louis-Philippe, et lui montrer une correspondance privée qu'il avait eue avec le roi des Français, et où les projets de Louis-Philippe étaient imprudemment dévoilés. On se souvient que l'*entente cordiale* ne survécut pas longtemps, et l'opinion qu'une alliance russe devait résulter de cette visite fut confirmée par ce fait, que l'empereur, à son départ, avait embrassé la reine d'Angleterre. Il embrassa même le duc de Wellington : c'est une formalité nationale russe que

l'empereur avait apportée avec lui, et dont il fut prodigue. Malgré cette cordialité apparente, l'expression de sa physionomie n'en est pas moins dure, et capable de glacer toute gaieté. C'est de la bouche qu'il sourit et non des yeux. Il n'est pas favorable aux émigrations de ses sujets, qui, pour voyager au dehors, doivent acheter 500 francs un passeport valable pour quelques mois, et limité pour les lieux comme pour le temps. L'autocrate encourage néanmoins les intelligences et les artistes de tout pays, de toute race et de toute religion. Il est remarquable que les officiers protestants dominent surtout dans l'armée, et sont investis du commandement des troupes dans la cause de l'Église grecque, qui semble avoir également passionné et fanatisé les populations intéressées à sa suprématie. L'empereur lui-même paraît convaincu qu'il est dans son droit, d'après la formule finale de son dernier manifeste :

« Seigneur, j'ai confiance en toi, pour que je n'aie
» pas à rougir dans l'Éternité. »

Le czar Nicolas semble avoir adopté et inscrit sur ses étendards cette double devise, ou ces deux proverbes russes :

« Il a quitté le bord, mais n'a point encore atteint la rive opposée. »
« Je m'assieds sur le rivage et j'attends le vent (1). »

(1) Von einem Ufer abgefahren und noch nicht am andern gelandet.

Ich sitze am Ufer und warte auf den Wind!

Cependant aux yeux de l'Europe entière, une sorte de vertige semble pousser ce prince dans une voie d'erreur, où il est précipité par ses conseillers et ses ministres, avides, dit-on, d'une rénovation politique et sociale. Le dégoût de l'absolutisme, l'assujettissement des familles voyageant au dehors, toujours sur l'alerte et dans la crainte de la confiscation de leurs biens, si elles sont en retard d'un jour pour rejoindre leurs foyers, les mesures arbitraires au dedans par lesquelles l'empereur prive la noblesse russe de ses priviléges, de ses droits de propriété et de sa liberté individuelle; cette domination, en général, tracassière et vexatoire, constamment tendue, amèneront quelque jour une catastrophe impériale, et peut-être une révolution dans l'empire. Daigne aujourd'hui le ciel bénir nos armes, et que l'épée tirée par la France pour la liberté de l'Europe, soit remise en son fourreau, afin de prévenir l'effusion nouvelle des flots d'un sang précieux qui a déjà trop coulé! Puisse la paix, que nulle puissance humaine n'a le droit de troubler impunément, être enfin rendue au monde (1)!

Je partais pour la terre des Pharaons, qui devait compléter avec tant de bonheur ma visite à Athènes et à Constantinople. Notre navigation fut rapide et toujours pittoresque, par le passage varié des Spo-

(1) La première partie de ces documents sur le czar Nicolas est empruntée au *Voyage dans la Russie méridionale et en Crimée*, par Demidoff.

rades, que l'on parcourt, que l'on tourne et côtoie avec des sinuosités incessantes, comme par la composition et la bigarrure des voyageurs à bord. Au milieu des harems flottants, de Grecs au profil ancien, des femmes grecques à la physionomie régulière et à l'œil vif et coquet, héréditaire des anciennes Laïs, parmi les essaims de Turcs protégeant de leurs regards jaloux leurs femmes voilées, étendues sur leurs couches moelleuses et leurs divans mobiles, d'Arméniennes à la face découverte, et d'Européennes transplantant leurs tentes de Constantinople au sérail d'Alexandrie, entre ce peuple de passagers, se distinguait et s'élevait une tête noble et fière, celle d'un pacha, du pacha de Varna : une escorte de suivants, d'esclaves et de soldats armés l'accompagnaient, étudiant, épiant ses mouvements, son geste ou le signe de son sourcil. Aucun ornement extérieur ne révélait son rang, aucun insigne ne commandait l'obéissance qu'à ses affidés. Le seul tarbousch, dans un costume européen, trahissait la nationalité turque du grave personnage. Il se mêlait aux autres passagers, et s'asseyait à la table d'hôte, non point à la turque, mais à l'européenne, et se servait, peu adroitement il est vrai, de la fourchette et du couteau. Après le repas, il revenait sur le pont, où les domestiques lui apportaient le café et le chibouck, qu'il fumait avec un silence imperturbable. Quelquefois un prêtre musulman, coiffé du turban antique, venait s'asseoir à ses

pieds, lui prenait la main, conversait avec lui d'un ton familier et à la fois servile. Vers six heures du soir, la première de la nuit dans tout l'Orient (1), un esclave s'approchait, et, debout devant le pacha, entonnait, pendant une heure mortelle, un chant religieux arabe d'une monotonie soporifique. Cette musique vocale, mariée au roulis du bâtiment, nous berçait et nous invitait au sommeil; ensuite, le pacha se levait faisant trois pas de long en large, puis descendait gravement, escorté d'une moitié de sa garde, au fond de sa cabine. Qui eût jamais reconnu à de tels signes dans ce grave personnage, un soldat, un guerrier? C'était pourtant bien le pacha de Varna, envoyé par le Grand Seigneur à la défense de Smyrne, et pour l'extermination du terrible Jan-Kanterdji et de ses vingt brigands, dont la tête avait été mise à prix par le consul général de France à Smyrne. C'était lui qui descendait dans l'île avec tout son équipage de guerre, et qui eut depuis l'honneur de purger le pays de ce nouveau Cacus argien.

Nos deux jours de navigation jusqu'à cette station qu'on voit deux fois en allant à Constantinople et au retour (*bis repetita placent*), furent bercés, sous le toit consulaire, des souvenirs du collége et de Paris; les deux autres jours, jusqu'à notre destination, Alexandrie, furent variés par une prome-

(1) L'heure des musulmans commence au coucher du soleil.

nade délicieuse entre des bouquets fleuris d'îles et d'îlots, les plus odoriférants et les plus classiques, entre autres Cos, la patrie d'Hippocrate, qui refusa l'or et les présents d'Artaxercès, pendant cette peste tristement célèbre, qui, vomie de l'Éthiopie, parcourut l'Égypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et fut introduite au Pirée par un vaisseau marchand : « Je n'ai ni besoin ni désirs, répondit ce grand homme au grand roi, et je me dois aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. » Rhodes, dont le colosse s'est abîmé sans laisser une trace de la septième merveille du monde. Cette statue colossale avait été élevée par les Rhodiens à Apollon, en reconnaissance du secours que ce Dieu leur avait envoyé par Ptolémée Soter contre Démétrius Poliorcète, faisant le siége de l'île. Par une générosité vraiment chevaleresque , ce prince, après avoir levé le siége, donna aux Rhodiens toutes les machines de guerre qu'il avait vainement employées contre eux. Les produits du colosse abîmé soixante ans après J.-C., et exhumés, chargèrent sept cents chameaux. Si Rhodes a perdu sa merveille, elle possède encore des antiquités très précieuses, et surtout des vases grecs, dont quelques-uns sont fort anciens, d'une argile épaisse et rouge, et d'autres ressemblant aux amphores archaïques de Vulci. L'un d'eux représente un jeune homme nu avec le chitou et le peplos, et d'autres personnages derrière portant les talaris chitous et les pepli.

D'ailleurs la jurisprudence navale, la loi rhodienne, a subsisté plus longtemps que le colosse ; elle respire la sagesse, la justice et l'humanité, témoin le jugement de Cicéron : « *Rhodiorum usque ad nostram memoriam disciplina navalis et gloria remansit.* » (*Pro lege Manilia.*) Toutefois ces fleurs de l'antiquité cachent de terribles écueils. C'est vraiment un plaisir de voir, et surtout de se rappeler dans le port comment le passager a glissé dessus et entre ces myriades de récifs, sans errer autour d'une Ithaque ; ce plaisir est mêlé toutefois du regret de n'avoir pas eu la plus modeste odyssée. Cependant, honneur et reconnaissance aux capitaines du Lloyd autrichien, qui, depuis Trieste jusqu'à Alexandrie, nous ont épargné cette gloire périlleuse !

Après Scarpento, nous entrions librement dans la vaste Méditerranée, et nous voguions à pleines voiles, poussés par les vents éthésiens, vers l'antique et éternelle Égypte.

ÉGYPTE.

L'Égypte ! cette terre contemporaine du peuple de Dieu, associée aux phases des temps mosaïques, la patrie de transition des Hébreux, la patrie d'adoption de Joseph, l'asile de l'enfant-Dieu, je la touchais enfin de mon pied voyageur. J'abordais aux lieux que le héros macédonien avait immortalisés en fondant sur le roc africain un port et une route entre l'Europe et les Indes, tant l'œil perçant du génie ancien devançait les siècles et les besoins futurs des peuples. Je foulais cette terre que le héros français, l'Alexandre moderne, était venu régénérer de sa pépinière de savants. L'expédition d'Égypte, sur les traces d'Hérodote, de Strabon et de Diodore, contemplant ses reliques grandioses, remontait le Nil et sa longue vallée de ruines, interrogeait les temples, les obélisques toujours debout, et fouillait d'un œil curieux, d'une main intelligente et légère, au milieu d'une population apathique et indifférente à ses trésors, chaque grain de sable du Pactole égyptien, chacun de ces débris immortels, vainqueurs du temps et des hommes mêmes (1).

(1) Un pacha voulut miner et bombarder les murailles d'u

C'étaient les armes françaises qui devaient accomplir cette conquête scientifique.

L'expédition d'Égypte, à l'époque de son armement, était encore un mystère pour la France, où l'on préparait l'équipement d'une flotte dont on ignorait la destination. Elle était cependant assez considérable, et surtout complexe. Elle consistait en 380 bâtiments sur lesquels s'embarquèrent 30,000 soldats, ainsi que 23,000 autres personnes appartenant à l'état-major, à l'administration, l'élite des savants, un essaim de femmes et d'enfants de marins, formant ensemble 53,000 personnes, sous la conduite du général Bonaparte, jeune, heureux et vaillant. Et, *juvenis* et *victor*, c'était Scipion qui courait vers l'Afrique.

Partie de Toulon, la flotte vint s'emparer de Malte (1) : prompt et brillant trophée, précurseur de la conquête d'Égypte, qui entraîna l'abolition de l'ordre des chevaliers, et la possession de toutes les richesses de l'île. Les six mille Français laissés en garnison remplacèrent les six mille Maltais et les prisonniers musulmans embarqués à bord de la flotte, qui fit voile pour Alexandrie.

Le 13 de mouharrem 1213 (1798) à trois heures

temple situé entre la première et la deuxième cataracte. Les boulets et le despotisme du pacha retombèrent sans force et sans effet. *Imbelle sine ictu.*

(1) *Les Français en Égypte*, par un chrétien du pays. Revue rétrospective.

après midi, la flotte française se présenta devant la ville, qu'une apparition si soudaine jeta dans une vive agitation. Seid-Méhemmed-Kerim, douanier et gouverneur, sur l'information préalable donnée par des parlementaires détachés de douze vaisseaux anglais qui avaient paru devant le port d'Alexandrie, avait déjà, le 1er mouharrem 1213, prévenu Muhrad-Bey, chef des mamelouks, et l'alarme s'était répandue au Caire. Sans attendre la réponse du divan, les habitants d'Alexandrie, plus braves que prévoyants, avaient résolu de défendre la ville ; mais cette tentative resta sans effet. La citadelle d'Alexandrie, le plus fort boulevard de l'Égypte, ne possédait qu'un baril de poudre. Cependant, Ibrahim-Bey, Muhrad-Bey et autres, les ulémas et les cadis, tenaient conseil au Caire, et il avait été arrêté que l'arrivée des Français serait notifiée à Constantinople, où un Tartare fut expédié. Mais ce fut, suivant le proverbe arabe, pour apporter de la thériaque du pays de l'Irak (1).

Pendant la délibération, qui dura cinq jours, l'armée française agissait, donnait l'assaut, et s'emparait des portes d'Alexandrie. Muhrad-Bey partit du Caire après la prière du vendredi, le sabbat des musulmans, et vint camper à Djssr-Aouad (le Pont noir). Il avait

(1) Ce proverbe, emprunté au Gulistan de Saadi, signifie littéralement que jusqu'à ce que la thériaque ait été apportée de l'Irak (la Chaldée) le malheureux piqué par le serpent aura eu le temps de mourir.

transporté sur le Nil les munitions de guerre. Son armée, composée d'infanterie turque et grecque, de soldats de marine et de Barbaresques, suivait le rivage ou descendait sur de petits bateaux le fleuve où le pacha avait imaginé de faire placer une chaîne de cinquante toises, attachée à la tour de Mügaïzel, pour empêcher l'entrée des vaisseaux français dans le Nil ; mais les Français étaient déjà sur la route du Caire ; la canonnade s'était engagée, et, dès le commencement de l'action, l'explosion terrible d'un bateau chargé de poudre, qui sauta et lança des hommes en l'air, avait frappé les mamelouks de terreur. Atterrés de ce spectacle, écrasés par le feu des Français, ils plièrent pendant qne Muhrad-Bey s'enfuyait, en laissant son artillerie et ses bagages, et allèrent établir leurs batteries à Embaba, devant Boulak, sur le Nil et le long du Nil, jusqu'à Shoubra.

Le samedi, 7 du mois de safer, à trois heures après midi, commençait la bataille des Pyramides. L'armée française ayant reconnu l'armée de Muhrad-Bey, le général Dupuy en tête, fait battre la charge. Les mamelouks, après une décharge de toute leur artillerie, attaquent à l'arme blanche, et les Français se sont déjà emparés de quatre-vingts pièces de batteries, qu'ils ont tournées contre l'ennemi, pressé entre deux feux. Sa déroute fut prompte comme la bataille, qui n'avait duré que deux heures. Les 30,000 Français, faisant un feu roulant comme le ton-

nerre, avaient dissipé les mamelouks comme un nuage. Ibrahim-Bey se précipita dans le Nil, qui fut son tombeau et celui d'une partie de l'armée ennemie. Muhrad-Bey et les autres chefs se réfugièrent à Djizé, résidence ordinaire de ce prince. Les habitants qui avaient suivi le vizir rentraient au Caire en se frappant la tête, avec ces cris et ces lamentations : « Malheur à nous ! nous sommes prisonniers des Français ! » C'était un spectacle déchirant, et en même temps ridicule, de voir les cheiks (1), les ulémas, toutes les autorités dans la consternation, fuir en désordre, croyant les Français à leur poursuite. Les malheureux, à peine sortis de la ville, tombèrent dans les mains des Arabes, plus cruels que les Français, et qui les dépouillèrent, sans même leur laisser de quoi couvrir leur nudité. Le massacre, le pillage et toutes les violences souillèrent cette nuit d'angoisse. « L'oreille entendit des faits dont l'œil ne pourrait supporter la vue. » Le lendemain, les plus avisés songèrent à faire leur soumission, qui eut lieu le lundi 9 de safer. La population, rassurée par le crieur public, précédée de ses principaux chefs, alla saluer le général en chef Bonaparte, à Djizé, d'où Muhrad-Bey s'était enfui. Le vainqueur fit son entrée au Caire, le mardi, 10 de safer,

(1) Cheik ou *ancien*. Les tribus nomades d'Arabie et d'Afrique donnent ce nom à leurs chefs. C'est aussi, chez les musulmans, le titre des desservants des mosquées et des savants.

et vint occuper le palais de Mouhammed-Bey el Elfi à Ezbekyeh.

Le général en chef assura la conquête de l'Égypte en la partageant entre ses lieutenants, qui reçurent l'ordre de brûler les villes et les villages rebelles. La province de Saïd échut au général Desaix, celle de Caliop à Murat, celle de Damiette à Vial, celle de Mansourah à Dugua, celle de Menoufié à Lanusse, celle de Rosette au général Menou. Le général Dupuy, entré le premier dans la ville, et l'un des auteurs de la défaite des mamelouks, fut nommé gouverneur du Caire.

Le fruit de cette première victoire fut la conquête de la Syrie, dont les épisodes les plus brillants sont la bataille de mont Thabor et la prise de Saint-Jean-d'Acre, couronnée par le trophée d'Aboukir.

Au retour du général en chef dans la ville du Caire, il avait convoqué le divan : « Mes ennemis, dit-il, » ont répandu le bruit de ma mort. Regardez-moi » bien. Suis-je Bonaparte, ou non ? »

Le divan ayant fait solennellement des vœux pour son salut, il remit un papier à ses membres : « Traduisez ce document en arabe, et affichez-le par » toute la ville, pour que les habitants du Caire soient » bien persuadés que Bonaparte n'a pas cessé d'exister, » mais qu'il doit encore remporter de grandes victoires, et faire de nombreuses conquêtes. »

Une imprimerie avait été apportée de Paris et de Rome avec des caractères arabes, français, italiens,

grecs et syriens, auxquels on joignit des caractères turcs et persans fondus au Caire même. Des imprimeurs très versés dans ces langues faisaient partie de l'expédition.

Bonaparte ramena d'Aboukir dans la ville l'armée triomphante, et adressa ces paroles mémorables aux habitants qui vinrent le féliciter tout en s'affligeant des malheurs du peuple musulman : « Je croyais que vous » m'aimiez, leur dit-il, que vous vous réjouiriez de » ma victoire et vous affligeriez de mes chagrins. » Je vois tout le contraire. Cependant, je vous témoi- » gne une entière amitié. Je vous ai dit que j'aimais » le prophète Mahomet. C'était un grand guerrier » comme moi. Il savait triompher ; il a gagné des » batailles. J'en ai gagné beaucoup aussi moi-même. » Je dois en gagner encore. Vous en serez témoin, ou » vous l'entendrez dire. Vous supportez avec peine » la domination française ; mais il viendra un temps » où vous déterrerez les os des Français pour les arro- » ser de vos larmes (1). »

C'est ainsi que le moderne Mahomet haranguait les autorités et les ulémas, qu'il subjuguait, comme faisait le Prophète, par le fil du sabre et de la langue.

Le 25 de kubi ul ewel, la fête de la naissance du Prophète fut célébrée avec plus d'éclat que du temps des mamelouks ; toutes les mosquées furent illumi-

(1) *Les Français en Égypte*, journal d'un Arabe. Revue rétrospective.

nées, et l'armée française défila au son de la musique et des tambours.

La fête du débordement du Nil eut aussi plus de pompe et plus de solennité, au milieu de salves d'artillerie, de feux d'artifice et d'autres signes de la joie publique. Les bâtiments et les barques voguaient pavoisés. Le peuple, invité par un crieur public, vint se promener au Mikias, le nilomètre (1), et dans l'île de Rhoda.

Le général en chef popularisait ainsi la domination française, non toutefois sans imposer divers quartiers de la ville et les villages pour subvenir aux frais de l'administration, par les mains des sarrafs, banquiers ou changeurs du Caire, chargés de la perception des taxes et de la recette. Ces percepteurs remplissaient leur office avec assez de rigueur ; aussi « celui qui ne pouvait donner les fruits, donnait l'arbre (2). »

Chaque jour des proclamations étaient affichées dans le Caire, tendant à calmer le population. Entre autres dispositions de police réglementaire émanées du divan qui eut lieu à la maison d'Aied-Aglia à Ezbekieh, il fut fait lecture du discours suivant :

« L'Égypte est le plus beau et le plus fertile pays » de la terre ; sa position géographique le rend l'en- » trepôt général de toutes les richesses du monde.

(1) Les auteurs orientaux en attribuent l'introduction au patriarche Joseph.

(2) Proverbe arabe.

» Les arts, les sciences, la littérature actuels n'ont » pas encore pu atteindre les connaissances des anciens » Égyptiens. Ces brillantes qualités ont fait que tous » les peuples ont ambitionné la possession de l'Égypte. » Les Persans, les Romains, les Arabes, les Turcs » s'en sont rendus maîtres tour à tour. Le gouverne- » ment des Turcs est celui qui a fait le plus de mal » à l'Égypte. Ils arrachent un arbre pour en prendre » le fruit.

» Les Français, après avoir apaisé les troubles de » leur pays et s'être illustrés par la guerre, se sont » occupés du sort de l'Égyte, et des moyens de » changer sa situation. Ils désirent le bien-être des » Égyptiens ; ils veulent les soustraire à la tyrannie » d'un gouvernement ignorant et négligent.

» Les Français ont vaincu les mamelouks, n'ont » inquiété aucun Égyptien, et n'ont fait aucune injus- » tice. Ils sont venus avec l'intention de mettre l'ordre » dans l'administration de ces riches contrées. Ils se » proposent de faire écouler les eaux stagnantes, et » de construire, pour la propriété du sol, un canal » vers la Méditerranée (1) et un autre vers la mer » Rouge. Les Français, désirant que leur mémoire soit » à jamais révérée, sont venus pour protéger le faible » contre le fort, et pour entreprendre tout ce qui peut » rendre à l'Égypte son ancienne splendeur. »

Ces proclamations ne pouvaient qu'adoucir l'irrita-

(1) Le canal Mahmoudyeh qui dérive du Nil à Aftich.

tion qui fermentait dans le Caire, où elle avait déjà éclaté en pleine rue par ces imprécations : « Que Dieu accorde la victoire au sultan, et maudisse les infidèles. » La poésie arabe même avait ridiculisé et en même temps passionné des scènes de désordre et de vengeance par les vers suivants :

« Il est des événements où les sots se mettent à » rire, et sur lesquels les gens sensés versent des » larmes de sang. Combien n'y a-t-il pas au Caire de » choses qui font rire, mais ce rire devient une source » de larmes ! »

Le prestige des prophéties agissait encore sur l'esprit superstitieux des musulmans, qui avaient montré eux-mêmes à Bonaparte ce passage tiré du livre Djufr-Ali de Muhreddin. « Un peuple libre viendra de » l'Occident s'emparer de l'Égypte par l'Orient. Vingt-» deux jours après le B vaincra l'I et l'M. » C'est-à-dire *B*onaparte, *I*brahim-Pacha et *M*uhrad-Bey.

Les membres de l'expédition d'Égypte, écrivains, ingénieurs, astronomes, mathématiciens, physiciens et peintres, ne négligèrent rien pour amuser et instruire la population du Caire. Une bibliothèque fut établie dans la rue Neuve, quartier de Navrié, et des gardiens y furent préposés pour donner des livres aux Français ou aux musulmans studieux. On montrait surtout à ces derniers les ouvrages contenant les cartes de tous les pays, les animaux, les oiseaux, les plantes, les histoires anciennes des prophètes, leurs

portraits, les miracles qu'ils avaient opérés; entre autres l'histoire du grand Mahomet avec son noble portrait, le représentant debout, regardant le ciel et menaçant le peuple ; la main droite brandissait un sabre, et le *livre* était dans sa main gauche.

Les Français réciproquement apprenaient par cœur et récitaient les vers du Coran, étudiaient l'arabe, auquel ils consacraient le jour et la nuit.

Les musulmans admiraient encore la perfection des instruments, observaient la marche des astres, et reconnaissaient la grandeur et l'élévation des étoiles. D'autres se plaisaient à voir les jeux de la peinture, les portraits en pied de leurs cheiks, ou des dessins d'animaux et de poissons. Leur curiosité était également piquée de voir les naturalistes recueillir dans une eau particulière l'animal qui n'existait plus, pour l'y conserver longtemps intact.

Les ingénieurs, les médecins fixaient aussi leur attention. Le chimiste surtout et les physiciens les étonnaient et les effrayaient quelquefois par une expérience incompréhensible, une explosion électrique, où une secousse provenant d'une étincelle, et reçue par une personne, se communiquait par le contact à mille autres individus.

L'expédition française jetait sur le sol d'Égypte les germes d'une civilisation qui devait éclore plus tard sous la domination active et féconde d'un gouverneur digne de régénérer l'Égypte. Elle eut tou-

tefois ses martyrs, et le sang de nos généraux, de nos braves soldats, avait scellé cette conquête. Kléber était tombé sous le poignard d'un fanatique, émissaire d'un autre Vieux de la montagne ; le général Dupuy, gouverneur du Caire, avait péri frappé d'une balle ; beaucoup de Français avaient été massacrés, victimes de la trahison et de la fureur populaire.

Plus tard, devant Saint-Jean-d'Acre, le général Bon avait été tué au pied des murailles. Le général Caffarelli, ingénieur en chef, nommé le père de la jambe de bois, en arabe *abon khachabé*, le plus diable des diables au combat, le Cynégire moderne, ayant reçu une balle au bras, se l'était fait couper pour accélérer la guérison. Deux jours après on le vit comme de coutume recommencer à marcher durant le siége pour montrer aux artilleurs à pointer. Il ne lui restait juste que deux membres pour cette double opération, un bras et une jambe. Encore le premier était-il enflammé par l'ardeur du soleil. Un boulet reçu en pleine poitrine put seul arrêter cet élan, qui ne cessa que lorsque le cœur eut cessé de battre.

Je payai dans Alexandrie mon modeste tribut de pèlerin voyageur aux rares vestiges encore debout dans la presqu'île de Pharos, dont le fanal antique, aujourd'hui éteint et enseveli dans les eaux, n'a laissé en arrière que son nom toujours vivace. Cette petite île avait été réunie au rivage égyptien par une chaus-

sée, ouvrage de Dexiphanes, 284 ans avant J.-C., et une tour célèbre avait été élevée sous les règnes de Ptolémée Soter et de Philadelphe, par Sostrate, fils de Dexiphanes. Cette tour, l'une des sept merveilles du monde, avait été bâtie de marbre blanc, et pouvait s'apercevoir à une distance de cent milles. Sur son sommet des feux étaient constamment entretenus pour guider les marins dans cette baie dangereuse et d'un accès difficile. Elle avait coûté à bâtir, 800 talents, équivalant en monnaie attique à 165,000 livres sterling, et le double en monnaie d'Alexandrie. Elle portait cette inscription : « *Le roi Ptolémée aux dieux* » *sauveurs, pour le salut des marins.* » Sostrate, l'architecte, voulant s'attribuer la gloire de cet édifice, grava son propre nom sur la pierre, enduisit de mortier le creux des caractères, et écrivit l'inscription ci-dessus. Quand le mortier fut enlevé par le temps, le nom de Ptolémée disparut, et l'inscription suivante devint très visible : « *Sostrate de Cnide, fils de Dexiphanes,* » *aux dieux sauveurs, pour le salut des marins.* »

Je saluai la colonne de Pompée (1) qui s'élève sur le rivage, au milieu des tombeaux qu'elle domine du haut de sa grandeur. Une jeune fellah qui s'était tatoué le menton, le sein, les mains et les pieds avec une matière appelée *henné*, vint m'offrir une parcelle de granit du colosse libyen. Au milieu de ces noms

(1) Ce nom est encore un de ces mille noms postiches qui sont sans fondement et sans réalité historique.

innombrables qui revendiquent à l'envi l'honneur de titrer ce monument qu'ils défigurent, on a vu de nos jours des géants, fils de la terre, en faire le siége, et imprimer leur stigmate plus que leur nom au monolithe égyptien. Le moyen d'atteindre son chapiteau, qui n'a pas moins de 33 mètres d'élévation, est plus ingénieux que le but de l'ascension n'est honorable. Un cerf-volant est enlevé jusqu'à cette hauteur, portant à sa queue une corde qui passe par-dessus la corniche, et est saisie par les Encelades ou Briarées aux deux bras, encore rampant. Quand la corde est fixée, on en fait une échelle qui aide l'escalade des téméraires Titans. Parvenus au chapiteau, ces demi-dieux y dressent un échafaud, un buffet, et y célèbrent une bacchanale, une orgie, et redescendent ensuite après y avoir laissé un nom ridicule très petit en lettres majuscules : « THOMPSON.... » — *Nascetur ridiculus mus.*

Je revenais au milieu des pieuses et bruyantes bacchanales du Baïram saluer l'aiguille de Cléopâtre, au pied de laquelle est couchée dans la poussière une humble sœur que l'industrie anglaise voulait transplanter dans son palais de cristal, sous un ciel d'Égypte très artificiel, mais qui paraît condamnée à rester fixée au rivage natal, où du fond de l'abîme qui l'a engloutie, elle entend à peine les vagues roulant près de sa base, ni même les éternelles demandes des enfants implorant l'éternel baxschis.

En monuments modernes, je visitai, sous la conduite d'un guide nubien parlant un excellent anglais, et maniant avec élégance une légère baguette, le palais de Méhémet-Ali, le régénérateur de son pays, qui de simple janissaire devint le vice-roi d'Égypte. Mais moins Égyptien que Français, il sut, avec un goût tout parisien, construire un délicieux séjour, orné de meubles, de glaces apportées de France, pavé de parquets de bois de rose et d'ébène. La situation maritime de cette miniature de Saint-Cloud en fait une résidence coquette où le divan pourrait délibérer les jambes croisées, en véritable Sybarite, mais d'où le sévère et juste pacha envoyait, au besoin, ses firmans draconiens.

Un jeune étranger avait été entraîné une nuit dans un lieu de débauche, d'où il ne sortit qu'un cadavre. Il avait été assassiné, et son corps avait été retrouvé sur le bord de la mer. Le pacha, à peine informé de ce guet-apens, appelle le chef de la police : « Un » crime s'est commis cette nuit, lui dit-il ; si l'assassin » n'est pas arrêté dans vingt-quatre heures, tu seras » mis à mort. » Cette menace eût été suivie de son exécution. Le haut agent de la police, dont la tête devait tomber, s'empresse, court, envoie en tous lieux, et ne respire qu'après avoir trouvé le meurtrier. Celui-ci fut découvert, saisi, et après l'aveu de son crime, en reçut immédiatement la punition.

Les bains de Cléopâtre furent les miens à Alexan-

drie, où ils sont creusés dans le roc, sur le rivage même. J'y trouvai un lit de roses et de parfums ambrés que cette favorite célèbre des César et des Antoine avait laissés au fond des bassins, où la royale sirène venait de Memphis baigner ses membres de déesse.

En sortant de ces ondes caressantes, je me plongeai dans les catacombes, le cimetière du peuple, comme les pyramides étaient les sépulcres des rois, destinées toutes les deux à être des digues de défense contre les eaux du Nil et contre les flots de poussière du désert.

Mais Alexandrie ne devait pas être mes Colonnes d'Hercule, et cette ville européenne, où la place des Consuls serait une des plus belles et des plus imposantes dans la première capitale de l'Europe, bien que sur le sol africain, n'est ni égyptienne ni orientale.

Le Caire c'est l'Égypte, comme Damas et Alep sont la vraie Turquie, exilée aujourd'hui de Constantinople. Je m'embarquai donc sur le Nil dont le canal Mahmoudyeh est la clef jusqu'à Aftich. Sa crue périodique et extraordinaire pendant l'année 1853, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne, prouve d'une manière presque irrécusable, bien que conjecturale, qu'indépendamment des pluies excessives de l'Abyssinie, le soleil a une influence directe sur cette mer fluviale. L'inondation, ce fléau des autres pays, qu'elle visite irrégulièrement avec des désastres calamiteux, est une merveille, un bienfait périodique

pour l'Égypte, dont le Nil est le père nourricier.

Toutefois l'*homme, maître du domaine de la terre, la change, et partage son empire avec la nature.* C'est son éloquent écrivain qui l'a dit. Méhémet-Ali le prouva. A sa voix, la science et l'art vinrent seconder cette nature d'Égypte, si riche, répondre à ce sourire d'un ciel si bienfaisant, aider ce fleuve, le père des eaux, le Mississipi libyen. Il voulut que cette fécondité s'étendît sur toute la vallée, et que le limon fertilisât le sable même du désert. Il voulut que le Nil bleu, l'une des deux rivières dont la jonction à l'extrémité méridionale de la Nubie forme le Pactole de l'Égypte, lui apportât, sur sa surface entière, son or et ses bienfaits, dont les Pharaons eux-mêmes n'avaient pas su profiter. Il voulut faire préparer si favorablement le sol au fellah pauvre et laborieux, que celui-ci n'eût qu'à semer le grain partout à la surface du sol sans autre labour préalable, et à le recouvrir en y roulant un tronc de palmier. Il voulut enfin prévenir deux calamités que le Nil apporte avec lui avec ses eaux irrégulières, la stérilité, quand une partie des terres n'est pas couverte, et la stagnation des eaux de l'inondation dans les terres les plus basses, où un ensemencement trop tardif empêche la récolte d'atteindre sa maturité pendant la période d'asséchement. Le Joseph égyptien, dans sa prévoyance royale et paternelle, ambitionnait pour son pays un bienfait dont jouissent les terres du midi de la France, de l'Es-

pagne et de l'Italie, richement arrosées pendant l'été par des canaux dérivés des rivières qui les traversent. Il commanda que l'inondation, bien répartie sans excès ni disette, bénît l'Égypte de trois récoltes dans la même année, ou au moins de cinq en deux ans.

Le Delta, qui dans sa forme imitative de la quatrième lettre de l'alphabet grec (Δ) figure un triangle équilatéral de 160 kilomètres, est la partie la plus féconde de l'Égypte, et celle en même temps où sa largeur rend l'inondation la plus insuffisante.

50,000 takiyehs, ou machines mues par 150,000 bœufs et servies par 25,000 hommes, suppléent avec peine et effort aux irrégularités de l'inondation en arrosant 100,000 hectares sur les 1,800,000 que renferme le Delta, mais en laissant 500,000 dans une culture imparfaite et 300,000 sans aucune.

La science ayant calculé que le limon n'a qu'un dépôt insensible de 15 centimètres par siècle, bien qu'il s'augmente aux abords de la mer, fit comprendre au génie protecteur de l'Égypte la nécessité d'un barrage sur le fleuve comme la clef de l'amélioration de la culture.

M. Mougel, ingénieur français, appelé par Méhémet-Ali, choisit pour lieu et base de ce grand travail la pointe même du Delta, où le Nil se divise dans les deux branches de Rosette et de Damiette. Sans entrer dans les détails de cette construction hardie, moins gigantesque, mais destinée à être aussi utile que le

célèbre lac Mœris qui devait recevoir le trop-plein des eaux du fleuve, bornons-nous à citer un fait remarquable dont fut étonnée et éclairée la science (1). A une profondeur de plusieurs mètres, dans l'enfoncement des pilotis, les pieux s'*arrêtaient absolument*, malgré les chocs énormes dont leurs têtes étaient frappées. *Il fallut en revenir aux chocs bien inférieurs des sonnettes à tiraude avec un mouton de* 600 *kilogrammes*, *fait inattendu et remarquable*, *qui prouve qu'à quelques mètres de profondeur la résistance du sable croît beaucoup plus vite que la puissance des chocs qu'on emploie à le traverser*. Le *barrage du Nil* fut enfin presque terminé par Mougel-Bey, qui triompha des obstacles du fleuve, le moindre de tous, et de l'envie et du mauvais vouloir des autorités musulmanes du second ordre, jalouses d'un bey étranger. Il triompha, mais non sans gloire, car il eut à créer, pour ce colossal ouvrage, dans un pays où rien n'existait, les ouvriers et les matériaux, les hommes comme les choses (2). Il fallut, qui le croirait? il fallut créer même du sable, car celui du Nil est calcaire, et par conséquent ne peut entrer dans la composition de la brique, que l'argile pure fait fendre au séchoir et dans la cuisson. Ce fut en concassant l'argile cuite qu'on produisit du sable.

(1) M. Gérard de Caudemberg.
(2) *Ibid.*

Ce monument grandiose est debout, mais il est plus poétique que réel :

> Pendent opera interrupta minæque
> Murorum ingentes.

Sous Abbas-Pacha, dont l'administration fainéante et rétrograde laissa tomber naguère les œuvres de son prédécesseur, et l'Égypte rentrer dans la barbarie, ce travail magnifique de 468 mètres de longueur, subdivisé en 62 arches ogivales de 5 mètres de largeur, avec piles de 2 mètres d'épaisseur, était une décoration de luxe pour ce beau fleuve, où il s'élance d'un vol hardi; mais il attend encore, pour remplir un objet primitif et prévu d'utilité, les trois canaux d'irrigation et de navigation qui devaient sillonner le Delta. Tout son usage, jusqu'ici, se borne à faire communiquer les deux provinces de Charkiels et de Bahiré.

Nous passâmes à droite par une des arches ouvertes, contre laquelle le pilote inhabile laissa heurter le bateau à vapeur avec un craquement sonore. C'est dans cette mauvaise manœuvre que j'entendis pour la première fois le *stop* anglais, qui a été adopté dans toute l'Égypte.

Au retour du Caire, quinze jours plus tard, les eaux, qui avaient atteint une crue extraordinaire, et montaient encore le 6 octobre 1853, nous portèrent, avec la rapidité de la flèche, à travers une grande arche marinière de 15 mètres d'ouverture.

Je me retournai pour admirer ce beau prodige de l'art français, mais nous volions, et le barrage du Nil n'était plus à mes yeux qu'une ligne légère sur l'horizon liquide.

Nous atteignîmes le Caire après deux jours et une nuit de navigation, d'abord sur le canal de Mahmoudyeh, puis sur le Nil lui-même, où un bateau à vapeur nous reçut à Aftich, point de jonction du canal et du Nil. Ce fut une promenade triomphale sur ce beau fleuve devenu une vaste mer, où les ibis perchés sur les rives opposées me rappelaient l'antique et riche Égypte, florissante, comme il y a 3000 ans, au milieu de bouquets de palmiers qui nous cachaient sous les eaux leurs tiges maigres et élancées, et ne nous montraient que leurs têtes chargées de fruits pourprés. Cette terre fertile, en dépit du temps, des hommes et du despotisme, ressemblait encore à un jardin délicieux arrosé de mille canaux, et attendait quelques mois plus tard cette moisson dorée qui, depuis des siècles, ne s'est jamais reposée, fécondée par l'inépuisable nature, et dont la vieille patrie des Pharaons, toujours jeune, se couvre tous les ans avec une régularité périodique comme le cours du soleil.

Nous débarquâmes à Boulak, le port du Caire, dont la crue excessive du Nil avait fait comme une île flottante. Il nageait au milieu des eaux, sans offrir toutefois le triste spectacle d'une inondation destructive. C'était au contraire une scène de vie et d'abon-

dance. Une partie de la population du Caire était accourue pour assister à notre débarquement, et comme pour nous faire les honneurs de la métropole.

En abordant à Alexandrie, la douane et les habitants nous avaient questionnés d'un air curieux et inquiet sur la politique et les préparatifs de la guerre. Au Caire et à Boulak, c'étaient les guides, les Arabes, c'étaient des myriades d'âniers qui venaient m'offrir leurs services en m'accablant de leurs protestations, et en mettant sur mon passage, à ma disposition, dix de leurs montures, avec ces mots : « *A good dunkey, sir.* »

Je touchais enfin le Caire, la métropole égyptienne moderne, en arabe *Musr.* Elle se nommait autrefois Elckahireh, d'où les Européens ont fait le Caire (1). Elle est située à l'entrée de la haute Égypte, entre le Nil et le flanc est de la montagne du Mokattam. La ville est séparée du fleuve par un espace de terre, en grande partie cultivée, qui dans la partie du nord, où est situé le port de Boulak, a plus d'un mille, et au sud moins d'un mille de largeur (2).

Le Caire occupe trois milles carrés, en y comprenant le vieux Caire. Il est environné d'une muraille dont les portes se ferment la nuit, et dominé par une vaste citadelle située à un angle de la ville, et adossée à l'un des flancs de la montagne. Les rues ne sont

(1) *Manners and customs of the modern Egyptians*, by W. Lane.
(2) *Ibid.*

pas pavées, et la plupart en sont étroites et irrégulières. Ce sont plutôt des ruelles.

Cette capitale, au premier abord, semble, ce qu'elle est, resserrée et sans air au milieu d'une population qui l'étouffe ; et l'on ne perd cette idée qu'en regardant du haut d'une maison ou du minaret d'une mosquée. Les grandes rues sont bordées de chaque côté d'une rangée de boutiques au-dessus desquelles sont des appartements séparés, occupés par les personnes qui louent ces boutiques. A droite et à gauche des rues principales il y a des ruelles percées en passages, et fermées aux extrémités par une grande porte de bois, close à la nuit, et gardée à l'intérieur par un portier qui l'ouvre à votre volonté. Vers la fin de mon séjour au Caire, en revenant un soir du consulat de France, je fus reconduit dans l'une de ces ruelles, dont la porte me fut ouverte immédiatement par son khavas, et ce passage abrégé me remit auprès de l'Esbekieh, dans la direction de mon hôtel.

Le premier objet qui frappe l'œil de l'étranger, surtout le voyageur comme moi, qui ne suis ni artiste, ni architecte, ni antiquaire, c'est l'aspect de l'indigène. C'est donc à la forme et à la personne de l'Égyptien, et à ses usages extérieurs, que je voudrais m'attacher ici, plus qu'à la description de l'intérieur des maisons qui, bien que moins inaccessibles en Égypte que dans le reste de l'Orient, demeurent toutefois invisibles à l'œil du profane; car la vie intime n'y peut

transpirer que par le reflet qu'en reçoivent et peuvent nous transmettre les femmes de nos compatriotes admises dans le domicile égyptien.

Les musulmans d'origine arabe ont été pendant des siècles les principaux éléments de la population de l'Égypte. Ce sont eux qui ont changé son langage, ses lois et ses coutumes en général, et ont transporté dans la métropole le siége de la science et des arts arabes. *Musr*, ou le Caire, doit être regardé comme la première cité arabe ; les coutumes et les usages de ses habitants sont un mélange de ceux qui sont restés en vigueur dans les villes de l'Arabie et de la Syrie, dans le nord de l'Afrique, et généralement en Turquie (1).

Le Caire est le centre de l'instruction des classes les plus civilisées. D'après des statistiques exactes, il paraît que les Égyptiens musulmans, ou Égyptiens arabes, composent près des quatre cinquièmes de la population de la métropole, dont le dernier cens indique 300,000 âmes, précisément les sept huitièmes de celle de toute l'Égypte.

Les Égyptiens musulmans descendent de diverses tribus et familles arabes qui se sont fixées en Égypte à différentes époques, particulièrement après la conquête de ce pays par Amrou, le premier gouverneur arabe. Ils proviennent encore des mariages mixtes avec les Coptes et autres, qui, devenus prosélytes de l'islamisme, ont échangé leur existence nomade contre

(1) *Manners and customs of the modern Egyptians*, by W. Lane.

la vie de citadins ou d'agriculteurs. Il en est résulté une différence fortement marquée entre ces derniers et les Arabes primitifs ; mais ils n'en ont pas moins le type original. Ils ont conservé, entre autres usages, celui de prendre, indépendamment de leurs femmes légitimes, des esclaves d'Abyssinie, soit comme épouses de second ordre, soit comme concubines. Aussi ont-ils la même ressemblance avec les Abyssiniens qu'avec les Bédouins ou Arabes du désert (1).

Le terme *arabe* s'emploie pour désigner les Bédouins collectivement. En parlant d'une tribu ou d'un petit nombre de ces individus, on se sert du mot *Orban.* Dans la métropole et les autres villes de l'Égypte, la distinction des tribus est presque entièrement effacée ; mais elle s'est transmise chez les paysans, qui ont conservé beaucoup de coutumes originales. Les musulmans indigènes du Caire sont désignés en général sous trois dénominations, celles de *peuple de Musr*, d'*enfants de Musr*, et d'*enfants de la ville* (2).

La dernière est la plus usuelle dans la ville elle-même. Les habitants de la campagne s'appellent fellahs. Les Turcs appliquent souvent ce terme aux Égyptiens en général, dans le sens injurieux de *paysans*, et les traitent improprement de *ahl Faroun*, ou peuple des Pharaons (3).

(1) *Manners and customs of the modern Egyptians*, by W. Lane.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Les Égyptiens musulmans atteignent ordinairement la taille d'environ cinq pieds huit pouces ou cinq pieds neuf pouces anglais (1). La plupart des enfants avant l'âge de neuf ou dix ans ont les membres grêles et l'abdomen protubérant, en terme de médecine, le *carreau;* mais en grandissant, leurs formes se rectifient et s'embellissent rapidement, et dans l'âge mûr elles deviennent remarquablement bien proportionnées. Les hommes ont une grande force musculaire, les femmes sont bien faites, sans avoir trop d'embonpoint. Au Caire, et dans toutes les provinces du nord, ceux qui n'ont pas été exposés au soleil ont le teint cuivré, mais clair, et la peau douce et fine ; ceux de la haute Égypte, plus foncée et plus rude. En général, la figure de l'Égyptien musulman (je parle ici des hommes) est un bel ovale ; le front, d'une grandeur moyenne, rarement élevé, est toujours proéminent. Les yeux sont enfoncés, noirs et brillants ; le nez est droit, un peu épais ; la bouche bien modelée, les lèvres un peu fortes, les dents particulièrement blanches, la barbe généralement noire et frisée, mais rare. Le voyageur William Lane, à qui je dois ces curieux documents, a vu lui-même quelques individus de cette race avec des yeux verdâtres. Il pense qu'ils proviennent de l'union de la femme arabe et du Turc ou autres étrangers.

Le fellah, constamment brûlé par le soleil, a l'ha-

(1) La mesure anglaise est un peu inférieure à la nôtre.

bitude, pour n'en être pas ébloui, de fermer à demi les yeux : c'est le signe caractéristique des Arabes primitifs ou Bédouins. Un grand nombre d'Égyptiens sont borgnes ou aveugles ; c'est le premier objet dont j'ai été frappé en mettant le pied sur le rivage. Notre bateau à vapeur, dans le voyage au Caire, avait un pilote dont les yeux étaient bandés, et pouvaient bien l'exposer au sort de Palinure. Il s'était borné à nous heurter sans nous faire chavirer, à l'un des passages du barrage du Nil. Un enfant atteint d'une ophthalmie se trouvait à bord avec nous, et cette pauvre créature, apathique comme le crétin de Savoie, ne prenait pas la peine d'écarter les insectes qui venaient irriter l'organe malade, qu'elle n'avait pas même l'instinct de protéger.

Ces ophthalmies, la huitième plaie de l'Égypte, sont dues à l'insouciance et à la malpropreté des habitants, autant qu'à l'influence du climat.

Les Égyptiens se rasent ordinairement, ou s'arrachent le poil au-dessus de la bouche, ainsi que sous la lèvre inférieure, et ne laissent croître que la petite touffe du milieu. Ils se rasent encore au-dessous du menton. Ils se coupent rarement le reste de la barbe, et jamais les moustaches (1), qu'ils laissent pousser

(1) Les esclaves se rasent très rarement. Le respect que les Orientaux ont en général pour leur barbe est connu et proverbial. Ils jurent par elle, et disent qu'un homme la déshonore par une mauvaise action. C'était une infamie chez les Juifs que de la couper,

suivant la coutume générale et le commandement du Prophète, mais autant qu'elles ne les gênent pas en mangeant et en buvant.

La coutume de se teindre la barbe n'est pas très commune, car une barbe grise est tenue en grand respect. Les Égyptiens se rasent la tête, ou n'y conservent qu'une petite touffe, le *shousheh*, sur le sommet, ainsi que je l'ai vu dans une boutique de barbier au Caire, où l'on rase en pleine rue. Les musulmans gardent religieusement cette touffe de cheveux, de peur que, si l'un d'entre eux venait à tomber entre les mains d'un infidèle, celui-ci, après l'avoir tué et lui avoir coupé la tête, ne trouvant pas de cheveux ni assez de barbe, ne lui mît sa main impure dans la bouche pour l'emporter (1).

Une autre tradition explique ainsi cet usage : « L'ange de la mort saisit le croyant par la touffe de » cheveux, pour le transporter au paradis. »

Le costume des hommes de la classe moyenne consiste d'abord : 1° Dans un caleçon de toile ou de coton, que l'on noue autour de la taille avec un cordon ou ruban, le *dickeh*, dont les bouts sont brodés de soie de couleur. Les caleçons descendent un peu au-dessous

témoin ce verset de la Bible : « C'est pourquoi Hanon prit les ser- » viteurs de David, rasa la moitié de leur barbe, et les renvoya. » (*Samuel*, 2e liv., chap. x, verset 4.)

(1) Les personnes de profession littéraire ou religieuse désapprouvent le *shousheh*.

du genou, jusqu'à la cheville du pied, mais beaucoup d'Arabes ne les portent pas de cette longueur, parce qu'ils sont défendus par le Prophète.

2° En une chemise, *ckami*, à larges manches flottantes venant jusqu'au poignet. Elle est d'une étoffe grossière mêlée de soie, de toile et de coton.

3° En une veste courte rayée, de drap, de soie ou de coton, et sans manches ; elle s'appelle *sondeyrî*.

4° En une longue veste de soie et coton rayée, que l'on met par-dessus la chemise et la veste courte. C'est le *cafetan*, dont les manches dépassent le bout des doigts de quelques pouces. Il est un peu ouvert au-dessous du poignet ou vers le milieu de l'avant-bras ; aussi la main est-elle en général exposée, bien qu'on puisse la couvrir au besoin, suivant l'usage et la convenance, en présence d'une personne d'un rang élevé. Autour de la veste on roule en ceinture un châle de couleur ou une longue pièce de mousseline blanche à figures.

5° En une longue robe de dessus d'une couleur quelconque, dont les manches n'atteignent pas le poignet : le *joubbeh* chez les Turcs, et le *gibbeh* chez les Égyptiens.

6° En une robe à longues manches pour les cérémonies, ainsi que pour l'usage journalier, et appelée *benish*.

La coiffure se compose : 1° D'un petit bonnet de coton blanc, ou serre-tête, *tackiyeh* ;

2° Du *tarboush* ou *fez*, bonnet de drap rouge surmonté d'une torsade bleu foncé ;

3° Ou d'une longue pièce de mousseline blanche, ordinairement à figures, ou d'un cachemire roulé autour du tarboush : c'est ce qui forme le turban ou *emaneh.*

Le shérif, ou descendant du Prophète, a seul le privilége de porter un turban vert, ainsi que le costume ou la robe de cette couleur.

Les bas ne sont pas en usage, mais par un temps froid quelques personnes ont des chaussettes de laine ou de coton.

Les Égyptiens portent des souliers, *murkoub*, faits de maroquin rouge, d'une forme pointue, et quelquefois des souliers de dessous, le *mezz*, de maroquin jaune plus léger, avec des semelles de la même peau. On ôte le murkoub sur un tapis ou sur une natte, mais non point le mezz.

L'usage est de porter au petit doigt de la main droite une bague gravée en cachet, ou *sigillum*, *khatim*, ordinairement d'argent, montée avec une cornaline ou autre pierre, où sont gravés les noms du possesseur de la bague, et ces mots : « *Son serviteur*, » c'est-à-dire serviteur de Dieu, ou d'autres, exprimant la foi en Dieu.

Le Prophète avait désapprouvé l'usage de l'or, aussi peu de musulmans ont-ils des bagues de ce métal ; mais les femmes portent des bracelets et des

bagues d'or. La bague en cachet sert de seing pour les lettres et autres documents, et son empreinte est réputée plus valide que la signature (1). On frotte du doigt le papier avec un peu d'encre, après s'être touché d'abord la langue d'un autre doigt, et avoir humecté la place où doit être empreint le cachet. Tout le monde, jusqu'aux domestiques, porte ces sortes de bagues. Les écrivains publics, les hommes de lettres, et autres, ont à leur ceinture un étui d'argent ou de cuivre qui renferme l'encre et les plumes (2) ; quelques personnes ont en place, ou tout à la fois, un couteau ou un poignard avec sa gaîne.

L'Égyptien, en général, porte sa pipe avec lui partout où il va, excepté dans les mosquées, ou se la fait porter par un esclave. Il n'est pas d'usage toutefois de fumer à cheval ou en marchant.

Le costume des hommes de la basse classe est fort simple, et consiste en un caleçon et une longue che-

(1) Aussi le présent d'une bague est-il la plus grande marque de confiance : « Pharaon tira l'anneau de sa main et le mit à la main » de Joseph, le revêtit d'une robe de fin lin, et mit un collier d'or » autour de son cou. » (*Genèse*, XLI, 42.)

(2) L'usage des dawayeh est fort ancien : « Un homme revêtu » d'une robe de fin lin avait *ses tablettes sur les reins* : et la gloire » du Dieu d'Israël descendit du chérubin où elle réside, et elle ap- » pela celui qui était vêtu d'une robe de lin et qui avait des *tablettes* » *sur les reins*, et voilà que l'homme vêtu d'une robe de lin et qui » avait des *tablettes sur les reins*, répondit : J'ai fait comme vous » m'avez ordonné. » (*Ezéchiel*, IX, vers. 2, 3, 11.)

mise ou robe bleue de toile ou de coton, ouverte sur la poitrine, avec de larges manches et serrée par une ceinture de laine blanche ou rouge. Ils ont un turban formé d'un châle de laine, blanc, rouge ou jaune, ou de mousseline grossière ou d'étoffe de coton, roulé autour d'un tarboush, sous lequel se trouve un bonnet blanc ou brun, appelé *libdeh.* Beaucoup de fellahs ou d'Arabes n'ont que le libdeh, fait d'un feutre épais, qui les protége contre le soleil. J'ai rapporté comme spécimen la chemise bleue et le libdeh égyptien. Je traversais un jour les rues du Caire, escorté de mon guide, qui portait à la main un libdeh que je venais d'acheter. Les autres Arabes se mirent à rire en voyant cette coiffure, dont ils croyaient que j'allais m'affubler, et me faisaient signe de la main, et avec leur jargon anglais, qu'elle ne convenait qu'au *fellah* et non point à un *gentleman.*

Le physique général et les traits du sexe méritent une description particulière, plus facile d'ailleurs en Égypte, quant aux femmes de fellahs, que dans le reste de l'Orient et à Constantinople, où l'on ne voit que des harems voilés et enveloppés de leurs milayehs.

Depuis l'âge d'environ quatorze jusqu'à dix-huit ou vingt ans, elles y sont ordinairement des modèles de beauté dans toutes leurs proportions, et ont une physionomie agréable, quelquefois même attrayante. Mais après avoir atteint ce degré de perfection, elles déclinent rapidement. Leurs formes se flétrissent par la

chaleur énervante du climat, tandis que leur visage conserve encore ses charmes. Les femmes égyptiennes se développent à neuf ou dix ans ; à quinze ou seize, leur beauté est accomplie, mais à quarante elles sont complétement déformées, et celles qui dans la jeunesse avaient été si jolies sont plus tard méconnaissables. Leur teint n'est pas aussi hâlé que celui des hommes, parce qu'elles sortent voilées en général. J'ai rencontré toutefois une foule de femmes de fellahs le visage découvert, et par conséquent basané. Elles sont caractérisées, comme les hommes, par une belle figure ovale, quoique parfois un peu plus large. Leurs yeux, à très peu d'exceptions près, sont noirs, grands, fendus en amande, avec de beaux cils longs, et ont une expression charmante de douceur, qui ressort surtout de l'usage de se voiler les autres traits. Ce qui ajoute encore à l'expression, et en rend l'effet presque magique, c'est la coutume universelle, chez les femmes des classes élevées et moyennes, et même inférieures, de se noircir le bord des paupières au-dessus et au-dessous de l'œil, avec une poudre noire appelée *kohl*. C'est un collyre composé de noir de fumée provenant d'une résine aromatique, espèce d'encens employée comme moins chère, de préférence à un encens de qualité supérieure. Le *kohl*, bien qu'il soit regardé comme salutaire pour les paupières, ne sert que pour l'ornement. Il y en a certaines sortes qui ont une propriété médicinale réelle ou supposée, particulièrement

la poudre composée de mine de plomb, de sarcocolle, gomme d'Arabie, de poivre long, de sucre candi et quelquefois de perles en poudre. Dans l'Inde, c'est simplement du charbon pulvérisé.

On applique le *kohl* avec une petite sonde (*mirwed*) de bois, d'ivoire ou d'argent, pointue, mais émoussée, qu'on humecte quelquefois d'eau de rose. On trempe cette sonde dans la poudre, et on la passe sur les bords des paupières. Le vase où se garde le kohl s'appelle *moukhoulah*.

L'usage de se peindre ainsi les yeux chez les deux sexes remonte, en Égypte, à une origine très ancienne. Il est attesté par les sculptures et les peintures des tombeaux égyptiens, où l'on a souvent trouvé des vases de kohl avec leurs sondes, et même des restes de poudre noire. Cette coutume existait chez les anciennes dames grecques et les femmes juives (1). Les femmes des hautes et moyennes classes, et même les plus pauvres, se teignent certaines parties de leurs mains et de leurs pieds, généralement très bien faits, avec des feuilles de *henné* mises en pâte, et qui produisent une couleur rouge jaunâtre ou orange foncé. Les unes ne se teignent ainsi que les ongles des doigts de la main et du pied, les autres jusqu'à la première articulation de chaque doigt, et quelques-unes,

(1) « Vous avez mis du fard sur votre visage, et vous vous êtes » parée de vos ornements les plus précieux. » (*Ezéchiel*, XXIII, 40.)

d'autres parties du corps, suivant leur goût et leur fantaisie. La couleur ne disparaît que plusieurs jours après; on la renouvelle tous les quinze jours ou après trois semaines. Elle donne aux ongles une teinte plus claire, plus brillante et plus durable qu'à la peau, et fait paraître plus délicats le pied et la main.

Parmi les femmes de la basse classe, j'en ai rencontré un grand nombre aux environs d'Alexandrie, qui portaient des marques indélébiles de couleur bleue et verdâtre sur le visage et autres parties du corps, sur le menton, sur la paume et le dos de la main droite et de la main gauche, sur les deux bras, les pieds, le milieu du sein et du front. L'opération se pratique avec plusieurs aiguilles en faisceaux, au nombre de neuf ordinairement, dont on fait des piqûres sur la partie qu'on veut tatouer, et que l'on frotte de noir de fumée de bois ou d'huile mêlé de lait de femme. Une semaine après, avant que la piqûre soit guérie, on applique une pâte de feuilles fraîches de girofle pilées, qui donne aux marques une couleur bleue ou verdâtre. C'est en général sur des enfants de cinq ou six ans qu'a lieu cette opération, faite par des *gipsies*, ou bohémiennes; elle s'appelle *duckeh*.

Un autre trait caractéristique du physique des femmes égyptiennes de la campagne, est leur démarche droite et aisée, due, sans doute, dans la classe des fellahs, en grande partie à l'habitude de porter sur la tête ou sur les épaules un large vase

pour puiser l'eau, ou d'autres fardeaux, et souvent même leurs enfants (1).

Le costume des femmes des conditions moyennes et élevées est riche et élégant. Il consiste : 1° En une chemise ample comme celle des hommes, mais beaucoup plus courte, et qui ne descend pas tout à fait jusqu'aux genoux ; elle est faite d'une sorte de crêpe de couleur, quelquefois noire.

2° En un pantalon fort large, le *shintyan*, de soie ou coton de couleur et rayé, ou de mousseline imprimée, travaillée ou en blanc uni. Il s'attache autour des hanches, sous la chemise, avec un *dikeh*, ruban ou cordon. Les extrémités en sont liées au-dessous du genou, mais pourraient au besoin descendre sur les pieds, et presque jusqu'à terre.

3° En une longue veste appelée *yelek*, qu'on met sur la chemise et le pantalon, semblable au cafetan des hommes, mais plus serrée sur le corps et sur les bras ; les manches en sont aussi plus larges. Elle est faite aussi pour se boutonner sur le devant, depuis le sein jusqu'un peu au-dessous de la ceinture ; elle s'ouvre aussi de chaque côté, du haut de la hanche jusqu'en bas. En général, le yelek, ou veste longue, est coupé de manière à laisser la moitié de la gorge découverte et cachée seulement par la chemise. Mais

(1) Aux Indes, les femmes portent leurs enfants, qui les embrassent à califourchon, en passant une jambe derrière le dos et l'autre sur le ventre.

beaucoup de dames portent cette veste très ample dans cette partie, et, d'après la dernière mode, elle est assez longue pour atteindre la terre.

Le yelek est quelquefois remplacé par une veste courte, l'*anteri*, qui lui ressemble, sauf qu'elle ne vient qu'un peu au-dessous de la taille.

4° En un châle carré, ou un large mouchoir doublé, qui entoure diagonalement la taille, et dont les deux bouts sont pliés ensemble, et pendent par derrière.

5° En un *gibbeh*, ou robe de dessus, qui recouvre le yelek, de drap, de velours, ou de soie, et ordinairement brodé d'or ou de soie de couleur. Il diffère, par la forme, du gibbeh des hommes, en ce qu'il n'est pas aussi large, surtout par devant.

La coiffure des femmes se compose d'un *takiyeh* et d'un *tarboush*, autour duquel se roule un mouchoir carré appelé *faroudiyeh*, de mousseline imprimée ou peinte. Une sorte de couronne appelée *ckours* et d'autres ornements sont attachés à cette coiffure, d'où pend derrière, presque jusqu'à terre, le voile, ou *tarhah*, longue pièce de mousseline blanche, brodée à chaque extrémité, de soie de couleur ou d'or ; il est aussi de crêpe de couleur, orné de fils ou de paillettes d'or.

Les femmes ne nattent point leurs cheveux sur le front, où ils sont coupés un peu court, ni sur les tempes, d'où pendent deux tresses de chaque côté du visage en boucles ou en tire-bouchons, mais elles

les séparent derrière la tête en une grande quantité de tresses, depuis onze jusqu'à vingt-cinq, toujours en nombre impair, et qu'elles laissent flotter sur le dos. A chacune d'elles sont attachés trois cordons de soie noire, avec quelques ornements d'or.

Les dames égyptiennes portent rarement des bas ou des chaussettes, mais presque toujours le *mezz*, ou souliers de dedans, de maroquin jaune ou rouge, quelquefois brodés d'or, par-dessus lesquels elles mettent les babouches, ou pantoufles de maroquin jaune en forme pointue. Elles se servent aussi de *patins* de bois, de la hauteur de quatre à neuf pouces, et ordinairement incrustés de perles ou d'argent. Ils sont d'un usage ordinaire pour hommes et femmes dans les établissements de bains. Les dernières en usent encore pour empêcher leurs vêtements de traîner à terre, quelquefois pour se grandir.

Le costume pour la promenade à cheval ou à pied s'appelle le *tezyîreh*. Toutes les fois qu'une dame sort de chez elle, elle porte, outre le vêtement décrit plus haut, une robe ample et flottante de soie de couleur rouge, rose ou violette, le *tob*, ou *sebleh*, dont les manches sont presque égales en largeur à toute la dimension de la robe. Elle met ensuite le *bourcko*, longue pièce de mousseline blanche : c'est le voile du visage, qui en couvre la moitié, excepté les yeux, et descend jusqu'aux pieds. Il est attaché à la tête par un ruban étroit qui passe sur le haut du front, et est

cousu, ainsi que les deux coins supérieurs du voile, à un autre ruban attaché comme le premier à la tête.

Les femmes mariées s'enveloppent encore du *habarah*, vêtement composé de deux pièces de soie noire et lustrée, de la largeur d'une aune chacune, et de la longueur de trois aunes. Les femmes non mariées ont un *habarah* de soie blanche. Celles de la classe moyenne y suppléent par un *îzar* de calicot blanc, des mêmes forme et dimension. Toutes ont de petites bottines, *khouffs*, de maroquin jaune, sur lesquelles elles mettent les babouches.

Outre cet attirail de toilette si compliqué, et dont j'omets ici les détails infinis, les femmes qui n'appartiennent pas à la classe tout à fait pauvre portent le *milayeh*, sorte de sarrau de la même forme que le habarah, fait de deux pièces de coton tissues et bigarrées comme l'écharpe écossaise, *the scotch plaid*, avec des raies transversales, et mélangées de rouge aux extrémités.

La plupart des femmes des conditions même les plus humbles chargent leurs personnes d'un grand luxe d'ornements, tels que boucles d'oreilles, colliers, bracelets, anneaux, et une foule de clinquants dont la coquetterie féminine égyptienne se pare avec complaisance, et qui choqueraient le *buon gusto* des dames parisiennes. Je recommande toutefois à celles de nos lectrices qui peuvent être voyageuses et aimer les diamants, une course rapide en six jours de Mar-

seille au Caire, où les pierres précieuses, émeraudes, rubis, saphirs, etc., abondent et étincellent comme les étoiles. Si elles craignent de se déplacer, elles n'ont qu'à ouvrir l'ouvrage de W. Lane, où j'ai puisé ces détails de la toilette égyptienne. Elles y trouveront un écrin complet et assorti dans lequel j'ai moi-même commis plus d'un larcin et pris maint joyau de valeur (1).

Le *ckours* est un ornement de forme ronde et convexe, ayant environ cinq pouces de diamètre ; il est cousu sur le tarboush. Il se compose de plusieurs diamants montés ordinairement en or ; il est travaillé à jour, et figure des feuilles, des roseaux, etc. Les pierres ont peu de valeur, et l'or renferme un grand alliage de cuivre ; toutefois le prix d'un ckours passable est de 120 à 150 livres sterling. Cet ornement est porté par les dames, et aussi par les femmes des plus petits marchands, dans une qualité inférieure. Il est lourd et incommode, même celles qui en ont l'habitude se plaignent du mal de tête quand elles l'ôtent ; aussi le gardent-elles jour et nuit, et pour se coucher elles en mettent un plus ordinaire. Il y a des ckours montés avec des émeraudes ou des rubis faux, sans facettes. Les personnes qui n'ont point le moyen d'acheter ces ornements montés avec de vrais diamants, et même les domestiques, en possèdent qui sont d'or et bordés d'une couche épaisse de cire.

(1) *Manners and customs of the modern Egyptians*, by W. Lane.

Le *ckoussah* est composé de diamants montés en or, quelquefois d'émeraudes, de rubis et de perles, auxquels pendent d'autres pierres rares détachées. Sa longueur est de sept à huit pouces ; il se place sur la tête d'une mariée, dans les haute et moyenne classes, et est à moitié recouvert par son châle. Il sert aussi à décorer un cercueil.

L'*enebeh* est le même ornement, mais de la dimension de quatorze à quinze pouces. Il suffit d'un peu plus de la moitié pour ceindre la tête.

Le *shateh* consiste en trois rangs de perles, ou davantage, avec une émeraude percée qui les unit au centre et les attache en festons autour de la tête.

Le *risheh*, ou la plume, est un jet de diamants montés en or ou en argent ; il se met sur le front ou sur un des côtés de la coiffure.

Le *hilal* est un croissant qui se porte comme le risheh.

Le *ckumarah*, ou lune, est formé d'une plaque d'or mince, d'un travail en relief entremêlé de termes arabes, avec sept autres petites plaques d'or attachées aux extrémités. Les inscriptions du centre portent ces mots : « *O Suffisant! ô Réparateur de la santé!* » Celles du côté gauche : « *O Sauveur!* » Celle de droite : « *Digne de foi.* » Ces ornements sont à la fois des talismans et amulettes.

Le *sackîyeh*, ou la roue d'eau, est plat et circulaire, composé de filigranes d'or avec de petites perles et

un diamant ou une autre pierre au centre, et des pendants d'émeraudes.

Le *bois de la croix* est une sorte d'ornement emprunté aux chrétiens, et qu'il est assez curieux de voir porter, et ainsi nommer par des femmes musulmanes : c'est un petit morceau de bois arrondi, un peu plus mince aux extrémités qu'au milieu, enchâssé dans de l'or et traversé par deux autres morceaux, avec deux chaînes et un crochet pour le suspendre.

Le *misht*, ou peigne, est un peigne d'or attaché aussi par des chaînettes et un crochet.

Il y a encore une foule d'ornements de tête en forme de fleurs, de papillons, etc.

Les boucles d'oreilles sont variées à l'infini, et consistent soit en diamants montés en argent, dorés sur le dos pour ne pas être ternis par la transpiration, soit en branches de diamants montés en or. D'autres sont formées d'émeraudes percées, suivant la coutume égyptienne, mutilées par cet usage absurde, et gâtées en outre par le défaut de facettes. Quelques boucles d'oreilles sont faites avec des rubis montés en filigranes entourés de cinquante boules d'or.

Le collier varie dans ses formes multiples. Il se compose quelquefois de grains de chapelets qui n'ont pas plus de dix pouces de long, et ne peuvent faire le tour du cou ; mais la soie où les grains sont enfilés s'étend à volonté, et l'espace où ils manquent se cache sous une tresse de cheveux. Les colliers sont pour l'or-

dinaire de diamants ou de perles, souvent avec une émeraude ou un corail au centre. Les personnes distinguées n'en portent jamais avec le corail.

Le collier, ou l'*orge*, est fait d'or creux. Il y en a une sorte d'assez longue dimension pour descendre jusqu'à la ceinture, et composée de diamants ou autres pierres précieuses ; quelques femmes se font un collier de sequins de Venise, ou de médailles d'or turques ou égyptiennes.

Les bagues (*khatims*) diffèrent peu des nôtres pour la forme, et ne s'en distinguent que par la grossièreté de l'art et la qualité inférieure de la matière. Une bague sans pierre s'appelle *dibleh*.

Les bracelets, *asawir*, sont de diamants ou autres pierres précieuses, montées en or, et de perles, ou seulement en or ; ces derniers ne font qu'un simple tour.

Les *anneaux des chevilles du pied*, d'or ou d'argent massif, ne sont plus guère portés aujourd'hui. Ils sont, en effet, très lourds, et, en se choquant dans la marche, produisent un effet désagréable. Aussi est-il dit dans une chanson : « Le son de tes anneaux du » pied m'a privé de la raison. » Isaïe y fait allusion dans ce verset : « Les filles de Sion s'élèvent avec » orgueil parce qu'elles marchent la tête haute en faisant sonner leurs pieds (1). »

Les *hegabs*, ou amulettes, sont enfermés dans des étuis d'or ou d'argent en bosse, attachés à un cordon

(1) Isaïe, chap. III, vers. 16.

de soie ou à une chaîne, et ordinairement suspendus au côté droit au-dessous de la ceinture. Le cordon ou la chaîne sont passés par-dessus l'épaule gauche. Ces étuis portent quelquefois les inscriptions arabes : « *Volonté de Dieu, arbitre suprême des choses nécessaires.* »

Les hegabs sont ou cylindriques ou de forme triangulaire, et sont portés sur la coiffure des enfants et sur celle des femmes.

Le *khizam*, ou anneau du nez, est en usage chez quelques femmes de la classe commune du Caire, et surtout dans les villes et villages de la haute et basse Égypte ; il est le plus ordinairement de cuivre, et a environ un pouce ou un pouce et demi de diamètre. Trois ou quatre grains de chapelet de verre coloré, rouge et bleu, y sont suspendus. Il passe toujours par la narine droite, et pend en partie devant la bouche, de sorte qu'en l'ouvrant on est obligé de tenir cet anneau à la main. L'anneau du nez est quelquefois d'or ; l'origine en remonte au temps d'Abraham, témoin ce verset de la Genèse : « Je l'interrogeai et je » dis : De qui es-tu la fille ? Elle répondit : Je suis » fille de Bathuel, fille de Nachor, et je lui ai mis » l'anneau du nez et les anneaux du pied (1). » Isaïe dit encore : « Le Seigneur ôtera les bracelets et les » anneaux du nez (2). » Ezéchiel en parle aussi : « J'ai » mis un joyau sur ton front (suivant le texte hébreu)

(1) *Genèse*, XXIV, 47.

(2) Isaïe, chap. III, vers. 21.

» *à ton nez*, des boucles à tes oreilles, et une belle » couronne sur ta tête (1). »

Le collier, ou *eckd*, est encore un des ornements favoris des Égyptiennes de la classe inférieure, qui en portent souvent deux ou trois à la fois, de la valeur de quelques piastres ; ils sont composés de larges grains de chapelets d'ambre transparent. Le collier appelé *tock* est un anneau d'argent ou de cuivre, ou même d'étain ; les petites filles surtout s'ornent de ce clinquant, qui souvent n'est que de fer.

Les femmes du bas peuple imitent les dames dans leur parure en général, surtout dans la coiffure et la manière d'arranger leurs cheveux, qu'elles nattent. Les dames attachent leurs tresses avec des cordons de soie noire. Les Égyptiennes de la classe commune ne partagent leur chevelure qu'en deux nattes, qu'elles rejettent par derrière, et lient avec trois cordons de soie rouge, dont chacun a un gland au bout, et descend très bas vers la terre ; aussi ont-elles soin d'écarter ces glands avant de s'asseoir.

Les anneaux de la cheville du pied, d'argent massif, sont portés par les femmes de riches fellahs et des scheiks des villages. C'était aussi la coutume arabe pour les filles et les jeunes femmes d'avoir des sonnettes aux pieds. M. Lane dit avoir vu au Caire des petites filles avec des grelots attachés à leurs pieds. Peut-être, ajoute-t-il, est-ce au bruit de ces ornements

(1) Ezéchiel, chap. XVI, vers. 12.

qu'Isaïe fait allusion dans le verset 16e du chapitre III.

Je laisse cette énumération sans fin, aussi monotone que la vue de ces clinquants égyptiens, dont tout le monde, riche et pauvre, se charge à l'envi.

Il m'était plus utile, en ma qualité de voyageur, de m'enquérir de la monnaie du pays, qui n'est pas plus courante au Caire que je ne l'avais trouvée à Constantinople. Pour le napoléon ou le souverain j'avais toujours obtenu le change de 20 et de 25 francs dans les hôtels et sur les bateaux à vapeur; mais pour les petites transactions avec les gens du pays, les locations de chevaux ou de voitures, dans les cafés, dans les rues pour un verre de limonade ou un sorbet, il avait fallu à Constantinople recourir à un changeur, et perdre 50 centimes au moins sur la pièce de 5 francs. Le change, entièrement arbitraire dans cette capitale, fait subir la même perte au Caire, où les changeurs sont postés dans les rues, comme à Naples, de distance en distance, mais y exercent leur métier avec une usure presque juive. Sur 5 francs ils en rendent 4, et quelle monnaie d'ailleurs en échange! Ce sont de petites pièces percées et destinées au double usage de la circulation et de l'ornement. Les dames enfilent leurs nattes de cheveux dans les trous de cette petite monnaie d'argent, dont leur tête porte ainsi tout un échafaudage brillant et sonore.

La piastre égyptienne vaut 25 centimes, et 100 piastres équivalent à la livre sterling.

Dans les hôtels européens du Caire on donne le change du napoléon en francs, comme à Paris, et du souverain en *crowns* et demi-*crowns* et en shillings, comme à Londres ; on n'y admet point la monnaie du pays.

Le *fuddah* est la plus petite monnaie égyptienne. C'est l'ancien nom donné aux demi-*dirhems* frappés sous le règne du sultan Moueyad, au commencement du neuvième siècle de l'hégire, ou du quinzième de notre ère. C'est cette monnaie que les Turcs appellent *parah*. Le fuddah, qui signifie argent, est un mélange d'argent et de cuivre, et forme la quatrième partie d'une piastre.

Il y a des pièces de 5, de 10 et de 20 fuddahs ; elles valent un peu plus de 2 centimes.

La piastre égyptienne est de la même composition et a un pouce et demi de diamètre. Sur une face elle porte le chiffre du sultan, et sur l'autre ces mots en arabe : « Frappé au Caire, » avec la date au-dessous, de l'avénement du présent pacha, et l'année où la pièce fut monnoyée.

Les inscriptions des autres pièces sont presque toutes les mêmes.

Il y a une petite monnaie courante d'or de la valeur de 4 piastres, et une autre aussi d'or valant 9 piastres.

Ce sont là toutes les monnaies égyptiennes. Celles de Constantinople ont cours au Caire, mais elles y sont rares.

Les dollars d'Europe et d'Amérique sont également reçus en Égypte. Ils y valent environ 20 piastres de ce pays; le dollar espagnol 21; les doublons valent 16 dollars. Il en est de même du sequin de Venise.

Le *riyal* d'Égypte est une monnaie nominale de la valeur de 90 fuddahs.

Le *kîs*, ou bourse, forme la somme de 500 piastres, ou 5 livres sterling.

Le *khuzneh*, ou trésor, équivaut à 100 bourses, ou 5,000 livres sterling, c'est-à-dire 125,000 francs.

Les traitements des Anglais attachés au service des pachas en Égypte, où ils sont si nombreux, consistent en des bourses.

A l'hôtel Sheppeard, au Caire, où je fus accueilli avec toute l'hospitalité britannique, je payais en napoléons ou en souverains, et je recevais le change en shillings.

Muni de cette clef d'introduction (1), un voyageur consciencieux désire connaître d'abord le gouvernement du pays qu'il visite, et si, faute de temps, il ne peut en faire une étude approfondie, il veut en prendre au moins une idée superficielle. Le gouvernement constitutionnel a un double avantage pour les gouvernés qui savent en jouir, et pour l'étranger qui l'observe, c'est que celui-ci peut assister aux débats

(1) En Turquie le *baxschis*, ou présent d'argent, est souvent nécessaire pour pénétrer dans les ministères et arriver jusqu'aux ministres.

politiques du peuple chez lequel il se trouve, et qui est jaloux de lui montrer sa tribune populaire.

J'avais vu à Rome la place de la tribune aux harangues, le *Rostrum;* à Athènes, le Pnyx, et si l'éloquence démocratique y était morte avec ses orateurs, j'entendais encore l'écho lointain, mais sonore, du fracas de l'Agora et du Forum.

Chez les peuples modernes j'avais vu la première fois en Angleterre le gouvernement constitutionnel par excellence, qui parle, agit, veille, administre et légifère la nuit comme le jour. Je l'avais entrevu en Hollande et en Belgique. J'avais été admis à la diète de Danemark, à Copenhague, où nos ministres diplomates assistaient l'arme au bras, sans comprendre le danois ; à la diète helvétienne, siégeant à Zurich. En 1848, j'avais vu naître et mourir en six mois la constitution autrichienne, à Vienne où j'avais entendu, dans la salle du manége, le paysan du Danube et le Tchèkhe à la chevelure longue et hérissée, à la parole brève, abrupte et incisive.

Enfin, j'avais vu les Cortès, avec leur constitution incertaine et précaire, les cortès, qui sauront enfin, sous leur digne et nouveau président dom Pascual Madoz, établir et conserver la liberté que mérite un peuple qui veut se régénérer.

Mais en Orient, où trouver le gouvernement ? C'est un je ne sais quoi métaphysique, qui ne se voit, qui ne s'entend point, sans substance, et qui n'a de nom

dans aucune langue. Est-ce au divan qu'il existe, est-ce au sérail, est-ce au harem? Si le gouvernement consiste dans la justice exécutive et expéditive, dans la magistrature hiérarchique du pacha, du cadi, du mufti, du bey et de l'agha, s'il se manifeste dans le bris avec effraction, par les mains de la police, d'une boutique ou d'un bazar du Caire, dans l'application de la bastonnade, j'avais vu la justice et le gouvernement en Orient et en Égypte.

L'Égypte, par suite des grands changements politiques arrivés sous le gouvernement de Méhémet-Ali, a presque cessé d'être une province de l'empire turc. L'extermination des mamelouks qui partageaient autrefois l'autorité avec les prédécesseurs de ce pacha, l'avait rendu, pour ainsi dire, indépendant du sultan, à qui il avait toutefois prêté serment d'allégeance, en continuant de lui payer l'ancien tribut. Il s'était engagé de plus à respecter et faire respecter les lois du Coran et les traditions. Mais il exerçait d'ailleurs un pouvoir illimité, et pouvait mettre à mort un de ses sujets quelconque sans la formalité d'un jugement. Un simple mouvement horizontal de la main du pacha suffisait pour impliquer une sentence capitale. Ce fut le même système sous le dernier vice-roi, Abbas-Pacha.

Dans la citadelle du Caire siége une cour judiciaire du cadi que préside, en l'absence du pacha, son délégué Habîb-Effendi.

Quand il s'agit d'affaires appartenant à la juridic-

tion du cadi, et assez claires pour être renvoyées devant ce magistrat ou une autre cour, le président du divan passe jugement. On a établi dans tous les quartiers du Caire de nombreux corps de garde où stationnent des postes de nizam, ou troupes régulières. Les individus accusés de vols, d'attaques à main armée sont arrêtés et conduits au poste principal dans la rue de la *Mosquée*, et de là, après que le procès-verbal a été dressé, devant le *zabit*, ou premier magistrat de la police. Celui-ci, après avoir entendu l'affaire, renvoie le prévenu au divan. S'il nie le crime, et qu'il n'y ait pas de preuves convaincantes, mais seulement une simple présomption, il subit ordinairement la bastonnade, qui finit par lui arracher un aveu, si le délit n'est pas de nature à lui faire encourir un châtiment plus rigoureux. Un voleur, après la bastonnade, avoue en général en disant : « *Le diable* » *m'a tenté et je lui ai cédé.* »

Le châtiment est réglé par une police arbitraire, mais judicieuse et humaine. Il consiste dans des travaux forcés, tels que déblais et enlèvement de decombres, creusement de canaux, etc., et dans une ration d'aliments assez réduite. L'armée elle-même se recrute parmi de jeunes repris de justice, s'ils sont forts et bien constitués. En adoptant ce système de recrutement militaire, Méhémet-Ali n'a fait que suivre l'exemple de Sabacon, l'ancien roi d'Égypte, le conquérant de l'Éthiopie.

Il y a plusieurs juridictions administratives d'un ordre inférieur ; les principales sont le *conseil de délibération ordinaire* et le *conseil de délibération sur les affaires de l'État.*

Les membres de ces deux conseils distincts sont choisis par le pacha, qui appuie leurs décisions du poids de son autorité. Ils remplissent auprès de lui les fonctions de ministres, et se forment en comité chargé de présider à l'administration générale du pays, et à la conduite des affaires commerciales et agricoles du pacha. Ils examinent les pétitions qui lui sont adressées, ainsi qu'à son divan, concernant les intérêts des particuliers, ou les affaires publiques, et ils statuent sur ces demandes, à moins qu'elles ne soient déférées aux autres conseils ci-dessous énumérés :

Le conseil de l'armée ;

Le conseil de délibération des affaires militaires ;

Le conseil de marine ;

La cour des marchands.

Cette dernière cour, dont les membres sont des négociants de divers pays et religions, est présidée par le chef des marchands du Caire. Elle fut instituée par suite de l'insuffisance des lois du Coran dans certains cas résultant des transactions commerciales modernes.

Le cadi, ou premier juge du Caire, ne préside que pendant un an, et à l'expiration de ce terme, un nouveau cadi arrive de Constantinople, et remplace

son prédécesseur, qui y retourne lui-même. C'était la coutume autrefois que le magistrat partît du Caire pour la Mecque en pèlerinage, avec une nombreuse escorte de pèlerins, exerçât une année les fonctions de cadi dans la cité sainte, une autre année à Médine, et revînt ensuite au Caire au commencement du ramazan.

La charge de cadi est vénale. Le gouvernement n'exige de ce magistrat qu'une médiocre instruction, et pour première condition, sa qualité d'osmanli, ou Turc de la secte des *Hanafes.*

Son tribunal s'appelle *lieu du jugement.* Fort peu de cadis savent l'arabe, et nul n'est tenu de le savoir. Leurs fonctions, au Caire, sont presque une sinécure. Elles se bornent à confirmer la sentence rendue par un délégué choisi parmi les ulémas d'Istamboul, lequel juge les cas les plus ordinaires, ou sanctionne la décision du mufti, premier docteur de la loi, résidant au Caire, et chargé de vider les affaires les plus embrouillées et les plus difficiles.

Le délégué du cadi, en général, est versé dans le dialecte populaire de l'Égypte. Aussi dans la capitale, où la majeure partie des litiges concerne des Arabes, le juge doit mettre toute sa confiance dans le premier interprète, dont les fonctions sont permanentes, et qui est initié à toutes les coutumes de la cour, et au système général de corruption. On peut être ignorant de la loi et être nommé cadi. C'est son délégué, le *naïb*, qui doit être l'homme de savoir et d'expérience.

Le rang de la partie plaignante, et celui du défendeur influent sur la décision du juge, très accessible à l'appât d'un présent offert au naïb et au mufti, qui l'acceptent, et le font passer de leurs mains dans celles du cadi. Dans les longs procès surtout, c'est la plus forte somme d'argent qui fait pencher la balance. Le système de corruption et de subornation de témoins devant les tribunaux et les cadis est également poussé à un degré incroyable dans la capitale. Entre autres exemples, M. Lane en cite un qui lui avait été rapporté par le secrétaire et l'iman du scheik El-Mahdié, alors premier mufti du Caire, auquel le cadi renvoya, après son jugement, une affaire très épineuse, dont voici la substance.

Un marchand turc, résidant au Caire, mourut, laissant une fortune de 6,000 bourses (1), et une fille unique, son héritière universelle. Le seyd Mahomet-El-Marouckê, chef des marchands du Caire, informé de cet événement, suborna un simple fellah, le concierge de la maison d'un respectable scheik, pour qu'il se déclarât fils d'un frère du défunt. L'affaire fut déférée au cadi, et à cause de sa gravité, on convoqua les principaux ulémas de la ville, tous déjà subornés ou influencés d'avance par le chef des marchands. De faux témoins furent également gagnés pour protester en faveur du concierge; et d'autres également, en

(1) 150,000 francs.

faveur des faux témoins eux-mêmes. 3,000 bourses furent adjugées à la fille du défunt, et l'autre moitié de la fortune à l'imposteur, qui remit cette part au chef des marchands, et ne reçut pour son faux témoignage qu'un présent de 300 piastres.

Le chef des muftis, El-Mahdié, était absent du Caire, quand la cause fut jugée. A son retour, la fille du marchand défunt vint le trouver, lui exposa son grief, et lui demanda justice. Le mufti, tout convaincu qu'il était du tort qu'elle avait éprouvé et de la vérité de ses assertions, dit à la plaignante qu'il craignait de ne pouvoir faire annuler le jugement, à moins que le procès ne fût entaché de quelque irrégularité, et il lui promit d'en examiner sérieusement toutes les pièces. Après l'avoir fait, il se rendit chez le pacha, qui l'estimait beaucoup pour son savoir et son inflexible intégrité. « Le tribunal du cadi, lui dit-il, » vient de se déshonorer par la plus flagrante injus- » tice. Un faux témoignage avéré a été admis par les » ulémas, et un jugement a été rendu en mon absence, » par lequel une héritière légitime est dépouillée de » ses biens. Ce jugement a excité l'étonnement, et » a soulevé l'indignation de toute la ville. » Le pacha fit convoquer aussitôt le cadi et tous les ulémas qui avaient jugé dans cette cause, pour être confrontés avec le mufti de la citadelle. Quand ils furent assemblés, il énonça le grief et la plainte du chef des muftis, comme s'ils venaient de lui-même. Le cadi, affec-

tant, comme les ulémas, une vive indignation du crime dont on les accusait, demanda sur quel chef les charges étaient appuyées. « Sur celui d'avoir admis, » répondit le pacha, la déclaration et la prétention » d'un *bowab*, concierge, à une parenté et à un héri» tage sur lesquels il n'avait aucun droit. Et votre » crime est d'avoir reçu cette déclaration et cette pré» tention, que vous ne pouviez en conscience croire » fondées. » — « Je n'ai rendu mon jugement, répliqua » le cadi, qu'après l'unanime décision des ulémas » alors présents. » — « Qu'on lise le procès-verbal », reprit le pacha. Après la lecture du procès-verbal et des minutes, le cadi, d'un ton d'autorité emphatique, s'écria : « Oui, j'ai jugé ainsi ! » — « Et ton » jugement est faux ! » répliqua le chef des muftis, d'une voix encore plus élevée. Pendant ce temps le public promenait tour à tour des regards de stupeur sur le mufti, sur le pacha et sur les ulémas. Ces derniers et le cadi se tiraient la barbe ou la roulaient entre leurs doigts. « O scheik Mahdîé, interrompit le chef des » marchands du Caire, le suborneur, respecte les ulé» mas comme ils te respectent. » — « O Marouckîé, s'é» cria le mufti, es-tu mêlé à cette affaire? Avoue la part » que tu y as prise, ou tais-toi. » L'imposteur se retira en silence, car il pressentit l'issue du procès. Le mufti fut alors requis par les ulémas de produire une preuve du vice de leur jugement. Tirant donc de son sein un petit livre sur les lois de succession, il lut ces lignes

du texte : « Pour établir ses prétentions à une parenté » et à un héritage, il faut constater les noms du père » et de la mère du prétendant, et des aïeul et aïeule » paternels et maternels. » Or, ces noms du prétendu père du bowab, et les autres prescrits par la loi, les faux témoins n'étaient point en mesure de les donner, et le défaut de cette formalité dans le jugement, sur laquelle les ulémas avaient passé avec intention, le fit casser et annuler. Le bowab fut amené devant le conseil, nia d'abord l'imposture dont il avait été fait le principal instrument. La bastonnade lui ayant donc été appliquée, le seul aveu que lui arracha la torture, fut qu'il n'avait reçu sur les 3000 bourses que la somme de 300 piastres. Le chef des marchands, pendant ce temps-là s'étant rendu chez le maître du concierge, lui rapporta ce qui s'était passé à la citadelle, lui remit entre les mains les 3,000 bourses, et le renvoya avec cette somme devant le conseil, pour expliquer aux juges comment ces 3,000 bourses se trouvaient en sa possession, et lui avaient été confiées par son domestique en vertu d'un fidéi-commis. Ce fut ainsi que fut opérée la restitution d'un argent extorqué par la fraude et l'imposture, et que la fille du défunt rentra dans la totalité de sa succession.

Il y a cinq tribunaux inférieurs au Caire, et un à Boulak, lesquels connaissent particulièrement des litiges relatifs aux ventes de propriété, aux legs, aux mariages et aux divorces.

Chaque village a un cadi, né, en général, dans le lieu même, mais qui ne doit jamais être Turc. Il juge les causes quelquefois d'après la loi, le plus souvent sur la décision du mufti. Un cadi dessert deux ou trois villages, et même davantage. Chacune des quatre sectes orthodoxes a un scheik ou un chef religieux, choisi parmi les membres les plus instruits de ce corps, et résidant au Caire. Outre les affaires minimes de chaque jour, le pacha lui défère, sans toutefois se soumettre à sa décision, des causes délicates et épineuses résultant d'un texte obscur du Coran, ou des traditions. Ainsi les scheiks ayant été consultés sur la question de savoir si la dissection des cadavres était contraire aux prescriptions du Coran, et ayant déclaré que cette coutume était une infraction aux lois religieuses, le pacha, sans avoir égard à leur autorité, et ne se préoccupant que de l'intérêt de la science, fit ouvrir un amphithéâtre de dissection pour les élèves musulmans du Caire.

La police de la ville est placée sous l'autorité militaire plus que sous l'autorité civile. Elle était dirigée autrefois par le *zabit*, chargé de la police civile, de l'arrestation des voleurs et autres criminels, de la discipline des femmes publiques et de la prostitution, depuis interdite dans toute l'Égypte ; maintenant il est le chef de la police spéciale de sûreté. Les inspecteurs de cette police, ou espions, disséminés dans la capitale, entrent sans marque distinctive dans les

cafés, observent la conduite des personnes qui s'y trouvent, et écoutent leur conversation. Ils accompagnent les gardes militaires faisant les rondes de nuit dans les rues du Caire. Beaucoup d'entre eux sont des repris de justice.

Le zabit, ou agha, avait coutume de circuler dans la capitale pendant la nuit, souvent escorté du bourreau et du *shealigî*, ou porteur d'une torche allumée, la *shealeh*, qui est toujours en usage. Cette torche brûle sans jeter de flamme, excepté quand on l'agite dans l'air. Elle répond à la lanterne sourde ; le feu en est caché dans un petit vase intérieur qui dérobe la lumière, mais non l'odeur, que les voleurs sentent d'assez loin pour s'enfuir.

Il est défendu à qui que ce soit d'errer dans la ville après dix heures du soir sans être muni d'une lanterne. Le contrevenant que la police rencontre, cherche rarement à lui résister ou à s'enfuir. La bastonnade lui est ordinairement appliquée. C'est la punition la plus sévère que le zabit lui-même ait le pouvoir d'infliger.

Avant les innovations introduites par Méhémet-Ali, les magistrats chargés de la police du Caire employaient pour découvrir un coupable des mesures et des expédients curieux et romanesques, tels qu'on en trouve dans les *Mille et une nuits* des contes arabes. A la faveur de certains déguisements, les aghas dépistaient le criminel qui, une fois arrêté, était conduit

sur la grande place de Roumeleyeh, au-dessous de la citadelle, et y était exécuté.

Les marchés du Caire, les boutiques et les poids et mesures, sont sous la surveillance du *mohtesib*. En certaines occasions, il parcourt la ville à cheval, précédé d'un autre magistrat qui porte de grandes balances, et suivi du bourreau et d'une nombreuse escorte. En passant devant les boutiques et par les marchés, il ordonne à chaque boutiquier de produire ses balances et ses poids et mesures, et examine s'ils sont exacts et réguliers. Il s'informe aussi du prix des provisions, souvent il lui arrive d'arrêter en pleine rue un domestique, ou toute autre personne qui vient d'acheter quelques articles de consommation, en lui demandant à quel prix, et si c'est au poids légal. Un marchand convaincu de mauvaise foi est fustigé sur-le-champ, ou reçoit la bastonnade. M. Lane vit un jour, dans une rue du Caire, un homme entièrement dépouillé de ses vêtements, les mains liées derrière le dos, et attaché aux barreaux de la fenêtre d'une mosquée; c'était un boulanger convaincu d'avoir vendu avec de fausses mesures. On lui avait percé le nez, d'où pendait un morceau de pain à un cordon de soie. Il resta trois jours exposé dans cet état aux regards de la foule, et aux rayons d'un soleil ardent. Si c'est un boucher qui a commis le délit, c'est un morceau de viande qu'on lui insère dans la narine percée. On lui enlève quelquefois deux onces de chair sur le dos.

Le châtiment infligé à ce genre de délit par la police de Constantinople n'est pas moins rigoureux. Le marchand infidèle, homme ou femme, est forcé de se tenir debout sur la pointe des pieds, à la porte de sa boutique, où il est cloué par les oreilles. Après une heure d'exposition, on le promène dans les rues sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal.

La classe des domestiques, au Caire, est également sous la direction de scheiks particuliers. La personne qui en a besoin s'adresse à l'un de ces magistrats, qui, à raison de 2 ou 3 piastres, ses honoraires, se rend caution de la conduite d'un domestique de confiance. Si celui-ci venait à voler son maître, ce dernier est indemnisé par le scheik, en cas de recouvrement ou non, de l'argent soustrait.

Les voleurs avaient, il n'y a pas beaucoup d'années, en Égypte, un chef qu'ils appelaient leur scheik. Il était chargé de faire rechercher les objets volés, moyennant une modique rançon. Ce système étrange et immoral adopté un temps par la police française dans la personne du célèbre Vidoc, était en vigueur chez les anciens Égyptiens, ainsi que l'atteste Diodore de Sicile (1).

(1) Υπηρχε δε και περι των κλεπτων νομος παρ' Αιγυπτιοις ιδιωτατος. Εκελευε γαρ τους βουλομενους εχειν ταυτην την εργασιαν, απογραφεσθαι προς τον αρχιφωρα, και το κλαπεν ομολογως αναφερειν παραχρημα προς εκεινον, τους δε απολεσαντας, παραπλησιως απογραφειν αυτω καθ' εκαστον των απολωλοτων, προς τιθεντας τον τε τοπον και την ωραν καθ' ήν απεβαλε. Τουτῷ

Le patriarche copte, placé à la tête de son église, juge les petits délits commis par ceux de sa secte. Le clergé inférieur juge les siens, après un appel fait au cadi. Un copte qui demande justice contre un musulman doit s'adresser au cadi. Les juifs suivent la même procédure. Les Francs et les Européens en général ne relèvent que de leurs consuls respectifs. S'ils ont un grief contre un musulman, ils sont renvoyés devant les autorités turques, qui jugent aussi dans les contestations élevées entre les musulmans et les Européens.

Les villes de province et villages sont régis par des magistrats turcs, ou par ceux des pays mêmes. Toute l'Égypte est divisée en plusieurs grandes provinces, dont chacune est gouvernée par un osmanli, ou un

δε τῷ τροπῷ παντων ετοιμως ευρισκομενων, εδει τον απολεσαντα, το τεταρτον μερος τας αξιας δοντα, κτησασθαι τα εαυτου μονα. Αδυνατου γαρ οντος του παντας απορησαι της κλοπης ευρε πορον ὁ νομοθετης, δι' οὑ παν το απολομενον σωθησεται, μικρων διδομενων λυτρων. (Diodore de Sicile, liv. I, ch. 80.)

« Il existait chez les Égyptiens une loi spéciale à l'égard des voleurs. Elle portait que ceux qui voulaient se livrer à cette industrie devaient s'inscrire chez le chef des voleurs, et lui rapporter spontanément et immédiatement les objets volés. Elle ajoutait que les personnes dépouillées devaient l'informer exactement de chaque objet volé, en spécifiant le lieu, le jour et l'heure où il avait disparu. De cette manière chaque objet était promptement retrouvé, et le réclamant retrouvait ce qui lui appartenait en payant le quart de la valeur. C'est ainsi que dans l'impossibilité de détourner tout le monde du vol, le législateur avait trouvé le moyen de sauvegarder la propriété, par le paiement d'une faible rançon. »

Turc. Ces provinces sont subdivisées en districts, administrés par des magistrats du lieu même, sous les noms de *mamour* et *nazir*. Chaque village, comme la ville, a son scheik, né musulman dans le pays.

La condition de fellah, sous la direction des autorités turques est déplorable, d'après l'exemple que M. Lane cite dans son ouvrage.

Un Turc, gouverneur de la ville de Tunta, dans le Delta, était allé une nuit visiter le grenier du gouvernement de cette ville. Il y trouva deux paysans endormis, et leur demanda ce qu'ils faisaient dans ce lieu à cette heure : « J'ai apporté, dit l'un d'eux, » 130 *ardebs* de blé (1) du village de mon district. » — « Et moi, dit l'autre, 60 ardebs du territoire de la » ville. » — « Coquin, dit le gouverneur au dernier, » cet homme apporte 130 ardebs d'un petit village, » et toi 60 du territoire d'une ville. » — « Cet homme, » répliqua le paysan de Tunta, n'apporte son blé » qu'une fois par semaine, et moi j'en apporte chaque » jour. » — « Tais-toi ! » dit le gouverneur, et montrant du doigt un arbre voisin, il commanda à l'un des domestiques de l'établissement de pendre le paysan à l'une des branches. L'ordre fut exécuté, et le gouverneur retourna chez lui.

Le lendemain matin il se rendit au même grenier, et vit un fellah qui avait apporté une grande quantité

(1) L'*ardeb* équivaut à près de cinq boisseaux.

de blé : « Quel est cet homme? » demanda le gouverneur : « Monseigneur, c'est le paysan que j'ai » pendu hier soir par votre ordre, il vient d'apporter » 60 ardebs de blé. » — « Quoi ! s'écria le gouver- » neur, est-il ressuscité ? » — « Non, je n'avais fait » que le pendre de manière que ses pieds touchassent » la terre ; et quand vous êtes parti, j'ai dénoué la » corde. Vous m'avez ordonné de le pendre et non de » le *tuer.* » — « Ah ! murmura le gouverneur confondu, » c'est vrai, *pendre* et *tuer* sont deux. La langue » arabe est trop riche. La première fois je ne man- » querai pas de dire tuer. »

Telle est la justice administrative égyptienne, c'est un système arbitraire de pénalité, comme de perception d'impôts.

Le revenu du pacha d'Égypte s'élève environ à 3 ou 5 millions de livres sterling. La moitié provient des taxes directes sur les biens-fonds et d'exactions indirectes sur les fellahs. Le reste est le produit de droits de douane, de l'impôt sur les palmiers, dont chaque tête rapporte environ 5 francs, l'un dans l'autre, et donne un revenu général de 2,500,000 francs.

La taxe sur le revenu, appelée *firdeh,* est en général le douzième ou plus du revenu ou du salaire d'un individu, s'il est possible de l'assigner. Le maximum est fixé à 500 piastres. Dans les grandes villes cet impôt est personnel ; dans les villages il est perçu sur les maisons.

Le produit de l'impôt sur le revenu de tous les habitants du Caire monte à 8,000 bourses, environ 40,000 livres sterling.

Les biens des mosquées et autres institutions religieuses publiques, les wakfs, échappent à l'impôt général frappé pour remplir le trésor du pacha, qui n'ose pas toucher à cet argent sacré.

Le fellah, cette bête de somme de l'Égypte, dont il est pourtant l'instrument agricole et producteur par excellence, est le plus rançonné de tous ses habitants. Mais la meilleure partie du fruit de ses sueurs rentre dans les entrailles de cette terre qu'il féconde comme le Nil. Il y enfouit son trésor et ce qu'il peut sauver de l'extorsion. Et quand il meurt, il révèle le lieu où gît le précieux dépôt, à son fils, qui le couve aussi, et le cache comme un dragon ou l'avare thésauriseur.

D'après cet aperçu rapide du système du gouvernement égyptien, on voit que l'administration est nulle. Il se résume dans une législation judiciaire pénale et criminelle, presque personnelle et arbitraire.

Il dérive toutefois du Coran, comme les lois dont nous allons tracer une courte esquisse. Il serait éminemment moral et religieux comme elles, si l'exécution ne les faisait périr dans les mains de gouvernants et de juges ignorants et oppresseurs.

Parmi les lois qui régissent l'Égypte, celle sur les successions a un trait distinctif, c'est que *les aînés*

dans une famille sont privés de tout privilége, *et qu'il est alloué à la femme une partie égale à celle de l'homme au même degré de parenté avec le défunt.*

On peut léguer à qui que ce soit, pour une destination quelconque, *un tiers de son bien*, mais pas davantage. Les *enfants* du défunt héritent de *toute sa fortune*, ou de tout ce dont il n'a pas autrement disposé, ou bien de ce qui reste après le paiement des legs et des dettes, s'il n'y a pas de père et mère vivants et d'épouse ; et *la part des enfants mâles est double de celle des filles.* S'il n'y a que des femmes, deux ou davantage, elles reçoivent deux tiers, conformément à la loi du Coran. S'il n'y a qu'une fille, elle reçoit la moitié du bien, mais le tiers qui reste, ou la moitié, est abandonnée auxdites filles ou fille, en vertu d'une disposition de la loi, au défaut d'autres parents. Si les père et mère du défunt sont vivants, ils ont chacun un sixième de la fortune, s'il a laissé des enfants ou des petits-enfants. S'il n'y a pas d'enfants, le père du défunt reçoit deux tiers, et sa mère, la portion qui reste. S'il y a des frères du défunt, la mère n'a qu'un sixième, comme les deux frères ; s'il existe des frères et des sœurs du défunt, mais non point de père et mère, ni d'enfants, ni d'épouses, la fortune est partagée entre eux. La part des individus mâles est double de celle de la femme. S'il n'y a qu'une sœur du défunt vivante, sans père et mère, sans frères, sans enfants et sans épouse, elle jouit du même droit que

la fille unique d'un homme qui ne laisse ni père et mère, ni épouse ; ou s'il y a deux sœurs ou davantage, leur droit, en ce cas, est le même que celui de deux filles ou plus d'un homme qui ne laisse ni fils, ni père et mère, ni femme. Une épouse, ou des épouses, n'héritent que d'un huitième, s'il y a un enfant, et d'un quart, s'il n'y en a pas. Un homme hérite de la moitié de la fortune de sa femme, si elle n'a pas laissé d'enfants, et d'un quart, si elle en a laissé. Dans tous les cas, les dettes et les legs du défunt, s'il y en a, doivent être payés d'abord.

La loi est extrêmement douce et modérée envers les débiteurs. « Si un débiteur, dit le Coran, a de la » difficulté à payer sa dette, que son créancier attende » qu'il lui soit facile de le faire ; mais si vous lui en » faites remise comme une aumône, cela vaut beau- » coup mieux. »

Un débiteur est mis en prison, mais il en sort aussitôt qu'il a prouvé son insolvabilité.

Le meurtrier est puni de mort, ou il paie aux héritiers de la victime, à leur choix, une amende qui doit être divisée d'après les lois qui régissent les successions.

Les Bédouins avaient fait une loi fort injuste, et d'une rigueur draconienne. Elle renchérissait même sur le Coran. Un descendant de l'homicide, ou du père de l'homicide, de ses aïeuls et aïeules paternels et maternels, ou même de son arrière grand-père, pouvait être mis à mort par un des parents de la personne

victime d'un meurtre, ou tuée dans un combat. Mais dans la plupart des tribus, l'amende est acceptée au lieu du sang.

Les vengeances, ou *vendette*, sont traditionnelles chez les fellahs, qui se font justice par leurs mains au lieu de la demander au gouvernement. Les parents du meurtrier se réfugient dans le village voisin, ou vont plus loin. Mais même si l'on tire vengeance de l'assassin, et qu'on ait reçu satisfaction, la *vendetta* se renouvelle et se poursuit, transmise de père en fils, de famille en famille, jusqu'aux générations les plus reculées.

La femme convaincue d'un crime capital est précipitée dans le Nil.

Un délinquant, pour un premier vol, est puni, par le Coran, de l'amputation de la main droite, mais une disposition de la loi sunnite mitige le châtiment, si la somme volée est moins d'un quart de dinar (1), et encore, pour faire exécuter cette sentence, faut-il que le bien volé ait été déposé dans un lieu où le voleur n'ait pas eu un accès facile et connu. Il s'ensuit qu'un homme qui vole dans la maison d'un proche parent n'est pas sujet à la peine prescrite, non plus que l'esclave qui vole dans la maison de son maître. Pour récidive, on coupe la jambe, pour un troisième vol, la main gauche, pour un quatrième, le pied droit ; enfin pour récidives accumulées, le coupable reçoit la bastonnade.

(1) Ou *mitckal* d'or, environ 72 grains, mesure anglaise.

Un homme peut *voler un enfant* né libre, sans transgresser la loi, parce que ce n'est pas un *bien*, une *propriété*, mais il n'est pas permis de voler un *esclave*.

On ne coupe pas la main de celui qui vole quelque aliment; on suppose que la faim a pu le pousser à ce vol.

La plupart des petits délits sont punis de coups appliqués avec le *courbag*, sorte de fouet fait de la peau d'hippopotame, et arrondi. Deux personnes en frappent alternativement les pieds du patient, liés ensemble par une chaîne ou une corde, dont chaque bout est attaché à un bâton, que l'on tourne pour la serrer à volonté.

L'ivrognerie était punie par le Prophète de la bastonnade, et ce châtiment est encore, mais rarement, infligé par les tribunaux du Caire. Le *hadd*, ou nombre de coups, est de 80.

L'apostasie, chez les musulmans, est regardée comme un crime abominable, et est punie de mort, à moins que l'apostat ne rentre dans la foi après un troisième avertissement.

M. Lane rencontra dans les rues du Caire une femme qui avait apostasié et épousé un chrétien. Après l'avoir promenée par la ville, on la conduisit sur les bords du Nil, où elle allait être noyée.

Une croix dont elle s'était tatoué le bras l'avait fait reconnaître au bain par une de ses amies, qui l'avait signalée, et son propre père, devenu son accusateur,

l'avait fait arrêter. L'infortunée, vêtue avec décence, comme les dames du Caire, marchait escortée de soldats, et environnée de la foule du peuple, qui l'accablait d'insultes et d'invectives. Le cadi qui l'accompagnait l'exhortait vainement à revenir à la foi musulmane. Elle fut portée dans un bateau au milieu du Nil, et là, dépouillée presque entièrement, elle fut étranglée et précipitée dans le fleuve.

Une autre femme, également convaincue d'apostasie, fut un jour menée devant Méhémet-Ali. Le pacha l'exhorta d'abord à abjurer ; elle s'y refusa, malgré sa persistance. Il se contenta de lui reprocher sa folie, et la fit renvoyer chez elle sans aucun mal.

Il me tardait de sortir de la ville du Caire, où, même sur la place de l'Esbekyeh, lieu de mon séjour, je végétais sous l'influence morbide de l'atmosphère des ruelles voisines, qui ont 4 ou 5 pieds au plus de largeur, et dont le soleil ne fait qu'effleurer le sommet sans purifier l'espace intérieur. Je sentais, ou croyais sentir arriver jusqu'à moi les miasmes du canal de Calige, sillon impur d'eaux croupissantes, creusé dans toute l'étendue de la ville, où elles rampent, et traînent péniblement leur limon, aussi épais que le bitume du lac Asphaltite. J'étais suffoqué, et j'éprouvais le besoin de respirer à l'air, et plus largement. Le Nil était à quelques pas, et me présentait ses brises rafraîchissantes. Pouvais-je hésiter un seul instant ?

L'inondation était pour le voyageur un bonheur et

une occasion qu'il devait saisir. Elle étalait à mes yeux une nappe immense, où se dérobait le lit du Nil lui-même. Ce fleuve, le seul sur le globe, qui n'ait pas d'affluent tributaire, et se grossisse par lui-même, qui, à son niveau, cause la peste, et au-dessus, donne la vie, sort du mont Alkamar, dans le Darfour. Après avoir parcouru 5,500 kilomètres, et ses six cataractes, il s'étendait, cette année, en un vaste désert d'eau, où les îlots et les oasis de palmiers, et les cabanes submergées des fellahs m'offrirent un sinueux méandre dans mon excursion aux pyramides.

Les pyramides ! ce nom magique qui, dans le sein des lettres antiques et mortes, nous berce de son éternelle monotonie, que sont-elles? Le sépulcre, et en même temps l'âme du désert. Les rois, ces sages couronnés, qui toutefois se cramponnaient à la vie, et voulaient au moins éterniser leurs tombeaux, si ce n'est leurs noms, s'étaient efforcés d'assurer un asile inviolable, contre les bêtes et les hommes, à leurs restes terrestres, que l'âme devait laisser en remontant au ciel après les phases de la métempsycose. De là une pyramide pour des mausolées de rois.

Ces géants du désert, qui ont survécu à Memphis, dont ils étaient les tombeaux, éternels comme le Nil, qui vient quelquefois baigner leurs pieds, étonnent d'abord et frappent de stupeur, mais ensuite affectent douloureusement le voyageur réfléchi, qui mesure la grandeur et la durée du travail aux souffrances des

travailleurs, la multiplicité des bras employés à les bâtir aux gémissements douloureux, aux cris d'agonie qui sont montés du pied des pyramides jusqu'au ciel ; car elles s'associent aux noms de deux rois qui les cimentèrent des sueurs et du sang de leurs sujets ; car elles suspendirent le cours de la justice, et tarirent l'abondance, qui, jusqu'à Rhampsinit, prédécesseur de Chéops et de Chéphren, avait fleuri dans toute l'Égypte. Elles firent fermer les temples, interdire les sacrifices à plus de cent mille Égyptiens, condamnés à souffrir chaque mois, tous pour un seul homme, à fouiller les carrières de l'Arabie, et à traîner les masses de pierres au bord du Nil, et au delà, sur des bateaux, jusqu'aux pieds de la montagne de Libye. La chaussée sur laquelle sont élevées les pyramides, les édifices souterrains destinés à la sépulture des despotes, dans une île formée par les eaux du fleuve, qu'un canal y introduisait; les pyramides elles-mêmes avaient coûté des demi-siècles de travaux. On voudrait pouvoir admirer sans regret ces tours de Babel, si elles n'avaient pas été l'œuvre lente et laborieuse de la main de l'homme, si elles étaient plutôt, comme dit Diodore, une superposition instantanée et miraculeuse par quelque divinité au milieu d'une mer de sable (1).

(1) Ωστε δοκειν μη κατ' ολιγον υπ' ανθρωπον εργασιας, αλλα συλληβδην ωσπερ υπο Θεου τινος το κατασκευασμα τεθηναι εἰς την περιεχουσαν αμμον. (Lib. I, cap. 63.)

Les historiens de l'antiquité s'égarent en conjectures sur le procédé de leur construction. Ils supposent que les pierres étaient d'abord élevées du sol, et qu'à l'aide de machines faites de courts pieux de bois, on les montait sur un premier rang d'assises. La pierre qui y était parvenue était mise dans une autre machine placée sur cette première assise, d'où on l'exhaussait par le moyen d'une autre successivement, et ainsi de suite, car, dit Hérodote, par simple conjecture, *il y avait autant de machines que d'assises* (1). Par ce mode d'ascension incessante jusqu'à la dernière hauteur, les pierres s'élevaient toujours en se rétrécissant dans une forme conique, l'assise inférieure excédant celle qui était immédiatement au-dessus. La pyramide quadrangulaire forme ainsi sur chacune de ses faces un escalier d'où, pendant l'ascension, l'œil ne peut plonger sur la base, ni apercevoir la cime. Quand elle eut atteint sa dernière élévation, on exécuta sur son sommet un revêtement, une sorte de perfectionnement exprimé par le mot εκποιειν d'Hérodote. Ce revêtement n'existe plus que sur la pyramide de Chéphren, vulgairement appelée pyramide Belsoni.

Le géomètre positif et le minutieux antiquaire calculeront les dépenses de consommation pour les malheureux ouvriers, ou bêtes de somme attachés à cette

(1) Οσοι γαρ δη στοιχοι ἦσαν των αναβαθμων, τοσαῦται και μηχαναι ἦσαν. (Lib. II, cap. 125.)

glèbe de sable ou de pierres, nourris de légumes et de raves, et les frais d'outils, d'instruments et de machines pour la taille des assises, pour leur transport, pour le percement des routes souterraines. Le philosophe méditera sur la destination de ces demeures colossales, sur la vanité des choses humaines, sur la cruauté froide et calculée de ces antiques despotes qui s'étaient plu à décimer des millions d'hommes pour occuper des bras à leur usage et à leur service. Il se réjouira peut-être, et poussera même un éclat de rire amer de Démocrite, en voyant que ces pyramides ambitieuses, où deux superbes monarques avaient préludé, pendant cinquante ans, à la pompe de leurs funérailles, frustrèrent les deux despotes pour qui s'étaient entassées ces masses indestructibles. Chéops et Chéphren n'y furent point inhumés; craignant que l'indignation du peuple, épuisé et las de tant de maux et de souffrances amoncelés avec ces milliers de pierres, n'éclatât enfin comme la nue grosse de la foudre, et qu'après avoir servi leurs maîtres durant la vie, ce même peuple ne voulût les dépouiller après la mort, en les arrachant à cet asile sacré, ils avaient ordonné qu'on les enterrât en secret avec et sous la foule prolétaire; « Ainsi, comme le dit » Bossuet, les constructeurs des deux grandes pyra- » mides, oppresseurs de leur peuple, n'ont pas même » joui de leurs tombeaux. »

Mais en stigmatisant ces deux tyrans, l'histoire se

désarme devant la troisième pyramide, celle de Mycérinus, qui, ayant horreur des cruautés de ses deux prédécesseurs, consola les Égyptiens de leur despotisme par la douceur de son règne. Il mourut lui-même avant l'achévement de la pyramide, qui portait son nom sur la face septentrionale. Celle-ci avait été construite jusqu'à la quinzième assise avec la pierre noire thébaïque, tirée, dit Strabon, de la terre d'Éthiopie, plus dure pour ce travail, et aussi plus précieuse. Les reliques qu'elle renfermait n'en ont été exhumées que peu d'années passées, et le vaisseau qui en avait été chargé, et destiné pour l'Europe et l'Angleterre, fit naufrage sur les côtes du Portugal. La momie seule de Mycérinus fut transportée à Londres, où elle est déposée dans le Musée britannique.

A quelques stades de ces couches royales, toujours sur les ruines de Memphis, reposent les tombes d'autres rois, des dieux Apis. En voyant l'Égypte, en reconnaissant sa grandeur et son génie sérieux et profond, une erreur de l'enfance, inculquée par les écoles et les livres, s'efface devant le rayon lumineux qui manifeste dans ces dieux prétendus un emblème symbolique de la divinité, plutôt que la divinité elle-même, comme dans le rit chrétien, l'agneau et la colombe s'associent spirituellement, et matériellement d'abord, aux attributs divins.

Loin de nous aujourd'hui cette erreur insultante aux sages monarques de l'Égypte, qu'on a réduits en ado-

rateurs de vils animaux. Le fétichisme n'était point fait pour un peuple avec lequel la Grèce s'identifia, en puisant à son sanctuaire ses utiles enseignements et ses sublimes leçons.

L'admirable découverte des tombes des dieux Apis, due à M. Mariette, vient d'enrichir de ses résultats précieux un musée nouveau, le *Musée Apis*, après trois ans de fouilles au milieu des sables, vers le soleil levant, cette boussole de l'antiquaire et son flambeau dans les ténèbres. Car on voit toujours, dans ces contrées, le peuple, le derviche, l'uléma, le fellah, l'arménien, le copte, prier et psalmodier dans la direction de l'Orient, que regardent aussi les tombeaux.

M. Mariette fouilla donc vers l'orient, et sous une mer de sables découvrit le trésor longtemps deviné et ardemment poursuivi.

Dans la nuit du 12 novembre 1851, car c'était la nuit que les fouilles du *Serapeum* avaient lieu furtivement, pour ne pas éveiller une surveillance soupçonneuse et jalouse, ce fut dans cette nuit heureuse que M. Mariette fut averti par un brave ouvrier, fidèle complice de ses travaux nocturnes, de la découverte d'une belle porte, celle d'un immense souterrain.

L'antiquaire, ivre de joie, y vole, et comme Archimède, a dû s'écrier : Je l'ai *trouvé* (Ευρῆκα). Dans son impatience il va se précipiter dans l'avenue funéraire, mais il se modère ; car s'il eût pénétré dès l'abord, il fût tombé asphyxié sur le seuil de ces

cavernes séculaires, où l'air pur n'avait jamais pénétré. La prudence l'y a fixé quelques minutes, et c'est après que l'air respirable y a circulé, qu'il prend possession de la ville souterraine et des demeures sépulcrales des dieux Apis.

Toutefois il en ressort presque aussitôt, pour ne pas donner l'éveil de cette importante découverte, toute nationale et française, à 1000 lieues de la France.

Le sceau de sable qui avait caché ces trésors pendant de si longs siècles les recouvrit encore, et la porte resta close jusqu'à la fin de février 1852.

Alors M. Mariette reprend ses investigations furtives et nocturnes. Pour en assurer le succès, il a fait pratiquer une espèce de cheminée de bois, garnie sur les côtés de *barres clouées* et servant d'échelons, le long de la paroi du rocher, et venant aboutir à l'entrée du souterrain. C'est à la faveur de ce passage connu de lui seul et des siens, qu'il fouille, qu'il explore, qu'il exhume ces énormes monolithes, les déplace de leur base, et les transporte successivement, et comme par enchantement, jusqu'à Alexandrie.

L'habile et adroit archéologue avait constaté l'existence de cinq portes ; après trois mois d'exploration fructueuse, il fait ouvrir une de ces cinq portes, comme s'il la découvrait pour la première fois, et révèle le trésor qu'il avait déjà su enlever.

Ce fut par la première que je fus moi-même introduit dans la nécropole, où je manquai de n'être pas

admis, faute d'une permission écrite de M. Mariette, qui avait ce jour-là transporté ses pénates au pied du Sphinx. Ses mêmes serviteurs, si dévoués, sentinelles vigilantes des caveaux des dieux Apis, ou plutôt ses cerbères, n'avaient point voulu m'introduire, surtout l'un d'eux, strict et scrupuleux mahométan, inaccessible au bordeaux de France ; mais enfin, vaincu par mes prières et mes protestations, il leva la consigne et m'ouvrit l'entrée du sanctuaire.

Je pénétrai dans ce cimetière, qui est coupé de deux galeries souterraines. La première a son entrée au sud, et se dirige vers le nord, bordée sur ses flancs de vingt chambres, dont la plus ancienne est du temps de Rhamsès II, et la plus moderne date de Psamméticus Ier. C'est dans l'intervalle qui sépare ces deux règnes que les Égyptiens virent mourir vingt-quatre Apis, qui, malgré leur divinité, furent souvent privés de sarcophages, de sépulture, et même jetés dans une cave, sans honneur et sans respect.

L'autre partie de la nécropole des dieux Apis occupe un souterrain sillonné de rues et de galeries inaugurées en l'an 52 du règne de Psamméticus Ier. Elle servit à la sépulture des divinités bovines jusqu'au dernier des Ptolémées et jusqu'à l'aurore des empereurs romains.

Le premier sarcophage colossal destiné à recevoir la dépouille mortelle de l'idole fut élevé par Amasis, roi de la vingt-sixième dynastie, dont les rois ses successeurs suivirent scrupuleusement le pieux exemple.

Je fus stupéfait à la première vue des sarcophages de granit laissés encore en 1853 à l'exploration des visiteurs, de ces masses énormes creusées, ayant toutes 11 à 12 pieds de hauteur, 14 à 15 de longueur, et pesant 800 à 1000 kilogrammes. A la lueur des flambeaux je vis les caractères hiéroglyphiques que M. Mariette a reconnus pour être les épitaphes officielles des Apis. Elles indiquent la date de leur naissance, celle de leur intronisation à Memphis dans le temple de Phtah, celle de leur décès et de leurs funérailles dans le Serapeum. Entre ces deux dernières dates il y avait toujours un intervalle de soixante-dix jours, espèce de temps consacré, comme nous l'apprend Hérodote, aux cérémonies de l'embaumement (1). Toutes ces dates bien coordonnées donnent un état civil exact des années, mois et jours de la vie et de la mort du personnage.

La découverte de M. Mariette a donc enrichi l'archéologie d'un document lumineux, et le Louvre d'une relique précieuse. Elle confirme l'opinion émise par nos savants traducteurs des symboles hiéroglyphiques, Champollion, Letronne, Ampère et de Rougé, ces maîtres versés dans la théologie égyptienne : c'est que Cambyse, le violateur des sanctuaires d'Égypte, et l'iconoclaste de ses dieux et de ses idoles, s'était fait

(1) Ταριχευουσι λιτρω, κρυψαντες ημερας εβδομηκοντα: (Lib. II, cap. 86.)

initier lui-même dans la ville de Saïs aux mystères du culte égyptien, et les avait accomplis en personne. Il a retrouvé aussi, dans le sarcophage consacré par Darius, des ossements mêmes de ce bœuf Apis que Cambyse avait blessé à son retour de l'expédition d'Éthiopie, et qui, étant guéri de sa blessure, n'était mort que huit ans après, en l'an 4 de Darius.

Parmi les rares débris échappés au conquérant profanateur, et découverts par un second plus pacifique et non moins heureux, s'est trouvée une momie humaine, dont la partie inférieure avait été broyée autrefois par l'écroulement de la roche et d'un plafond. « Cette momie, dit M. Mariette, avait la face couverte d'un masque formé d'une feuille d'or et elle » portait au cou deux admirables chaînes d'or d'un » travail exquis, et dans lesquelles étaient enfilés des » amulettes de quartz rouge, de feldspath et de serpentine; sur la poitrine était placé un charmant » épervier d'or aux ailes déployées. Autour de la » momie, le sol était jonché de statuettes funéraires. » Toutes les inscriptions de ce caveau sépulcral étaient » au nom d'Osiris Apis. » — « Ce prétendu Osiris Apis, dit à cette occasion un célèbre voyageur moderne, l'ingénieux interprète des fouilles de M. Mariette; « cet Osiris Apis était un homme d'un âge avancé, à » en juger par l'état de ses dents, qui étaient usées. » Était-ce là un tombeau mystique d'Osiris? L'homme » enterré sous ce nom avec tant de luxe avait-il, par

» un concours de circonstances qu'il n'est pas possible
» d'apprécier, joué le rôle divin que jouait l'Apis lui-
» même, et comme l'Apis, arrivé au terme de la vie
» qui lui était permise, cet homme avait-il été noyé
» dans le Nil, pour recevoir ensuite les honneurs
» funèbres réservés à un dieu? »

Ainsi M. Mariette a fait, sur les siècles, sur les sables et sur les hommes, qui n'étaient pas le moindre obstacle, la conquête de trente deux sarcophages de granit, mais presque tous vides des momies des dieux symboliques, les bœufs Apis, et de leurs reliques d'or et de diamants, pillées jadis par Cambyse, conquérant de l'Égypte. Cependant quelques débris, tels que la momie humaine et le gracieux épervier d'or, avaient survécu; mais les autres vestiges étaient tombés en poudre au contact de l'air et de la lumière. Les trente-deux sarcophages, admirablement conservés pendant une longue série de siècles, sont aujourd'hui déposés dans notre Louvre, doté de ces richesses immortelles, qui ont éludé le firman de son altesse Abbas-Pacha. Le despote égyptien, qui, à la nouvelle de *trésors* trouvés par un voyageur français dans le Serapeum, avait senti sa soif de l'or s'allumer, et qui fut moins âpre et moins avide de trésors archéologiques, n'a pu empêcher le gouvernement français de poursuivre et d'accomplir la mission qu'avait commencée la république, il y a un demi-siècle, en envoyant un corps d'artistes et de savants sur les bords

du Nil. Il a continué, par la main d'un seul savant, d'exhumer le vieux monde des sables du désert, et de rapporter dans l'Europe les secrets du passé.

Je fus initié à ces mystères souterrains, qui n'en sont plus, puisqu'ils sont ouverts aux clartés du ciel et de la science.

M. Mariette doit, indépendamment de sa science archéologique, savoir pratiquer la rhabdomancie, pour avoir escamoté ainsi d'un coup de baguette des mausolées de granit d'une telle dimension, et les avoir enlevés, comme par un pouvoir magique, depuis Aboussir jusqu'au muséum français. Honneur à la persévérance artistique de l'archéologue envoyé en mission par la direction du Musée pour trois mois, et resté quatre ans dans cette nouvelle patrie, au milieu du désert, où je le trouvai, régnant en Robinson arabe, entouré d'une famille innocente de singes, ses convives à table, d'hyènes apprivoisées, et de sangliers et de gazelles vivant en paix comme dans le paradis terrestre.

C'était donc là que s'élevaient les temples d'Apis, le même qu'Osiris. C'était là qu'on nourrissait dans un *secos*, ou sanctuaire, ce Dieu quadrupède au front blanchâtre (διάλευκος), au corps éblouissant comme la neige et tacheté de noir. Ces signes distinctifs étaient le titre de succession au dieu qui venait de mourir, et des priviléges et honneurs dont le futur héritier allait jouir.

Avant ma visite souterraine des tombeaux d'Aboussir et de Zacchara, un jeune touriste hollandais, accompagné de son précepteur et d'un guide, s'était avancé imprudemment sans un fanal vers un puits des fouilles. Appelé par le guide arabe, mais ne comprenant pas cet avertissement énoncé en cette langue, il avait fait quelques pas de plus dans l'obscurité vers l'abîme, où il fut précipité d'une hauteur considérable. Les moyens de l'en retirer manquaient. Il fallut aller chercher des cordes à quelque distance. Il se passa un temps assez long avant l'extraction du malheureux jeune homme et l'arrivée des premiers secours. Il était sans connaissance. Cependant, rendu à l'air pur, il revint à la vie; mais, si les sources n'en étaient pas arrêtées, la paralysie produite par une chute verticale sur la tête avait affecté le cerveau, et l'intrépide et jeune voyageur, naguère plein d'intelligence et d'ardeur, est depuis resté stupide, se traînant aujourd'hui pesant et inerte, sans parole pour exprimer ses sensations, sans mémoire pour signaler les tombeaux de Zacchara, où il faillit trouver le sien.

En sortant de la vallée des sépulcres, je regardai longtemps en arrière jusqu'au dernier moment que j'errai sur les bords du fleuve, cherchant à découvrir une seule ligne des traits du colosse de Memphis couché à terre, et que l'on dit si gracieux, même dans ses proportions gigantesques. Le Nil, qui l'avait enseveli sous ses ondes envahissantes, m'envia ce bonheur.

Je dus me borner aux tombeaux qui règnent depuis Zacchara et Aboussir, véritable nom et lieu des fouilles de M. Mariette, jusqu'aux sept pyramides de Gizeh.

La pyramide de Chéops et celle de Chephren ou de Belsoni, qui, le premier des voyageurs anciens et modernes, scruta et explora la seconde, sont les seules. avec celle de Mycérinus, accessibles aux voyageurs.

Après une course de quatre heures sur l'onagre, le chameau abrégé du désert, je trouvai M. Mariette occupé aux fouilles du Sphinx, dont l'origine n'est plus, grâce à lui, une énigme pour la science.

Déjà exhumé des sables que le vent chasse sans cesse, et sans cesse amoncelle, le Sphinx montre sa tête colossale, le nez défiguré, les oreilles sous le bandeau égyptien, le cou intact. La face seule est souillée des traces des oiseaux qui viennent s'y percher. Les fouilles avaient lieu aux pieds mêmes du colosse. Cent à deux cents enfants gagés à une piastre par jour (5 sous de notre monnaie), venant à la nage des villages voisins, que le Nil avait presque submergés, commençaient au lever du soleil, et continuaient jusqu'à son coucher, à porter sur leurs têtes, en psalmodiant sur le même ton, des paniers et des corbeilles remplis de sable par des ouvriers placés à la base du monument.

Lorsque le déblaiement entier fut opéré plus tard, il fut reconnu par M. Mariette que « le célèbre Sphinx » n'était à sa base qu'un rocher brut, auquel les Égyp-

» tiens avaient sculpté la tête en bouchant les grandes
» cavités naturelles du reste du corps avec de la grosse
» maçonnerie, et en modelant les formes avec de la
» fine maçonnerie composée de petites pierres. »

Quand j'assistais en 1853 à ces travaux pleins d'intérêt, et si attachants même pour le simple voyageur, je demandai à l'artiste quelles étaient ses conjectures sur la destination de ce colosse moitié rocher, moitié statue, dont la hauteur est de 19 mètres 70 centimètres. Il ne paraissait pas encore fixé sur ce point, et moi-même, égaré par les historiens, entre autres Pline, qui fait du Sphinx la sépulture du roi Amasis, je m'expliquais enfin cette énigme comme si la sculpture gigantesque avait couvert quelque tombe royale (1).

Un fait vient d'être acquis et constaté par le déblaiement, c'est que le Sphinx, d'après les inscriptions d'alentour, « était le dieu *Horus*, c'est-à-dire le *soleil*
» *couchant*. De douze trous de sonde percés par M. Ma-
» riette le long de l'échine du colosse, et poussés jus-
» qu'au-dessous du sol qui le supporte, il résulte qu'au-
» cun vide intérieur n'a été rencontré. Postérieurement
» à la construction du Sphinx, une petite chapelle a été

(1) « Ante pyramides est Sphinx, vel magis narranda, quasi sil-
» vestre numen adcolentium Amasin putant in ea conditum et vo-
» lunt invectam videri. Est autem saxo naturali elaborata et lubrica.
» Capitis monstri ambitus per frontem centum duos pedes colligit,
» longitudo pedum CXLIII est, altitudo a ventre ad summum apicem
» in capite, LXII. »

» placée entre ses pattes de devant, et un proscynème a
» été appliqué sur le flanc. Le Sphinx se trouve au
» fond d'une sorte de fosse, dont les parois latérales
» sont éloignées d'une vingtaine de mètres de chacun
» de ses flancs. M. Mariette admet que dans l'antiquité
» il a pu arriver que l'eau du fleuve fût introduite dans
» cette fosse. Les Grecs y avaient construit des esca-
» liers pour y descendre. Dans son orientation, le dieu
» Horus regardait l'est avec une inclinaison nord
» d'environ 12 degrés (1). »

Le déblaiement du Sphinx a révélé encore la découverte d'un colosse d'Osiris, appuyé contre le flanc droit du premier. « Les 28 morceaux qui le composent
» concordent avec les 28 débris dispersés du corps
» humain d'Osiris recueillis sur le bord du Nil, avec
» les 28 jours d'un mois lunaire, et peut-être avec
» les 28 années formant la longévité attribuée au bœuf
» Apis. »

M. Mariette, que j'avais rejoint sur le lieu même des déblais du colosse, me fit remarquer la constitution physique des jeunes travailleurs des deux sexes, aux formes athlétiques, à la poitrine ouverte et large, à la physionomie souvent gracieuse. J'observai moi-même une jeune fille de huit à dix ans. Sous un costume européen elle deviendrait une beauté. Peut-être non, car elle perdrait dans la prison d'un corset d'acier ou de baleine son agilité native, toute la grâce et l'ai-

(1) M. de Saulcy.

sance que lui laisse la simple tunique de la fellah. Cette fille du Nil échangerait-elle cette liberté si légère contre l'attirail et la masse des ornements occidentaux qui voilent et chargent la beauté primitive de la femme? Échangerait-elle aussi le désert contre le boudoir, la pureté de l'air, les rayons de son soleil inaltérable contre un soleil artificiel, contre le comfort même du foyer britannique, contre les jardins en serres chaudes du luxe moscovite, et tout ce que l'art a produit de raffinement pour figurer les trésors naturels dont le ciel a déshérité l'Occident et le Nord? Non, la fellah, avec sa pauvreté, sa nudité, mais avec ses dattes, un peu de pain et du riz, son Nil qui lui apporte la richesse et la ruine, la joie ou la détresse, la fellah restera la fille des champs et du désert, et la voisine des pyramides.

Je mangeai le sel et le pain de M. Mariette, resté Français, mais devenu hospitalier comme l'Arabe. Sa hutte creusée dans le roc, au pied des tombes royales, était un pied à terre qu'il venait habiter pour des fouilles extraordinaires; car c'est à Aboussir qu'il résidait, qu'il avait planté sa tente. Nous bûmes avec un excellent vin de France, au pied des colosses du désert, à 1000 lieues de Paris, à la santé des absents, comme j'avais bu à Smyrne avec mon aimable amphitryon, le consul, à la santé de ma chère femme, que dépouillaient alors, au même moment, sur un chemin de fer français, des Arabes européens *très civilisés.*

Trois vrais Arabes pure race vinrent me prendre à la chute du jour. Trente d'eux ont été chargés par le pacha de la conduite et de la garde des voyageurs depuis une catastrophe arrivée à un Anglais qui avait escaladé seul et sans guide la pyramide de Chéops, et, sous le double vertige de la hauteur et des fumées alcooliques, avait roulé d'assise en assise, ne laissant après lui qu'un cadavre en lambeaux, réservé non pas aux tombes pyramidales, mais à la pâture des vautours.

Mes trois Bédouins me conduisirent au milieu des puits des fouilles dont le sable est parsemé, jusqu'à une grotte, ancien tombeau devenu le gîte des pèlerins, et étendirent leurs manteaux, qu'il vaut mieux éviter, et le mien par-dessus, ce qui forma sur l'arène libyque un coucher assez moelleux. C'est là que je devais passer la nuit, à l'entrée de la grotte, en compagnie de nos deux onagres et de leurs conducteurs. Les trois Bédouins montèrent la garde toute la nuit, en conversant avec leur accent guttural, dont la vibration me réveillait en sursaut à chaque intonation. Je les priai de s'éloigner, et pris une heure de repos ou de méditation sur ma prochaine et périlleuse entreprise. La nuit précédente, au Caire, les *mosquitos* ne m'avaient accordé qu'une seconde. Comment vit-on dans ces climats, sans sommeil, et avec si peu de nourriture? Mais c'est le climat même qui est nourricier. C'est l'air pur et léger, c'est le café qui

excite, c'est l'atmosphère qui alimente l'indigène pendant qu'elle use et vieillit l'Européen.

A trois heures, la lune brillait en plein firmament; les étoiles scintillaient à l'envi, comme si elles eussent voulu profiter de l'absence de cet astre qui les éclipse et les absorbe. « *Gentleman*, » me dirent à la fois mes trois gardiens avec la voix du Cerbère à trois gueules, « *it is time to get up. Get up, gentleman* (1). » Je ne fus pas longtemps à lever ma tente sépulcrale. Mes Achates arabes me prirent dans leurs bras, et m'eussent porté, je le crois, si je me fusse laissé faire. Nous marchâmes vers la première pyramide. Nous en atteignîmes la base. Je mesurai d'un coup d'œil le géant et restai pétrifié. Prenant toutefois mon élan, j'entrepris l'escalade jusque vers le vingtième degré. « La pyramide, dit Strabon, a, *sur ses côtés*, et à une hauteur médiocre, une *pierre qui peut s'enlever*. Lorsqu'on l'a ôtée, on voit un conduit tortueux qui mène au tombeau! » Je trouvai cette pierre servant de porte, *enlevée*. J'entrai avec mes trois Arabes, munis de bougies que j'avais apportées du Caire. Je gagnai un passage étroit de 3 pieds et demi carrés, revêtu en outre de granit poli, et descendant intérieurement par un angle de 27 degrés. Je tournai à droite jusqu'à mon arrivée à une montée presque perpendicu-

(1) Les Arabes, les âniers, et tous ceux qui ont appris au vol un peu d'anglais, apostrophent les étrangers du nom de *gentleman* au lieu de *sir*.

laire où une fausse entrée a été pratiquée, et que je gravis avec l'aide de mes deux guides. Je me trouvai alors dans le passage naturel, qui a 5 pieds de hauteur et 100 pieds de long, formant une ascension continue jusqu'à un palier, d'où l'on gagne, par un passage étroit, la chambre de la reine, et immédiatement au-dessous, en suivant un plan incliné de 120 pieds de long, la chambre du roi, haute d'environ 20 pieds. Je dus me coucher et ramper pour y pénétrer. Les parois en sont entièrement de granit poli, et un sarcophage de marbre poli, sans couvercle, se trouve à son extrémité. Ce sarcophage, que les anciens voyageurs appellent naïvement une *cuve*, est un monolithe de la grandeur d'un homme et d'une matière sonore comme l'airain.

Je le frappai, et il rendit un son éclatant sous la voûte, qui retentit elle-même du triple cri des Arabes, dont l'écho vibrant se prolongea une seconde avant de s'éteindre et de mourir.

C'était là le tombeau des Pharaons; c'était ici qu'avaient reposé les dépouilles royales, sous la voûte colossale des assises que le poids de la masse et du temps n'avait pas fait céder de l'espace d'un atome, tant les pierres se joignaient et se joignent encore par une cohésion parfaite, et adhèrent l'une à l'autre comme le lépas au rocher. Et les pyramides sont debout depuis une date qu'on assignait au douzième siècle avant J.-C., mais qui, d'après de récentes

explorations, paraît remonter à une époque même antérieure à Abraham. C'est l'immobilité du désert et de son ciel d'airain !

Juste au-dessous de cette chambre, il y en a trois autres plus petites, où l'on parvient au moyen d'échelles, mais il faudrait le fil d'Ariane au lieu de trois Arabes pour pénétrer et parcourir ce labyrinthe pyramidal, où je craindrais de m'égarer si j'essayais de le décrire.

Je redescendis sur la pente escarpée que j'avais escaladée, et, enfin, je fus rendu au ciel, aux étoiles et à la déesse Astarté, à laquelle je rendis grâces.

Par quelle fatalité, par quelle excentricité déplorable, ou par quelle absurde imitation des orgies des bacchantes, les voyageurs viennent-ils, croyant renouveler les mystères d'Éleusis, faire des libations de claret et de champagne, et entonner le *hourrah* britannique dans ces sépulcres, qui ne sont plus le sanctuaire de royales momies, mais sont demeurés sacrés de grandeur et de vétusté. Les bacchus modernes trouvent toujours des occasions de profaner et de souiller les temples et les asiles de l'antiquité, comme la scène française sait aussi, sur ses tréteaux des boulevards, détrôner les dieux de la fable, et déflorer toute la poésie antique.

En sortant des tombeaux, il faisait encore nuit. Il était quatre heures; c'était la veille de l'équinoxe d'automne, le 21 septembre. Le soleil ne devait se

lever qu'une heure après. Il était trop tard pour retourner à ma grotte, trop tôt pour l'ascension pyramidale. Je m'enveloppai de mon manteau et de mes rêveries. Je me couchai au seuil même de la porte des tombeaux, en m'étendant sur une des assises, qui ont au moins 6 pieds de long. Je m'endormis sur la couche lapidaire sans en craindre la chute, ni les tremblements de terre, ni la visite des lions, des hyènes, des sangliers ou des chacals. Je reposai d'ailleurs sous la triple égide de mes gardiens. Astarté m'apparut en songe et sur une couche de pierre :

« In amore Venus simulacris lusit amantem. »

Je me réveillai avec l'aurore, et j'essayai les premiers pas de l'ascension, c'étaient ceux de l'enfance à la lisière. J'avoue que le champion des clochers de San-Stephen à Vienne et de Strasbourg, de la tour de Saint-Marc, de la cathédrale d'Anvers et de la boule de Saint-Pierre de Rome, se trouvait décontenancé, et à peine dans l'arène, l'athlète était déjà hors de combat. Le courage suppléa à la vigueur, qu'un long jeûne, depuis la veille jusqu'à ce moment, m'avait ôtée. Le premier effort me sauva. Je pris mon essor, secondé par deux Arabes, dont les mains, enlacées aux miennes, m'enlevèrent d'assise en assise. Le ressort se remonta bientôt, et joua avec élasticité. Je recouvrai mon agilité et ma souplesse à l'air toujours pur, mais mou,

du ciel égyptien. La première halte se fit à la hauteur de 100 pieds. Je repris haleine. *Come*, *gentleman*, me dirent, en m'encourageant, mes acolytes, et nous montâmes avec des pas de géant. Malheur à celui qui regarderait en arrière dans cette ascension aérienne ; il serait perdu. La deuxième halte eut lieu à 200 pieds. Je levai les yeux. J'étais effrayé de l'immensité de l'escalier pyramidal qui se retirait, au-dessus de ma tête, dans une réduction conique, et me menaçait de sa masse écrasante. Je redoublai d'efforts, et franchis une centaine de degrés. Je sentais mes forces et le cœur défaillir. L'ambition soutient et égare aussi le voyageur, comme dans le monde moral elle entraîne les autres ambitions politiques, que le vertige fascine et perd.

Le vainqueur du Faulhorn, l'habitation humaine la plus élevée, allait-il échouer et rester sur un écueil de pyramide ? La gloire me ranima. Mes Achates musculeux me redressèrent. Je regardai au-dessus de moi ; je n'avais plus que 20 à 30 degrés. Je les franchis dans l'espace de deux respirations. Nous atteignîmes enfin le sommet du plateau, qui, de loin, semble conique, et présente en réalité une plate-forme longue de 6 coudées, dit l'historien Diodore, mais que j'évalue à 4 mètres au moins.

Mes acolytes et moi, tout haletants, nous nous jetâmes sur les assises détachées, entassées sans ordre, et nous reprîmes haleine.

Pas un souffle d'air ne se faisait sentir à cinq heures du matin sur une hauteur de 458 pieds.

Le spectacle le plus imposant s'offrit alors à mes yeux : le désert, le Nil et ses immenses méandres, ses flots, d'où sortaient quelques rares et maigres palmiers, la citadelle du Caire, les minarets des mosquées de Hassan et de Méhémet-Ali, enfin, à l'horizon, le grand illuminateur de l'Égypte et de l'univers, le soleil, qui se levait avec son globe enflammé.

J'allais adorer en vrai mage l'astre de feu, quand mes Arabes me retinrent et me dirent de ne pas me montrer sur la plate-forme. Je ne savais comment expliquer cette résistance. J'en devinai bientôt la cause ou le prétexte à travers leur mauvais jargon anglais. Un scheick, chef de ces trente-deux Arabes préposés à la sûreté des voyageurs, reçoit le salaire tarifé, et le distribue entre ses agents, mais sur 1 dollar 5 schellings il ne leur donne que 2 ou 3 piastres. Mes trois conducteurs voulaient en conséquence se réserver la récompense entière et en même temps s'assurer un baxschis, indépendant de la rétribution. Ils surent ainsi se ménager les deux. Mais je ne regrettais pas cette libéralité. Je devais à mes Arabes la conquête de la pyramide, et la connaissance du caractère arabe, l'astuce et la dissimulation. J'imposai d'ailleurs silence à leur loquacité, et je rendis grâce au Dieu de l'Égypte et du monde entier, qui faisait lever son soleil sur

cette reine du désert, qu'il salue depuis plus de quarante siècles. Je me tus et j'adorai.

Après avoir embrassé tout ce vaste panorama, jusqu'à son dernier horizon, il fallut descendre de cette hauteur immense sans regarder en avant ou au-dessous. Le vertige eût fait tourner ma tête et vaciller mes pieds. Pour les raffermir, mes guides me proposaient d'aller me chercher du café au bas de la montagne de pierre, comme si nous eussions été à quelques pas d'un bazar du Caire. Je déclinai cette offre officieuse, et commençai la descente aérienne. Deux guides me tenaient par la main, en suspendant mon pied, ou me recevant dans leurs bras, si le degré inférieur était trop éloigné. La préoccupation de chacun de ces gradins divisait heureusement la longue série, et brisait l'amphithéâtre que j'avais à parcourir. Les quarante premiers degrés furent successivement descendus. Première halte! Les cinquante autres furent plus insensibles. Deuxième halte. Ainsi de suite pour les 358 que nous avions en perspective. Dans cette série, une pierre mobile roula sous le pied de l'un des Arabes, comme il me recevait. Il frémit, le troisième guide au-dessous le raffermit, et nous continuâmes la descente à une hauteur de 100 pieds. L'un des hommes précipita une pierre, que je vis et entendis sonner sur le sol. J'eusse voulu l'accompagner de toute ma gravitation, mais je jugeai plus prudent de la suivre de loin. Ma patience fut cou-

ronnée de succès, et bientôt j'embrassai, comme Brutus, *notre mère commune*.

En levant les yeux je me sentis soulagé, quoique toujours écrasé de cette masse imposante que je venais de laisser en arrière, d'où un homme en bas m'avait paru un pygmée, et aux pieds de laquelle je rampais moi-même, exigu myrmidon.

J'étais à une faible distance de la pyramide de Chéphren, vulgairement appelée Belsoni. Ce savant, de simple barbier devenu antiquaire, épris de l'amour des voyages, et chargé par les Anglais d'une mission scientifique en Égypte, avait le premier tenté l'exploration de l'intérieur de la deuxième pyramide, le 28 mars 1816, et avait réussi à en parcourir les cavernes profondes et sinueuses; mais ayant laissé éteindre son flambeau, il s'était égaré avec ses guides, dont un avait péri. L'intrépide voyageur sut retrouver avec une sagacité miraculeuse son fil d'Ariane, dans ce ténébreux dédale; mais comme son escorte s'était insurgée contre lui à cause de la mort de l'Arabe, et avait menacé de le tuer, se voyant obligé de repousser les conspirateurs par une attitude imposante, et par la vue des armes qu'il portait, il avait vaincu la révolte, et conquis la pyramide, qu'il eut l'honneur de décorer de son nom.

Cette pyramide a 456 pieds de haut. Un de mes guides, fils vigoureux du désert, sorti du Nil et de son limon, m'avait offert sur la cime de Chéops,

de gravir sa sœur colossale jusqu'au sommet, sur son revêtement très escarpé, d'en redescendre, de remonter la pyramide où je l'attendais, et de me ramener en bas. J'avais été curieux de voir ce tour de force.

La double ascension et descente de la pyramide de Chéops, 458 pieds × 4 = 1832 pieds, et l'ascension et la descente de la pyramide de Chéphren, qui a 456 pieds × 2 = 912

formant ensemble . . . . 2744 pieds, furent exécutés par le jeune Arabe en une demi-heure. Sur le haut du revêtement de la pyramide de Belsoni il ne parut plus qu'une mouche, qui bientôt vola vers moi vive et légère. Le dromadaire ou singe bipède avait accompli sa course gigantesque aérienne. Il reparut devant moi sans une altération dans ses traits, sans qu'une goutte de sueur eût mouillé ce front de cuivre, que cette poitrine de bronze eût haleté.

J'eusse voulu mieux décrire de la voix, de la plume ou du crayon le colosse pyramidal dont la colonne de la place Vendôme égalerait à peine en longueur le revêtement, ce colosse qui, s'il était figuré en forme d'entonnoir, couvrirait la ville de Paris, et fournirait, avec ses milliers d'assises, la matière d'une enceinte de 6 pieds de haut, capable d'entourer la France d'une autre muraille de la Chine.

Dans mon ascension titanique j'avais recueilli de

petites parcelles de pierre rondes détachées des interstices des assises, de l'espèce de celles, je crois, dont parle Strabon. Pour la forme et la grandeur, elles ressemblent à des lentilles. « On prétend, dit-il, que ce sont les restes *pétrifiés* de la *nourriture des travail-* » *leurs*, et cela est peu vraisemblable (1). » Le témoignage de Niebuhr et des autres voyageurs, confirme ainsi cette conjecture : « On trouve aux pyramides de » petites pétrifications en forme de lentilles, qui sem- » blent de la même espèce que les petites hélices dont » j'ai recueilli plusieurs à Buchir. Les termes dont se » sert Strabon en désignant de petites pierres de tuf » semblables à des lentilles expliquent, dit son com- » mentateur, l'espèce de pierre dont a été construite » la grande pyramide, d'après les voyageurs, et à en » juger par l'échantillon qui accompagne le plan en » relief des pyramides, déposé à la bibliothèque du » Roi. Il en résulterait, ajoute-t-il, que ces morceaux » proviennent des débris de la taille définitive ou de » l'appareillage des pierres qui ont servi à la con- » struction des pyramides, quoique Diodore et Pline » disent qu'il ne restait aucun vestige de la taille des » pierres. »

J'ose émettre une nouvelle opinion d'après de graves antiquaires, celle que ces parcelles rondes pouvaient

(1) Φασι δ'απολιθωθηναι λειψανα της των εργαζομενων τροφης· ουκ απεοικε δε. (Lib. XVII, cap. 1, *Ægyptus*.)

être l'ancienne monnaie du pays, comme les coquillages avaient eu et ont encore, aux Indes orientales, une circulation monétaire et numismatique. La dernière conjecture et la plus vraisemblable explique leur nature comme celle des vrais *coquillages antédiluviens pétrifiés* répandus par myriades sur le sol d'Égypte, et semés dans le mortier qui servait à unir les assises de ces monuments.

Je descendis de la montagne libyque vers le Nil, qui, dans son état naturel ou anormal, difficile à assigner (car il a six mois de crue et six mois de repos), en est éloigné de 45 stades, ou 8 kilomètres. Quant à moi, je le trouvai à 200 pas, tant la crue excessive de cette année le rapprochait de notre station, au point de laisser voir à l'œil nu les malheureux fellahs étayer leurs cabanes, prêtes à rentrer dans le fleuve, dont le limon les avait formées.

Je voulus sacrifier au dieu du Nil, à qui, jadis, l'Égypte civilisée, mais barbare dans son culte religieux, immolait des victimes humaines. L'islamisme conquérant de ce pays, repoussant avec horreur ces sacrifices humains, en abolit l'usage, et le remplaça par des holocaustes de chameaux. Amrou, lieutenant d'Omar, lors de la conquête, informé que les Égyptiens, pour rendre les dieux propices au débordement du fleuve, y précipitaient annuellement une jeune esclave, avait d'abord fait suspendre cette cérémonie ; mais voyant le peuple murmurer de cette

mesure, et craignant même le soulèvement de l'Égypte entière, il avait consulté le calife Omar, qui répondit que « *l'islamisme devait détruire tout ce qui était con-* » *traire aux maximes du Coran.* » Il ordonna de faire jeter dans le Nil, au lieu d'une victime humaine, une feuille volante avec ces paroles remarquables : « Au » nom de Dieu très clément et très misericordieux, à » toi, Nil d'Égypte : si le cours de tes eaux est un » effet de ta propre nature, mes ordres sont inutiles, » je n'ai aucune influence sur toi ; mais s'il est l'effet » de la volonté divine, que ton mouvement, que ton » action s'exécute au nom du Très-Haut. » Le général arabe s'acquitta scrupuleusement, et avec la plus grande pompe, de l'ordre du calife, et le Nil, plus abondant que jamais, cette même année, sembla sourire à cette nouvelle offrande de paix, et aux Égyptiens, désarmés et satisfaits par ce signe visible de la faveur céleste.

Il me sourit à moi-même, en l'absence de l'immolation de la jeune esclave, de l'holocauste de chameaux et de la feuille volante. C'est pourquoi je me retrempai, après ma double fatigue de la fouille d'Aboussir et de l'ascension de Chéops, dans le bon fleuve, qui m'offrit à la fois un bain et une libation, sans m'inquiéter de ses sources que l'on cherche toujours et qu'on ne découvrira jamais sur terre, car, disent les Arabes, *il descend directement du paradis.* Je m'y plongeais à peine, que je me vis environné d'un chœur de tritons

arabes qui s'élancèrent instantanément du sein des eaux, dont ils sont les citoyens amphibies.

Au sortir du Nil, où les crocodiles me laissèrent le champ libre, et après cet exercice natatoire, dont mes acolytes m'avaient montré toutes les formes les plus flexibles et les plus élastiques, je trouvai sur la rive un essaim de *Nausicaas*, ou plutôt de gracieuses Rébeccas, qui versèrent sur moi leurs *koullehs* et leurs *dorucks* pour me purifier du limon dont j'étais enduit. Elles me protégeaient en même temps du soleil, et bientôt je fus en état de rejoindre, frais et dispos, la tente de l'Arabe français, M. Mariette.

Je le retrouvai dans sa grotte, veuf de l'une de ses aimables compagnes, une de ses guenons commensales, qu'un vautour lui avait sans doute enlevée. Il lui restait lady Spencer et six autres comtesses et marquises, dont l'une, la plus intéressante, se mourait d'une maladie de poitrine, même sous le soleil d'Égypte. Elle devait être bien malade, *poor thing!* pauvres petites, sous un ciel de poitrinaires!

Outre cette famille du désert, l'antiquaire ermite avait avec lui un vétéran arabe, ancien chef de bataillon, qui avait rapporté de la guerre de Syrie, sous Ibrahim-Pacha, vingt blessures, dont l'une saignait encore. C'est lui qui formait la garde et la garnison de M. Mariette, en cas d'attaque ou de surprise hostile. Il participa, malgré l'absence d'une partie de sa mâchoire, à notre déjeuner, et sut déguster avec nous

le bordeaux français qui vient réjouir les enfants du Nil, comme il réchauffe les habitants glacés du Nord. L'Égyptien, aussi bien que le Turc, s'est familiarisé avec ce breuvage favori, qui ne me fut refusé, exemple unique, qu'une seule fois par un des gardiens des fouilles d'Aboussir. Ce vieux débris mutilé de l'armée d'Ibrahim est l'un de ces milliers de tronçons laissés par la guerre de Syrie, qui a couvert l'Égypte d'une nuée de boiteux, de borgnes et de manchots. On les y rencontre à chaque pas à côté des innombrables cas d'ophthalmie, dont l'Égypte est proverbialement l'hôpital.

Après avoir salué d'un adieu suprême les pyramides, le Sphynx et les trente-deux sarcophages des dieux Apis, je me séparai avec regret de l'antiquaire français, qui avait peuplé pour moi le désert, et qui m'avait rendu le Nil plus riant, les pyramides plus imposantes et plus majestueuses.

Notre retour le long du fleuve, et la circumnavigation à travers ses îles et ses torrents, au milieu de ses bosquets de palmiers noyés, furent extrêmement variés et pittoresques. Ils durèrent six heures pleines. Trois fois nous dûmes traverser le Nil, où je voyais partout les enfants des fellahs se baigner avec délices, comme les Nubiens, sans vêtements, pendant que leurs parents dans la détresse opposaient d'impuissantes digues aux eaux toujours croissantes. Enfin, à Gizeh, nous traversâmes en bateau, pour la dernière fois, le grand fleuve,

auquel je payai mon tribut par une chute avec ma monture. Avis, en passant, aux voyageurs qui feront cette excursion pittoresque : elle peut devenir périlleuse à celui qui ne prendrait qu'une barque légère, que la voile trop gonflée peut faire chavirer en un clin d'œil. Dans ce trajet, cette année, un pilote fut précipité au fond de l'eau, et fut noyé, et le Palinure égyptien erre encore sans sépulture le long des ruines et des tombeaux de Memphis.

Le voyageur que je rencontrai à Constantinople, et auquel je dois ce conseil salutaire, plus heureux que le capitaine de cette embarcation, plongea avec lui au fond du Nil, mais eut le bonheur de surnager.

Je rentrai dans le vieux Caire, et suivis ses longs détours escorté et précédé de mes guides, dont j'enviais le privilége par eux non senti ni apprécié, car ils peuvent chaque jour retourner aux pyramides, qui ne se dressent plus devant moi qu'en lointains et blancs fantômes.

Nous passâmes devant un palais de despotique apparence, gardé par des sentinelles. J'interrogeai naturellement mon conducteur sur sa destination. Il me répondit à voix basse et tremblant, comme si les murs de ce palais allaient s'écrouler sur lui. « *It is Soliman-Pacha's.* » C'est le palais de Soliman-Pacha. Le despotisme pesait tellement naguère sur ce peuple, qu'il osait à peine prononcer le nom de ses maîtres. J'aimerais à entendre, dans un autre voyage, ce même

peuple prononcer tout haut et bénir le nom du successeur d'Abbas-Pacha, le nom heureux du fils de Méhémet-Ali, et second régénérateur de l'Égypte. Je retrouvai mon hôtel avec un vif plaisir, le foyer britannique et son comfort, un bon souper, le gîte et le reste. Le voyage vit de contraste, et le voyageur aime à faire succéder la douceur à la rudesse, au dur pèlerinage la mollesse du Sybarite.

Dès le lendemain, Schoubra, la riante Schoubra me fit respirer des fatigues de ma course pyramidale. C'est une des résidences coquettes d'un fils de Méhémet-Ali, située aux environs du Caire. Une longue avenue d'épais sycomores y conduit formant un berceau continu d'une étendue de deux milles, bordé à gauche par le Nil, animé par les péniches des pachas et leurs gais bateaux à vapeur pavoisés de mille couleurs d'or et d'azur et planté à droite de champs de cannes à sucre de la Jamaïque ou de sucre indigène. La civilisation européenne ferait, avec un nouveau Lenôtre, de cette route ombragée une charmante promenade, qu'elle saurait distribuer avec art entre les piétons, les chevaux, les chameaux et les onagres, et y creuserait des bassins d'où jaillirait l'eau du Nil, qui coule à ses côtés, en abattant les flots de poussière, cette plaie de l'Orient. Ce serait un délicieux portique ombragé jusqu'au palais enchanté.

A peine introduit dans l'enceinte des jardins, vous vous trouvez sous un kiosque chinois tout de laque

du Japon au milieu d'un labyrinthe d'orangers. On gagne une cour claustrale divisée en quatre péristyles; c'est la cour de l'Alhambra du Caire appelée *Feusgir*. A ses quatre coins existent des salles pavées de bois de rose ornées de peintures en arabesques. Au milieu de cette colonnade règne un vaste bassin qui sert aux promenades sur l'eau des pachas et du harem. Je vis les barques légères, mais non les odalisques dont elles portent le léger poids; je vis les cygnes blancs qui animent ces ondes argentines, mais non les formes d'albâtre qu'un cloître jaloux dérobe aux voyageurs. Nous étions à peine dans ce riant séjour, vide de ses sultanes favorites, sans même une modeste odalisque, que des eunuques noirs accoururent vers nous en criant : *barrha*, allez-vous-en, *go away*. Il fallut céder la place au harem qui, sortant de sa prison du jour, venait se livrer à son exercice aquatique. Je fis un pas rétrograde, mais, je l'avoue, en regardant en arrière pour découvrir un petit bout de nez d'une Roxelane. L'invisible essaim nous chassa au loin par la baguette du janissaire sans barbe.

Le voyageur n'a aucune chance d'apercevoir ces beautés cloîtrées, que par hasard dans une rue du Caire, quand elles changent de séjour, et que leur maître les envoie dans un autre palais. C'est ce qui m'arriva quelquefois quand je vis défiler un cortége de femmes voilées, enveloppées de leurs *milayehs*, montant des ânes, que le mien suivit avec une sorte de déférence.

A mon retour de Schoubra, le Saint-Cloud égyptien, je me dirigeai vers la citadelle, à l'extrémité orientale du Caire. Elle a été bâtie sur le mont Mokattam, par Méhémet-Ali, et peut contenir une garnison de 400 hommes dans une enceinte qui a une lieue de circonférence. C'est de ce point que l'œil embrasse la vue générale du Caire, la ville la plus considérable de l'empire ottoman, après Constantinople, et tout un vaste tableau comme encadré par le désert, et doré par les flots du soleil, dont la lumière pure et diaphane rapproche du spectateur émerveillé, mais ébloui, les objets les plus éloignés, le maigre palmier sortant de l'horizon comme les trois monstrueuses pyramides. Il manque une ombre à un coin de ce tableau pour former le plus magnifique panorama de l'univers.

De ce plateau culminant vous dominez la vallée de Josaphat, où dorment les humbles morts ; un peu au delà les tombes des califes, dans des mosquées pompeuses, où ces morts illustres semblent lever encore leurs têtes altières et despotiques ; à quelques pas plus loin, celles des mamelouks, au milieu desquelles repose Ibrahim-Pacha, couché lui-même au-dessus des têtes de tant de vils prolétaires, abattues par le farouche guerrier. C'est dans la mosquée même de la citadelle que sont déposées les dépouilles du pacha d'Égypte, son père adoptif, qui mourut trop tôt et avant le perfectionnement de son œuvre civilisatrice,

car l'Égypte rétrogradait depuis sa mort. Puisse cette nation, qu'il avait su régénérer, de nouveau, sous son successeur Saïd-Pacha, s'inspirer du souvenir de ce grand législateur, dans sa mosquée, heureuse et belle copie de Sainte-Sophie, qui, du haut de la citadelle, commande l'Égypte, dont il fut le sage dominateur !

Pour entrer dans le sanctuaire, je secouai la poussière de mes pieds, qui, dans des pantoufles de paille, foulèrent le pavé du temple. J'avais laissé en arrière celles qui avaient touché le marbre du sérail et de l'Agia-Sophia. C'était dans cette acropole du Caire que Méhémet avait préludé à la régénération de son pays par un acte cruel, mais énergique et décisif, l'extermination des mamelouks (1), en les faisant tuer un à un à bout portant au sortir de la porte de fer du château. L'un d'eux, pour échapper à une mort certaine, s'était précipité avec son cheval par un des créneaux, et avait acheté chèrement sa vie par la perte de ce noble compagnon, son ami et son sauveur. Il s'était enfui au loin dans le désert, et plus tard, quelques années après, il avait reparu devant Méhémet-Ali, qui honora et récompensa même le courage désespéré du dernier mamelouk. On a représenté sur la muraille où se passa cette scène dramatique, la chute du Curtius égyptien, qui existe encore.

(1) Mamelouk, en arabe, signifie *esclave*. Cette troupe, comme les janissaires, avait bien démenti son origine en devenant une garde séditieuse et prétorienne.

La mosquée de Méhémet-Ali, bâtie sur le lieu même du massacre de cette milice redoutable, est à la fois un monument expiatoire de ce coup d'État sanglant, commandé par la politique, cette loi suprême (*salus populi suprema lex*), qui, pour sauver un empire, arma plus d'une fois la main d'un souverain.

Le puits de Joseph est voisin de la citadelle, et l'on peut juger de sa profondeur en le mesurant à la hauteur du château. A 270 pieds on a creusé une fontaine d'eau saumâtre de niveau avec le Nil, dont elle dérive. Je dus ramper en glissant, jusqu'au fond du précipice, sur un sol fangeux, où je chancelais à chaque pas, soutenu de deux bras qui m'aidèrent à descendre et à remonter cette échelle de Jacob.

Dans le cours de ma visite réitérée des tombeaux des mamelouks et des califes, je remarquai, au coin de la fenêtre de la mosquée, un fidèle musulman qui enluminait un Coran ; ma *bibliophilie* me fit convoiter ce riche volume, que j'exprimais le vœu d'acquérir. Le fils crédule de Mahomet, qui ne connaît qu'un livre par excellence, ne voyant dans ce désir qu'un sentiment religieux. « Le volume sacré est à vous, me » dit-il, si vous vous convertissez à l'islamisme. » En conscience, je ne pouvais apostasier pour satisfaire ma passion. Je m'éloignai donc, avec un signe négatif, du musulman scandalisé.

Je me reposai de mes agréables fatigues dans mon kiosque britannique, ayant vue sur l'Ezbekieh, lorsque

des éjaculations et des gémissements, ou plutôt des cris perçants m'arrachèrent à mes méditations et aux douceurs de mon divan. C'était une famille copte qui accompagnait, en hurlant, les funérailles d'une mère de famille. Les femmes, au nombre d'une vingtaine, composaient le convoi funèbre. Une jeune fille, entre autres, exprimait sa douleur en s'agitant avec des gesticulations dignes des quakers. Elle roulait autour de sa taille et du col un mouchoir, en s'écriant : *Ya voulié*, elle est partie. Je suivis consciencieusement à pied la procession en cavalcade d'ânes, qui entra dans le cimetière du vieux Caire. J'observai sur la route l'empressement avec lequel les passants, étrangers à la famille, remplaçaient les personnes qui portaient le corps. C'est pour eux un pieux devoir de se substituer ainsi aux mercenaires chargés de ce ministère funèbre. Sur le seuil de l'église contiguë au cimetière, on me donna un cierge que j'allumai, et j'assistai au service coptique avec la dévotion d'un copte. Je restai une heure debout pratiquant cette cérémonie qui ne diffère pas beaucoup du rit catholique. Pendant les prières, les oraisons et les psalmodies, des cierges brûlaient autour du corps découvert et chargé des plus riches ornements. Après la lotion funéraire et l'embaumement, le corps de la défunte avait été enveloppé du linceul ordinaire, consistant, pour les femmes, en cinq pièces, une chemise *dery*, un voile pour couvrir le sein, *khirca*, un

autre pour la tête, *khimar*, le grand voile, *izar*, et le sous-voile, *lifafé*, pour envelopper tout le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. La défunte avait ses cheveux sur son sein par-dessus la chemise, et séparés en deux flocons.

Je m'assis pendant le service, et me croisai les jambes à la turque. Tous les assistants m'imitèrent dans cette posture. Je subis toute la cérémonie qui avait lieu au fond d'une chapelle extrêmement retirée, que les cierges et les aromates purifiaient heureusement, et d'où j'avais hâte de m'échapper, pour éviter les miasmes. Nous entrâmes enfin dans le cimetière, que je ne quittai qu'après l'inhumation. Elle se fit au milieu des éjaculations redoublées, et des éternelles lamentations, dont je ne suis que l'écho : *ya voulié*, elle est partie. La douleur sincère et naturelle, et les pleurs véritables d'un jeune enfant, le fils de la défunte, contrastaient avec les complaintes affectées des pleureuses mercenaires, et même de la fille de la défunte et d'une amie, qui, toutes deux, demandèrent, pendant le paroxysme de leur douleur, un gobelet rempli d'eau pour se désaltérer. Ces gémissements de commande rappelaient le *planctus* des femmes antiques se frappant d'une main, et se mutilant le visage pendant qu'elles tenaient de l'autre une bouteille lacrymatoire, pour y recueillir leurs larmes, usage consacré par les Juifs dans la Bible, et en vigueur autrefois chez tous les Orientaux.

J'aurais voulu entrevoir avec la même facilité une cérémonie de mariage, surtout pour m'initier aux joies intimes et domestiques, comme j'avais pleuré avec les pleureurs funéraires. Le cortége d'une fiancée, que je suivis jusqu'à la porte où le marié conduisait sa nouvelle épouse (1), couverte du voile nuptial (2), mais où m'arrêta ma fatale condition d'étranger, me donna au moins l'envie d'étudier les rites de la cérémonie, qu'il était interdit à un profane d'observer de près.

Le célibat, chez les Égyptiens arrivés à l'âge de se marier, et qui ne le font pas quand il n'existe point d'empêchement, est regardé comme inconvenant, et même peu honorable. M. Lane, qui se trouvait dans ce cas, pendant son séjour en Égypte, ne fut pas protégé par sa condition d'Anglais contre les désagréments et les reproches auxquels y est exposé le célibataire. Il avait loué un appartement dans une des grandes rues passantes du Caire, avait fait un bail, et même donné un à-compte en avance, lorsqu'un ou deux jours après, l'agent du propriétaire vint l'informer que les habitants du quartier, la plupart shérifs, ou descendants du Prophète, trouvaient à redire à ce qu'il demeurât dans leur voisinage, et lui

(1) *Uxorem ducere*, se marier pour un homme, c'est-à-dire conduire l'épouse au domicile du mari.

(2) *Nubes*, nuage, par extension voile; *nubere*, épouser un homme, à cause du voile que portait la mariée.

objectaient son état d'homme non marié, ajoutant qu'il y serait volontiers admis s'il voulait acheter une esclave, ce qui l'exempterait de l'opprobre attaché à son état de célibataire. M. Lane avait répliqué que ne faisant que passer en Égypte, il n'aimait à prendre ni femme ni esclave, devant bientôt les abandonner. L'argent qu'il avait avancé lui fut donc remboursé. Il fut moins malheureux dans un autre quartier de la ville, où on ne lui objecta pas cette difficulté, et il lui fut permis d'y séjourner, mais à la condition de ne recevoir aucune visite de personne portant chapeau. Cependant, après qu'il se fut établi dans la nouvelle résidence, le scheik, ou chef du quartier, n'en persista pas moins à vouloir le marier. Tous les arguments de M. Lane contre les conseils du scheik n'avaient aucun poids à ses yeux. « Vous m'assurez, lui » dit-il, que dans un an ou deux vous avez l'intention » de quitter ce pays. Eh bien, il y a dans votre voisi» nage, tout près d'ici, une jeune veuve fort jolie, » qui serait bien aise de vous épouser, même avec la » certitude d'un divorce à votre départ de cette ville, » et même auparavant, si elle ne vous plaisait plus. » La jolie veuve elle-même avait cherché plusieurs fois à laisser entrevoir au voyageur anglais son petit minois, toutes les fois qu'il passait devant la maison où elle vivait avec ses parents. Il objecta à son officieux agent, qu'ayant aperçu par hasard la jeune veuve, il ne pourrait se décider à l'épouser, elle surtout moins

qu'une autre, parce qu'une fois marié il n'aurait jamais la résolution de la répudier. Cette réponse conclusive put à peine satisfaire le médiateur obstiné.

Les Égyptiennes sont nubiles beaucoup plus tôt que les femmes des climats froids. Plusieurs se marient à douze ou treize ans, et quelquefois, par extraordinaire, à dix, après avoir été fiancées deux ou trois années d'avance. Peu d'entre elles restent filles après seize ans. Les femmes du pays sont prolifiques et ont de nombreux enfants, mais ceux des étrangers nés en Égypte, quoique d'une mère égyptienne, atteignent rarement un âge avancé. C'est pour cette raison que les mamelouks émancipés, ou esclaves militaires, adoptaient ordinairement d'autres mamelouks.

Les mariages, au Caire, se font de cette manière : ordinairement la mère, ou une autre parente très proche du jeune homme qui désire se marier, lui décrit les qualités physiques et autres des jeunes filles qu'elle connaît, et c'est elle qui dirige son choix (1), ou bien le jeune homme emploie une *khatibeh*, femme mercenaire, dont le métier est de s'entremettre pour les mariages ; celle-ci fait son rapport confidentiel, en décrivant une des jeunes personnes comme une gazelle, jolie et gracieuse, une autre sans ces qua-

(1) Abraham envoyant un messager dans son pays natal chercher une femme pour son fils Isaac, faisait exactement ce que feraient les Arabes modernes dans des circonstances semblables, s'ils avaient la même facilité. (*Genèse*, XXIV.)

lités, mais riche. Si le prétendant a sa mère ou une autre parente, elles accompagnent ordinairement l'entremetteuse dans les visites des harems, où elles ont le droit d'entrer. Si elles y trouvent une fille ou une jeune femme douée des avantages physiques nécessaires, elles déclarent le motif de leur visite, et si leur proposition de mariage n'est pas aussitôt rejetée, elles traitent sur-le-champ des conditions, et demandent ce que la jeune fille peut posséder de bien, d'ornements, de bijoux, etc. Après la visite les médiatrices rapportent ce qui s'est passé au jeune homme impatient, qui, dans le cas où il est content, fait un présent à la khatibeh, et la renvoie à la famille de la jeune personne pour lui faire connaître ses intentions. Elle exagère en général les qualités extérieures du futur, sa fortune, et se sert d'un langage fleuri : « Ma fille, lui dit-elle, l'homme qui » désire vous épouser est jeune, imberbe, gracieux, » élégant, il est riche, s'habille avec magnificence, » et est délicat dans sa manière de vivre ; mais il ne » peut jouir seul de ces avantages. Il vous désire pour » compagne. Il vous procurera tout ce que l'argent » peut donner. C'est un jeune homme séduisant, et qui » passera son temps à vous fêter et à vous adorer. »

Les parents peuvent marier leur fille à qui ils veulent, sans son consentement, avant qu'elle soit nubile ; mais après l'âge de puberté, elle a le droit de choisir et de charger un agent d'arranger et d'exé-

cuter son mariage. Très souvent, dans le premier cas, le père objecte à l'homme qui recherche sa fille, la différence d'une profession qui n'est pas la sienne, ou l'âge de la jeune fille, qu'il ne voudrait marier qu'après une sœur aînée (1) ; mais que l'on choisisse pour elle, ou qu'elle choisisse elle-même, le prétendant peut à peine l'entrevoir furtivement avant de l'avoir entièrement en sa possession, à moins qu'elle n'appartienne à la classe commune ; dans ce cas il lui est facile de voir son visage.

Quand la jeune fille est sur le point de se marier, elle doit avoir un député, *wekîl*, pour régler le contrat entre elle et le mari proposé. Avant l'âge de puberté, cette condition est absolument de rigueur, et alors c'est le père, ou, à défaut, le grand-père paternel, ou un tuteur délégué par testament, ou par le cadi, qui remplit les fonctions de député. Si elle est nubile, elle le désigne elle-même, ou peut encore transiger en personne, bien que cela n'arrive que rarement.

Le douaire est indispensable. Il se compte ordinairement en riyals, ou 90 fuddahs, chacun équivalant aujourd'hui à 6 pence et 2/5. La valeur du douaire pour les fortunes modestes est en général de 1000 riyals ou de 22 livres sterling 10 shillings (environ

(1) Laban répondit : « Ce n'est pas la coutume dans notre pays de donner en mariage les plus jeunes avant les aînées. » (*Genèse*, XXIX, 26.)

550 francs), ou quelquefois la moitié à peine de cette somme. Les familles riches comptent le douaire en bourses de 500 piastres, environ 5 livres chacune, et fixent sa valeur à 10 bourses, ou plus. C'est le douaire des jeunes filles ; celui d'une veuve ou d'une femme divorcée est beaucoup moindre.

Quand le contrat est réglé et sanctionné par la lecture faite en commun du premier chapitre du Coran, le *fathah*, on fixe un jour très rapproché, peut-être le lendemain, pour payer les fonds et exécuter la cérémonie du contrat de mariage, qui est quelquefois conclu aussitôt, ou un jour ou deux après qu'on est convenu des conditions du douaire. Ce jour-là, le fiancé, accompagné de deux ou trois amis, se rend à la maison de la jeune fille, vers midi, en portant avec lui la portion de l'argent qu'il a promise. En cette occasion, lui et ses compagnons sont reçus par le député de la mariée, en présence de deux amis, ou plus, de la dernière. Il est nécessaire qu'il y ait deux témoins musulmans. Toutes les personnes invitées récitent le fathah, ou premier chapitre du Coran, et le fiancé verse les fonds. Après cette formalité, le contrat de mariage est exécuté de cette manière : le fiancé et le député de la jeune fille s'asseoient à terre, face à face, un genou en terre, se donnant leur main droite, le pouce levé, et le pressent l'un contre l'autre. On emploie en général un maître d'école, ou *fické*, pour apprendre aux mariés ce qu'ils ont à dire. Ayant placé

un mouchoir sur leurs mains jointes, il fait précéder les termes du contrat de quelques mots d'exhortation et de prières, avec des citations du Coran sur les avantages et l'excellence du mariage. Il fait alors dire à la femme députée de la fiancée, ces mots : « Je » t'unis à ma fille (dont elle donne le nom) pour un » douaire de telle valeur. » Après ces paroles, le fiancé, à qui l'on a appris la même formule, répond : « J'ac- » cepte de toi cette femme en mariage, et la prends » sous ma protection. Vous tous qui êtes ici présents, » je vous prends en témoignage. » Le député s'adresse au fiancé de la même manière une seconde et une troisième fois, et il fait la même réponse. Alors ils ajoutent : « Bénis soient les apôtres, et louange à » Dieu, le maître de toutes les créatures ! Amen ! » Après quoi tout le monde répète encore le *fathah*. Après l'accomplissement du contrat, le fiancé quelquefois, mais rarement, à moins qu'il ne soit de la classe commune, baise les mains de ses amis et autres personnes présentes, et tous restent à dîner ensemble. Chacun reçoit un mouchoir brodé, que fournit la famille de la mariée. Le fické, ou maître d'école, reçoit encore du marié, indépendamment du mouchoir, une petite pièce de monnaie d'or qui y est attachée. Avant que l'on se sépare on fixe la nuit du *leylet* ou *doukhleh* ; c'est la nuit où la fiancée est conduite chez son mari, et où il la visite pour la première fois.

En général le marié attend huit ou dix jours, après

la conclusion du contrat. Pendant cet intervalle il envoie à sa fiancée deux ou trois fois, ou plus, des fruits, des confitures, etc., lui fait présent d'un châle ou autre objet de prix. La famille de la jeune fille s'occupe en même temps de lui préparer des meubles, des divans, des tapis, des ustensiles de cuisine, et des articles de toilette. La portion du douaire payée par le marié, et en sus une somme plus forte ajoutée par la famille de la jeune fille, sont consacrées à ces sortes d'achats. Ces effets appelés *gahaz*, sont sa propriété, et si elle divorce, elle les emporte avec elle. On envoie, et l'on fait porter ordinairement à dos de chameaux ces objets chez le fiancé. Parmi les articles composant le gahaz se trouve une chaise pour le turban ou la coiffure, d'une petite dimension, et dont le fond et le dos sont faits de bois de canne. Elle n'est pas destinée à servir de siége. Le turban placé dessus est couvert d'une serviette d'une étoffe de soie grossière, ordinairement brodée d'or. On envoie quelquefois deux chaises, l'une pour le mari, l'autre pour la femme.

Le fiancé doit recevoir sa promise le vendredi ou le lundi soir. Le vendredi est le jour préféré comme étant de meilleur augure. Pendant deux ou trois nuits précédentes, la rue et le quartier où demeure le marié sont illuminés de lanternes et de petites lampes suspendues sur des cordes en travers, entre la maison du jeune homme et celles de vis-à-vis, toutes pavoisées

de banderoles de soie de deux couleurs, rouge et verte, quelquefois ces lanternes sont peintes en vert, rouge, blanc et bleu. La lanterne ainsi bariolée s'appelle *toureiay*, le nom arabe des pléiades.

Le marié donne un repas pendant chacune de ces nuits, surtout la veille de la noce. C'est l'usage, en cette occasion, que les personnes invitées, et surtout ses intimes, lui envoient, avant le banquet, du sucre, du café, du riz, des bougies, et quelquefois un agneau. On fait alors venir des musiciens, chanteurs et chanteuses, ainsi que des *gawazees*, les danseuses du Caire. On y récite le *khutmeh*, passage du Coran, et le *zikr*, qui est la répétition du nom de Dieu.

L'avant-veille de la noce, à midi, ou un peu plus tard, la fiancée va processionnellement au bain. Le cortége est conduit par une troupe de musiciens, composés surtout de hautbois et de tambours de diverses espèces. On porte en tête les ustensiles et le linge du bain sur deux plateaux, dont l'un est couvert d'un mouchoir brodé ou de soie unie. Un *sackcha* donne à boire aux invités, et même aux passants; deux autres personnes suivent aussi le cortége: l'une, portant une bouteille d'argent ou d'argent doré, ou de porcelaine, contenant de l'eau de rose ou de fleur d'oranger, en asperge les assistants; l'autre agite un vase à parfums, d'argent, où brûle du bois d'aloès ou une autre substance aromatique.

En général, les personnes du côté de la femme, ses

parents ou amis, marchent en tête deux à deux. Après viennent plusieurs jeunes filles, les premières vêtues comme à l'ordinaire, et couvertes du voile de soie noire, le *habarah ;* les autres, d'un ample voile blanc, ou de longs châles. La mariée marche ensuite sous un dais de soie d'une couleur vive et gaie, rouge, rose ou jaune, ou bariolée, et ouvert sur le devant. Quatre hommes le portent sur quatre pieux, dont chaque coin est surmonté d'un mouchoir brodé. La mariée est complétement invisible, étant enveloppée et couverte de la tête aux pieds d'un cachemire rouge, mais plus rarement d'un châle blanc et jaune ; sur sa tête est placé un petit bonnet ou une couronne de carton, que recouvre le châle, dérobant ainsi son visage aux yeux du public, ainsi que les objets les plus riches de sa toilette, ses joyaux et autres ornements. Les seuls visibles sont quelques diamants et émeraudes attachés sur le châle à la hauteur du front. Elle est accompagnée de deux ou trois de ses parentes, qui marchent sous le dais, et souvent, pendant les chaleurs excessives, une femme, derrière elle, est constamment occupée à l'éventer avec un grand éventail de plumes d'autruche, dont le bas est orné d'un petit miroir. Le cortége s'avance lentement. Il est fermé par une seconde troupe de musiciens, semblable à la première, ou par deux ou trois tambours.

Tout l'établissement du bain est quelquefois loué pour la fiancée et sa société exclusivement. Elles y

passent des heures entières, rarement moins de deux, et se livrent à toute sorte de divertissements, de jeux et de réjouissances. Souvent on loue des almées pour chanter pendant ces heures de plaisir; puis on ramène chez elle la mariée comme elle était venue.

De retour dans sa famille, celle-ci et ses compagnes soupent ensemble, toujours avec les almées qui les ont accompagnées depuis le bain, et dont les chants sont érotiques et en rapport avec le joyeux événement. Après ce repas, la fiancée prend dans sa main une grande quantité de henné, pâte faite des feuilles de cet arbre mêlées de poudre et d'eau, et reçoit un présent de chacun des assistants, qui fixe dans la pâte collée à ses mains une petite pièce de monnaie, qu'elle essuie au bord d'une cuvette pleine d'eau. Quand elle a ramassé cette collecte, on lui applique une nouvelle quantité de pâte aux mains et aux pieds qu'on enveloppe de morceaux de linge et qui restent dans cet état jusqu'au lendemain matin, pour qu'ils s'imprègnent bien de la teinte foncée de rouge orange. Les invités se frottent avec le reste du henné. Cette nuit s'appelle *leylet el henna*, ou la nuit du henné.

C'est aussi pendant cette nuit-là, quelquefois la veille, que le fiancé donne son principal repas, avec tous les divertissements qui ont lieu dans la famille de la fiancée.

Le lendemain, celle-ci se rend en procession à la maison de son futur époux. La cérémonie ci-dessus

décrite s'appelle le *zeffeh* du bain, pour se distinguer de l'autre plus importante, le zeffeh de la fiancée. Quelquefois, avant ces processions de la fiancée, deux hommes armés de sabres, vêtus d'un simple caleçon, engagent un combat simulé; beaucoup d'autres actes extravagants signalent ces cérémonies, qui se passent rarement sans quelque mutilation. Quand le seyd Omra, ou chef des descendants du Prophète, qui fut le principal instrument de l'élévation de Méhémet-Ali, maria sa fille, on vit à la tête du cortége un jeune homme qui s'était fait une incision dans l'abdomen, et en avait retiré une grande partie de ses entrailles, qu'il portait devant lui sur un plateau. Après la procession il les remit à leur place, et se mit au lit, où il resta plusieurs jours avant de se guérir de la blessure qu'il s'était faite dans cet acte de frénésie. Un autre homme, à cette occasion, s'enfonça une épée dans le bras. D'autres traits de fanatisme et de délire ensanglantent souvent les cérémonies nuptiales des Égyptiens.

La fiancée et sa société étant arrivées à la maison de l'époux, où un repas leur est préparé, ses amies, peu de temps après, prennent congé d'elle la laissant avec sa mère et sa sœur, ou d'autres parentes et une ou deux autres femmes. La nuit suivante se nomme la *nuit de l'entrée*.

Le marié se tient dans une chambre au-dessous. Avant le coucher du soleil, il va au bain, où il change

de vêtements, à moins qu'il ne le fasse chez lui, et, après avoir soupé avec ses amis, il attend l'heure de la prière du soir, ou la troisième et la quatrième heure de la nuit, pour se rendre à quelque grande mosquée, telle que celle de Hassan, et y faire ses prières. Il y marche précédé de musiciens qui battent du tambour ou jouent du hautbois, et escorté d'une foule d'amis et de plusieurs hommes portant des *meshals*. Le meshal est un pieu avec une grille cylindrique de fer, remplie d'un feu de bois enflammé, et ayant deux, trois, quatre ou cinq ouvertures pour l'attiser et l'alimenter.

Le zeffeh du marié a lieu de cette manière. Les amis du marié se rendent à la mosquée d'un pas rapide et sans beaucoup d'ordre. Un second groupe de musiciens avec les mêmes instruments, ou des tambours seulement, ferme le cortége. Le fiancé a ordinairement un cafetan rayé de rouge, avec une ceinture de la même couleur, un châle de cachemire large roulé en turban, et marche entre deux amis vêtus du même costume. La procession revient de la mosquée avec plus d'ordre et de pompe, et très lentement, peut-être pour éviter de faire croire que le marié hâterait le pas pour prendre possession de sa fiancée. De nombreuses lampes et d'éclatants meshals illuminent les rues par où passe le cortége, et font un effet pittoresque. Le fiancé et ses amis, et d'autres suivants, une vingtaine ou davantage, s'avancent en formant un cercle oblong,

et portant dans leurs mains une ou deux bougies, quelquefois une branche de henné ou d'autre plante. De temps en temps ils s'arrêtent quelques minutes, et, pendant cet intervalle, un jeune garçon ou une personne du cortége se met à chanter quelques vers d'épithalame. Le bruit du tambour et les sons aigus du hautbois cessent pendant qu'on les récite.

Après le zeffeh du marié, lequel varie souvent selon la fortune des individus, le fiancé, de retour de la mosquée, laisse dans un appartement de dessous ses amis, qui fument leurs *chibouks*, et prennent le café et les sorbets. La nuit du mariage et les suivantes, les amis des deux époux passent plusieurs heures à la campagne en plein air à chanter et à danser toutes sortes de danses grotesques.

Le lendemain du mariage, des *gavazees* dansent aussi devant la maison du marié. Ce même matin, le jeune homme qui a accompagné le fiancé jusqu'à la chambre nuptiale l'emmène avec d'autres amis, pour aller passer la journée au dehors. Cette cérémonie s'appelle la *fuite*.

Une fois marié, le maître de la maison, s'il peut convenablement le faire, aime mieux que sa mère demeure avec lui et sa femme, pour l'honneur de celle-ci et le sien. La belle-mère s'appelle pour cette raison *hamah*, ou protectrice, c'est-à-dire la duègne de la jeune épouse. Les femmes de l'Égypte passent en général pour se mêler d'intrigues criminelles, et ce

n'est pas sans fondement. Quelquefois un mari place sa femme dans la maison de sa mère, et pourvoit à l'entretien de toutes les deux. Cette précaution devrait rendre la mère très vigilante, et lui faire surveiller strictement la conduite de sa fille, pour ne pas exposer cette dernière aux dangers d'un divorce ; mais elle lui sert au contraire d'entremetteuse, et lui enseigne une foule de tours pour devenir maîtresse chez elle, et soustraire de l'argent à son mari. Aussi un homme sensé choisit de préférence une femme qui n'a pas sa mère ou de proches parentes.

Les mœurs sont plus faciles en Égypte, et surtout au Caire, que dans le reste de l'Orient, et une personne qui s'est rendue familière dans la société des hommes de cette ville peut s'initier aux usages et coutumes de la vie domestique, et même des femmes. Beaucoup de maris de la classe moyenne, et quelques-uns des classes élevées, parlent librement de ce qui se passe dans le secret du harem à celui qui communique directement sans le secours d'un interprète, et professe des sentiments sympathiques aux mœurs du pays.

Quoique les femmes occupent une partie de la maison qui leur est spécialement assignée, elles ne sont pas prisonnières, car elles ont la liberté de sortir et de faire des visites à des amies, ainsi que d'en recevoir des personnes de leur sexe. Les esclaves soumises aux femmes mariées, aussi bien qu'à leurs maîtres, n'ont point cette facilité. Un des motifs les

plus puissants pour ceux-ci de réserver une suite d'appartements particuliers à leurs femmes, c'est de les empêcher d'être vues par les domestiques mâles et autres hommes, sans être voilées, ainsi que le prescrit le Coran, dans les termes suivants : « Les » femmes croyantes doivent réprimer leurs yeux, con- » server leur modestie, sans montrer leurs ornements, » excepté ce qu'elles ne peuvent empêcher ; elles doi- » vent jeter leurs voiles sur leurs seins, et ne faire » voir leurs bijoux qu'à leurs maris, à leurs pères, » à leurs proches parents ou à leurs femmes ; elles ne » doivent pas faire de bruit avec leurs pieds, de peur » de découvrir, en s'agitant, les ornements qu'elles » cachent (1). »

Dans le voyage de Constantinople à Smyrne, et de Smyrne dans cette capitale, je me trouvai mêlé aux Arméniennes, aux Grecques, aux Égyptiennes et aux femmes turques ; celles-ci seules se cachaient avec affectation, et paraissaient irritées, surtout si je me permettais de les regarder. On me conseilla de m'abstenir de mon indiscret lorgnon, si je ne voulais exciter la fureur jalouse du mari, leur acolyte inséparable en voyage et leur geôlier.

(1) Ce scrupule outré, auquel j'ai déjà fait allusion, est poussé bien plus loin chez les femmes turques que chez les Égyptiennes. Une dame grecque me citait, pour exemple de la sévérité du voile, la pruderie affectée d'une femme de Smyrne, qui, en donnant à manger à ses poules, se voilait devant le sultan du harem de sa basse-cour.

En Égypte, une femme est tenue plus rigoureusement de se couvrir le haut et le derrière de la tête que le visage, et le visage plus que les autres parties de sa personne : ainsi, par exemple, celle qui ne peut consentir à le découvrir devant des hommes, ne se fait pas scrupule d'exposer sa gorge et même sa jambe. Il arrive cependant que, si une femme respectable est vue par hasard, la tête ou le visage découvert, par un homme qui n'aurait pas ce privilége, elle rajuste aussitôt son *tarhhah*, ou voile de tête, en s'écriant : « *O quel malheur! quelle douleur!* » Souvent par motifs de coquetterie, une Égyptienne se dévoilera en présence d'un homme, si elle pense qu'elle peut le faire sans intention marquée, et est censée n'en être pas aperçue.

Un homme trouve aussi l'occasion de voir furtivement le visage d'une dame Égyptienne, qui se croit le plus cachée, à travers un grillage ou du haut d'une maison. Beaucoup de maisons au Caire n'ont point de rez-de-chaussée pour recevoir les visites des hommes, qui montent en ce cas à une chambre d'en haut ; mais eux-mêmes, en montant, s'écrient à plusieurs reprises : *Destour* (permission) : ou *Y a satir* (ô Dieu qui me protége), ou se servent de toute autre exclamation pour avertir les femmes qui se trouveraient sur l'escalier de se retirer ou de se voiler, ce qu'elles font en tirant leur tarhhah, de manière à ne laisser voir qu'un seul œil. Les musulmans poussent quelquefois leurs

sentiments de révérence pour elles au point d'interdire aux hommes l'entrée des cimetières dans la partie où elles sont enterrées. Par exemple, les tombes des femmes du Prophète à Médine ne sont visitées que par des femmes, et deux époux ne peuvent être inhumés dans le même caveau, à moins qu'un mur ne les sépare.

En Égypte, toutefois, les personnes du sexe, comme nous l'avons déjà dit, ne sont pas aussi restreintes que dans le reste de l'empire turc, et il est assez ordinaire de voir celles du peuple rire et plaisanter en public avec les hommes qui se permettent des libertés avec elles ; mais, dans les classes élevées et moyennes, celles qui sont très attachées à leurs époux, et ne sont pas cloîtrées par eux dans le harem, s'imaginent en être négligées, s'ils les laissent s'émanciper, et elles vont jusqu'à porter envie à celles que l'on garde et surveille avec plus de rigueur.

Malgré cet attachement, le divorce est très commun à cause de son extrême facilité. Il y a des hommes qui, dans le cours de dix années, ont épousé jusqu'à vingt, trente femmes, ou davantage, et celles-ci, jeunes encore, ont appartenu à une douzaine et plus de maris. M. Lane avait entendu parler d'un homme qui était dans l'usage de prendre une nouvelle épouse chaque mois.

De deux femmes, ou plus, qui appartiennent à un homme, la première, c'est-à-dire la première mariée,

jouit du plus haut rang, et est appelée la *grande dame*. Aussi arrive-t-il que, si un homme déjà marié désire épouser une autre fille ou femme, le père de celle-ci, ou la personne elle-même qu'il recherche, ne consentira à cette nouvelle union qu'après la rupture de la première. Les femmes naturellement n'aiment pas qu'un homme épouse plus d'une femme, puisque cet abus entraîne le divorce. L'apparition d'une nouvelle épouse trouble souvent l'intérieur d'un harem, où la jalousie, le dépit, la rage, la vengeance, accueillent ordinairement la nouvelle venue, qui supplante la première épouse et dédaigne sa maîtresse, comme autrefois Agar dédaigna la femme d'Abraham (1). Aussi n'est-il pas rare que cette première épouse, se voyant remplacer dans son rang et ses priviléges par la nouvelle favorite, à qui tous les membres et les visiteurs du harem accordent les marques d'honneur et de respect dont elle jouissait elle-même auparavant, ne se fait pas scrupule d'employer le poison pour écarter sa rivale. Cependant il est plus d'un exemple, chez l'épouse négligée, de douceur, de soumission et de résignation envers son mari, et même de sa bienveillance à l'égard de la favorite.

Quelques épouses ont des esclaves femmes qui ont du bien en propriété, acheté en général pour elles, ou donné en présent avant le mariage. Elles ne peu-

(1) *Genèse*, XVI, 4.

vent être les concubines du mari sans la permission de leurs maîtresses, qui l'accordent quelquefois, comme le fit Sarah en faveur de son esclave Agar; mais ces circonstances sont rares.

Les esclaves concubines des Égyptiens de la haute et moyenne classe sont ordinairement Abyssines ou Nubiennes, et arrivent de leurs pays déjà corrompues par leurs marchands ou *gellabs*. Le prix de ces femmes, si elles sont d'une assez grande beauté, est de 10 à 15 livres sterling (250 à 375 francs). Les épicuriens de l'Égypte en font grand cas. Elles sont en général d'une constitution délicate, et meurent souvent du mal de poitrine. Le prix d'une esclave blanche est trois ou dix fois plus cher que celui des femmes noires, qui ne valent que la moitié ou les deux tiers, mais davantage, si elles sont versées dans l'art culinaire.

La plupart des esclaves blanches importées autrefois en Égypte étaient Grecques, et abondaient par suite de la captivité de ce malheureux peuple asservi par les armes d'Ibrahim-Pacha. Les enfants des deux sexes, à peine sortis du berceau, y étaient envoyés pour être vendus. Depuis ce temps, l'appauvrissement des classes élevées, en Égypte, y a diminué la demande d'esclaves blanches. Quelques-unes, amenées de Circassie ou de Géorgie, reçoivent à Constantinople une teinture d'éducation, les éléments de la musique et des autres arts. Ces favorites, si elles ont le bonheur

d'aimer leurs maîtres et d'en être sincèrement aimées, sont quelquefois plus heureuses que les épouses elles-mêmes ; car ces dernières peuvent être répudiées dans un moment de colère par leurs maris, et réduites à la pauvreté par une sentence irrévocable de divorce, tandis que la concubine n'est jamais renvoyée sans être pourvue assez abondamment pour ne pas souffrir du changement de sa condition, étant généralement émancipée, dotée ou mariée à une personne honorable, ou bien encore donnée en présent à un ami. Mais si l'esclave est devenue mère, son maître ne peut la vendre, et s'il vient à mourir, elle a droit à l'affranchissement. Il arrive souvent qu'elle l'obtient aussitôt après la naissance de l'enfant, et devient la femme de son maître ; mais affranchie, elle ne peut plus longtemps tenir cette place auprès de lui, à moins qu'il ne l'épouse.

Les femmes, ainsi que les esclaves, ne perdent pas le privilége de manger avec le maître de la famille, mais elles sont tenues de le servir en même temps pendant le dîner ou le souper, de lui donner sa pipe et son café, et d'apprêter ses repas, ou du moins quelques morceaux délicats. Aussi font-elles en général fort bien la cuisine.

Les épouses des Égyptiens de la haute et de la moyenne classe s'étudient à plaire à leurs maris, et à les charmer par des attentions continuelles et divers moyens de séduction. Elles emploient la coquetterie

même dans leur démarche au dehors, en lui donnant un certain balancement appelé *ghong*. En présence des maîtres, elles sont plus ou moins retenues; loin de lui, elles se livrent souvent à une vive gaieté.

Plusieurs d'entre elles ont la permission de fumer, car cet usage ne messied pas aux femmes, même du plus haut rang, surtout en fumant un tabac odoriférant de musc et d'ambre. Quelques-unes mâchent de l'encens pour parfumer leur haleine. L'usage des libations fréquentes rend leur personne très propre. Elles passent peu de temps à leur toilette, et une fois habillées dès le matin, elles changent rarement de costume le reste du jour. Elles se tressent les cheveux dans le bain, et restent aussi plusieurs jours de suite sans y toucher. Le soin des enfants est la principale occupation des dames égyptiennes, qui surveillent aussi les affaires domestiques; mais, en général, c'est le mari qui pourvoit aux dépenses du ménage. Les femmes emploient surtout leur loisir au travail de l'aiguille, particulièrement à broder de soie et d'or des mouchoirs, des voiles de tête, sur un métier appelé *menseg*, fait de bois de noyer incrusté de nacre et d'écaille, et souvent les femmes des maisons les plus riches font vendre ces articles dans les harems ou dans les marchés. Le temps se passe d'ailleurs assez vite pour elles à manger, à fumer, à prendre le café et les sorbets, à s'habiller et à montrer leurs articles de toilette. Quand elles sont occupées ainsi, le maître

de la maison ne peut jamais entrer dans les harems, à moins d'une affaire particulière et indispensable. Dans ce cas, il doit faire annoncer son arrivée, et laisser à ses femmes le temps de se voiler ou de se retirer dans une chambre voisine.

Quelquefois, quand la conversation languit, une dame plus loquace que les autres anime la compagnie en racontant quelque conte merveilleux ou comique.

Les dames égyptiennes, sont rarement bonnes musiciennes, ou savent danser ; mais elles prennent un vif plaisir à entendre ou à voir les musiciens ou danseuses de profession, et souvent elles battent ellesmêmes du *daraboukeh* ou du *tar*, sorte de tambour et de tambourin.

Quand les femmes des hautes et moyennes classes vont en visite ou ailleurs, elles montent des ânes bien caparaçonnés et munis d'une selle élevée et fort large, que recouvre un petit tapis. Elles sont accompagnées de deux hommes qui marchent de chaque côté de l'âne, et qui l'animent d'un cri ou d'une éjaculation prolongée et plaintive.

J'ai rencontré plusieurs fois dans les rues du Caire des femmes de harem aller ainsi ensemble ou l'une après l'autre.

Les dames de haut rang ou de classe moyenne montent rarement des chevaux ou des mules.

Elles marchent peu, ou si elles le font, c'est avec peine et lenteur, à cause de la difficulté de tenir leurs

pantoufles à leurs pieds, et en marchant elles retiennent les bords de leur habarah. A pied ou non, elles sont respectées du public, personne ne les regarde avec curiosité, ou plutôt on détourne les yeux. On ne les rencontre jamais dehors pendant la nuit, à moins qu'elles ne soient obligées de rentrer tard chez elles à cause de quelque affaire indispensable. L'usage ordinaire est de faire ses visites et de rentrer chez soi avant le coucher du soleil. Les dames du haut parage ne vont jamais dans les boutiques, mais elles envoient chercher tout ce qu'il leur faut, et il ne manque pas de *dellalehs*, ou femmes agentes admises dans les harems, qui y apportent toutes sortes d'ornements et d'objets de l'attirail féminin. Elles ne fréquentent pas non plus les bains publics, à moins d'être invitées à y accompagner leurs amies, car elles ont la plupart des bains dans leurs propres maisons.

En sortant de la chapelle où j'avais assisté dans le vieux Caire à la cérémonie des funérailles d'une dame copte, et en laissant le cimetière, cet antre de la peste où l'Égyptien abrége sa vie en honorant les morts, je rentrai dans le tortueux dédale qui me ramenait vers l'Esbekyeh. J'y rencontrai une caravane de chameaux chargés d'un fardeau pyramidal, et heurtai un troupeau d'ânes revenant du marché, pliant sous le faix des fruits, ou chargés des pierres qu'ils rapportaient du désert, où se construisait le nouveau palais d'Abbas-Pacha. Je m'enfuis pour éviter

le choc de l'attelage d'un pacha ou d'un bey, précédé d'un piqueur à pied, le saïd, chassant de ses cris et de son fouet le passant, qui, pour n'être pas écrasé, doit se réfugier dans le bazar voisin.

Je me fis conduire le lendemain au marché aux femmes esclaves (1). Étendues sur la natte où elles passent leurs jours et leurs nuits, les unes préparaient leur frugale cuisine en pétrissant la farine de maïs, les autres étaient occupées à graisser leur chevelure, pour prévenir ou détruire la vermine ; elles trouvent encore, dans leur misère et l'espoir d'en sortir, un air presque coquet, une œillade caressante et suppliante qui semble dire : *Achetez-moi.* Le patron me montrant deux de ces jeunes Nubiennes : « Celle-ci, me dit-il » en la désignant, a fait un *petit.* » Celle-là, *matura viro*, attendait un maître. Les autres, plus jeunes, étaient des morceaux de harems d'autant plus friands, plus délicats et plus chers. Quelques centaines de piastres avaient enlevé toutefois cette marchandise laissée à vil prix au Caire, et dont les prémices se vendent à Constantinople 25 livres sterling, ou 500 francs. À la vue de cet infâme trafic, et de cette dégradation d'un sexe adorable qui pourrait, avec

(1) Le vice-roi actuel, écoutant le cri de l'humanité et l'appel de la civilisation, vient d'interdire l'introduction des esclaves dans toutes les provinces de l'Égypte, d'où finiront par disparaître ce commerce barbare et l'exposition non moins révoltante des esclaves dans les marchés du Caire.

ses trésors de tendresse, même dans l'Orient, consoler et charmer l'homme, le voyageur oublie les calculs de la combinaison politique, et va jusqu'à désirer la chute de l'empire ottoman, et sa conversion au christianisme, qui jadis affranchit la femme de l'Occident.

Oppressé de cette atmosphère, je courus vers Héliopolis, que le Nil n'avait pas encore noyé, à travers des jardins, des champs de canne à sucre et de coton, des oasis de lotos, l'antique attribut d'Isis. Je cherchai, mais en vain, quelque feuille de papyrus à la tige triangulaire, peut-être égarée de la haute Égypte et descendant avec le Nil, où je *l'aurais sauvée des eaux.*

Je ne fis qu'effleurer à El-Materieh, village situé à mi-chemin, le platane de la vierge Marie, qui vint, dit la tradition, se réfugier sous son ombrage avec Joseph et l'enfant Jésus. L'imposante et unique ruine d'Héliopolis, l'obélisque du soleil, ne m'apparut que lorsque je fus à ses pieds. Je saluai ce vénérable témoin des gloires et de la puissance de l'Égypte, ce contemporain d'Abraham, et le nom sacré de son roi inscrit sur la colonne avant l'invasion des rois pasteurs : *Osortesen Ier* (1).

(1) Une stèle avec la figure et le nom de ce roi a été trouvée dans la Nubie, dont il avait vaincu les peuplades désignées sous le nom biblique de descendants de Chus (fils de Cham.)

Nous devons ce renseignement, ainsi que plusieurs autres sur l'histoire de l'Égypte monumentale, à M. Eichhoff, membre correspondant de l'Institut, auteur du *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, et des *Études sur Ninive et Persepolis.*

Je retrouvai, aux portes du jardin qui possède le glorieux monument, deux khavas, ou janissaires, qui m'offrirent le café arabe, en me questionnant sur la guerre. Ils n'avaient pas besoin de journaux pour les éclairer ou les égarer sur cette question, alors si embrouillée. Leur bon sens était un guide assez lumineux pour la cause patriotique, et au pied de l'obélisque d'Héliopolis, ils étudiaient, d'un coup d'œil sûr, la carte stratégique du théâtre de la guerre.

Je revins au Caire après m'être fait conduire au désert, où, huit ans passés, il y avait à peine un palmier, où il a plu au moderne Pharaon, son altesse Abbas-Pacha, de construire un palais, d'élever un télégraphe et de bâtir des casernes.

Le vice-roi, sauf la cruauté, ressemblait assez au tyran Pygmalion, qui, de ses trente chambres, n'occupait jamais la même deux nuits de suite. Il était sans cesse errant entre son palais du Caire, celui d'Alexandrie, le mont Sinaï, qu'il habitait pendant mon voyage, et ses solitudes de sable où deux palais s'élèvent, l'un achevé, l'autre en construction. On disait, mais c'étaient les rumeurs de la ville et la chronique scandaleuse des âniers, assez vérifiées d'ailleurs par sa fin tragique, qu'il fuyait les embûches de sa famille. Si le Nil pouvait (il le pourrait sous une autre administration) féconder le désert comme sa riche vallée, en y déposant pendant trois années son fertile limon, le palais solitaire deviendrait

un jardin d'Armide, ou du moins une oasis ornée des plantations, des fleurs et des roseaux de Roda. Je voulus reconnaître dans cette île le roseau de Moïse *préservé des eaux* par la fille de Pharaon, mais il était noyé par l'inondation du Nil. Trois Arabes me portèrent à la grotte des coquillages, non loin du berceau du premier législateur, qui guida le peuple de Dieu à travers ce même désert, dont les sables roulent toujours, comme jadis, devant le khamsin. Ce vent chaud périodique du midi, dans les mois d'avril et de mai, souffle pendant cinquante jours de suite, invariable comme les inondations du fleuve, qui commencent elles-mêmes en juin et s'arrêtent en octobre. J'eus à cette occasion un accident grotesque comme ma monture. Celle-ci trébucha et s'abattit sous son cavalier, qui plongea dans un océan de poussière que le *sackcka*, ou arroseur public, n'avait heureusement pas détrempée de l'eau du Nil (1). Dans ma chute, j'aurais montré à mon guide mon visage et mon corps souillés du limon du Nil. J'eusse été pris alors sans doute pour un derviche, ou quelque Nisus moderne chancelant et mordant la poussière libyque, et montrant aux fellahs moqueurs sa face toute couverte de fange :

Et simul. . . . . faciem ostentabat et udo
Turpia membra fimo. . . . .

(1) Le sackcka a sous le bras une outre de peau de chèvre qu'il presse pour faire jaillir l'eau, et arrose la terre en se tournant agilement à droite et à gauche.

J'avais abandonné le projet de visiter la forêt d'agate, autrement dite *pétrifiée*, ne croyant pas qu'elle en valût la peine et la fatigue, suivant les versions que j'en avais entendu faire. Toutefois un voyageur expérimenté me décida, et dès huit heures je partais sur ma monture à deux shillings par jour, escorté d'un guide cicerone ou *drogman*, titre prodigué même aux conducteurs d'ânes. Celui-ci portait deux *ckoullehs*, ou bouteilles, remplies d'eau fraîche, et enveloppées de deux serviettes mouillées. Je me mis au trot, voilé comme une femme du harem, ainsi que je l'avais fait dans mon excursion aux pyramides, pour tempérer les rayons du soleil, et j'entrai dans le désert par les tombeaux des califes, contigus au cimetière, ce vaste champ de la mort, qui a choisi et fixé ici même son domaine envahissant. Grâce aux fellahs, la ville du Caire a une population croissante qui pullule par cette race égyptienne, la seule qui se reproduise et se propage, et resserre les rangs éclaircis dans les familles turque, arménienne et européenne qui s'éteignent sous un ciel énervant. Des myriades de fellahs s'éclosent aux rayons du soleil dans leurs cabanes de terre cuite, s'y épanouissent comme les éphémères, et meurent en mêlant leurs os aux sables mouvants.

Enfin, protégé du *libdeh*, bonnet de feutre qui garantit le pauvre fellah des atteintes d'un soleil de plomb, je m'élançai avec mon guide, qui me parut

hésiter, sur la direction de la route. Après ce premier tâtonnement, qui ne me rassura pas trop tôt pour une promenade pittoresque, je pris toutefois ma résolution et mon vol. Rien de plus bizarre que cette marche, qui offre un singulier mirage, et fait croire, sous une illusion d'optique, que l'on tourne sans cesse au lieu d'aller en avant. C'est un vertige que je n'avais jamais éprouvé, car le mirage du désert diffère essentiellement de celui des montagnes, entre autres du mont Rigghi et du Faulhorn en Suisse, où nous nous étions mirés dans des nuages avec des proportions de géants, et avions contemplé un double soleil. Ici, dans le désert, tantôt je croyais marcher droit, m'enfonçant de plus en plus dans la mer de sable, tantôt je tournais et m'imaginais revenir sur mes pas au lieu de poursuivre ma course. Je voyais encore quelques Arabes épars. J'entendais le bruit lointain de la mine jouant dans la carrière exploitée pour le second palais d'Abbas-Pacha. Bientôt je me plongeai dans une solitude complète, dans une profonde thébaïde, perdant de vue la longue file, dessinée comme un arc courbé, de cinq cents chameaux, ces autochthones du désert, dont ils mangent et digèrent même la pierre la plus dure. J'éprouvai un moment de trouble en me voyant seul sur une pauvre monture, avec un pauvre guide. S'ils avaient manqué l'un ou l'autre, que faire, où me tourner? vers le Caire ou vers Suez? à l'orient ou à l'occident? au sud ou vers le nord? Si

quelque chacal, quelque hyène, quelque Bédouin hostile m'apparaissait ! C'était imposant pour un homme sans armes. Je poussai toutefois au galop et machinalement, voulant en finir avec cette visite aventureuse, lorsque mon guide, accourant pâle et livide, me cria d'un ton effaré : « *Gentleman! stop*, *stop!* arrêtez. Je » viens de rencontrer des chameliers qui m'ont dit : » — Où allez-vous seul avec votre maître ? — A la » forêt pétrifiée. — Quoi, seuls ? N'y allez pas, vous » seriez dévalisés par les Bédouins, qui ont tué deux » voyageurs le mois dernier. » Je réfléchis que nous étions sans armes, et une facile proie. Un consul italien était, disait-on, campé aux environs, il aurait pu nous guider et nous défendre. Je fis cent pas à sa découverte, mais ne voyant point de tente, ni de trace d'homme ou d'habitation quelconque, je pris le parti de la retraite. C'était contrariant, *provoking*. Nous étions à une demi-heure de distance de la forêt pétrifiée, mais il valut mieux fuir devant elle que devant l'ennemi, surtout en fuyant sur l'onagre, et non comme le Parthe sur son coursier, en lançant un javelot.

Pour éviter de tomber entre les mains de l'un de ces bashi-buzuchs dont nous avons précédemment parlé, resté peut-être exprès en arrière pour m'accueillir avec toute l'hospitalité arabe, je fis le sacrifice héroïque de la forêt pétrifiée, que je retrouvai d'ailleurs au Caire en miniature, dans le jardin même

de mon hôtel, où j'en recueillis quelques débris épars, comme un Arabe pillard de curiosités végétales.

Cinquante ans passés, ces mêmes lieux, maintenant calmes comme le désert, ou troublés seulement par les chants nocturnes des scheiks et des derviches chanteurs, avaient été remplis du tumulte des armes, des cris des vainqueurs et des lamentations des vaincus pendant les trois jours de pillage des propriétés des mamelouks. Un des traits caractéristiques de cette époque avait été la cocarde tricolore française qu'on avait ordonné à tout le monde de porter dans le Caire. Je reconnus aussi la place où, dans le jardin attenant à l'hôtel que j'habitais, le général Kléber avait été frappé d'un coup de poignard par un Arabe fanatique.

J'emprunte au journal d'un chrétien du pays le récit de cet assassinat, dont il fut le témoin.

« Le 21 du mouharrem, 1215 de l'hégire (1798), à trois heures après midi, le général Kléber se promenait sans habit, à cause de la chaleur, dans le jardin à l'entrée de sa maison. Un Arabe mal vêtu se plaça sur son passage, et lui tendit la main comme pour lui demander l'aumône. Le général passa sans faire attention à lui. L'Arabe recommença une seconde fois sans plus de succès. A la troisième, il tira un papier de son sein et le présenta. Le général s'arrêta, prit le papier, crut que c'était une pétition en arabe ou en français, et pendant qu'il l'examinait, l'Arabe lui donnait un coup de poignard. Le général poussa

un cri qui fut entendu de toute la maison, et retentit même dans le quartier. L'assassin porta un second coup. A ce cri perçant, le lieutenant du général en chef, le général Damas, accourut, et le trouva baigné dans son sang, et près de rendre le dernier soupir. Il s'écria : « O mon ami ! qui a fait ce coup ? » Kléber leva la main, et avec le doigt indiqua le lieu où s'était réfugié l'assassin.

Avant le général Damas, l'ingénieur en chef Protain était accouru, et voyant l'Arabe frapper le deuxième coup, s'était élancé sur lui, quoiqu'il n'eût pas d'armes. L'assassin l'aperçoit, se retourne, et d'un coup de poignard l'étend par terre, et ensuite va porter un troisième coup au général, et s'enfuit.

On trouva le meurtrier au fond du jardin, caché dans un bosquet. Il tenait encore le poignard, et blessa à la main celui qui l'aperçut le premier. On s'empara de lui et on le conduisit devant le général Damas.

La terreur régnait au Caire. L'assassin, par l'effet de la grâce divine, n'eut pas l'idée de prendre la fuite. On lui fit subir un interrogatoire. Voici ses réponses : « Je suis d'Alep, mon nom est Suleyman. » C'est moi qui ai tué le général en chef. Qu'on n'ac- » cuse personne autre. Ce poignard prouve assez que » je suis son meurtrier. L'agha des janissaires ayant » demandé un homme capable d'aller tuer le *sultan*

» des Français, je me suis offert. Il m'a dit : — Si tu » peux délivrer les musulmans de ce fléau, tu seras » comblé de biens par le grand vizir. On m'a donné » quelques piastres pour la route. Je suis arrivé au » Caire. Là j'ai acheté ce poignard, et j'ai épié l'oc- » casion d'exécuter mon projet. J'ai suivi le général » à Djizé, mais n'ayant pas trouvé le moment favo- » rable, je n'ai cessé de l'observer, jusqu'à ce qu'en- » fin j'eusse délivré le peuple de Mahomet de ce tyran. » Je n'ai du reste révélé mes projets qu'à trois de mes » voisins, de la mosquée d'El-Azhar. » Sur sa décla- ration, ces trois individus furent arrêtés et confrontés avec lui. Leur culpabilité ayant été démontrée, ils furent condamnés à mort.

Le corps du général Kléber fut enlevé; on lava sa blessure, et le général Damas conserva son cœur dans un bocal. Le général Menou, homme d'un âge avancé, fut élu général en chef par un conseil des chefs de l'armée. Ce général fit mettre le corps de Kléber dans un cercueil de plomb, que l'on déposa sur une élévation construite à Kaser-Ain. On planta des fleurs à l'entour.

On conduisit Suleyman et ses trois complices à Kaser-Ain. On les fit monter sur l'élévation de Koum-Akarel. L'assassin eut la main brûlée, et fut empalé. On trancha la tête de ses trois complices. Ces têtes restèrent exposées sur des piques, et les corps furent brûlés.

Lorsque l'assassin, fixé sur le pal, sentit une torture nouvelle se joindre à son supplice, le plus atroce et le plus lent de l'ancienne législation orientale, le supplice de la soif, il demanda de l'eau. Un des soldats français lui donna à boire dans une tasse au bout de son fusil. Le malheureux n'eut pas plutôt bu, qu'il expira. Le breuvage bienfaisant mit fin à la fois à sa double agonie. Aussi les musulmans se gardaient-ils autrefois d'écouter les prières du supplicié, qu'ils laissaient mourir, car une goutte d'eau l'eût tué. Ce raffinement de barbarie, à moins d'être décrit par la victime, si elle échappait, ne le fut jamais mieux que par ces vers de Byron :

Oh ! water, water! Smiling hate denies
The victim's prayer-for if he drinks, he dies (1).

De l'eau! de l'eau! La haine est sourde à sa prière.
Si la victime boit, c'est son heure dernière.

Le général Menou, qui succéda à Kléber dans le commandement, avait épousé, à Rosette, une musulmane descendant du Prophète, et avait embrassé l'islamisme. Il signait ainsi : « Celui dont le cœur est » sincère. Abdullah Menou. »

L'histoire inexorable gémit sur ce nom fatal, auquel se rattache la perte de cette belle conquête, qui périt dans les mains du successeur de Kléber.

Si le jeune chef de l'expédition d'Égypte y avait fondé un empire et une dynastie, quelles eussent été

(1) *Corsair*, canto II, IX.

les destinées de ce pays, sous un autre Sésostris, sous un second Alexandre conquérant des Indes ? S'il y avait régné, le désert serait peuplé aujourd'hui, l'Égypte serait florissante depuis Alexandrie et Damiette jusqu'à la troisième cataracte, depuis l'embouchure du Nil jusqu'à ses sources mystérieuses.

Je payai mon tribut au grand homme en visitant le palais qu'il avait habité il y a plus d'un demi-siècle, devant l'Ezbekyeh, alors un vaste étang. Une immense lézarde le sillonne dans toute son étendue, et atteste un tremblement de terre dont le Caire fut ébranlé après l'invasion française.

Avant de quitter cette ville, pour moi l'abrégé de toute l'Égypte, non content de sa physionomie extérieure, déjà si caractéristique, j'aurais voulu pénétrer dans son sanctuaire, c'est-à-dire, dans une maison de particulier ; mais je ne le pouvais pas dans ma qualité de voyageur profane. Grâce à l'intermédiaire d'une dame française qui connaissait le sérail et ses détours, et qui avait assisté à la cérémonie du mouchoir, j'obtins plus tard la description d'un intérieur dans ses détails intimes.

J'essaierai d'abord sans son aide d'esquisser l'extérieur d'une maison particulière. Les murs de fondation, jusqu'à la hauteur du premier étage, sont extérieurement, et souvent à l'intérieur, de pierre calcaire tirée de la montagne voisine. La surface de cette pierre, nouvellement coupée, est d'un jaune clair,

qui devient bientôt foncé. La façade des maisons, surtout les plus considérables, comme l'édifice des mosquées, est formée de ces pierres, dont la couleur alterne rouge et blanche, et couverte d'un revêtement de briques cuites d'une couleur rouge foncé, de l'épaisseur de deux pieds en saillie, et souvent enduites d'une couche de plâtre. Le mortier est composé de boue, dans la proportion d'une moitié avec un quart de chaux, où des cendres de paille et de toutes sortes d'immondices entrent pour le reste. Aussi les murs de briques non plâtrées ont-ils une apparence fort sale. Les toits sont plats et revêtus d'une couche de maçonnerie.

Le style d'architecture le plus ordinaire de l'entrée d'une maison privée, au Caire, est mauresque (1). La porte est ornée d'inscriptions arabes, et est peinte, ainsi que ses autres compartiments, en rouge, et bordée de blanc. Le reste de la surface est peint en vert. L'inscription, en caractères blancs et noirs, contient ces mots : « *Il* (Dieu) *est le créateur*, *le tout-puissant.* » Mais ce ne sont que les grandes maisons dont les portes sont ainsi enjolivées. Elles ont toutes, en général, un marteau de fer et une serrure de bois, et ont une borne à l'entrée.

Les appartements du rez-de-chaussée sur la rue ont de petites fenêtres garnies d'un treillis de bois à une

(1) Voyez l'ouvrage de M. Lane.

assez grande hauteur, pour empêcher un passant à pied ou à cheval de regarder à travers. Les fenêtres des appartements supérieurs ont une saillie d'un pied et demi, ou davantage, et sont faites d'un grillage de bois tourné, si serré, qu'il arrête les rayons du soleil, et même la lumière, et, tout en permettant l'air de pénétrer, protége les personnes de l'intérieur contre les regards des indiscrets. Ces fenêtres sont peintes ou non. Celles qui le sont en rouge et en vert s'appellent *roshan*, ou plus ordinairement un *meshrebiyeh*, dont le nom signifie *lieu pour boire*, car on place sur son bord en saillie des bouteilles de terre poreuse, destinées à rafraîchir l'eau par l'évaporation. Les maisons riches ont des fenêtres grillées avec des vitres à l'intérieur, et hermétiquement fermées en hiver, car le froid se fait sentir en Égypte, et même est assez vif et pénétrant, quand le thermomètre de Fahrenheit est au-dessous de 60° (12° Réaumur) (1).

Les maisons, en général, ont deux ou trois étages et une cour intérieure ouverte non pavée, appelée *hosh*, où l'on entre par un passage construit avec un ou deux tournants, pour la cacher aux regards des passants. Il y a dans ce passage, sous la porte, un long banc de pierre, le *mustubah*, adossé au mur de

(1) Le thermomètre de Fahrenheit est divisé en 212 degrés. Les deux points extrêmes sont la chaleur de l'eau bouillante et la congélation produite par le muriate d'ammoniaque. Le zéro du thermomètre français correspond au 32e degré de celui de Fahrenheit.

côté ou de derrière. C'est là que s'assoient le portier et les autres domestiques. Dans la cour se trouve un puits d'une eau légèrement saumâtre, qui filtre du Nil à travers le sol, et sur chaque côté, tout à fait couvert, reposent deux larges jarres remplies journellement de l'eau du Nil, que l'on apporte dans des outres. Les appartements les plus considérables ont vue sur la cour, et les murs extérieurs, ceux de briques, en sont maçonnés et blanchis. Il y a plusieurs portes d'entrée en venant de la cour. L'une, celle du harem, s'ouvre sur l'escalier qui conduit aux appartements exclusivement appropriés aux femmes, à leur maître et aux enfants.

Le rez-de-chaussée contient une pièce, le *mundarah*, où sont reçus les visiteurs hommes, et qui a une grande fenêtre ou deux grilles donnant sur la cour. Une petite partie du plancher qui s'étend de la porte au côté vis-à-vis de la chambre est de six à sept pouces plus basse que le reste. Elle s'appelle *dourckah*. Dans une belle maison, elle y est pavée de marbre blanc et noir entremêlé de tuile rouge, d'un dessin arabesque plein de goût. Au centre est un bassin peu profond, de marbre coloré, où jaillit une fontaine, la *fisckieyh*, dont l'eau s'échappe par un tuyau ou conduit. Il y a ordinairement vis-à-vis la porte au bout du dourckah, un *souffeh*, ou tablette de marbre ou de pierre commune, soutenue par deux clefs de voûte, ou davantage, sous lesquelles sont placés tous

les ustensiles d'usage, tels que les vases à parfums, la cuvette et l'aiguière pour les lotions avant et après les repas et les ablutions préparatoires à la prière. C'est sur le souffeh que l'on met les bouteilles d'eau, les tasses à café, etc. La partie élevée du plancher est le *liwan*, où l'on ne marche qu'après avoir déposé ses souliers sur le dourckah (1). Le liwan est pavé ordinairement de pierre commune, et couvert en été d'une natte, sur laquelle on étend un tapis en hiver. Le matelas et le coussin, garnis de coton et couverts d'un calicot imprimé, de drap, ou d'une étoffe plus précieuse, forment ce qu'on appelle le divan. Le matelas, qui a trois pieds de largeur et trois ou quatre d'épaisseur, est placé sur le sol ou sur une estrade, et les coussins sont appuyés contre la muraille.

Les murs construits en maçonnerie et blanchis, sont garnis de buffets dont les portes ont des panneaux d'un dessin très fin et très varié. Le plafond au-dessus du liwan est de bois, et les solives en saillie, à la

(1) L'origine première de cette coutume égyptienne est la crainte de souiller la natte ou le tapis où l'on s'agenouille pour faire sa prière. Elle est attestée par plusieurs passages des saintes Écritures :

« Et Dieu dit à Moïse : N'approche point d'ici. Déchausse tes sou- » liers de tes pieds, car le lieu où tu es arresté est terre sainct. » (*Exode*, III, 5, Bible d'Étienne.)

« Et le chef de l'armée de l'Éternel dit à Josué : Deslie ton soulier » de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est sainct; et Josué » le fit ainsi. » (*Josué*, v, 15, Bible d'Étienne.)

distance d'un pied l'une de l'autre, sont sculptées, peintes en partie et quelquefois dorées. La partie du plafond au-dessus du dourckah, dans les grandes maisons, est richement décorée, et les poutres y sont remplacées par un réseau de plaques de bois clouées, formant des dessins extrêmement compliqués, toutefois d'une régularité parfaite et d'un effet pittoresque. Ces plaques de bois sont peintes en jaune ou dorées, et les espaces intermédiaires en vert, en rouge et en bleu (1). Un lustre est souvent suspendu au centre du plafond.

Quelques maisons ont encore une autre chambre pour recevoir les étrangers, le *muckad*, ayant une façade ouverte avec deux voûtes, ou davantage, et une balustrade assez basse. Au rez-de-chaussée il y a un portique carré, le *tucktabosh*, avec une façade également ouverte, et une colonne pour supporter la voûte. Son plancher est un liwan pavé, sur lequel un grand sofa de bois règne le long du mur, ou contre les deux et trois autres parois de la muraille. La cour, pendant l'été, est fréquemment arrosée, ce qui répand une fraîcheur très agréable dans les appartements voisins, au moins dans ceux du rez-de-chaussée.

Un Anglais résidant au Caire m'avait montré sa maison, et j'avais pu, sans profanation, y observer les détails d'architecture que je viens d'exposer. Mais

(1) « La grande maison est lambrissée et peinte de vermillon. » (*Jérémie*, XXII, 14.)

le fil d'une Ariane européenne me fut indispensable pour m'introduire dans le sanctuaire.

Parmi les appartements d'en haut, ou ceux du harem, le *ckaah* est particulièrement élevé. Il a deux liwans, à droite et à gauche, dont l'un est plus grand que l'autre, et a plus d'apparat. C'est la pièce la plus spacieuse et la plus exhaussée, qui forme dans les grandes maisons un salon de parade. Indépendamment des fenêtres ou jalousies, il y en a en vitres de couleur, représentant des bouquets de fleurs, des paons, et d'autres objets d'un effet brillant et fantastique, formant des dessins capricieux. Ces fenêtres, appelées *ckumarîyehs*, ont presque toutes un pied et demi ou deux et demi de haut sur un ou deux de large. Elles sont rangées en général sur le haut de la jalousie, quelquefois aux parois supérieures des murs, disposées tantôt en un groupe carré, tantôt isolément, ou par deux. Elles sont composées de petits morceaux de verre de diverses couleurs insérés dans des cadres de plâtre fin ou de bois. Sur les murailles maçonnées de quelques appartements on voit de grossières peintures de la Mecque, de la tombe de Mahomet, ou des dessins de fleurs, et autres sujets exécutés par des artistes turcs du pays, qui, dans leur complète ignorance des règles de la perspective, défigurent souvent ce qu'ils essaient d'embellir. Quelquefois aussi les murs sont ornés d'inscriptions arabes, de maximes, écrites ordinairement sur du papier,

dans un style fleuri, et enchâssées dans des cadres de verre. Il n'y a aucune chambre à coucher proprement dite. Pendant le jour, le lit est roulé et placé sur un des côtés de l'appartement, ou dans un cabinet voisin, le *khazneh*, où l'on couche pendant l'hiver, car l'été c'est sur le haut de la maison. Une natte, ou un tapis, étendus sur la partie saillante du plancher ou du carreau, et un divan, constituent tout l'ameublement d'une chambre, et à l'heure des repas on apporte un plateau de forme circulaire, que l'on met sur un tabouret très bas, autour duquel la société s'assied à terre en rond. Les maisons n'ont point de cheminées, excepté les cuisines, qui ont plusieurs petites niches pour le feu, construites avec une espèce de brique. Les chambres, d'ailleurs, sont chauffées, au besoin, avec des charbons ardents placés dans des chaufferettes. Beaucoup de maisons ont des toits formés de planches inclinées, dans la direction du nord et du nord-ouest, pour introduire dans l'appartement de fraîches brises qui soufflent de ce côté.

Chaque porte a une serrure de bois, le *dubbeh*. La porte de la rue a un dubbeh qui a quatorze pouces de long; celui des appartements n'a que sept, huit ou neuf pouces (1).

Le plan général d'une maison manque absolument de régularité. Les appartements diffèrent en hauteur,

(1) Voyez les planches, Lane, *Manners and customs*.

de sorte qu'il faut monter et descendre pour passer d'une pièce à une autre. Le but principal de l'architecte est de rendre l'intérieur aussi *privé* que possible, surtout le côté des femmes, et d'empêcher que la fenêtre d'une maison ait vue sur les appartements d'une autre. Un autre objet, dans la construction d'une maison commandée par un personnage puissant et riche, c'est de pratiquer une porte secrète, *bab-sirr*, par où l'habitant de cette maison puisse s'échapper, en cas de danger d'être arrêté ou d'être assassiné. Cette porte est encore un accès ou une issue pour un amant. Enfin, c'est un moyen de cacher dans un des coins les plus retirés le trésor appelé *muckba*.

Une esquisse de la vie intime des Égyptiens serait donc assez piquante. Essayons avec mon Égérie parisienne, qui habite les bords du Nil, d'entrer dans une maison du Caire, et de nous asseoir au foyer.

La vie domestique de ce peuple est simple, réglée et uniforme; elle suit, on peut bien le dire, les lois naturelles et le cours du soleil, dont le coucher est le couvre-feu musulman, jusqu'à l'aurore, signal du lever général de tous les Orientaux.

Vous voyez, dès la pointe du jour, dans les rues du Caire, le bowab, ou portier, ouvrir la porte de la maison et prendre possession de son poste, où il siége, immobile sentinelle, jusqu'à la nuit :

..... Sedet, æternumque sedebit.

le *saïs*, ou palefrenier, étriller son cheval, sa mule ou son âne; le *scheik*, ou maître de la maison (1), après s'être vêtu, inaugurer la journée par l'ablution sacrée et la prière, pendant que sa femme, la maîtresse du logis, la *sitt*, la dame, lui prépare une tasse de café et bourre sa pipe, qu'elle lui présente après qu'il a rempli ses devoirs religieux.

La plupart des Égyptiens ne prennent rien autre chose avant midi. Quelques-uns cependant font un léger déjeuner, *el fatour*, qui consiste en pain, œufs, beurre, fromage, crème épaisse ou lait caillé, ou en une espèce de pâtisserie fort mince, saturée de beurre, et pliée en deux, qui se mange seule, saupoudrée de sucre ou mêlée de miel. Un plat très recherché est la féverolle (2), que l'on fait bouillir lentement pendant toute une nuit dans un vase de terre, enfoui jusqu'aux bords dans les cendres chaudes d'un four ou d'une étuve de bain, et hermétiquement fermé. On apprête ce mets avec de l'huile de lin ou du beurre, légèrement acidulé de citron. C'est ainsi qu'on le vend dans les marchés du Caire et ailleurs.

Il y a un autre plat national composé de plusieurs ingrédients, de marjolaine ou de menthe, de cumin, de coriandre, de cannelle et de sésame, et assaisonné de sel et de poivre. On trempe le pain dans ce

(1) *Scheik* littéralement signifie un ancien, une personne âgée, mais il s'étend au maître de la famille arrivé à l'âge mûr.

(2) Petite fève que l'on donne en Angleterre aux chevaux.

brouet, qui est la nourriture des personnes vivant avec économie.

Le pain est fait en forme de gâteau plat et rond, de la largeur de toute la main ouverte, et de l'épaisseur du doigt. Je lui trouvai un excellent goût dans un déjeuner frugal que je fis moi-même avec des dattes fraîches très nourrissantes, et en m'abreuvant aux eaux du Nil.

Le café, *ckahweh*, se prend très fort, sans sucre et sans lait. La tasse, où on le verse, le *fingan*, est petite, et ne contient pas tout à fait une once et demie de liquide. Elle est de porcelaine, ou de faïence hollandaise. Elle n'a pas d'anse, et se place dans une autre tasse appelée *zurf*, de la forme d'un coquetier, d'argent ou de cuivre suivant la fortune du maître de la maison (1). Voici comment se prépare le café :

On fait d'abord bouillir l'eau : puis on y infuse le café en poudre, et fraîchement brûlé, que l'on remue, et qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'il frémisse. On le verse alors avec le marc dans le fingan, quand il se couvre de crème. On y ajoute souvent une légère infusion de cardamome, plante médicinale (2). Les personnes riches le parfument d'un arome délicieux d'ambre gris.

(1) Voir les planches, Lane, *Manners and customs of the modern Egyptians. Domestic life.*

(2) Elle produit des graines aromatiques qui entrent dans la composition de la thériaque.

On sert le café sur un vaisseau d'argent ou de cuivre, contenant des charbons ardents, et suspendu par trois chaînes. En le présentant, le domestique tient le pied du zurf avec le pouce et l'index. Pour recevoir le zurf et le fingan, il se sert des deux mains. Le café se boit du matin au soir, sans désemparer. Dès cinq heures, dans mon excursion matinale aux pyramides, j'arrêtai, pour le prendre, ma monture, et mes deux guides dans le vieux Caire, où je trouvai les boutiques ouvertes, et le feu allumé, que le cafetier soufflait avec un faisceau de plumes. C'est par ce liquide excitant que l'Égyptien et l'Européen réparent artificiellement les forces qu'ils dépensent par la transpiration.

L'Égyptien qui n'a pas d'occupation régulière, emploie la meilleure partie du jour à monter à cheval, ou à âne, à faire des visites ou des emplettes dans les bazars, ou bien à fumer et humer son café dans une causerie familière et intime avec un ami. Il passe aussi une heure et plus le matin à jouir du plaisir luxueux d'un bain public ; le matin, car c'est dans l'après-midi que se baignent les dames, ainsi que l'annonce un mouchoir suspendu à la porte même de l'établissement.

Immédiatement après midi, le scheik dîne et reprend sa pipe et son café, et, dans les chaleurs, goûte le plaisir de la sieste. Souvent il se retire dans son harem, où sa femme ou une esclave veille à son repos,

ou lui frotte avec les mains les plantes des pieds. Jusqu'au coucher du soleil et l'heure de la prière, il jouit encore de sa pipe et de son éternel café, dans la société d'un ou deux amis. Enfin, après le coucher du soleil, il prend son souper, qui est le principal repas de l'Égyptien.

Pour le souper, *el asha*, et le dîner, *el ghuda*, c'est la même manière et la même étiquette en mangeant. Le maître de la maison dîne ordinairement avec sa femme, ou ses femmes, et ses enfants. Dans les classes élevées il y a des chefs de famille trop fiers ou trop occupés pour dîner ainsi en famille, excepté dans certaines occasions, comme il en est aussi dans la classe du peuple, qui s'en abstiennent également.

Chaque personne, avant de se mettre à manger, se lave les mains (1), et quelquefois la bouche, ou se fait verser au moins l'eau sur la main droite. Un domestique lui apporte une cuvette et une aiguière d'étain ou de cuivre, quelquefois d'argent ou d'argent doré. La cuvette a un couvercle percé de trous, avec un réceptacle en relief au milieu pour le savon. L'eau passe par un tiroir, et tombe dans un réservoir, de manière que la cuvette est présentée en état à une

(1) Car les Pharisiens et les Juifs ne mangent point sans avoir souvent lavé leurs mains, gardant la tradition des anciens : « Et lorsqu'ils reviennent de la place publique, ils ne mangent pas sans s'être lavés, etc. » (S. Marc, VII, 3 et 4.)

seconde personne et aux autres à qui l'on donne successivement une serviette.

Un plateau de forme ronde, appelé *sînîyeh*, d'étain ou de cuivre, et qui a deux ou trois pieds de diamètre, sert de table, et est placé sur un tabouret de bois, *koursî*, de la hauteur de quinze pouces, et souvent couvert d'une plaque d'os, de nacre ou d'écaille. Ces deux pièces composent le *soufrah*. Des gâteaux ronds de pain, coupés en deux par la moitié, sont servis sur le plateau, avec plusieurs citrons également coupés en deux pour être pressés sur les mets qui ont besoin de cet acide. Chaque convive a devant soi une bouteille de buis, d'ébène ou d'écaille. Le pain sert d'assiette. On apporte alors, et l'on met sur le plateau tout ensemble, suivant la mode égyptienne, divers plats de viande, de légumes, ou, comme les Turcs, un seul plat à la fois. Les personnes qui prennent part au repas, s'assoient à terre autour du plateau, chacune avec sa serviette sur les genoux, ou si le plateau est placé près du bord d'un divan peu élevé, elles peuvent s'y asseoir ; mais si la société est nombreuse, on le dresse au milieu de la chambre, et l'on s'assied à l'entour, le genou gauche à terre et l'autre élevé. De cette manière, douze personnes peuvent se tenir autour d'un plateau qui a 3 pieds de large. Chacune retrousse la manche du bras droit jusqu'au coude. Avant de commencer le repas, le maître de la maison dit le premier : *Bismillah !* Au nom de

Dieu ! d'une voix basse mais distincte, et les convives le répètent. C'est lui encore qui commence à manger le premier. On ne se sert ni de couteau ni de fourchette, que remplacent le pouce et deux doigts de la main droite. Cependant on emploie des cuillers pour la soupe et le riz, ou d'autres aliments qui les rendent indispensables. Quand plusieurs mets sont sur le plateau, chaque personne goûte de celui qui lui plaît, et de tous successivement ; mais s'il ne s'en trouve qu'un à la fois, elle en prend deux bouchées, et bientôt il est enlevé pour faire place au suivant (1). C'est une grande politesse que de choisir un morceau délicat, et de l'offrir avec la main à un ami. Les Égyptiens et tous les Orientaux le font avec une extrême propreté. Chaque personne rompt une bouchée de pain, la trempe dans le plat (2), et la porte à sa bouche avec une petite portion de la viande ou des autres aliments ; on double ordinairement le morceau de pain, de manière à y enfermer de la viande

(1) Notre Seigneur et ses disciples mangeaient ainsi d'un seul plat.

(2) Booz dit encore à Ruth à l'heure du repas : « Approche-toi d'ici et mange du pain, et *trempe ton pain dans le vinaigre*, et elle s'assit à côté des moissonneurs, et il lui donna du grain rôti, et elle en mangea et fut rassasiée, et serra le reste. » (*Ruth*, I, 14.)

« Et il leur répondit : Celui qui portera la main dans le plat avec moi, me trahira. » (S. Matthieu, XXVI, 23).

« Jésus lui répondit : Celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. Et ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. » (S. Jean, XIII, 26.)

ou un autre mets, et alors on ne se sert que du pouce, de l'index et du deuxième doigt. Si quelqu'un prend un morceau trop gros pour une seule bouchée, il le place sur son pain.

D'ailleurs les aliments sont apprêtés de manière à être mangés facilement, avec la main, car ils consistent pour la plupart en viande étuvée mêlée d'oignons hachés ou d'autres légumes ; en un autre ragoût plus succulent d'oignons, le *ckawourmeh* ; en feuilles de vigne, de laitue ou de choux, avec un mélange de riz et de hachis, légèrement assaisonné de sel, de poivre, d'oignons, et souvent d'ail, de persil, et enfermé dans l'intérieur de ces feuilles ; en concombres, en *badingans*, fruits noirs, blancs et rouges, dont les derniers sont la tomate. Tous ces légumes sont farcis des mêmes ingrédients que les feuilles ci-dessus mentionnées. On mange encore le *kebab*, petits morceaux de mouton ou d'agneau rôtis sur des brochettes. Beaucoup de plats ne sont composés que de légumes, de choux, de pourpier, d'épinards, de fèves, de lupins, de pois, de gourdes coupées en morceaux, de colocasie, de lentilles, etc. Le poisson à l'huile est encore un plat très commun. La plupart des viandes sont cuites avec du beurre clarifié, à cause de la rareté de la graisse, et sont très succulentes.

Quand un poulet est servi sur un plateau, on emploie les deux mains pour le découper, ou bien deux

convives le séparent en le tirant de leur côté avec la main droite. Quelques personnes le font avec dextérité et sans aide, d'une seule main. Beaucoup d'Arabes ne souffrent pas que l'on touche un mets de la main gauche, en quelque occasion que ce soit (1) excepté dans le cas du manque du bras droit. Un poulet avec ses os, farci de raisins, de pistaches, de miettes de pain et de persil, n'est pas un mets rare, non plus qu'un agneau entier, également farci, et dont la chair tendre permet de le séparer aisément d'une main. Les confitures sont mêlées souvent aux viandes étuvées, comme par exemple le *yukhnîe* est garni de jujube, *annab*, et de sucre. Le *kounafeh*, fait de farine de froment est un plat fort recherché; il ressemble au vermicelle, mais il est plus fin. On le fait bouillir et l'on y met du sucre de canne ou du miel. Le melon d'eau, dans la saison, fait partie du repas. On le coupe en tranches un quart d'heure avant de le manger, et on le laisse rafraîchir au dehors ou dans un courant d'air par l'évaporation du jus sur les surfaces des tranches; mais on prend garde tout le temps qu'il ne s'y glisse quelque insecte ou un serpent, qui pourrait l'infecter de son souffle ou de son venin, car ce reptile est, dit-on, très friand de ce fruit, qu'il sent à une grande distance. Un plat de riz bouilli, le *pilau* des Turcs, mêlé d'un peu

(1) Parce qu'on s'en sert pour un usage peu décent.

de beurre, et assaisonné de sel et de poivre, se mange, en général, le dernier ; dans les maisons riches il est suivi d'un bôl de *khoushaf*, breuvage sucré, qui consiste ordinairement en une quantité d'eau bouillie avec des raisins et du sucre, où l'on jette ensuite de l'eau de rose. Les dames le prennent avec des cuillers d'écaille ou de noix de coco. Il est fréquemment remplacé par le melon d'eau.

Les Égyptiens mangent modérément et vite. Chaque personne, après le repas, dit ses grâces et se lève sans attendre les autres (1), puis elle se lave les mains et la bouche dans la cuvette et l'aiguière, comme elle avait fait avant le souper.

La seule boisson, dans les repas, est l'eau du Nil, ou, chez les riches Égyptiens, le sorbet. L'eau du Nil est extrêmement bonne, mais celle des puits du Caire et des autres parties de l'Égypte est légèrement saumâtre. On la boit dans une bouteille de terre, ou dans une coupe d'airain, comme le faisaient les anciens Égyptiens, au rapport d'Hérodote (2).

(1) C'est une très grande indécence de se lever pendant le repas, même pour un supérieur qui surviendrait. Le Prophète avait rigoureusement défendu à ses sectateurs de se lever pendant qu'ils mangeaient, ou sur le point de le faire, même si l'heure de la prière avait sonné.

(2) Θεσσεβεες δε περισσως εοντες μαλιςα παντων ανθρωπων νομοισ' τοιοισι δε χρεωνται. Εκ χαλκεων ποτηριων πινουσι διασμεωντες ανα πασην ημεραν ουχ ὁ μεν, ὁ δ'οῦ, αλλα παντες.

« Les Égyptiens, religieux par excellence, suivent cette cou-

Les bouteilles d'eau sont de deux espèces, l'une s'appelle *doruck*, et l'autre *ckoullé.* La première a l'embouchure étroite, l'autre évasée. Elles sont toutes deux faites d'une terre grise et poreuse, qui rafraîchit l'eau délicieusement par l'évaporation ; aussi les place-t-on dans un courant d'air. L'intérieur en est souvent noirci de la fumée de quelque bois résineux, et parfumé ensuite de celle du bois de *ckufal*, arbre d'Arabie. Ces bouteilles sont bouchées avec des bouchons d'argent, de cuivre, d'étain, de bois, ou de feuilles de palmiers, et se placent ordinairement dans un plateau de cuivre étamé, pour recevoir l'eau qui s'en évapore. Avant de boire et après, chacun répète les mêmes éjaculations : « *Puisse cela te faire du bien!* » suivies de la réponse : « *Dieu te bénisse.* »

L'usage du vin n'est pas commun dans la société égyptienne moderne, bien que plusieurs personnes en petit comité jouissent de ce plaisir en tête à tête avec leurs amis, avant, après et pendant le souper, mais surtout avant, parce qu'elles y trouvent, disent-elles, un stimulant pour aiguiser l'appétit (1). Un pénitent musulman, intrépide buveur, ami de M. Lane,

tume. Ils boivent dans des coupes d'airain, qu'ils essuient toute la journée, et cet usage n'est pas individuel, mais général. » (Livre II, ch. 37.)

(1) Je trouvai cependant chez les Égyptiens, et surtout dans les fellahs, une vieille fidélité à la loi du Prophète, qui défend l'usage du vin. Dans mon voyage aux pyramides j'avais fait charger mes ânes de provisions, entre autres de bouteilles de bordeaux. L'accès du

lui décrivait ainsi la manière dont on procède pour boire suivant les règles : un plateau rond du japon, ou un plat de verre, est placé sur le tabouret dont nous avons parlé, et l'on y dispose deux cruches de cristal, l'une contenant du vin, l'autre du *rosoglio*, et quelquefois deux bouteilles, ou davantage, avec quelques petits verres, des soucoupes de verre pleines de fruits secs et frais, et de conserves, enfin deux bougies, et souvent un bouquet de fleurs enfoncé dans un chandelier.

Les Égyptiens ont diverses espèces de sorbets ou de breuvages sucrés : le plus commun n'est que de l'eau très sucrée, ou de la limonade ; un troisième, le plus estimé, se fait avec des confitures de violettes, dont la fleur a été pilée et bouillie avec du sucre. Un quatrième se prépare avec des mûres, un cinquième avec de l'oseille. Ces sorbets, dont il existe une variété infinie, se servent dans des verres enjolivés de fleurs dorées, et contenant une demi-pinte, ou un peu davantage ; les verres sont placés sur un plateau rond et couvert d'un morceau de soie brodé ou d'une étoffe dorée. La personne qui présente le sorbet a sous

Sérapeum à Aboussir m'ayant été fermé d'abord par un des domestiques de M. Mariette, j'essayai, entre autres moyens de corruption pour y entrer, la vue d'une de mes bouteilles, mais il y resta insensible, malgré l'exemple de mes deux guides, qui violèrent devant lui le précepte mahométan, en vidant la bouteille qu'il avait repoussée.

le bras droit une longue serviette ornée d'une large broderie d'or et de soie à chaque extrémité. On l'offre pour s'essuyer la bouche après le sorbet, ou plutôt on ne l'étale que par ostentation, car les lèvres en sont à peine effleurées.

On passe à fumer et à prendre le café l'intervalle entre le souper et l'*eshe*, ou l'heure de la prière, pendant laquelle la pipe se dépose et se reprend ensuite.

Les hommes font souvent des visites à leurs amis au moment du souper ou après. Ils se servent en cette occasion d'une lanterne pliante, le *fanou*, faite d'une étoffe cirée tendue sur des fils de fer, et dont le dessous et le fond sont d'étain.

Les appartements, le soir, sont éclairés d'une ou deux bougies placées à terre ou sur un tabouret. Cette lumière trouvée suffisante pour un appartement égyptien, nous paraîtrait fort sombre, mais elle n'est pas aussi nécessaire dans un pays où peu de personnes restent chez elles, en été, après la troisième ou la quatrième heure, c'est-à-dire trois ou quatre heures après le coucher du soleil; car c'est à partir du coucher du soleil que le temps se compte en Égypte. On se tient chez soi cinq ou six heures en hiver.

Le marchand se rend, après déjeuner, à sa boutique ou à son magasin, où il reste jusqu'au coucher du soleil, en fumant et en donnant sa pipe à ses chalands, qui portent souvent la leur avec eux. Il cause

aussi et devise avec eux ou avec ses voisins. Il dit sa prière sans sortir de chez lui. Bientôt après la prière de midi, quelquefois plus tôt ou plus tard, il fait un léger repas de *kebab*, petits morceaux de mouton ou d'agneau, ou d'un gâteau de pain avec du fromage ou autre chose qu'un domestique lui apporte, ou qu'il achète au marché. Il a toujours une grande bouteille d'eau que remplit au besoin le *sackcka*, ou arroseur public. Le soir le marchand rentre chez lui, soupe, et bientôt après se retire pour se reposer.

C'est l'usage, en Égypte, pour mari et femme, d'avoir le même lit, excepté dans les familles riches, où chaque époux couche séparément. Le lit se compose d'un matelas garni de coton, ayant 6 pieds de long et 3 ou 4 de large, et placé sur une couchette assez basse ; d'un oreiller, d'un drap et d'une couverture légère en été, et en hiver d'une courte-pointe doublée de coton.

S'il n'y a pas de couchette, on étend le matelas à terre, ou encore deux matelas, l'un sur l'autre, avec le drap, l'oreiller, et souvent un coussin de divan de chaque côté. Un moustiquaire est suspendu au-dessus du lit à l'aide de quatre cordes attachées par des clous à la muraille. On change rarement de vêtements pour se coucher, et l'hiver beaucoup de personnes dorment avec leur costume, sauf le *gibbeh*, ou l'habit de drap ; mais en été on se couche presque, ou même entièrement déshabillé. En hiver, le lit est

disposé dans un petit cabinet, le *khuzneh* ; en été, dans un grand salon. Toute la literie se roule, pendant le jour, et est serrée dans le cabinet dont je viens de parler. On peut s'imaginer aisément combien de soins et de propreté exige cette manière de vivre dans un seul et même local destiné à toutes les opérations du jour et au repos de la nuit. La vermine pullulerait si l'on ne changeait de linge tous les deux ou trois jours, si l'eau ne ruisselait partout, et la vie serait impossible si l'on ne barrait les fenêtres, les portes et les lits de filets et de moustiquaires pour arrêter les moustiques et les chauves-souris. J'avais trouvé ainsi fortifiés les appartements du consulat français au Caire.

Les domestiques, *khaddam*, mènent une vie douce, excepté le saïs, ou palefrenier, qui accompagne toujours son maître, quand celui-ci est à cheval ou en voiture, et ne cesse de courir à ses côtés, ou derrière, même par les chaleurs les plus fortes, et pendant des heures entières sans apparence de la moindre fatigue. Leurs gages sont modiques, et consistent en 1 ou 2 dollars, 4 ou 8 shillings, 5 ou 10 francs par mois. Après le *ramadan*, le maître, à l'occasion d'un jour de fête, donne à chacun d'eux un vêtement ou un assortiment complet, composé d'une chemise bleue, l'*erí*, qui se met par-dessus, d'un fez et d'un turban. Les autres articles, excepté les souliers, quelquefois sont achetés par les domestiques mêmes. Outre ces douceurs, ils reçoivent quelques présents des personnes qui visitent

la maison et des marchands chez qui le maître se fournit. L'été ils se couchent sur une natte avec leurs vêtements du jour, et la nuit se couvrent d'un manteau (1) ou d'une couverture. Sous certains rapports ils sont traités avec beaucoup de bonté par leur maître, qui leur permet une honnête familiarité, même au point de rire et de badiner avec lui ; ils sont d'ailleurs soumis, respectueux, et souffrent de sa main avec la douceur et la patience d'un enfant le châtiment corporel qu'il leur inflige.

L'esclave noir est traité surtout avec plus d'égards que le domestique libre, et mène une vie conforme à son caractère paresseux. S'il est mécontent de sa situation, il peut légalement forcer son maître à le vendre (2).

Beaucoup d'esclaves, en Égypte, portent le costume militaire turc. Ce sont les plus fanatiques de l'Orient. Ils sont habitués, plus que les hommes de toute

(1) « C'est le seul vêtement dont il (son voisin) se couvre, et il n'en a pas d'autre quand il dort. » (*Exod.*, XXII, 27.)

(2) « Et vous ne laisserez point aller les mains vides celui à qui vous donnerez la liberté. » (*Deutéronome*, chap. XV, 13e verset.)

« Mais vous lui donnerez pour subsister un secours de vos troupeaux, de votre grain et de votre pressoir, bien que vous avez reçu de la bénédiction du Seigneur votre Dieu. » (14e verset.)

« Ne détournez pas d'eux vos regards après que vous les aurez renvoyés libres, puisqu'ils vous ont servi durant six ans, comme vous aurait servi un mercenaire, afin que le Seigneur votre Dieu vous bénisse dans toutes les choses que vous ferez. » (18e verset.)

autre classe, à insulter les chrétiens, et quiconque est d'une religion différente de la leur, dont ils ne connaissent que ce qu'en ont appris les Arabes dans une semaine d'école, leur seule éducation de toute la vie.

En suivant chacun des instants de l'existence monotone des Égyptiens modernes, nous avons reconnu que sa compagne inséparable était, non pas sa femme ou son esclave, qu'il retrouvera un jour dans les houris promises comme récompense, ni la coupe des liqueurs spiritueuses défendues par le Prophète, mais bien sa pipe chérie, qu'il ne laisse que pour se livrer au sommeil, et qu'il reprend à son lever.

La pipe, chez ce peuple, comme chez tous les Orientaux, est une occupation sérieuse, une affaire, en même temps qu'elle est leur luxe et leur délice.

Elle a plusieurs noms, comme elle a diverses formes.

Le *chibouck* a ordinairement 4 ou 5 pieds de long. Il est fait d'une espèce de bois appelé *gurmushuck*. La plus grande partie de la canne, depuis l'embouchure jusqu'aux trois quarts à peu près de sa longueur, est couverte de soie et bordée aux extrémités d'un galon d'or enlacé de soie de couleur, ou terminée par un tube d'argent doré. A l'extrémité inférieure est attaché un gland de soie.

Les pipes de bois de cerisier qui ne se couvrent pas, servent surtout en hiver, mais moins en été, parce

que la fumée qu'elles donnent est moins fraîche que celle des pipes faites d'un autre bois.

Le godet, ou fourneau de la pipe, est de terre cuite peinte en rouge ou en brun. On met dessous, pour l'appuyer, un petit plateau, afin de préserver les tapis ou les nattes. On reçoit les cendres dans un autre plateau de bois.

L'embouchure se compose de deux morceaux d'ambre opaque, d'une couleur claire, enchâssés d'or et émail, d'agate, de jaspe, de cornaline, ou de toute autre substance précieuse. Je vis moi-même, à la vente des meubles de M. Murray, consul d'Angleterre au Caire, vendre trois pipes de cette espèce 3,000 francs.

Le tabac fumé par les personnes d'un rang élevé est d'un goût suave et délicieux. Il est tiré principalement du voisinage de El Ladickîyeh, en Syrie; le meilleur est le *tabac de la montagne*, c'est le gebelî. L'autre, apporté de la ville de Sour, dont il prend le nom, est fumé par les personnes de la classe moyenne, mêlé avec du gebelî. Les Égyptiens, et tous les Orientaux aspirent librement, et sans expectorer à peine, de manière à faire descendre la fumée dans les poumons. Aussi cette manière de fumer se nomme-t-elle *boire le tabac*. C'est le même mot arabe pour exprimer ceux de *fumer* et de *tabac*.

Quelques Égyptiens se servent de la pipe persane, dont la fumée passe dans un verre d'eau. Le *nargileh*

est la pipe des personnes des classes les plus distinguées; son nom arabe vient de l'arbre de cocotier, nargileh, dont est fait le vase contenant l'eau où passe la pipe qui se déroule en forme et replis de serpent.

Une sorte de pipe est le *gozeh*, semblable au nargileh, sauf qu'il n'a qu'un tube fort court, peu flexible, et qui ne serpente point. On ne l'appuie pas non plus sur un plateau. Ce sont les personnes de la classe inférieure qui s'en servent pour fumer le *toumbak*, ou tabac de Perse, et l'enivrant *hashîsh.*

Dès mon premier pas en Égypte, ce nom frappa mon oreille, et l'on me précautionna contre son charme perfide, comme s'il offrait au voyageur les séductions d'une sirène. « Prenez garde au hashîsh, c'est un philtre magique, » me dit-on sur le bateau du Nil. « Avez-vous goûté le hashîsh? » me dit-on à mon retour. C'est un poison enivrant, que ne l'ai-je goûté pour mieux le décrire! Que ne m'en suis-je enivré pour sauver les autres du délire et de ses effets pernicieux!

Les feuilles et capsules du lin, appelées en Égypte *hashîsh*, furent employées, dans quelques contrées de l'Orient, dès les temps les plus reculés, à produire l'ivresse et les transports d'une folle gaieté. Hérodote nous apprend que les Scythes avaient coutume de brûler les graines de cette plante, dont la fumée les affectait délicieusement (1). Galien parle aussi des

(1) Ταυτης ών οἱ Σκυθαι της καννaβιος το σπερμα επεαν λαβωσι, υποδυνουσι υπο τους πιλους, και επειτα επιβαλλουσι το σπερμα επι τους διαφανεας λιθους

propriétés enivrantes du lin. L'usage d'en mâcher les feuilles pour amener cet effet était en vigueur, ou exista de bonne heure dans les Indes, d'où il fut introduit en Perse, et ce fut avant le milieu du treizième siècle de notre ère, il y a environ 600 ans, que cette coutume pernicieuse et dégradante fut adoptée en Égypte, principalement par les personnes de la basse classe. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes éminents en littérature, ou placés dans de hautes dignités religieuses, tels qu'un nombre infini de *fakirs*, comme les plus pauvres derviches, céder à la fascination de cette vapeur, en alléguant que l'usage en est conforme aux lois du Coran. Il est devenu très commun chez le bas peuple du Caire et d'autres villes de l'Égypte.

Il y a plusieurs manières de préparer le hashîsh, et ces divers procédés ont chacun leur nom, tel que *shîra*, *bust*. Le plus commun, dit M. Lane, c'est le simple mélange de feuilles fraîches avec le tabac que l'on fume ainsi, après avoir pilé tout ensemble, les capsules et d'autres substances aromatiques, pour obtenir une conserve enivrante.

τω πυρι· το δε θυμιηται επιβαλλομενον, και ατμιδα παρεχεται τοσαυτην, ως Ελληνικη ουδεμιη αν μιν πυριη αποκρατησειε. Οἱ δε Σκυθαι αγαμενοι τῇ πυριῇ ωρυονται.

« Les Scythes prennent des graines de ce chanvre, et s'enveloppant de leurs couvertures, jettent ces graines sur des pierres rougies au feu. Elles s'enflamment aussitôt et exhalent une vapeur abondante qui surpasse celle de toutes les étuves de la Grèce. Charmés de ce bain, les Scythes poussent des cris de joie. »

Je ne voulus point m'exposer aux effets du hashîsh, ni au trouble qu'il porte dans tous les organes, mais j'en ai recueilli la description de la bouche de ceux qui ont subi cette épreuve. Un accès de gaieté bruyante est le premier symptôme qui accueille l'aspiration de la fumée par l'odorat. La plus copieuse, et la dernière, est prise par le *gozeh*, une autre forme du nargileh. Il paraît qu'alors le temps et le lieu se développent et s'étendent dans un horizon infini. L'imagination, folle et vagabonde, s'élance et prend son essor sans loi, sans frein, sans arrêt; elle franchit les distances; l'Hippogriffe ne parcourait pas le vide avec plus de vitesse qu'elle ne traverse les sphères aériennes et les régions terrestres. C'est Icare ou Phaéton qui tombent précipités dans l'abîme, mais sans douleur, sans effroi, avec une volupté ineffable, avec les transports d'une joie inextinguible.

Cependant ce délire prolongé serait voisin de la folie, ou même de la mort, si une sage précaution n'y portait remède. Un peu d'acide suffit pour combattre cette extase, qu'il neutralise. Une goutte de jus de citron chasse les vapeurs du cerveau, et rompt le charme. Le sortilége cesse et l'homme renaît. Il se retrouve où il était, après avoir franchi, comme la lumière, 69 *millions* de lieues, oubliant sa vision, et sortant d'un songe qui laisse à tous ses sens une fatigue et une pesanteur accablantes.

Après l'émission des dernières vapeurs par la bouche

et par le nez, viennent ordinairement un accès de toux et souvent un crachement de sang, suite de l'engorgement des poumons par la fumée.

On peut se procurer le hashîsh ailleurs que dans certains cafés. Il y a de petites boutiques affectées au débit de cette composition et autres, amenant l'état d'ivresse. Elles s'appellent *masheh*s.

Le terme *hashash*, qui signifie un fumeur, ou un mangeur de lin, est injurieux. Les gens querelleurs, et qui cherchent les rixes, sont souvent appelés *hashashin*, le pluriel de ce mot. C'est l'origine du terme *assassin*, appliqué, d'abord, dans le temps des croisades, aux guerriers Arabes de la Syrie, qui firent usage de drogues enivrantes et soporifiques pour rendre leurs ennemis insensibles, et s'en défaire pendant cet état de léthargie ou de délire.

Toutefois les Égyptiens ont d'autres distractions plus simples et moins offensives, auxquelles ils se livrent toujours avec la gravité et presque le calme d'un saint recueillement. Ils aiment beaucoup les jeux d'échecs, de dames et autres de cette espèce, ainsi que les cartes et les dés, et ne sont pas insensibles aux charmes de la musique, surtout de la musique sacrée, dont ils sont enthousiastes, ni aux séductions de la danse, qu'ils encouragent dans les lieux publics comme dans les harems.

Dans mes pérégrinations pédestres et mes cavalcades sur l'onagre par les rues du Caire, en m'ar-

rêtant pour prendre le café, que je buvais, comme les Orientaux, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, j'avais remarqué leurs jeux paisibles, qui conviennent à leur caractère pacifique et à leur vie immobile. J'avais vu souvent les personnes de la classe ordinaire risquer aux jeux de hasard l'innocent enjeu de quelques tasses de café.

Les Égyptiens aiment particulièrement les jeux d'échecs, de dames, de trictrac et celui de *backgammon*, que leur ont sans doute importé les Anglais, et qu'ils ont appelé *tawoulah*, d'après l'italien *tavola.* Les pièces ou pions des échecs ont des formes très simples, parce que le Coran défend sévèrement aux musulmans l'image d'un objet animé. Ceux de l'Égypte, en général, sont pourtant moins scrupuleux quant à la prohibition des jeux de hasard. Bien que quelques-uns d'entre eux regardent comme illicites même les échecs et les dames, les jeux, en partie ou totalement de hasard, sont très communs dans toutes les classes, ainsi que les cartes, auxquelles on joue pour de l'argent ou tout autre enjeu, et appelées par distinction le jeu de hasard ou de profit.

Un des jeux favoris chez les Égyptiens est celui du *munckala.* Deux personnes le jouent sur un damier ou deux réunis, où il y a douze trous hémisphériques appelés *beyts*, sur deux rangs égaux, avec soixante-douze petites coquilles, ou cailloux. Sans entrer dans les règles de ce jeu, je me borne à dire que d'après

la manière dont il est joué, si c'est par de jeunes personnes, il se nomme le *jeu des ignorants*, ou s'il l'est par des hommes sérieux, le jeu des *savants*.

Puis vient le jeu populaire du *tab*, que l'on joue de la manière suivante. On dispose d'abord quatre morceaux de bois, en général de palmier, de forme plate, de la longueur de huit pouces, et de la largeur de quelques lignes. Une de leurs faces est polie et blanche, l'autre verte ou jaunâtre ; elles s'appellent blanche et noire. Puis l'on prend un *sîga*, échiquier divisé en quatre rangs de carrés, large de deux pouces environ. On peut pratiquer ou figurer un sîga sur la terre avec le nombre correspondant de carrés :

i	h	g	f	e	d	c	b	a
k	l	m	n	o	p	q	r	s
S	R	Q	P	O	N	M	L	K
A	B	C	D	E	F	G	H	I

Il suffit de constater que suivant les chances de ce jeu, le joueur qui jette 4 est appelé le sultan. Il tient un morceau de bois de palmier, où l'on pratique vers le manche deux ou trois fentes. Quand on jette 6, on est vizir, et l'on tient le bâton. Lorsque le joueur amène 2, le sultan lui en donne un coup, deux ou davantage, selon que l'ordonne le vizir, sur la plante du pied ou des deux pieds. Si l'on jette deux fois 6, on est à la fois sultan et vizir.

Ce qu'il y a de curieux et de particulier dans le jeu spécial du sîga, c'est que certains échiquiers ont été faits avec les pierres mêmes du sommet des pyramides, enlevées par les Arabes servant de guides aux voyageurs.

Les jeux gymnastiques, ou tout autre exercice qui demande des efforts physiques, sont assez rares parmi les Égyptiens. Quelquefois deux paysans luttent l'un contre l'autre pour leur seul amusement, ou pour un modique pari ou une légère récompense. Ils se servent de *nebbouts*, qui sont deux gros bâtons de la longueur de cinq ou six pieds, avec lesquels ils cherchent à se frapper la tête. Le nebbouts est une arme redoutable que l'on voit souvent entre les mains du paysan égyptien, et qu'il porte en voyage la nuit, ce qui arrive rarement. Le combat de la lutte a lieu quelquefois en Égypte. Les lutteurs se dépouillent de leurs vêtements, ne gardant que leur caleçon, et se frottent le corps d'huile ; mais les Égyptiens ne se livrent à ces exercices, d'ailleurs peu remarquables, que pour un salaire, à l'occasion de fêtes et de cérémonies. Alors les deux adversaires, munis d'un petit bouclier, et armés chacun d'un sabre, simulent un combat, sans chercher à se blesser, et reçoivent les coups sur le bouclier.

Le jeu du *gerîd* (1), exécuté autrefois par les mame-

(1) Le *gerîd* est un morceau de bois de palmier fraîchement coupé à sa base, et plein encore de séve.

louks et les soldats turcs, a lieu chez les paysans de la haute Égypte pour le mariage d'un personnage puissant, tel que le scheik d'une tribu ou d'un village; pour la cérémonie d'une circoncision, ou bien lorsqu'un veau, un bœuf ou un taureau votif a été mis en liberté dans les champs, et doit, du consentement unanime des villageois, être immolé sur le tombeau d'un saint ou marabout, et servir au repas des convives.

Les champions appartiennent à deux tribus opposées, et forment chacun deux partis de douze, vingt hommes ou davantage, à cheval, et se tenant à la distance de cinq cents pieds ou plus. Un des adversaires court vers le camp ennemi, et défie son antagoniste. Celui-ci, prenant dans sa main gauche quatre, cinq, six gerîds ou plus, longs de six pieds environ, et très pesants, poursuit son agresseur au grand galop, et s'approche de lui autant que possible, souvent de la longueur du bras, et lui lance à la tête ou sur le dos ses gerîds, les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'en ait plus. L'arme est émoussée aux deux bouts. C'est par le plus petit qu'il est jeté, le bras en l'air. Les coups qu'il porte sont quelquefois terribles, et même mortels.

Pendant le séjour à Thèbes de M. W. Lane, à qui j'emprunte encore ces curieux détails, si familiers pour ce consciencieux voyageur, un homme qu'il avait pris à son service pour la garde de nuit, d'une corpulence athlétique, reçut dans ce jeu une blessure

très grave, que son maître eut quelque peine à guérir. Cet homme eut le délire pendant quelques heures, et fut en danger de mort. Le gerîd l'avait frappé un peu avant l'oreille, et avait pénétré profondément dans le cou. M. Lane vit trois hommes et un cheval tués en l'espace d'une heure dans la plaine à l'ouest de Thèbes.

L'adversaire contre qui sont lancés les gerîds, cherche à les attraper ou à les éviter avec le bras ou avec le sabre, ou bien y échappe par la vitesse de son cheval. Après avoir soutenu le choc et être arrivé à la station de son camp, il essaie à son tour son adresse contre ce même agresseur, de la même manière que celui-ci avait procédé, et cette petite guerre dure ainsi quelques heures.

Ce jeu, qui rappelle les anciens tournois, et qui fut celui des premiers Bédouins, n'est connu que des tribus fixées seulement depuis quelques années sur les bords du Nil.

Les Égyptiens, en général, sont passionnés pour la musique et pour la danse. Ils regardent néanmoins ces deux arts, qui les charment également, comme indignes d'occuper le temps d'une personne raisonnable, et dangereux en excitant les passions de l'homme, qu'ils entraînent dans la dissipation et le vice. Aussi le premier a-t-il été condamné par le Prophète, mais il n'en est pas moins consacré même aux cérémonies religieuses, surtout par les derviches.

Les Égyptiens possèdent fort peu de traités sur la musique, et encore ceux qu'ils ont ne sont pas compris par les musiciens modernes. Le goût de cet art se révèle chez eux par l'habitude de cadencer leurs mouvements, et de varier la monotonie de leurs occupations par les distractions des chants et des *ghazals.* Les bateliers chantent ou psalmodient en ramant, les paysans en tirant de l'eau, les porteurs, comme j'en vis à Alexandrie sur la place des Consuls, en soulevant des pierres énormes sur deux pieux en travers; les maçons dans leurs travaux en déblayant les décombres; les scieurs de pierres, les moissonneurs et les autres travailleurs de tout genre; hommes, femmes, enfants, tous enfin, s'accompagnent d'une éternelle mélodie, ou plutôt psalmodie.

Bien que la musique des Égyptiens soit d'un style difficile pour les étrangers à acquérir ou à imiter, les enfants du pays l'apprennent aisément et de bonne heure. La coutume de chanter le Coran, que l'on enseigne dans toutes les écoles, contribue à augmenter leur goût naturel pour ce bel art.

Il avait été cultivé par les Arabes, qui profitèrent des ouvrages et des leçons des anciens écrivains grecs, lorsque toutes les nations de l'Europe étaient plongées dans la plus profonde ignorance. Ce sont eux qui formèrent leur système musical, soit d'après les traités grecs, soit d'après ceux des Indiens et des Perses. De la langue grecque sont dérivés presque tous les

termes de musique, tels que *mousîka*, et les noms de plusieurs instruments arabes, bien que la plupart des mots techniques soient empruntés aux langues persane et indienne. M. Lane dit avoir été frappé de la ressemblance des airs qu'il a entendus en Égypte, et de quelques mélodies populaires en Espagne. Ce rapprochement est naturel, car la musique a été en honneur chez les Arabes conquérants de ce pays, où l'on trouve encore, à la bibliothèque de l'Escurial, beaucoup de traités arabes sur cette matière.

Les gradations fines et délicates du son donnent une douceur toute particulière à l'exécution de la musique arabe, qui a, en général, une intonation plaintive. Les airs égyptiens sont fort simples; ils consistent en quelques notes qui servent pour chaque vers, ou reviennent à chaque seconde ligne d'une chanson, et se répètent ainsi successivement. Je n'ai pas partagé, je l'avoue, plus que je ne l'avais fait en entendant le chanteur turc du pacha de Varna, l'enthousiasme et le ravissement que font éclater les indigènes égyptiens en jouissant de l'exécution vocale et instrumentale de leurs musiciens, et je n'applaudissais pas, je le confesse, avec leurs exclamations réitérées : « Allah ! » *Que Dieu t'approuve! Que Dieu couvre ta voix!* et autres éjaculations semblables.

Les maîtres de musique s'appellent *alatî*, c'est-à-dire joueurs d'instruments et chanteurs à la fois. Ce sont des hommes de mœurs dissolues, et plus décriés

que les danseurs publics. Toutefois ils sont payés dans des fêtes pour amuser la société, et ces jours-là on leur prodigue de l'eau-de-vie et autres liqueurs spiritueuses, qu'ils boivent quelquefois au point de ne pouvoir chanter ni pincer une corde. On leur donne ordinairement pour une nuit la valeur de 2 ou 3 shillings, mais ils reçoivent souvent beaucoup plus, à cause de la générosité des invités, qui se cotisent.

Il y a aussi des chanteuses ou *almées*, dont la signification littérale est *femme savante*. On les fait venir pour une fête dans le harem d'une personne riche. Près du salon principal du harem se trouve un petit appartement, dont il n'est séparé que par une légère cloison de bois, où l'almée peut se tenir cachée sans être vue du maître de la maison, s'il est présent avec ses femmes. Les plus célèbres almées se font entendre au Caire, où elles sont généreusement payées. Une seule almée reçoit souvent pour une soirée près de 50 guinées, provenant d'une collecte des invités, qui ne sont pourtant pas des personnes très opulentes. Telle est la puissance du chant d'une almée parfaite, que les auditeurs, dans leur enthousiasme, lui jettent une somme d'argent qu'ils n'ont pas le moyen de perdre sans en souffrir. Parmi les almées du Caire il y en a qui ne sont pas tout à fait indignes du nom de femmes savantes, en raison de leur instruction littéraire. Il s'en trouve aussi plusieurs d'une classe inférieure qui dansent dans les harems, et

auxquelles les voyageurs ont mal à propos donné le nom d'almées, les confondant avec les *gawazees*, ou bayadères égyptiennes, dont je parlerai ensuite.

Les instruments de musique sont variés et nombreux. Les plus ordinaires, dans les concerts particuliers, sont le *kemengeh*, le *ckanoun* (1), l'*oud* (2) et le *nay* (3). M. W. Lane en a donné, dans son livre, si utile et si instructif, avec une explication détaillée, les gravures qu'il a prises lui-même dans la chambre noire.

Un spécimen curieux de viole est le *rabab*, dont les musiciens pauvres s'accompagnent en dansant, ainsi que les déclamateurs publics de la romance d'Abou-Zeyd, dans le chant de la poésie. Le chanteur de cette romance se nomme *shaer*, ou poëte. De là les noms de la viole du poëte, et de la viole d'Abou-Zeyd.

Les instruments employés dans les processions de mariages ou de derviches, sont principalement le hautbois et les tambours égyptien et syrien, que l'on bat avec deux petits bâtons, et qui sont suspendus au cou du musicien.

Je rencontrais presque chaque jour, dans les rues du Caire, des processions religieuses ou de mariage, dans lesquelles les musiciens montés sur des chameaux battaient une forte paire de timbales de cuivre atta-

(1) Espèce de mandoline, de χανων, règle, loi, coutume.

(2) Sorte de luth.

(3) Espèce de flûte faite d'une partie de canon de fusil.

chées sur le devant de la selle. Le mousahir se sert aussi, pour attirer l'attention dans les nuits du jeûne du ramadan, du *baz*, autre espèce de cymbale, qui a six ou sept pouces de diamètre, et qu'il tient de la main gauche et bat de la droite, avec une petite lanière de cuir ou un bâton. Les danseurs des deux sexes jouent encore des castagnettes de cuivre, appelées *sagats ;* une paire de cet instrument est attachée par un cordon au pouce et à l'index, et produit un son plus agréable que les castagnettes de bois ou d'ivoire.

Le *daraboukeh* est une autre sorte de tambourin de bois couvert de nacre ou d'écaille. Il a environ quinze pouces de long, se tient sous le bras, et est ordinairement suspendu par un cordon qui passe pardessus l'épaule gauche. Il se bat des deux mains. Les bateliers du Nil se servent très souvent du daraboukeh de terre, et jouent aussi de la flûte de Pan, appelée *arghoul*, composée de deux roseaux, dont l'un est plus long que l'autre. Elle produit les sons rudes de la cornemuse.

Je renvoie à l'excellent ouvrage de M. W. Lane le lecteur curieux d'observer des modèles de musique égyptienne, surtout de chants populaires. Ils sont notés par le savant voyageur tels qu'ils sont chantés, mais sans les enjolivements qu'y ajoute l'*alatî*, ou le musicien.

Une prononciation distincte et une voix tremblante sont les signes caractéristiques du chant égyptien.

Je me bornerai à la traduction de deux ou trois morceaux détachés de cette musique nationale.

Un essaim d'ennemis s'est ligué contre moi
Pour me ravir ici celle qui m'est si chère.
Non, ils ne l'auront point, par Allah ! par ma foi,
Dussent-ils me percer avec leur cimeterre.

O véritable amour ! D'une ivresse suprême
Ensemble enivrons-nous à l'ombre du jasmin !
Nous ravirons la pêche à sa mère elle-même,
Lorsque mes ennemis ignorent mon dessein.

O tout-puissant scheik ! Séïd, à mon désir,
A mes vœux daigne enfin accorder le plaisir,
En m'unissant enfin à l'objet où j'aspire :
Pour un trône à ses pieds j'étends ce cachemire.

M. Lane a donné aussi les notes du chant psalmodié du Coran, tel qu'il est exécuté en Égypte. Le refrain le plus ordinaire est le fathah, ou chapitre premier.

J'assistai à une danse de *gavazee* ou *gazee*, la bayadère égyptienne, ou plutôt à celle des *gavazees* hommes, exécutant, sous un costume féminin, cette danse de poses, que les femmes ne peuvent danser dans les rues.

Les gavazees forment une tribu distincte, fameuse pour ce genre de métier ; mais la danse publique a été défendue, depuis 1834, par le gouvernement, à cause des désordres et de la prostitution qu'elle entraînait à sa suite. Je ne vis donc que la gavazee homme, dansant en public pour amuser les passants ou les oisifs, qui ne manquent pas au Caire, et dont je faisais alors

partie. La danse de la gavazée véritable est peu gracieuse. Elle commence avec un certain degré de gravité, mais bientôt la collision des castagnettes devenue plus vive et plus rapide, l'animation du regard et l'énergie croissante de chaque mouvement retracent le tableau exact et fidèle des danses exécutées par les femmes de Gadès (Cadix) et décrites par Martial (1) et Juvénal (2).

Le costume de la gawazee est semblable à celui que portent les femmes des classes moyennes de l'Égypte, dans l'intérieur du harem. Il consiste dans le *yelek*, longue veste, ou une plus courte, l'*anterí*, par-dessus le *shintiyan*, pantalon large et flottant, fait d'étoffes les plus riches, relevées encore par un grand luxe d'ornements. Les yeux de la danseuse sont aussi bordés de *kohl*, ou du collyre noir ; les paumes de la main et du pied, et autres parties du corps, sont rougies de henné. Les musiciens, la plupart de la même tribu, l'accompagnent de leurs instruments, le *kemengeh*, le *rabab* et le *tar*, du *dara boukeh* ou

(1) Nec de Gadibus improbis puellæ
Vibrabunt sine fine prurientes
Lascivos docili tremore lumbos.
(MARTIAL, lib. V, ep. 78.)

(2) Forsitan expectes ut Gaditana canoro
Incipiat prurire choro, plausuque probatæ
Ad terram tremulo descendant clune puellæ,
Irritamentum veneris languentis et acres
Divitis urticæ. . . . . (JUVÉNAL, satire XI, v. 162.)

du *zemr*. Le tar est, ordinairement, dans les mains d'une vieille femme.

La gavazee danse souvent dans la cour ou devant la porte d'une maison à l'occasion d'une fête dans le harem, pour un mariage ou pour une naissance. Elle n'est jamais admise dans un harem respectable, mais est souvent appelée dans une maison de plaisir, pour amuser la société, devant laquelle elle déploie naturellement ses danses les plus lascives, surexcitées d'ailleurs par un excès de liqueurs enivrantes.

Ces bayadères égyptiennes sont, en général, fort belles, ayant la plupart le nez aquilin, et sont richement vêtues.

Cette danse licencieuse fut toujours usitée chez les Égyptiens dans l'antiquité la plus reculée, et remonte même au delà de l'Exode des Israélites. Les gavazees modernes descendent peut-être de cette classe de courtisanes qui figuraient devant les premiers Pharaons. La ressemblance de leur danse avec le fandango espagnol ferait croire qu'elle fut introduite en Espagne par les Arabes conquérants, si l'histoire ne nous apprenait que les femmes de l'ancienne Gadès étaient fameuses pour ces sortes de danses, du temps des premiers empereurs romains (1).

(1) Il est probable, dit M. Lane, que la danse exécutée par Hérodias devant Hérode était du genre que les deux poëtes profanes ont si énergiquement dépeint.

« Et la fille d'Hérodiade étant entrée et ayant dansé devant Hé-

La gavazee se distingue des autres classes de femmes, en s'abstenant du mariage avec une autre personne que celles de sa tribu. Cependant elle fait quelquefois vœu de pénitence, et après une meilleure vie, épouse un Arabe respectable, qui, dans ce cas, n'est pas déshonoré par une telle union. Ces femmes ne sont pas toutes élevées pour la danse, mais toujours pour être mercenaires. Elles ne se marient jamais avant d'avoir commencé leur métier vénal. L'époux est sujet à sa femme; il lui sert de domestique et d'entremetteur. Si elle est danseuse, il est son accompagnateur sur quelque instrument. Il gagne ordinairement sa vie dans l'état de forgeron ou de ferblantier, pendant que la gawazee, sa femme, continue son trafic de messaline. Bien que plusieurs de ces femmes possèdent une fortune considérable et des ornements du plus haut prix, elles n'en vivent pas moins comme les *gypsies*, ou bohémiennes, à qui, pour cette raison, quelques personnes attri-

rode, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table avec lui, qu'il lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez et je vous le don-» nerai. »

« Et il ajouta avec serment : « Tout ce que vous me demanderez » je vous le donnerai, quand ce serait la moitié de mon royaume. » (S. Marc, VI, 22, 23.)

« Or le jour de la naissance d'Hérode, la fille d'Hérodiade dansa devant Hérode et lui plut.

» Et c'est pourquoi il lui promit de lui donner tout ce qu'elle lui demanderait. » (S. Matthieu, XIV, 6, 7.)

buent une origine égyptienne. Le langage ordinaire des gavazees est le même que le dialecte arabe. Elles le mêlent toutefois d'un certain argot, pour le rendre inintelligible aux étrangers. Comme mahométanes, elles accompagnent quelquefois les pèlerinages des caravanes égyptiennes à la Mecque. Elles se trouvent dans presque toutes les grandes villes d'Égypte, où elles habitent une partie distincte du quartier assigné aux femmes publiques. Leurs habitations sont des cabanes assez basses, des abris ou des tentes. Mais elles émigrent souvent de ville en ville ; quelques-unes s'établissent dans des maisons spacieuses, et possèdent des esclaves noires, dont la prostitution augmente leur fortune, ainsi que des troupeaux de chameaux, d'ânes, de vaches, etc., et des fermes qu'elles exploitent. Elles suivent les armées, vivent dans les camps, et figurent dans toutes les grandes cérémonies religieuses et autres fêtes, dont elles sont, aux yeux de beaucoup de personnes, l'attrait principal. Dans ces circonstances on voit, dressées au dehors, une foule de tentes de gavazees, qui, à leurs autres charmes, joignent celui du chant, par lequel elles rivalisent avec les almées. Celles de la classe infime s'habillent comme les communes prostituées. Plusieurs portent un *tob* de gaze par-dessus une chemise, avec le *shintiyan* et un *tarrah* de crêpe ou de mousseline. En général elles se chargent d'une profusion d'ornements, tels que colliers, bracelets, anneaux de la

cheville du pied, quelquefois l'anneau du nez, et s'attachent sur le front un bandeau de médailles d'or. Toutes se peignent de kohl et de henné.

Quelques-unes des gavazees, ou femmes publiques, au Caire, non-seulement ont le bourcko, ou voile du visage, mais s'habillent même tout à fait comme les femmes honnêtes. Beaucoup d'entre elles sont divorcées, veuves, ou femmes de marchands, que leur commerce oblige souvent de s'absenter. La taxe payée par toutes ces classes réunies de prostituées, au Caire, s'élève à 800 bourses, qui équivalent à 4,000 livres sterling, ou 100,000 francs.

Beaucoup de personnes du Caire, s'imaginant que la danse des gavazees n'a d'autre inconvénient et d'indélicatesse que d'être exécutée par des femmes qui devraient ne pas s'exposer en public, emploient des hommes à leur place ; mais le nombre de ces danseurs, appelés *khowals*, la plupart fort jeunes, est très limité. Ils sont musulmans et natifs d'Égypte. Comme ils sont déguisés en femmes, ils dansent exactement comme elles, et s'accompagnent aussi du son des castagnettes ; mais pour empêcher toute méprise sur leur sexe, ils s'habillent conformément à leur métier contre nature, et prennent des vêtements moitié d'hommes, moitié de femmes, consistant en une veste étroite, une ceinture et une sorte de jupon. Cependant leur extérieur est plutôt féminin que viril. Ils laissent croître leur chevelure, et la nattent comme

les femmes. Ils s'arrachent le poil du visage dès qu'il commence à paraître, et s'appliquent également aux yeux et aux mains le kohl et le henné. Dans les rues, quand ils ne dansent pas, ils se voilent souvent, non par honte, mais simplement pour affecter les manières féminines. On les emploie fréquemment de préférence aux vraies gavazees, pour danser à la porte d'une maison ou dans une cour, à l'occasion d'un mariage, d'une naissance ou d'une circoncision. Ils dansent aussi très souvent en public (1).

Il y a encore, au Caire, une autre classe de danseurs parmi les jeunes gens et les garçons, dont la danse, le costume et tout l'extérieur, sont exactement semblables à ceux des khowals, dont ils se distinguent par le nom seul de *gink*, mot turc, qui s'adapte à leur caractère. Ils sont ordinairement Juifs, Arméniens, Grecs ou Turcs.

Comme voyageur, j'avais dû m'intéresser aux jeux, à la musique et à la danse des modernes Égyptiens ; mais je n'avais pas compris les premiers, et les deux autres m'avaient peu charmé. J'étais plus sensible à ce qui pouvait parler à l'esprit et à l'intelligence. Je voulus donc observer les livres et les bibliothèques ;

(1) Une dame que j'avais rencontrée à bord de l'*Africano*, qui navigue entre Constantinople et Alexandrie, avait vu cette danse complète et réelle, dans un harem, dont la maîtresse lui avait fait les honneurs, en lui demandant si elle voulait voulait voir la gavazee danser, avec ou sans vêtements. La pudeur française se contenta naturellement de la plus décente des deux danses.

car j'étais sur la terre sacrée où avait fleuri l'école d'Alexandrie, où s'était élevée la célèbre bibliothèque de sept cent mille rouleaux de volumes, deux fois consumée, et enfin détruite, parce qu'il avait plu au lieutenant de Mahomet de dire qu'un seul livre était nécessaire dans le monde, le Coran.

Malgré la décadence générale des sciences et des arts, qui avait signalé le gouvernement du dernier vice-roi d'Égypte, le Caire, renommé pendant tant de siècles comme la meilleure école de la théologie et de la jurisprudence mahométane, et de la littérature arabe, a maintenu la réputation de supériorité de ses professeurs, et sa grande mosquée, El Azhar, a continué d'attirer une foule d'étudiants de tous les coins du monde musulman. Cependant la langue arabe, dans la bouche des personnes de la haute et de la moyenne classe, n'a pas la pureté de diction et la correction grammaticale du dialecte des Bédouins de l'Arabie et des habitants des villes voisines ; mais elle l'emporte toutefois sur le dialecte syrien, et particulièrement sur celui des Arabes de l'occident (1).

Voici les singularités les plus remarquables de la prononciation :

La cinquième lettre de l'alphabet, *jim*, est prononcée par les natifs du Caire, et dans toute la plus grande partie de l'Égypte, comme le *g* dans le mot *garde*, tandis que dans presque toute l'Arabie, dans

(1) *Manners and customs of the modern Egyptians*, by W. Lane.

la Syrie et ailleurs encore, elle a le son du *j* dans *joie*. Et pourtant elle est dure dans une partie de l'Arabie méridionale, qui fut le berceau de la langue.

Dans les provinces de l'Égypte, où l'arabe domine, le son de *hemzeh*, produit par une émission soudaine de la voix, après sa suppression totale, est donné à la vingt et unième lettre, *kaf*, excepté par les personnes instruites, qui rendent à cette lettre son vrai son, celui qui est figuré par *c* ou *q*. Dans d'autres parties de l'Égypte la prononciation de la cinquième lettre est celle du *j* dans *joie*, ou à peu près, et la vingt et unième se prononce comme dans *garde*.

Les Égyptiens, ainsi que tous ceux qui parlent l'arabe en général, prononcent la troisième lettre, *t*, et la quatrième lettre de l'alphabet, *thé* ou *sé*, comme le *t*, et la huitième et la neuvième, comme le *d*.

Parmi les singularités de la structure du dialecte arabe dans la bouche des Égyptiens, une des plus remarquables est l'addition de la lettre *shin* dans les phrases négatives, de même que la particule *pas* en français. Aussi, par exemple, *ma-yerdas'h*, s'articule et s'écrit au lieu de *ma-yerda* (il ne veut pas consentir), *ma hou'sh teiyib* au lieu de *ma'houa teiyib* (ce n'est pas bon). Une autre curiosité grammaticale c'est le pronom démonstratif placé après le substantif, comme dans *el beytdé* (maison cette), pour cette maison, transposition qui rappelle la construction latine *vir ille*, etc.

La forme diminutive dans les adjectifs n'est pas moins singulière : *sougheiyir* pour *saghir* (petit), *ckoureiyib* pour *charîb* (proche).

Il n'y a pas autant de différence entre les dialectes littéraires et populaires arabes, que l'ont supposé les orientalistes européens. Le dernier paraît être le dialecte littéraire *simplifié* principalement par l'émission des voyelles finales, et autres terminaisons qui distinguent les différents cas des noms, et certaines personnes des temps des verbes. Il n'y a pas non plus une grande différence entre les dialectes arabes des autres provinces.

La langue arabe abonde en synonymes, dont les uns sont usités dans un pays et les autres ailleurs. Ainsi, chez les Égyptiens, le lait s'appelle *leben*, chez les Syriens, *haleb*. Le mot leben, chez ces derniers, désigne une préparation particulière de lait aigre. Le pain se nomme, en Égypte, *eysh*, et dans d'autres pays arabes *koubz*. On pourrait citer d'autres exemples de cette distinction. La prononciation de l'arabe, en Égypte, a plus de douceur qu'en Syrie et que dans beaucoup d'autres contrées.

La littérature arabe est très riche, mais les livres sont plus nombreux que variés. Ceux qui traitent de la religion et de la jurisprudence forment environ un quart. Les plus nombreux ensuite sont les traités de grammaire, de rhétorique et de diverses branches de philologie. Viennent en troisième ligne les livres

d'histoire (surtout celle des Arabes) et de géographie; en quatrième ligne les compositions poétiques. Les ouvrages de médecine, de chimie, de mathématiques, d'algèbre, et d'autres sciences sont comparativement peu considérables.

Le Caire possède beaucoup de grandes bibliothèques, dont la plupart sont attachées à des mosquées, et consistent surtout en ouvrages de théologie, de jurisprudence et de philologie. M. Lane assure que lors de son séjour, en 1835, il n'y avait au Caire que huit libraires, tous les huit Égyptiens, dont les magasins étaient fort mal pourvus. Quand un libraire rencontre un livre de prix, il va le proposer à l'un de ses chalands, et est sûr de s'en défaire. Les feuilles des livres sont rarement cousues ensemble, mais elles sont ordinairement renfermées dans une couverture de cuir, qui est elle-même serrée dans un étui extérieur appelé *zurf*, de peau et de carton. On assemble cinq feuilles, que l'on insère l'une dans l'autre, et qui forment un *karra's*. On les dispose ainsi séparément, sans les coudre, afin qu'un seul livre puisse servir à plusieurs personnes à la fois, qui prennent chacune un karra's pour consulter le volume. Les livres sont mis à plat les uns sur les autres, et le titre s'écrit sur l'étui extérieur ou sur la tranche, comme je le vis sur les livres de la bibliothèque de l'Escurial.

Le papier, qu'on fait venir de Venise, est fort; on

le satine en Égypte. L'encre est très épaisse et gommeuse. En guise de plumes on se sert de roseaux, qui conviennent mieux pour écrire l'arabe. On place, en écrivant, le papier sur son genou, ou sur la paume de la main gauche, ou bien sur ce qu'on appelle un *misnedeh*, composé d'une douzaine ou plus de morceaux de papier attachés ensemble aux quatre coins, et ressemblant à un mince volume, qu'on appuie sur le genou. L'encre et les plumes sont contenues dans un étui, le *dawayeh*, avec un canif et un instrument d'ivoire, sur lequel on taille le bec de la plume. Le papier se règle en plaçant dessous un morceau de carton où sont tendues des cordes collées en travers, et en appuyant légèrement dessus. Des ciseaux destinés à couper le papier complètent l'appareil d'un écrivain.

Il y a beaucoup de personnes, au Caire, qui gagnent leur vie à copier des manuscrits. La copie d'un karra's de vingt pages in-4°, avec environ vingt-cinq lignes à la page, écrite d'une main ordinaire, se paie environ 3 piastres, un peu plus que 75 centimes, davantage si l'écriture est élégante, et le double pour les *points voyelles* (1).

En Égypte, et surtout dans la capitale, les jeunes gens ou les hommes faits qui se destinent à des fonctions religieuses ou savantes, suivent ordinairement un cours d'études dans la grande mosquée El Azhar.

(1) Les alphabets arabe et hébreu, dont toutes les lettres sont

Avant de le commencer ils ne savent tout au plus que lire, peut-être écrire et réciter le Coran.

El Azhar (1), qui passe pour la première université de l'Orient, est un vaste bâtiment situé dans le cœur de la capitale, et d'une architecture peu remarquable. Au centre est une grande cour carrée. Sur le côté de cette cour qui regarde la Mecque, est le lieu principal de la prière. C'est un portique spacieux : sur chacun des trois autres côtés règnent de plus petits portiques partagés en plusieurs appartements, appelés *riwaeks*, destinés à recevoir les étudiants, ou *mougawir*, qui viennent d'une province ou d'un pays particulier de l'Égypte. Ils appartiennent à diverses sectes.

Chaque riwaek ou appartement a une bibliothèque à l'usage de ses membres et des étudiants, qui viennent y lire, et y reçoivent les leçons de leurs professeurs.

Le programme des études consiste dans l'intonation, ou prononciation grammaticale, la syntaxe, la rhétorique, la versification, la logique, la théologie, l'ex-

considérées comme consonnes, et les voyelles ne font pas partie, ont des *points voyelles*. Ce système des points voyelles compliqué en hébreu est fort simple en arabe, qui n'en a que trois : *a*, *i*, *u* (ou). Ainsi, pour écrire *ba*, mettez la lettre *b*, et ajoutez le point voyelle *a*. Dans la pratique on omet ce signe, dont l'absence rend difficile la lecture de l'arabe. Le Coran seul est écrit régulièrement avec les points voyelles et tous les autres signes orthographiques.

(1) C'est-à-dire la *mosquée des fleurs*, ou la *splendide mosquée*.

plication du Coran, les traditions des Prophètes, la science complète de la jurisprudence, ou plutôt la loi religieuse, morale, civile et criminelle, fondée sur le Coran et les traditions; on y joint un cours d'arithmétique, en tant qu'elle sert à l'étude du droit. Il y a aussi un cours d'algèbre et de calculs du calendrier mahométan, des heures des prières, etc.

La plupart des étudiants natifs du Caire sont de la secte de Shafî, à laquelle appartient toujours le scheik, ou chef de la mosquée. Comme ils sortent en général des classes pauvres, les cours sont gratuits; et même, en leur qualité d'étrangers, ayant des riwaeks qui leur sont assignés, ils reçoivent chaque jour une ration provenant des fonds et du prix des loyers de maisons léguées pour leur subsistance.

Les professeurs ne reçoivent pas de traitement. A moins d'hériter d'un patrimoine, ou d'avoir des parents qui pourvoient à leur entretien, ils n'ont aucun autre moyen régulier de vivre que celui de donner des leçons particulières et de faire des copies de livres, mais ils reçoivent fréquemment des présents des personnes riches. Chaque individu peut d'ailleurs, s'il en a le talent et la capacité, arriver au professorat avec la permission du scheik de la mosquée. Les étudiants gagnent aussi presque tous leur vie par le même moyen que les professeurs, par des leçons, des copies, ou bien en récitant le Coran dans des maisons particulières et sur les tombeaux ou ailleurs. Quand ils sont

suffisamment avancés dans leurs études, les uns deviennent cadis, muftis, imans des mosquées, ou maîtres d'école dans leurs villages ou villes natales, et même au Caire ; les autres se font marchands ; quelques-uns passent le reste de leur vie à étudier dans la mosquée El Azhar, et aspirent au rang suprême d'uléma. Depuis la confiscation des biens appartenant à cette université, la classe des étudiants, à qui il n'avait été assigné aucun riwaek avec fondations, est considérablement diminuée. Le nombre des étudiants de toute classe, excepté celle des aveugles, était, du temps de M. Lane, d'environ quinze cents.

La chapelle des aveugles, contiguë à l'angle oriental de El Azhar, et l'une de ses dépendances, reçoit trois cents pauvres aveugles, dont la plupart sont étudiants, et les entretient sur des fonds légués pour cette destination. Ces hommes sont turbulents et connus pour leurs fréquentes mutineries, leur violence et leur fanatisme. Un voyageur européen était entré dans la mosquée, où sa présence causait une sorte d'agitation et de murmure, dont les étudiants aveugles demandaient le motif. L'ayant appris : « Où est l'infidèle, s'écrient-ils? nous le tuerons, » et en même temps ils s'étaient groupés pour le toucher et se saisir de lui. Il n'eut que le temps d'échapper à leur fureur. Avant l'avénement de Méhémet-Ali, on les voyait souvent se révolter sous le prétexte qu'ils étaient opprimés, ou réduits dans leur pitance journalière, prendre alors des guides,

aller de tous côtés en brandissant leurs bâtons, saisir les turbans des passants et piller les boutiques. Le scheik de El Azhar, le plus célèbre professeur de l'université, et qui est lui-même aveugle, ayant été nommé au poste éminent de scheik de la chapelle, inaugura ses fonctions en faisant fouetter les insurgés ; mais ces derniers s'étant réunis en masse, lui infligèrent avec bien plus de rigueur la même punition qu'ils avaient eux-mêmes endurée, et le forcèrent de donner sa démission.

Le science florissait autrefois au Caire plus qu'on ne l'a vu depuis ces dernières années. Il fut un temps où un scheik qui avait étudié dans El Azhar vivait avec une grande considération, même quand il n'était chargé de l'éducation que de deux fils de fellahs d'une fortune ordinaire. Ses deux élèves le servaient, nettoyaient sa maison, préparaient ses repas, et, tout en les partageant, le servaient comme un domestique. Ils le suivaient partout, portaient ses souliers, les baisaient souvent quand ils les lui ôtaient, à l'entrée d'une mosquée ; enfin ils le traitaient avec tous les honneurs dus à un prince. Il était alors distingué de la foule par une ample robe flottante et le grand turban appelé *mouckleh*. Quand il passait dans la rue à pied, ou monté sur un âne ou une mule, le peuple se pressait autour de lui pour implorer quelque éjaculation ou prière à son intention, et celui qui obtenait cette faveur, se croyait vraiment béni du ciel. Un Franc ou Euro-

péen qui passait dans le même temps était obligé de descendre de sa monture. Si le saint personnage entrait dans une boutique pour faire un achat, le marchand non-seulement ne se faisait pas payer, mais même lui baisait la main, et recevait comme un honneur la bénédiction que le scheik voulait bien lui donner pour ce qu'il avait pris chez lui. Aujourd'hui la condition d'un homme de cette profession est tellement déchue, qu'il peut à peine se procurer de quoi vivre, à moins d'être doué d'un talent supérieur, et même ce talent est difficilement acquis par les ulémas musulmans dont les recherches scientifiques sont souvent entravées par la superstition qui décide un point controversé pendant des siècles. Il existe de singuliers moyens de vider une contestation en matière de foi, de science, ou sur un fait litigieux quelconque. A l'appui, et comme exemple, je citerai l'anecdote suivante qui fut rapportée à M. Lane par l'iman du dernier mufti, et qu'il écrivit sous sa dictée en arabe même.

Le scheik Mahomet-El-Baher, savant que le vulgaire regarde comme un *welî*, ou le favori du ciel, suivait les cours du scheik El-Emir. Ce professeur cita ces paroles du Prophète : « Vraiment El-Hassan et El-» Hoseyn sont les deux noms qui se trouvent dans la » bouche des jeunes gens du peuple du paradis. » Après avoir donné un précis sommaire de l'histoire de ces deux prophètes, le professeur ajouta que l'opinion accréditée du peuple du Caire, relativement à la

tête de El-Hoseyn, qu'il croyait fermement être dans la mosquée de Hassan, n'était fondée ni établie sur aucune preuve authentique. « Cette remarque, dit » Mahomet El-Baher, m'affligea profondément, car » je partage entièrement la croyance sincère d'un » peuple honnête et intelligent, convaincu de l'exis- » tence de la noble tête dans cette mosquée. Je n'en » avais aucun doute, mais je n'ai point voulu contredire » ouvertement le scheik El-Emir à cause de sa haute » réputation et de son immense savoir. La leçon ter- » minée, je m'en allai en pleurant, et quand la nuit fut » venue, je me levai sur mes pieds, priant et suppliant » le Seigneur. Puis je m'adressai à son très noble apôtre » (que Dieu le favorise et le sauve), à l'effet que je » pusse le voir en songe, et qu'il m'informât, dans » mon sommeil, de la vérité en ce qui concernait la » place de cette véritable relique. Je vis alors le Pro- » phète assis sur un trône, et un homme debout à » sa droite, un autre, à sa gauche. Puis j'entendis » l'apôtre de Dieu me dire : —Approche, ô mon fils.— » Alors le premier homme me conduisit vers le Pro- » phète, et me plaça devant ses nobles mains. Je le » saluai, et il me rendit mon salut en me disant : — » Que Dieu te récompense pour ta visite faite à la tête de » El-Hoseyn, mon fils.— O apôtre de Dieu, ai-je repris, » cette noble tête est-elle ici ? — Il répondit : — Oui, » elle est ici. — Et je devins joyeux. J'allai rapporter » au scheik El-Emir ma vision, qui le frappa et le

» convainquit, et il me dit : — Allons visiter ensemble » El-Meshed El-Hoseyn. Je crois comme toi que la » noble tête est en ces lieux. Tu as cru et j'ai cru » aussi, car ces révélations ne sont pas illusoires... »

Les scheiks contemporains les plus éminents sont El-Couweysinî, le plus versé dans la théologie et la jurisprudence, Hasan-El-Attar dans la littérature, auteur d'un *Insha*, ou excellent recueil de lettres arabes proposées comme modèle de style épistolaire, imprimé à Boulak ; Mahommed Shihab, célèbre savant arabe et élégant poëte, dont l'affabilité, l'aspect et l'aimable philosophie attiraient chaque soir chez lui un petit cercle d'amis ; Abd-Er-Rahman-El-Geburtî, autre écrivain distingué né au Caire, l'auteur d'une histoire fort estimée des événements qui se sont passés en Égypte depuis le commencement du douzième siècle de l'hégire (1).

Les ouvrages des anciens poëtes arabes qui ont fleuri entre les deuxième et troisième siècles de l'hégire, après l'introduction de la religion mahométane, n'ont été qu'imparfaitement compris, à cause d'une foule de vieux mots tombés en désuétude ; mais ce défaut n'empêche pas qu'il n'y ait beaucoup d'érudits égyptiens profondément versés dans la grammaire arabe, la rhétorique et les belles-lettres, bien que les sciences les plus en vogue soient la théologie et la jurisprudence.

(1) Le douzième siècle de l'hégire a commencé le 16 ou 17 octobre 1688.

Quant à l'histoire nationale, les ulémas eux-mêmes la connaissent fort peu, et sont encore moins versés dans celle des autres pays.

L'instruction littéraire de ceux qui n'appartiennent pas aux classes professionnelles est fort médiocre. Ainsi, beaucoup de marchands savent très bien lire et écrire, mais peu s'occupent de littérature. Les personnes qui ont appris par cœur tout le Coran, ou en possèdent une partie considérable, et qui peuvent réciter deux ou trois célèbres *casidehs*, ou petits poëmes, et en citer de temps à autre des passages dans la conversation, passent pour très instruites. Quelques marchands, au contraire, qui ne savent ni lire ni écrire, ou à peine lire, et ont recours à leurs amis pour le faire, ont le talent de calculer de mémoire avec une rapidité et une exactitude extraordinaires.

Les chrétiens d'Europe se sont imaginés et persuadés que les musulmans sont ennemis de presque toutes les branches des connaissances humaines. C'est un préjugé et une erreur. C'est le gouvernement plus qu'eux-mêmes qui est l'ennemi de la science. Il en résulte que leur instruction aujourd'hui est extrêmement bornée. Peu d'entre eux étudient les mathématiques et l'astronomie. Ils négligent même la médecine et l'anatomie, dont nous devons les éléments aux Arabes. Les praticiens égyptiens en médecine et en chirurgie, dont ils ignorent complétement les principes, exercent la plupart le métier de barbiers ou de

dentistes, et sont très inhabiles dans leur état ; mais cet état si peu avancé de l'anatomie est dû en partie à la religion mahométane, dont l'intolérance défend la dissection des cadavres. Le climat, d'ailleurs, la rend peu exécutable. Un médecin français, le docteur Auzoux, avait su y suppléer par l'envoi de ses squelettes imitateurs de la nature, et de ses pièces anatomiques, dont la composition défie la chaleur d'un ciel brûlant, et semble offrir de vrais sujets au scalpel de l'opérateur.

Beaucoup de jeunes égyptiens recevaient aussi, dans les écoles françaises, une instruction européenne en médecine, chirurgie et autres sciences, dont les frais étaient payés par le gouvernement de Méhémet-Ali. Cependant, la masse du peuple, par indolence et superstition, néglige aujourd'hui les secours de l'art, et s'abandonne fatalement à sa foi dans la providence, ou plutôt dans les charmes de la magie. L'alchimie remplace ici la pure chimie, et l'astrologie usurpe le rang de l'astronomie. L'*astrolabe* et le *quart de cercle* sont presque les seuls instruments astronomiques en usage en Égypte. On y trouve fort peu de télescopes, et l'aiguille aimantée y est rarement employée, excepté pour s'orienter vers la Mecque. Les adeptes mêmes qui professent une grande connaissance de l'astronomie sont complétement étrangers aux premiers principes de cette science, et s'ils entendent dire que la terre tourne autour du soleil,

ils sont choqués de cette vérité comme d'une grossière hérésie. Peu de savants osent avancer que la terre est un globe, craignant de rencontrer l'opposition dans la majorité des ulémas. L'opinion générale est que cette planète présente une immense surface environnée par l'océan, qui, lui-même est encaissé dans une chaîne de montagnes appelées *Caf*. L'absence de bonnes cartes leur rend aussi fort difficile l'étude de la géographie, et les empêche d'apprécier la situation relative des diverses grandes contrées de l'Europe. Je puis attester, d'après un incident qui m'est arrivé à moi-même, qu'ils sont étrangers à ces premiers éléments, qu'il est honteux en tout pays d'ignorer, et qu'on ne vous sait aucun gré de connaître.

Je revenais d'une excursion dans le désert. A mon retour au Caire, je rencontrai dans la principale avenue de l'Ezbekyeh une troupe d'esclaves nubiennes qui venaient de débarquer à Boulak. Mon guide, en les désignant du doigt, me dit dans son jargon anglais : « Ces femmes ne sont pas africaines ; elles arrivent de » Nubie.— L'ignorant, répliqua, en l'apostrophant, un » passant monté comme moi sur un âne paisible. Il » ne connaît pas sa géographie. » Et il se mit à énumérer avec une sorte de complaisance les cinq parties du monde. « Vous avez pourtant des écoles, repris-je. » — Nous en *avions*, monsieur. Aujourd'hui l'Égypte » retombe dans l'abrutissement et la barbarie. Moi

» j'ai eu le bonheur d'être élevé dans les écoles fran-
» çaises fondées par Méhémet-Ali. »

Une fausse délicatesse, et la crainte exagérée de souiller le nom, même matériel, de Dieu, et celui de son prophète, sont encore une entrave à l'instruction du peuple, et à l'imprimerie, qui la propage.

Il n'existe aucun livre qui ne contienne à la première page ou sur la couverture le nom de Dieu. C'est le frontispice général de toute espèce d'ouvrage, commençant par ces mots : « Au nom de Dieu, miséricordieux, etc., » ou il renferme soit une préface, soit une introduction à la louange de Dieu, ou en l'honneur du Prophète. Or, l'Égyptien méticuleux craindrait qu'une impureté quelconque contractée dans l'encre elle-même, n'entachât ces noms par l'impression ou la composition du papier. Il craindrait encore que ces livres, étant imprimés, ne devinssent moins chers, et ne tombassent dans le domaine public et dans les mains des infidèles. Il est également choqué de l'idée qu'on puisse employer un pinceau fait de poil de porc (comme c'était l'usage) pour écrire le nom de Dieu ou les paroles du Coran. De là l'extrême rareté des livres imprimés en Égypte, autrement que par la presse du gouvernement. De là aussi cette précaution minutieuse de ne jamais tenir à la main le livre sacré, ni de le suspendre au-dessous de la ceinture. On le dépose dans un lieu élevé, d'une propreté extrême, sans mettre dessus un autre

volume ou un objet quelconque ; c'est même encore une coutume mahométane de ramasser tout papier imprimé tombé à terre sur le chemin, et de le serrer soigneusement, dans le cas où il contiendrait quelques lignes de l'Alcoran. Enfin, on regarde comme une très grande indécence de laisser toucher par un chrétien ou un juif, ou toute autre personne non croyante, le livre par excellence, qui porte souvent sur le dos : « Nul ne le touchera, excepté ceux qui sont propres. »

Nous venons de démontrer que le progrès de l'instruction avait été arrêté, en Égypte, non-seulement par le gouvernement, mais qu'il était entravé encore plus par un faux scrupule religieux, et surtout par les superstitions absurdes qui aveuglent et abrutissent un peuple né vif et intelligent.

De ces extravagances fanatiques, celle qui domine chez le peuple est la croyance dans les génies, que les Égyptiens appellent *ginnî.*

Les génies, dont l'origine a devancé, disent-ils, la naissance d'Adam, sont une classe d'êtres intermédiaires entre les anges et les hommes, créés dans le feu, et capables de prendre la forme humaine, celle d'animaux et de monstres, et de devenir invisibles à leur volonté. Ils mangent et boivent, propagent leur espèce sans ou par l'union avec la race humaine, et sont sujets à la mort, bien qu'ils vivent ordinairement plusieurs siècles. Ils ont fixé leur séjour dans la chaîne des montagnes appelées *Caf*, qui

enserrent toute la superficie terrestre, mais peuvent changer de place suivant leur fantaisie et leur caprice. Aussi le peuple a-t-il coutume, avant une opération préalable quelconque, en versant de l'eau, par exemple, sur terre, de s'écrier ou de murmurer: *destour*, c'est-à-dire permission ou pardon. Ils adressent une prière au génie qui peut se rencontrer fortuitement dans ce lieu, car il a le pouvoir de pénétrer la masse solide et opaque de la terre et du firmament. On croit encore que ces êtres surnaturels habitent les rivières, les maisons ruinées, les puits, les établissements de bains, les fours à cuire, et même les réduits secrets destinés aux usages impurs. Aussi en y entrant, en puisant de l'eau, en allumant une chandelle, ou en faisant toute autre chose, l'Égyptien dit-il : « *Permission, ô bienheureux génie.* » Le mauvais génie est représenté sous diverses formes matérielles ; entre autres on suppose qu'il existe dans le *simoun*, l'ouragan du désert, et l'on tâche de le conjurer par ces mots : « O cruelle masse de fer ! » car on suppose que ce métal entre pour beaucoup dans l'essence du génie. D'autres s'efforcent d'exorciser le monstre par cette exclamation : « Dieu est très grand ! » Ce que nous appelons une étoile filante passe ordinairement pour être un trait lancé par Dieu contre un mauvais génie, et les Égyptiens à son aspect s'écrient : « Que Dieu perce l'ennemi de la foi ! »

Les génies prennent aussi quelquefois, et gardent

perpétuellement les formes de chats, de chiens et d'autres animaux. Le scheik El-Medabighî, l'un des plus célèbres ulémas de l'Égypte, et l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques, avait un chat favori, qui dormait toujours au pied de son moustiquaire ; un jour il entendit, à minuit, frapper à la porte de sa maison ; son chat y alla, ouvrit le volet de sa fenêtre, et cria : «Qui va là ?» Une voix répondit : « Je suis tel génie, » articula un nom inconnu. « La serrure, répondit le chat, a eu le nom de Dieu prononcé sur elle (1). — Alors jette-moi deux pains. — La corbeille de pain a eu aussi le nom de Dieu. — Eh bien! reprit l'étranger, donne-moi du moins à boire. » Mais le chat continua de dire que la cruche d'eau avait été également ensorcelée. Et l'animal recommanda au génie, mourant de faim et de soif, de s'adresser à la maison voisine, lui ouvrit la porte, et revint lui-même prendre son poste accoutumé. Le lendemain matin le scheik donna en récompense à son chat protecteur une double portion de déjeuner. « O mon sauveur, ajouta-t-il, tu sais que je suis un pauvre homme, apporte-moi un peu d'or. » A ces mots le chat disparut, et ne revint jamais.

Les mauvais génies, assure-t-on, se tiennent souvent sur les toits ou aux fenêtres des maisons du Caire ou d'autres villes de l'Égypte.

(1) Dans la formule du Bismillah.

Pendant le jeûne du ramazan on les garde en prison; c'est pourquoi, la veille de la fête qui succède au long jeûne, quelques femmes, craignant qu'ils ne rentrent dans leurs maisons, jettent du sel sur le plancher des appartements, avec ces éjaculations : « Au nom de Dieu miséricordieux. » Les anciens tombeaux de l'Égypte et de même les niches des temples sont habités par les *efrits*, ou mauvais génies. M. Lane ne put réussir à persuader à l'un de ses domestiques d'entrer dans la grande pyramide, dont beaucoup d'Arabes attribuent l'érection, comme celle de tous les édifices antiques égyptiens, à la puissance des génies, parce qu'ils ne croient pas que des mains humaines aient eu jamais le pouvoir d'élever ces colosses.

L'existence des *ghouls* est également accréditée chez les Égyptiens modernes comme parmi plusieurs peuples orientaux. On dit qu'ils apparaissent sous les formes de divers animaux et sous celles de monstres, rôdent dans les cimetières et autres lieux écartés, se nourrissent de la chair des cadavres, et tuent toutes les créatures humaines qu'ils rencontrent, et s'en repaissent. Pour cette raison, le terme *ghoul* s'applique, en général, à toute espèce de cannibales.

L'imagination visionnaire des Égyptiens, qui a peuplé la terre de mauvais génies, a naturellement multiplié les saints, qu'ils appellent scheiks, marabouts ou welîs. Ce dernier nom signifie *favori du ciel*, et s'applique également à l'idiot ou au fou, dont la

cervelle l'a quitté pour remonter au séjour céleste. Le welî dévoué à Dieu, et inspiré d'une foi toute divine, a le pouvoir de faire des miracles, qu'on nomme *karameh*. Ceux que le Prophète accomplit s'appellent *moagizeh*. Le plus saint des welîs c'est le *coutb;* il a sous son autorité les autres welîs de divers degrés, et chargés de différentes missions. Les *negîbs*, les *nacîbs*, les *bedîls*.

Beaucoup de musulmans prétendent que le prophète Élie était le coutb de son temps, et qu'il continue, même à présent, de nommer ses successeurs; car ils maintiennent qu'il n'est pas mort. Ces notions superstitieuses des Égyptiens, et les vérités de la Bible sur ce Prophète, forment un rapprochement curieux en montrant comment il fut transporté d'un lieu à un autre par l'esprit de Dieu (1), de quels pouvoirs miraculeux il est investi, et par quelle tradition hiérarchique lui ont été soumis les autres prophètes, et ses successeurs immédiats.

Quelques welîs, en mémoire du prophète Élie, qu'ils semblent avoir pris pour modèle, renoncent

(1) « Et il arrivera que quand je serai parti de toi, l'esprit de l'Éternel te transportera en quelque endroit que je ne saurai point. » (Ier livre des Rois, XVIII, 12.)

« Quand ils furent passés, Élie dit à Élisée : « Demande ce que tu » veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. »

» Et il arriva que, comme ils parlaient en marchant, voilà, un chariot de feu et des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre, et Élie monta aux cieux par un tourbillon. » (IIe livre des Rois, II, 9, 16.)

aux plaisirs du monde, à la société du genre humain, et s'abandonnent, dans la solitude, à la prière et aux méditations célestes ; mais dès que leur retraite est découverte et connue, les Arabes leur apportent chaque jour de la nourriture. C'est l'histoire du prophète Élie. Aussi, d'après quelques théologiens, devons-nous lire aux quatrième et sixième versets du dix-septième chapitre du second livre des Rois le mot *Arabes* au lieu de *corbeaux*, et dire : « J'ai commandé aux *Arabes* de te nourrir, » et les *Arabes* lui apportèrent du pain (1). Cette version n'est pas admissible, elle détruit le miracle, et le réduit à un fait naturel et humain, qui contredit l'esprit de la Bible.

Les derviches sont très nombreux en Égypte, où ceux d'entre eux qui se bornent aux devoirs religieux, et vivent d'aumônes, sont très respectés par les classes inférieures du peuple. Il en est parmi eux qui affectent une grande austérité de principes et de conduite, et emploient divers artifices pour obtenir une haute réputation de sainteté, et celle de pouvoir faire des miracles. Quelques-uns même sont regardés comme des welîs.

Un descendant direct d'Abu-Beker, le premier calife qui ait eu le titre d'El scheik el bekrî, et re-

(1) « Tu boiras du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de te nourrir. »

» Et les corbeaux lui apportèrent du pain et de la chair le soir, et il buvait du torrent. » (Ier livre des Rois, XVII, 4, 6.)

gardé comme le représentant de ce prince, a sous son autorité tous les ordres des derviches de l'Égypte.

Omar a aussi son représentant ; c'est le scheik Enan, dont cet ordre de derviches porte le nom.

Osman, étant mort sans postérité, n'a point de représentant.

Celui qui représente Ali est le scheik El-Sadat. Chacun de ces trois scheiks est surnommé professeur du *seggadeh*, ou tapis de pied, qui appartient à son arrière-grand-père. Le seggadeh est regardé comme le trône spirituel. Il y a quatre seggadehs de derviches en Égypte.

Les ordres les plus célèbres de derviches, en Égypte, sont :

D'abord le *Rifaî*, ordre fondé par Rifâh-El-Kebir, dont les bannières sont noires, comme les turbans, qui sont aussi quelquefois d'une étoffe de laine bleu foncé, ou de mousseline fond vert.

Les derviches Rifaî sont fameux pour leur adresse et leurs tours extraordinaires. Ils s'enfoncent dans le corps et dans les yeux des pointes de fer sans se faire de mal, cassent de grosses pierres sur leur poitrine, avalent des charbons ardents, des morceaux de verre, se passent une épée au travers du corps, se criblent et se hérissent les joues d'aiguilles, et se mutilent ainsi sans laisser la trace d'une blessure. Les derviches de cet ordre avaient aussi la coutume, aujourd'hui discréditée, de creuser le morceau d'un tronc

de palmier, de l'envelopper de linges imprégnés d'huile et de poix, puis de l'allumer et de le porter tout embrasé sous un bras dans les cérémonies religieuses, où ils marchaient à demi nus. Les flammes s'élevaient autour de leur poitrine, sur leur dos et pardessus leur tête, sans qu'ils parussent en souffrir le moindre mal.

Le *Sadîyeh*, autre ordre de derviches, est une secte des Rifaîs. Leurs bannières sont en vert, ainsi que leurs turbans, ou d'un bleu foncé. Quelques-uns de ces derviches touchent et manient avec impunité des serpents et des scorpions vivants, et les dévorent en partie, après avoir préalablement extrait de ces animaux tout leur venin. La cérémonie la plus curieuse pratiquée par les derviches de cet ordre, et la plus caractéristique de la foi superstitieuse du peuple dans ces illuminés, c'est celle du *doseh*, ou piétinement, qui se passait sous les fenêtres de mon hôtel dans l'Esbekyeh. Elle a lieu à l'occasion et en mémoire de l'anniversaire de la naissance du Prophète.

Cette avenue, en ce jour solennel, se jonche ou se pave de corps humains, en partie des derviches, en partie des fidèles, et sur ce lit de martyrs passe à cheval le scheik des Sadîyehs, qui traverse tout l'espace couvert par les croyants, heureux de se relever meurtris, mutilés et sanglants, mais sanctifiés par cette épreuve miraculeuse (1).

(1) Voyez la gravure dans M. Lane, *Modern Egyptians*.

Il y a encore d'autres ordres de derviches :

1° Les *Cadirîyeh*, composés en grande partie de pêcheurs, dont les turbans et les bannières sont blancs. Ils portent dans les processions, sur de longues perches, des filets de toute couleur, verts, jaunes, rouges, blancs, etc.

2° Les *Ahmedîyeh*, aux bannières et turbans rouges.

3° Les *Shinnawîyeh*, dont les cérémonies ont aussi leur acteur, victime et martyr à la fois. Un âne entre dans la mosquée du seyd Shinnawîyeh, fondateur de l'ordre, marche à son tombeau, et s'y arrête pendant que le peuple se presse à l'entour, et que chaque personne qui peut s'approcher lui arrache une touffe de poil, qu'elle emporte comme charme et talisman. Le pauvre animal finit ainsi par être nu comme la main.

La foi dans les charmes magiques se nourrit de toutes les superstitions, et il n'y a aucune absurdité ou extravagance qu'elle n'admette avec aveuglement.

Pour donner un exemple au milieu de mille, je citerai le suivant : *ab uno disce omnes :*

Les femmes qui veulent se préserver de la stérilité ont une coutume aussi singulière que révoltante. La grande place de Roumeyleh, à l'ouest de la citadelle du Caire, est le lieu d'exécution des criminels. Au fond de cette place se trouve le *mughsil*, ou lavoir du sultan, pour les morts. On y dépose les cadavres des suppliciés, et l'on étend sur une table de pierre le

corps, qu'on lave avant de le porter en terre. Sous cette table est un réservoir qui reçoit l'eau qu'on y laisse stagnante, teinte et saturée de sang. Une foule de pauvres femmes s'y rendent pour se guérir de l'ophthalmie, avoir des enfants ou obtenir une plus prompte délivrance d'une grossesse prolongée. Là, dans un profond silence, chacune d'elles passe sous la table de pierre, le pied gauche en avant, et puis par-dessus; ce qu'elle répète sept fois. Après quoi elle se baigne le visage avec l'eau souillée qui est dans le réceptacle, puis se retire et donne 5 ou 10 fouddahs aux gardiens, toujours en observant le même silence.

Quelques femmes, pour se rendre mères, sautent par-dessus le corps du criminel décapité, sans dire un mot, ou trempent dans son sang un morceau de coton, qu'elles emploient, avec efficacité ou non, à cette destination.

Le désir de la fécondité, non moins vif chez les dames athéniennes de l'antiquité, avait donné naissance à une coutume aussi superstitieuse, mais au moins plus décente et moins hideuse.

Près de l'emplacement du temple d'Éleusis, dont il ne reste d'autre trace que le nom, sur la colline des Nymphes, je vis une pierre polie comme une glace, et en pente, de la hauteur de dix pieds. Les dames grecques s'y laissaient glisser, dans l'espoir de la maternité. Les Athéniennes de nos jours suivent cet exemple, mais ce vœu n'a pas été encore accompli

pour une princesse qui, peut-être, ne l'a point formé, ou, sans doute, n'a pas subi l'épreuve (1).

Les fêtes et autres anniversaires des différentes périodes lunaires de l'année mahométane ne sont pas ensanglantés ni souillés par ces cérémonies druidiques.

Les premiers jours du moharram (premier mois) passent pour les plus heureux et les plus favorisés des bénédictions du ciel. On les célèbre par des réjouissances, surtout le dixième jour, qu'on tient en grand honneur.

Il s'appelle *Yom Ashoura.* Il est particulièrement consacré, parce qu'on croit qu'Adam et Ève après leur expulsion du paradis terrestre se réunirent ce jour-là, qui fut aussi celui où Noé sortit de l'arche, et encore parce que les anciens Arabes le célébraient par le jeûne avant l'apparition du Prophète. Mais ce qui, aux yeux des musulmans modernes, et surtout des Persans, consacre et sanctifie plus spécialement ce jour-là, c'est que Hoseyn, le petit-fils du Prophète, fut tué à la bataille de Kurbele, et devint martyr. M. Lane, après l'appel aux prières de midi, se rendit à la mosquée de Hassan, où l'on croit que la tête de

(1) Les coutumes superstitieuses ont quelquefois une origine raisonnable que les siècles et l'ignorance ont fini par corrompre et dénaturer. Il m'a été affirmé *médicalement* qu'une chute accidentelle avait déterminé plus d'une fois un état de grossesse chez des personnes restées plusieurs années sans enfants. La coutume athénienne peut avoir eu cette source dans l'antiquité, et s'être accréditée dans les temps modernes par des causes physiques de la même nature.

ce martyr a été inhumée. Les accès à cette mosquée étaient encombrés d'une foule considérable, à laquelle étaient mêlés plusieurs groupes de *gazîyeh* (1), dont les unes dansaient, et les autres assises en rond, prenaient leur repas avec l'exclamation de Bismillah, et en invitant à le partager les personnes d'une mise décente qui passaient.

Quand M. Lane eut pénétré dans la mosquée, après beaucoup d'efforts et presque une lutte corps à corps avec ces danseuses, qui voulaient l'empêcher d'entrer, il fut surpris de la scène qui vint s'offrir à lui dans la grande salle, ou le portique. Elle était assiégée d'une foule de femmes, surtout des classes moyennes et inférieures, et d'un essaim d'enfants, les uns criant et s'appelant de leurs noms, les autres jouant comme dans une école, et importunant toutes les personnes respectables de la demande d'une aumône. C'était une place publique, ce n'était plus une mosquée.

Près du mur de derrière, à la droite de la chaire, étaient assis, sur deux rangs, face à face, environ cinquante derviches de divers ordres, et la plupart égyptiens. Ils n'avaient pas encore commencé leurs tours, ou *zikrs*, mais l'un d'entre eux d'un âge avancé, qui se tenait entre les deux rangs, exécutait seul son zikr, répétant le nom de Dieu (Allah), et baissant la tête chaque fois qu'il le prononçait, à droite et à gauche alternativement.

(1) Ou *gavazee*, danseuse.

Les cinquante derviches ne tardèrent pas à commencer leurs exercices. Quelques-uns commencèrent par écarter la foule avec leurs bâtons. Bientôt quarante d'entre eux, les bras étendus et les mains jointes, formèrent un grand cercle autour de quatre colonnes du portique. Alors commença le zikr. Tout le cercle s'ébranla bientôt par les mouvements cadencés à droite et à gauche de la tête et du corps, accompagnés de l'exclamation d'Allah. Aussitôt un autre derviche, un Turc de l'ordre des Mowlawis, se mit à tourner au centre du cercle, se servant de ses deux pieds et en étendant les bras pour effectuer cette rotation, qui redoubla de vélocité au point d'étendre son costume en forme d'un parapluie déployé. Il continua à tourbillonner environ dix minutes ; s'étant ensuite arrêté, il salua son supérieur, qui se tenait dans le grand cercle, auquel il se joignit sans montrer le moindre signe de fatigue ou d'étourdissement. Alors tous ensemble commencèrent leurs éjaculations en commun au nom de Dieu, avec la plus grande véhémence et à faire des sauts à droite. Six autres derviches formèrent aussi un autre cercle, mais plus rétréci, chacun plaçant les bras sur les épaules de son voisin, et exécutant aussi une rotation semblable à la première, mais beaucoup plus rapide, en répétant l'invocation d'Allah avec une vitesse proportionnée.

En dépit de ces pratiques superstitieuses nées d'un

fanatique délire, et de toutes les coutumes extravagantes qui rétrécissent l'esprit du peuple égyptien, il n'a pas laissé de conserver ses qualités et ses vertus primitives pratiquées encore plus activement en vue du ciel. Ainsi la bienveillance et la charité envers les pauvres sont un trait éminent du caractère des Égyptiens modernes, qui font l'aumône autant par l'espoir de récompenses célestes, que par une pitié toute sympathique pour leurs semblables, ou une intention pure et désintéressée de faire la volonté de Dieu. C'est précisément cette disposition charitable qui explique la mendicité, si commune dans le Caire.

Les nombreux *sebils*, ou fontaines, érigés avec tant de luxe, et si richement fondés pour fournir gratuitement de l'eau aux passants dans la ville (1), et les fontaines plus modestes destinées au même usage, dans les villages et dans les champs, sont encore les monuments de la bienfaisance publique.

Les Égyptiens sont également très affables les uns pour les autres, surtout envers les personnes qui partagent leurs goûts ou leur opinion ; mais si elles en diffèrent, et que ce soient des étrangers, ils sont réservés à leur égard, et leur témoignent une froideur toujours polie.

La gaieté caractérise le peuple qui n'a pas la gra-

(1) Je buvais souvent à ces belles fontaines de marbre d'où l'eau ne jaillit pas extérieurement, et qui ont une sorte de robinet d'où l'on tire de l'eau par la succion.

vité musulmane, et particulièrement l'Arabe qui se met au service des voyageurs et leur dit en riant : « Je suis votre domestique, disposez de moi. »

Quant à l'hospitalité, c'est une vertu biblique et patriarcale qui ne s'est pas démentie depuis Abraham recevant les trois anges (1) jusqu'au scheik bédouin moderne, qui accueille le *mousafir*, ou visiteur, sous sa tente, ordonne à son épouse ou à ses femmes de faire du pain, tue un mouton ou un veau gras, et le fait cuire à la hâte ; apporte du lait et toute autre provision qu'il a sous la main, et les place devant son hôte. S'il est d'un rang élevé, il se tient debout pendant le repas, comme le fit Abraham devant les anges. L'hospitalité arabe va jusqu'à souffrir un dommage

(1) « Comme Abraham levait les yeux, trois hommes parurent debout près de lui, et aussitôt qu'il les eut vus, il courut au-devant d'eux dès l'entrée de sa tente, et il adora, s'inclinant vers la terre.

» Et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ne passez point au delà de votre serviteur.

» J'apporterai un peu d'eau, et lavez vos pieds, et vous reposez sous cet arbre.

» Et j'apporterai un peu de pain, et fortifiez votre cœur, puis vous irez plus loin, car c'est pour cela que vous êtes venu vers votre serviteur.

» Et Abraham se hâta d'aller en sa tente vers Sara, et lui dit : Mets trois mesures de fleur de farine, et place des pains sous la cendre.

» Et lui-même courut au troupeau et prit un veau tendre et excellent, et le donna à son serviteur, qui le fit cuire aussitôt.

» Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et le mit devant eux, et *lui-même était debout près d'eux sous l'arbre.* » (*Genèse*, chap. XVIII, v. 2, 8.)

personnellement ou dans sa famille, plutôt que d'exposer son hôte visiteur à être maltraité, et même ne craint pas de sacrifier la chasteté de sa femme au plaisir de l'étranger qu'il accueille. On dit même qu'il existe une tribu, habitant une vaste partie du territoire entre le Nil et le désert, chez laquelle on offre les jeunes filles non mariées à ses hôtes, par simple motif d'hospitalité, et sans aucune vue d'intérêt.

La tempérance et la sobriété des Égyptiens sont encore exemplaires, dit M. Lane, qui, pendant son séjour en Égypte, ne vit jamais un seul indigène dans l'état d'ivresse, excepté peut-être quelque musicien ou danseuse, qu'on avait fait venir pour un divertissement. La frugalité est une vertu commune en Égypte. On y a un grand respect pour le *eysh*, pain, soutien de la vie; eysh veut dire la *vie* elle-même en arabe. Aussi n'en laisse-t-on perdre jamais, si on le peut, une seule miette. Si par accident il en tombe un petit morceau dans la rue ou sur le chemin, l'Égyptien qui le trouve, après l'avoir porté trois fois à ses lèvres et à son front, plutôt que de le laisser fouler aux pieds, le place sur un des côtés de la route, à la portée du premier chien qui le mangera.

La vénération pour cet aliment est poussée à un degré excessif et incroyable. Deux domestiques étaient assis à la porte de la maison de leur maître et prenaient leur repas, quand ils virent un bey mamelouk, suivi d'une escorte, venir droit à eux. Un des deux

serviteurs se leva par respect devant l'officier supérieur, qui, le regardant avec indignation, s'écria : « Qui est le plus digne de respect de ce pain placé » devant toi ou de moi-même ? » Et sans attendre une réponse, il fit, dit-on, avec sa main le signe horizontal trop significatif, et le malheureux domestique, bien innocent sans doute, eut sur-le-champ la tête tranchée.

La piété filiale est encore une des qualités du peuple égyptien, ainsi que le respect des jeunes gens envers les hommes âgés (1), particulièrement à l'égard des personnes recommandables par leur grande sainteté et leur savoir.

L'amour du pays est un autre trait caractéristique du peuple égyptien, qui a horreur de quitter sa terre natale. Aussi la promesse des plus grands avantages sur le sol étranger ne le fera jamais émigrer, et la jeune fille ne consentira non plus à suivre son mari dans une autre province, ou plutôt elle ne se mariera qu'à la condition de rester avec lui dans le village où elle a reçu le jour. Ce sont surtout les Bédouins qui portent l'attachement au désert natal à un suprême degré, au point de mépriser ceux d'entre eux qui vont se fixer sur les riches bords du Nil. Les Égyptiens modernes, quoique descendants de ces mêmes Bédouins, par un singulier contraste, ont horreur du

(1) « Lève-toi devant les cheveux blancs et honore la personne du vieillard, et crains ton Dieu : je suis l'Éternel. » (*Lévitique*, XIX, 32.)

désert, où un seul voyage leur fait, au retour, raconter des histoires terribles de périls et d'aventures merveilleuses. C'est comme l'Océan qui, aux yeux et dans l'imagination des Indiens, présente au delà de son horizon, et dans ses mystérieux abîmes, l'exil et la mort.

Les Égyptiens ont toutefois leurs défauts, la paresse, qui vient sans doute de la mollesse du climat et de la richesse du sol. Elle est commune à tous, excepté aux travailleurs, obligés de gagner leur vie ; et même l'artisan, d'ailleurs si âpre pour le gain, ne fait qu'en deux jours ce qu'il pourrait faire en un, oubliant pour sa pipe l'emploi et l'ouvrage le plus lucratif. Le palefrenier qui court devant la voiture de son maître, et le batelier du Nil, occupé souvent à ramer pendant un temps calme et des chaleurs accablantes, ont seuls une grande activité, et endurent une extrême fatigue.

L'opiniâtreté fut aussi toujours naturelle à ce peuple, qui, du temps de la domination romaine, refusait de payer ses impôts, à moins d'y être forcé par le bâton. On le voit encore à présent se vanter d'un certain nombre de coups reçus plutôt que de se séparer de son argent. Un fellah, à qui son gouverneur demandait 5 francs, aima mieux subir la bastonnade que de donner cette modique somme, qu'il déclarait ne pas posséder, et il allait être relâché, quand un coup porté sur le visage fit tomber de sa bouche une monnaie d'or, précisément de la valeur de la somme requise.

Malgré ce caractère obstiné, déterminé d'ailleurs

dans cet exemple par l'amour de l'argent, le fellah reste soumis à ses gouverneurs, ne manque pas de courage quand il est excité dans une petite guerre de tribus, et devient, au besoin, un excellent soldat. Je le vis moi-même dans le désert, manœuvrer parfaitement comme soldat et comme artilleur.

La sensualité, un des principaux vices de la population égyptienne, est due non-seulement au climat, mais aussi à l'institution de la polygamie, à la facilité du divorce, et à la coutume du concubinage. L'Égypte moderne mérite peut-être encore le terme de *séjour des méchants*, que les commentateurs du Coran appliquaient à l'ancienne. Je renvoie les lecteurs, pour les récits de chroniques scandaleuses, aux *Contes arabes* des *Mille et une nuits*, qui sont la plupart des histoires authentiques.

Le vice monstrueux qui afflige et ronge l'Orient, et met sur le même niveau le Grec, le Turc et l'Égyptien, ne pourra être déraciné que par une rénovation complète de la religion, de la politique et des mœurs. Mais que d'années encore s'écouleront avant de détruire cette lèpre invétérée, que le soufre et le feu n'ont pu cautériser !

L'insanité semble être le fruit de ces passions dégradantes qui sévissent en Égypte, et l'on dit proverbialement que la folie est plus commune et plus violente quand le *badingan* noir (œuf plante) est en fleurs, c'est-à-dire durant les grandes chaleurs.

Le *Maristan* est le Bicêtre du Caire, où les fous furieux sont enchaînés par un collier de fer, mais où l'on renferme aussi les fous paisibles, et même ceux qui ne sont point fous du tout.

Une femme mariée qui avait un amant qu'elle voulait épouser, visitait chaque jour, dans le Bedlam égyptien, son mari, que ses voisins avaient fait enfermer, et lui demandait s'il voulait consentir au divorce. « Non, » répondit-il : « Eh bien, dit-elle, reste ici jusqu'à la mort. » Enfin, au bout de sept mois il consentit au divorce et sortit du Maristan, où la famille, un mari, une femme, un frère, ou un autre parent, pour un intérêt quelconque, envoient leur victime, en vertu d'un firman ou d'une simple lettre de cachet à la turque, comme on le fait dans nos capitales civilisées, assisté du conseil de famille et de l'interdiction.

Cependant, malgré les intrigues, si fréquentes au Caire, et dues à l'ignorance des femmes, et à l'état de gêne qui les retient captives, les personnes du sexe sont encore l'honneur de la maison dans beaucoup de familles, et l'épouse respectable y est appelée de vive voix ou par lettre la *dame gardée*, le *bijou caché* (el sitt el masou).

Les Égyptiens ont encore deux traits distinctifs et opposés dans leur caractère, une honnêteté et une fidélité scrupuleuse à payer leurs dettes, capable d'aller jusqu'au martyre, un grand désintéressement qui leur

fait prêter de l'argent sans l'*usure*, défendue d'ailleurs par la loi, et tout à la fois l'habitude du mensonge qui domine chez les musulmans modernes, et surtout en Égypte ; aussi par exception, un joaillier arménien du Caire, renommé pour sa véracité, avait-il été appelé *el Ingilisî*, ou l'Anglais.

C'est ce défaut incorrigible qui rend chez eux le jurement si commun, articulé par ces mots : *Wallahi* (par Dieu), ou plus ordinairement *Wallah*, que l'Égyptien *in petto*, par une réticence digne d'Escobar, prétend être à la fois une éjaculation à la louange de Dieu.

Néanmoins la fausseté n'est point un des traits du caractère égyptien, qui, au contraire, est franc jusqu'à la grossièreté dans la basse classe. Le peuple est naturellement querelleur, et en certaines occasions s'irrite jusqu'à maudire le père de son antagoniste, sa mère, sa barbe, et fait pleuvoir sur lui une grêle d'épithètes injurieuses, telles que fils de *chien*, de *porc*, et surtout celle de *juif*. Les deux adversaires se menacent souvent, mais en viennent rarement aux mains. Cependant M. Lane dit avoir vu quelquefois deux hommes de cette classe se battre avec rage, se mordre et se saisir par la gorge. Et à côté de cette fureur, il a aussi été témoin d'une modération vraiment remarquable dans des individus de la classe moyenne et infime, quand ils étaient insultés. Souvent il a entendu un Égyptien dire à celui qui le frappait quoique son égal : « Que Dieu te bénisse, que Dieu te récompense. » Une rixe

se termine, en général, par l'accord des deux parties, qui disent, chacune de son côté : « La justice est contre moi, » puis récitent ensemble le fathah, et quelquefois finissent par s'embrasser.

Les Égyptiens sont, en général, enclins à la satire, et très spirituels dans leurs badinages et leurs réparties. J'eus moi-même l'occasion de l'éprouver dans mes courses du Caire, où mes guides m'amusaient de leurs saillies naturelles, et de leurs jeux de mots, dont abonde leur langage, et qu'ils traduisaient dans leur jargon anglais.

M. Lane, que je cite toujours pour ma caution et mon autorité, fut frappé d'une chanson fort populaire qu'il entendit dans la ville et le district d'Aswan, sur la frontière sud de l'Égypte. Son refrain était une invocation à la peste pour délivrer le peuple de son gouverneur tyrannique et de son assistant copte. Une autre chanson composée à l'occasion d'une taxe sur le revenu, appelée *firdeh*, commençait ainsi : « Vous qui n'avez sur la tête qu'un *libdeh* (1), vendez-le et payez le *firdeh.* »

L'heure de la retraite avait sonné pour moi, et je ne pouvais, pour compléter ma silhouette, attendre le retour d'Abbas-Pacha, retenu encore au mont Sinaï. Quel intérêt, d'ailleurs, à voir un despote marchant à pas rétrogrades sur les traces de l'illustre bienfaiteur de l'Égypte? S'il n'était pas un tyran san-

(1) C'est, comme je l'ai dit, la coiffure du pauvre fellah.

guinaire, comme ces tigres à face humaine, tels qu'un Djezzar, ou boucher, qui faisait ferrer un homme vivant, ou bien ouvrir l'estomac d'un nègre pour constater s'il renfermait un aliment, il avait une autre cruauté non moins raffinée et orientale.

On citait de lui, à mon passage au Caire, le trait suivant comme historique et réel. Des domestiques de sa maison s'étaient plaints de leur nourriture. Instruit de ce mécontentement, traduit à ses yeux en insubordination flagrante, il ordonna à son cuisinier de composer un plat de plusieurs ingrédients plus pharmaceutiques que culinaires, de limaçons, de grenouilles, de crapauds, de couleuvres et autres reptiles. Il fit servir aux convives affamés ce repas digne d'Atrée et de Thyeste, et après qu'ils l'eurent goûté, se donna la joie barbare de leur annoncer le menu de l'horrible festin. Si cette comédie atroce a été inventée à plaisir par les ennemis du Pacha, il n'en fut pas moins capable d'une administration indolente, en tolérant et en exerçant lui-même des exactions cruelles, qui épuisaient la substance de ses sujets, qu'il laissait rançonner impunément. Le pauvre fellah, ce fils du désert et des campagnes, était réduit, nous l'avons dit, à cacher son trésor sous le sable, et à l'enfouir dans sa tombe, en ne révélant qu'à sa mort, à son héritier, cette possession, qui dormait sans intérêt et sans profit pour son maître comme pour le pays.

Dans ce même désert où j'avais erré sans succès à

la découverte de la *forêt pétrifiée*, s'était passée une scène équestre à laquelle Abbas-Pacha n'est pas étranger, et je la raconte aux coryphées du turf.

Un Arabe montait un de ces chevaux purs descendants de cette race dont le sang coulait dans ses veines ; il le faisait voler dans l'espace. Le pacha vit le noble animal, et le convoita. « Que veux-tu pour » ton cheval ? dit-il à l'Arabe, il me le faut, fixe ton » prix. — Que votre Altesse me demande autre chose, » mon argent, ma personne, tout, excepté mon che- » val. Mais lui, c'est mon compagnon, mon ami, tout » mon bien, ma joie, ma vie. Nous sommes insé- » parables jusqu'à la mort. Que Votre Altesse me » pardonne, je garde mon cheval. — C'est trop rai- » sonner, je le veux, te dis-je. Ne m'irrite pas par » une trop longue résistance. — Eh bien, que Votre » Altesse me permette de le faire caracoler devant elle. » C'est la dernière grâce que je lui demande. — Soit, » mais hâte-toi. »

L'Arabe commence alors une manœuvre brillante, et étale aux yeux du pacha toutes les qualités de son noble ami, dont il est condamné à se séparer ; force, douceur, vitesse, ardeur, élégance, harmonie ; il lui ordonne de déployer toute son excellence naturelle et acquise. « Son souffle, comme celui du cheval de » Job, répandait la terreur. Il creusait du pied la » terre, il s'élançait avec orgueil, il bouillonnait, et » frémissant, dévorait la terre. »

Le pacha était ravi, et préparait, en idée, à celui qu'il venait de conquérir par le droit du plus fort, une écurie de marbre et d'or, et pour le ferrer, des clous de diamant. Mais le désert était là avec son immensité, et le coursier avait fui sans laisser une trace sur le sable. L'Arabe, maître dans son domaine, avait emporté son trésor, que nulle puissance despotique ne pouvait rappeler.

Mais ces mauvais jours sont passés, et l'Égyptien se sent déjà revivre sous un gouvernement où il pourra acquérir, faire valoir et gouverner son bien, et dire, au besoin, quelque jour : *Nous avons des juges au Caire*, comme le meunier de Sans-Souci disait : « Nous avons des juges à Berlin. »

La fin récente du Pygmalion égyptien, qui possédait quatre ou cinq palais, et changeait, dit-on, de chambre chaque nuit, a été violente et tragique, et mon guide dans le désert, avec son gros bon sens, l'avait prophétisée. L'avénement de Saïd-Pacha a été salué avec bonheur par le peuple, qui a vu renaître en lui un autre Méhémet-Ali.

Saïd-Pacha, l'aîné de ses fils, était oncle du dernier vice-roi, Abbas-Pacha, qui était petit-fils de Méhémet-Ali, et lui avait succédé en vertu de la disposition réglementaire qui ouvre aux aînés de sa famille la succession à la vice-royauté d'Égypte. Abbas a laissé un fils, mais Saïd-Pacha étant né en 1822, et conséquemment dans sa trente-deuxième année, était

l'enfant mâle, et le plus âgé, vivant. C'est donc avec enthousiasme que son arrivée au pouvoir a été accueillie à la fois par le peuple égyptien, qui apprécie ses nobles et belles qualités, et par les Européens, dont Abbas s'était aliéné les cœurs par son système oppresseur et prohibitif. Le présent vice-roi succède à un poste important et difficile, dans lequel ses sujets ont la ferme confiance qu'il réalisera leur attente, et rétablira l'Égypte sur une base nouvelle et solide de prospérité. Saïd-Pacha a hérité non-seulement des talents et de l'intelligence de son père, mais encore de ses goûts libéraux et de sa tendance à encourager toutes les améliorations européennes.

Son instruction littéraire dans les diverses langues orientales vivantes, qu'il parle avec pureté et élégance, lui a acquis l'estime et la considération de la partie la plus éclairée de la nation, et sa connaissance familière du français en particulier, l'a rendu affable et sociable aux Européens, chez lesquels il a fait élever à ses frais, dans diverses écoles, les fils des familles égyptiennes les plus distinguées. Il visita naguère la France et l'Angleterre, où la reine lui fit un accueil gracieux et hospitalier. Il y examina attentivement les docks et d'autres établissements publics ou particuliers avec un vif intérêt, et retira de grands fruits de ses voyages. Il suivit plusieurs années la carrière de la marine, et remplit pendant quelque temps les hautes fonctions d'amiral de la flotte égyptienne.

Saïd-Pacha est versé dans l'histoire, dans l'astronomie et la science navale, et s'intéresse activement à toutes les inventions mécaniques qui distinguent le siècle actuel. On peut donc prévoir avec confiance le système politique qui sera adopté en Égypte pour développer les ressources assoupies de cette riche et fertile contrée. Le vice-roi comprend qu'il est de son devoir et d'une sage politique d'améliorer la condition du peuple, d'établir une sécurité entière pour la vie et la propriété de ses sujets, et la fortune des Européens eux-mêmes, si longtemps exposés aux caprices à la cupidité d'un pacha monopoleur, et à la stupidité béotienne d'un esprit pusillanime et borné.

Le peuple égyptien n'attendait qu'un signal pour se réveiller de la torpeur d'un régime oppressif. Il a répondu à l'appel d'un bon maître, désiré et déjà connu, d'un chef équitable dont il suivra avec dévouement la direction ferme et paternelle à la fois.

La plaie du despotisme se ferme chaque jour, les défiances se guérissent; le peuple respire enfin, et oublie peu à peu le despote qui a passé comme un mauvais *ginnî* destructeur sur sa terre natale; il reconnaît un protecteur et un père dans son nouveau gouverneur, bien convaincu lui-même que, pour lui le premier, la seule et vraie mine de richesse, c'est la confiance du peuple en sa justice, confiance qui doit animer chaque homme, le relever à ses propres yeux, lui rendre sa dignité, et faire de l'Égyptien, non

plus un vil esclave, mais un sujet fidèle et éclairé.

L'Égyptien des campagnes, le joyeux fellah, exhume aujourd'hui son trésor, son amas d'argent caché, son *magot* chéri, qu'il apprendra à faire circuler bientôt en produits industriels entre le Caire et Alexandrie, sur le chemin de fer qui s'achève, et plus tard sur sa ligne prolongée à travers le désert, vers Suez, sur la mer Rouge, et jusqu'aux Indes orientales.

Une des distractions les plus récréatives du Caire, ma dernière, et celle dont on jouit le mieux dans l'hôtel Sheppeard, où je passai de si agréables moments, c'est la vue des voyageurs anglais du *transit*, se rendant tous les quinze jours au Caire, soit pour aller aux Indes, soit pour retourner en Europe. Partis de Southampton, ils emploient ce même espace de temps pour arriver au Caire. Cinq à six cents chameaux les attendent à Boulak, lieu du débarquement, où ils sont chargés des marchandises anglaises, comme ils le sont à Suez, *vice versâ*, de celles des Indes. A la nuit, le coup d'œil en est tout à fait pittoresque, soit à terre, où ils sont accroupis, soit au moment où ils se meuvent, et commencent la caravane en agitant leurs sonnettes argentines. Les voitures cellulaires qui renferment les voyageurs sont attelées de quatre chevaux, et traversent d'une façon moins pittoresque le désert converti prosaïquement en stations de buvettes et de *restaurations*, franchissant l'espace en seize heures jusqu'à Suez.

Le contraste des mêmes voyageurs qui vont et reviennent est frappant. Je jouissais un jour de la gaieté des jeunes officiers anglais partant pour les Indes, et fraîchement arrivés d'Angleterre. Le verre de champagne ou de *brandy* à la main, la chanson à la bouche, c'était plaisir de les voir trépigner et danser plus ou moins en cadence, suivant la mesure des libations bachiques. « Vous voyez, me dit un de leurs » compagnons, plus âgé et plus prudent, qui retournait » en Chine ; vous voyez cet essaim de jeunes gens si » joyeux, si insouciants de l'avenir. Dans six ans, à » leur retour, ou auparavant, retrouvez-vous sur leur » passage. Vous n'en verrez point la moitié, la plu» part seront restés aux Indes, décimés par la guerre » ou par les maladies. Le reste, qu'elles auront épar» gné, reviendra languissant et valétudinaire.

» La sobriété est la loi inexorable aux Indes. L'in» tempérance n'y pardonne pas. »

Cette réflexion philosophique, et trop vraie, mêla d'amertume le bonheur que j'éprouvai à voir cette brillante jeunesse, *si vive et si féconde en plaisirs*, mais, hélas ! si courte aux colonies, et coupée dans sa fleur.

Mes dernières heures de loisir ou d'observation du jour et de la nuit, au Caire, se passèrent à jouir des beaux-arts égyptiens en plein air, la musique, la danse dans les rues, les cours des maisons et dans les cafés de l'Ezbekyeh, où, mêlé aux Arabes, je prenais leurs

fades sorbets ou autres innocents breuvages, les seuls permis en l'absence des liqueurs défendues.

J'assistais aux récitations publiques de la romance d'Abou-Zeid, chantée par le shaer, qui s'accompagnait lui-même avec sa viole, la *viole du poëte.*

Le jour de mon départ, dès l'aurore, qui se repose à peine en Égypte, ces mêmes psalmodies, monotones comme son beau ciel d'azur, me poursuivaient encore, et les chants des almées me berçaient sur les bords du Nil, où je me rembarquais avant que le rail envahisseur ait conquis sa vallée et le désert, et annulé la dahabyeh et le canjé aux larges voiles, comme il a tué la gondole vénitienne.

Je disais un adieu sans doute éternel aux pyramides, dont les trois têtes coniques, se redressant à mes yeux, et rayonnant jusqu'à moi vers les ruines gigantesques de Saïs, m'apparurent longtemps encore avec leur inséparable compagnon du désert, le sphinx, leur immobile satellite.

En m'éloignant, pour charmer mes regrets, je récitais avec le poëte, l'éloquent scheik Assal-el-Altar, les paroles suivantes :

« Que de jours heureux j'ai passés à Ezbekyeh ! Là,
» sur des eaux courantes, on voit flotter des bateaux
» aussi nombreux que les étoiles (1). De tous les côtés
» s'élèvent des maisons magnifiques, dont les fenêtres

(1) L'Ezbekyeh était un large étang converti depuis en promenade.

» servent de cadre à autant de lunes de beauté. Les » maisons de la place sont ombragées d'arbres élevés, où la tendre colombe fait entendre ses chants.

» On voit ici des jardins délicieux, où les timides » gazelles, les jeunes filles, se promènent sans aucune » crainte, avec les lions (les hommes). Les amants s'y » livrent sans réserve à l'enivrement d'un bonheur » sans mélange. L'esprit se trouble à la vue de cette » merveille de la nature, habitée par de fraîches » beautés qui, la coupe à la main, savourent un » nectar délicieux. »

Nous revîmes Alexandrie aux premiers rayons de l'aurore et à la lumière des meshals flamboyants, qui nous accueillirent sur le canal de Mahmoudyeh, à quelques pas de la villa de M. Jouannin, chancelier de France, plus tard, avec son aimable compagne, mon cordial amphitryon. Les dernières salves d'artillerie tonnaient encore pour le troisième jour du baïram, et semblaient fêter notre retour. Ce jeûne religieux se traduisait par ces explosions, par des poignées de main fraternelles et les salamalecs échangés entre les passants, et par un festoiement nocturne qui me rappelait les fêtes de Noël à Naples, où l'on festine sans désemparer nuit et jour, pendant que le canon rugit toute une semaine.

Il me restait une seule soirée avant mon départ. Je voulus la passer musicalement ; mais le *comœdorum grex* ne donnait qu'une représentation dramatique.

N'importe, il fallait la subir. C'était un besoin, une soif de Tantale pour un voyageur sensitif, privé pendant deux mois mortels de toute distraction, et plongé, dès le coucher du soleil, dans une nuit épaisse comme celle qui fut la sixième plaie de l'Égypte.

Depuis Trieste, où j'avais entendu le *Moïse* de Rossini, je n'avais pas assisté à une seule représentation musicale. Athènes moderne ne m'avait pas même offert les tréteaux de Thespis. Constantinople avait bien son opéra, mais il était silencieux au milieu des intrigues de la politique et des mouvements de troupes. J'avais langui sur ces parages où jadis le divin Orphée avait attendri les bêtes féroces, où Amphion, avec sa lyre d'or, avait attiré les pierres, qui, sensibles au charme de ses accents, étaient venues elles-mêmes se placer les unes sur les autres pour élever les murs de Thèbes. Je languissais sur cette terre où la statue de Memnon, frappée des rayons du soleil, rendait des sons harmonieux.

Je me contentai, dans la cité d'Alexandrie, d'un théâtre en plein vent, à la belle étoile, où je vis un drame italien, dont l'héroïne était une actrice égyptienne, au front cuivré, mais à la voix italianisée. Je fus moins affecté du spectacle que de la vue d'un parterre de fumeurs dont les bouffées aspirées à travers les toiles ouvertes et flottantes montaient vers un ciel étoilé avec les accents de la *prima donna*.

Mais, pour me consoler, dès le lendemain matin je

retrouvai sur l'*Egitto*, qui m'emportait vers l'Europe civilisée, la conversation et la romance française, plus douce à mon oreille que celle d'Abou-Zeid. L'aimable capitaine du steamer guida, en nous charmant de ses chansons et de ses jeux variés, pendant sept jours, au milieu de la Méditerranée et de ses écueils, notre bateau à vapeur, jusqu'au port de Marseille, où nous nous croisâmes avec notre vaillante armée qui voguait vers l'Orient.

La France, marchant au secours de l'empire ottoman menacé, aura-t-elle une seconde expédition d'Égypte? Non. C'est une puissance non plus conquérante, mais conservatrice de l'ordre et de la paix des nations. Puisse-t-elle, par le bienfait et la force des traités, qui doivent un jour rétablir et fixer leur équilibre dans la balance européenne, et leur assurer le repos à jamais ; puisse-t-elle, sinon par les armes, du moins par sa sympathie éclairée, son influence pacifique, par ses institutions et ses écoles, ramener pour l'Égypte des jours de prospérité et de gloire, et une seconde renaissance des beaux-arts que l'expédition française, à l'aurore du siècle de Napoléon, avait fait éclore dans leur antique berceau, sur la terre des Pharaons!

APPENDICE.

Nous sommes heureux de joindre à nos documents sur notre voyage en Turquie deux morceaux authentiques tirés de l'historien turc Saad-Uddin (1), et traduits par M. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, qui a bien voulu nous les communiquer. Ces morceaux sont la description de Constantinople, et la prise de cette ville par Mahomet II, en 1453.

« La description qui suit, dit le savant traducteur, ne donne pas une idée très favorable du savoir des historiens turcs, mais il est curieux de connaître ce que les Ottomans sensés et instruits pensent des anciens possesseurs de Constantinople. Saad-Uddin est le seul annaliste turc qui ait parlé avec quelque sagesse de cette antique capitale de l'empire grec ; les autres écrivains, ses compatriotes, n'ont débité, à ce sujet, qu'une suite de fables et de contes aussi insipides que ridicules, ainsi que le dit Saad-Uddin lui-même à la fin de sa narration, qu'il dit avoir tirée de la chronique d'Edris. »

(1) Saad-Uddin vivait vers la fin du seizième siècle, et mourut en 1609.

DESCRIPTION DE CONSTANTINOPLE.

Constantinople renferme de hautes montagnes, de vastes plaines, des promenades agréables et des ports fort commodes. Comparées à elle, les autres cités ne méritent pas le nom de ville. Existe-t-il un lieu dans le monde où, comme à Constantinople, l'or soit aussi commun que la terre?... Cette capitale majestueuse, qu'embellissent ses somptueux monuments, peut être assimilée au corps gracieux d'une jeune beauté ; son étendue, au vaste domaine du génie ; c'est lui faire une injure que de l'appeler ville, puisque plusieurs villes pourraient entrer dans son enceinte. Plus de cent églises qui ornaient Constantinople avant qu'elle fût prise par les Ottomans ont été converties en mosquées. Un grand nombre de monastères chrétiens sont devenus, ou des colléges pour les étudiants, ou des couvents pour les sophis (1). Le plus remarquable des monuments grecs est Sainte-Sophie. Il peut contenir quinze mille hommes. La voûte est soutenue par des colonnes bleues, vertes, jaunes, blanches et tachetées de noir et de blanc.

On lit dans les anciennes histoires, que l'an 5062 depuis la chute d'Adam, un prince nommé Vezendou, dont l'empire s'étendait sur le pays des Francs et sur

(1) Philosophes musulmans panthéistes.

la Grèce, fit bâtir, au confluent de la mer du nord et du midi, la ville de Constantinople, dans l'enceinte de laquelle il renferma sept montagnes. Douze successeurs de Vezendou régnèrent tour à tour sur cette cité, jusqu'en 5750, qu'un roi nommé Constantin vint des environs de la grande ville de Rome, métropole des Francs, de cette ville que les papes ont rendue célèbre, conquit la Macédoine, que nous nommons aujourd'hui la Romélie, s'empara de Constantinople, et en fit la capitale de son empire. Ce monarque protégeait la religion des chrétiens ; il fit bâtir plusieurs couvents, et entre autres celui de l'ange Azraël (1), qui fut abattu après la conquête, et celui de Saint-Jean, dont on voit encore quelques restes. Après un règne de trente ans, le trône fut dépouillé de l'ornement de son existence, et son fils adoptif, Julien, lui succéda. Celui-ci mourut aussi quelques années après son avénement à l'empire, et il fut remplacé par Justinien. Sous cet empereur, les principaux chefs des différentes religions s'assemblèrent un jour dans l'Hippodrome, et y disputèrent sur leur croyance ; la discussion s'étant prolongée, des disputes on en vint aux coups, et de part et d'autre bien des gens furent tués. Justinien, ayant appris la conduite indigne des adorateurs du feu, éteignit les flammes de leur sédition avec l'eau (le moiré) de son épée, et fit abattre

(1) C'est, selon les musulmans, l'ange de la mort.

un couvent qu'ils possédaient sur l'emplacement qu'occupa depuis Sainte-Sophie. Dès lors il forma le dessein de faire bâtir en cet endroit un temple pour les chrétiens. Sur ces entrefaites, il vit en songe une jeune beauté qui lui adressa ces paroles : « Tes efforts » pour faire fleurir la religion chrétienne ne seront » pleinement couronnés du succès que lorsque l'édifice » sacré que tu as intention de faire construire sera » élevé. » Cette vision détermina Justinien à faire commencer tout de suite l'édifice du temple. Il fit venir, pour exécuter ce grand ouvrage, les plus habiles architectes, sculpteurs, peintres et géomètres de son empire, et même des autres royaumes, et nommément de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et de la Chine, et l'on disposa tous les matériaux. Cependant le monarque vit encore en songe un vieillard vêtu de vert (1), dont le visage brillait d'un vif éclat, et il reçut de sa main le plan de Sainte-Sophie. L'architecte en chef eut le même songe, et ayant présenté au prince l'esquisse qui avait été dessinée sur la page de son imagination, Justinien la reconnut, et, adorant la volonté de Dieu, il fit suivre dans la construction de Sainte-Sophie ce modèle miraculeux.

Au jour indiqué par les astrologues, on jeta les fondations du temple, en plaçant sur le dos du taureau (2) de la terre des pierres semblables à des mon-

(1) L'auteur veut probablement parler de Mahomet.

(2) On sait que, chez plusieurs peuples, le taureau est l'emblème

tagnes, et dès ce moment on travailla sans relâche à l'édifice. On assure que les huit colonnes qui soutiennent le dôme du sanctuaire et de l'autel sont tirées des débris du temple qu'un empereur nommé Olialo, contemporain du prophète Abraham, fit bâtir dans Athènes, ville des philosophes. Cinq mille maçons, servis par dix mille manœuvres, travaillaient à cette superbe basilique ; cent architectes qui connaissaient la géométrie en dirigeaient les travaux. Il avaient à leur tête un homme habile nommé *Agnadious*.

On était sur le point de terminer ce beau monument, lorsque les fonds de l'empereur se trouvèrent entièrement épuisés. Justinien, vivement affecté de ce contre-temps, passa toute une semaine dans sa chapelle, demandant au souverain éternel de lui ouvrir les portes de ses trésors cachés. Le Très-Haut, ayant de toute éternité destiné ce temple aux vrais croyants, permit que le monarque vît de nouveau en songe le même personnage vêtu de vert qui lui était déjà apparu : ce vieillard vénérable lui apprit qu'il trouverait sous un bloc de marbre bleu, près de la porte du château de Sélivrée, un trésor digne d'un roi. A son réveil, Justinien alla, avec les grands de sa cour, à l'endroit indiqué, et trouva en effet sous le bloc sept grands vases aussi remplis d'or et d'argent que le

de la terre : l'auteur fait peut-être allusion à cette allégorie, ou bien le taureau de la terre signifie simplement ici *la terre semblable à un taureau.*

sont *de la monnaie de la concupiscence les cœurs des hommes mondains.*

Cependant on continuait de travailler au temple. On plaça au milieu de l'autel, sur un trône d'argent, une représentation en or du Seigneur Jésus-Christ (que la paix de Dieu repose avec lui). Aux deux côtés on mit les statues d'argent des douze apôtres du Messie. On disposa sur douze siéges dorés douze évangiles parfaitement reliés. On suspendit à la voûte de Sainte-Sophie six mille lampes d'or ou d'argent, enrichies de pierres précieuses, que différents princes avaient envoyées en présent, et au-dessus de la grande porte une planche de l'arche de Noé (sur qui soit la paix de Dieu), enchâssée dans de l'or.

On rapporte que l'on resta sept ans et trois mois pour rassembler les matériaux de ce temple, et huit ans et deux mois pour le bâtir. On assure encore qu'outre les dons des souverains, on employa à la construction de cet édifice trois cent mille quatre cents lingots, chaque lingot ayant la valeur de 1000 ducats. En actions de grâces de l'heureux achèvement de cette magnifique église, Justinien fit aux pauvres des libéralités abondantes. Plusieurs rois vinrent à Constantinople assister à l'inauguration de Sainte-Sophie, et trois mille prêtres ou moines, une bougie de camphre (c'est-à-dire blanche) à la main, s'y trouvèrent (1).

(1) La première destination d'Agia-Sophia apparaît encore à des

Six mois après, la colonne de l'existence de Justinien fut ébranlée. Comme ce grand monarque n'avait point d'enfant mâle à qui il pût laisser un empire, sentant approcher sa fin, il désigna son neveu Justin pour lui succéder. En mourant, il se tourna vers ceux qui l'entouraient, et leur adressa ces paroles : « Je » désire qu'après mon décès vous fassiez élever à côté » de Sainte-Sophie une colonne de marbre, au-dessus » de laquelle on mettra ma statue équestre de bronze. » On placera dans une de mes mains une pomme » d'or, et l'on représentera l'autre ouverte et vide, afin » que ceux qui verront cette statue avec l'œil de la » réflexion apprennent que pendant quelque temps » l'empire du monde, semblable à une pomme aux » vives couleurs, resta dans la main de mon pouvoir ; » mais que l'automne de la mort dévasta bientôt le par» terre de mon existence, et que le trépas fit tomber » cette pomme d'entre mes mains. Oui, le destin cruel, » semblable à la grêle qui fait tomber les feuilles des » arbres, renverse à chaque instant l'édifice de la vie » des humains ; cette vieille femme déchire avec le » couteau de la haine la couture de l'union qui existe

signes extérieurs dans quelques parties de l'édifice. Ainsi une croix qui n'a pas été effacée se remarque assez distincte sur l'une des portes du temple. Les dames grecques espèrent même qu'il sera un jour rendu à son culte primitif, et leur croyance dans ce retour est si forte, et leur foi si ardente, que plusieurs d'entre elles, qui sont fiancées, attendent patiemment que Sainte-Sophie redevienne chrétienne pour y recevoir la bénédiction nuptiale.

» entre les amis. Le palais du monde est l'habitation » du malheur ; il est bâti sur le torrent de la destruc» tion. Nous sommes semblables à l'ombre. Avez-vous » jamais ouï dire qu'elle ne s'évanouît pas (1) ? »

Justin exécuta les dernières volontés de son oncle, et fit élever sur une colonne la statue du fondateur de Sainte-Sophie. (Mahomet II la fit ensuite disparaître, ainsi que les autres monuments de ce genre que l'on voyait à Constantinople, mais il y laissa la colonne, qui subsistait encore il n'y a pas longtemps.)

Deux ans après l'avénement de Justin à l'empire, le dôme de Sainte-Sophie tomba, et plus de quatre cents hommes (du nombre desquels furent le patriarche et plusieurs moines) se mirent en route pour le chemin de la mort. A cette nouvelle, Justin fit venir Agnadious (qui avait présidé à la construction de Sainte-Sophie), le réprimanda sévèrement, et lui demanda la raison de la chute du dôme. L'architecte répondit que c'était la faute de Justinien qui, malgré

(1) Cette similitude se rencontre dans la Bible et dans les poëtes de différentes nations :

« Nos jours passent sur la terre comme l'ombre, et nous n'y demeurons qu'un moment. » (*Paralipomènes*, I, ch. XXIX, v. 15.)

« Car nous sommes d'hier et pleins d'ignorance, et nos jours sur la terre sont comme l'ombre. » (*Ibid.*, ch. VIII, v. 9.)

« Mes jours ont décliné comme l'ombre, et moi j'ai séché comme l'herbe. » (*Psaume* CI, v. 11.)

Un vers hindostani contient aussi cette effrayante vérité :

Tourne tes yeux : partout vois des peuples mourir ;
Comme des bulles d'eau vois-les s'évanouir.

toutes les représentations, s'était opiniâtré à faire travailler au dôme avant que l'édifice fût sec et consolidé, et lui avait donné cinq pieds de hauteur au delà des règles que l'on fait communément. Ces raisons préservèrent momentanément de la destruction l'édifice de la vie d'Agnadious. Justin fit réparer le dôme, mais son trésor ne suffisant point à cette dépense, il y employa l'or et l'argent dont on avait décoré les portes et les murailles, ainsi que les autres ornements dont nous avons parlé. C'était précisément l'époque où l'on devait placer la statue de Justinien sur la colonne élevée à cet effet. Justin saisit cette occasion pour donner l'essor à son ressentiment contre l'architecte. Il ordonna qu'Agnadious montât en personne sur le monument pour y placer la statue, et qu'aussitôt après on éloignât les échelles, afin qu'il n'en pût descendre, et qu'il mourût ainsi de faim et de soif. Les ordres furent exécutés, et Agnadious avait déjà renoncé à la vie, lorsque sa femme vint au pied de l'édifice, et forma de la fumée de ses soupirs une colonne plus élevée encore que celle où était son mari. Agnadious, l'ayant aperçue, lui jeta un billet où il lui disait d'enduire de naphte et de poix une corde, et de la porter de nuit au pied du monument. A peine les ténèbres s'étaient répandues sur la terre, que la femme de l'architecte, le cœur plein d'espérance, s'empressa de se rendre auprès de la colonne, munie de la corde que lui avait demandée son époux. Alors Agnadious

forma des fils de ses vêtements un lien léger, qu'il fit parvenir au bas de l'édifice. Sa femme l'attacha à la corde qu'elle avait apportée. Agnadious la tira à lui, la lia autour de la colonne, ôta ses habits et son turban, et les disposa de manière qu'on pût croire qu'il fût toujours sur le monument. Ensuite, semblable à l'araignée, il descendit en se tenant à cette corde, y mit le feu, prit un habit de moine et sortit de la ville. Neuf ans après il y revint et se retira dans le couvent d'Azraël. Un jour Justin vint visiter les pères de ce monastère, et apercevant ce religieux qu'il ne connaissait point, il lui adressa la parole, et lui demanda son nom et son pays. Agnadious, se réfugiant à l'ombre de la bonté impériale, lui déclara qui il était. Justin, l'ayant reconnu, désira savoir comment il s'était sauvé de la mort. Le célèbre architecte, ayant enfilé les perles de la narration de cet événement dans le fil du discours, l'empereur lui rendit ses bonnes grâces.

A la naissance de Mahomet, la moitié du côté oriental du dôme de Sainte-Sophie tomba (1), mais Nouchavan (Khosroès le Grand), roi de Perse, qui s'était soumis aux empereurs grecs, envoya à Constantinople de fortes sommes d'argent pour le rétablir.

(1) Dans le même temps, disent les chroniques musulmanes, le mur de sel de la ville de Saba, en Médie, se dessécha, la voûte du palais des rois de Perse tomba, etc.

PRISE DE CONSTANTINOPLE.

On rapporte que le sultan Mourad-Khan II, qui habite le paradis, dicta un testament où se trouvaient plusieurs dispositions importantes, parmi lesquelles était la prise de Constantinople. Ses bienheureux ancêtres eurent toujours en vue de faire cette conquête. El-Bajazet-Ilderim-Khan I[er] assiégea même à deux reprises cette antique cité. La seconde fois, la Providence ne lui ayant pas permis de continuer le siége, il se contenta d'obtenir, dans l'intérieur de la ville, un quartier où pussent résider les musulmans. Timour (Tamerlan) ayant attaqué le sultan Bajazet, l'empereur grec, aveuglé, saisit cette occasion pour rompre son traité et pour chasser les unitaires, et malheureusement des affaires plus importantes empêchèrent le monarque ottoman de tirer vengeance de cet attentat. Le sultan Mourad-Khan, après avoir fortifié les frontières de son empire, forma le dessein de soumettre cette ville ; toutefois, comme l'Être qui gouverne l'univers ne confia point à la main puissante de ce souverain la clef d'un pareil triomphe, mais le destina à aller habiter le séjour de la sainteté, Mourad exprima en mourant le désir que ses augustes successeurs se rendissent maîtres de Constantinople.

Le siége de cette ville ayant fixé l'attention de Mahomet, il rêvait nuit et jour aux moyens de parvenir

à chasser les chrétiens du centre de son empire, et d'arracher du chemin de la foi le buisson de leur impure existence. Au retour de l'expédition de Caramanie, après avoir pris quelques jours de repos à Brousse, il dirigea sa marche vers Andrinople, à l'effet de disposer tout ce qui était nécessaire pour parvenir à cette conquête. Mais comme on lui dit que les vaisseaux des infidèles interceptaient le détroit de Gallipoli, il s'avança vers le canal de Constantinople, en passant par Coja-il, et ayant traversé le détroit à Actché-Hissar, il descendit vis-à-vis, et jugea qu'il lui serait important d'avoir sur ce rivage un château fort, tant pour n'avoir pas besoin de recourir aux navires des chrétiens, lorsqu'il désirerait franchir ce détroit, qu'afin de pouvoir intercepter le passage de leurs vaisseaux. Dans cette intention, il chargea Khalil-Pacha de faire bâtir cette forteresse. D'après l'avis de ce prudent ministre, le sultan dépêcha vers l'empereur grec un envoyé pour lui demander l'autorisation de construire en ce lieu une citadelle. Le monarque infidèle, n'osant s'opposer aux désirs de Mahomet, répondit : « Le lieu que souhaite le sultan » fait partie des dépendances de Galata, faubourg » qui est en la possession des Francs ; je ne pourrais » donc, à moins d'amener entre eux et moi une con- » testation fâcheuse, en disposer sans leur agrément ; » ainsi je pense que le schah n'a rien de mieux à faire » que de renoncer au projet qu'il a formé. »

La réponse du souverain des Grecs ayant été rapportée au puissant monarque, Mahomet adressa ces mots à ceux qui étaient venus de la part du prince chrétien pour la lui communiquer : « Je désirais avoir » l'approbation de votre maître pour bâtir ce château ; » mais puisque l'emplacement appartient aux Francs, » je me garderai bien d'apporter le moindre délai » dans cette importante affaire. » Le sultan, ayant congédié de cette manière les gens de l'empereur grec, fit à l'instant commencer les travaux. Les troupes victorieuses mirent tous leurs efforts à préparer les matériaux pour cet ouvrage, auquel concoururent cinq cents ouvriers ; aussi fut-il achevé en quatre mois, et selon Meylana Edrîs (1), en quarante, jours. On était alors en l'année 856 (1452).

D'après l'ordre impérial, Mohammed-Bey, fils d'Ac-Tchaïlou, ravagea les environs de Constantinople. Il s'empara des bestiaux, il fit esclaves les Grecs qu'il trouva hors de la ville, et vint faire jouir d'un butin immense les guerriers musulmans.

A cette nouvelle, l'empereur grec prit conseil de son ministre, le méchant Kirlouka, sur ce qu'il y avait à faire. Il assembla aussi les grands de l'empire, qui lui dirent : « Il existe depuis longtemps entre la

(1) Meylana Edrîs a écrit en persan, et d'un style fort élégant, l'histoire des sultans ottomans ; elle commence à la fondation de la monarchie et finit au règne de Bajazet II. Le fils de l'auteur a continué cet ouvrage jusqu'à la fin du règne de Sélim II.

» cour grecque et Khalil-Pacha des liaisons d'amitié, » et jusqu'ici nous lui devons notre conservation ; nous » pourrions, d'après notre ancien usage, lui faire » actuellement parvenir des poissons (1) remplis d'or » et de présents, et il ne manquera pas d'imaginer » quelque moyen pour nous sauver. » L'empereur envoya aussitôt à Khalil-Pacha les dons accoutumés, le priant de faire renouveler le traité de paix entre les Ottomans et les Grecs. Celui-ci regarda avec l'œil de l'avidité toutes les sommes d'argent enfoncées dans les poissons, et, poussé par le malheureux amour de l'or, il parla au souverain en faveur du monarque grec. Mahomet renferma en lui-même sa colère, et lui répondit : « Nous sommes sur le point d'entrer en hi- » ver, allons à Andrinople ; laissons passer la saison » des frimas, et au printemps nous verrons ce que » nous avons à faire. » Khalil-Pacha, ayant senti, par la réponse du sultan, l'éloignement que ce prince avait pour ce qu'il lui proposait, se troubla, et plein de crainte, se retira dans sa tente, d'où il envoya aux infidèles une réponse désespérante.

Après que le château, nommé Boghaz-Kessen, qui coupe le détroit, fut entièrement achevé, et que le sultan eut mis tous les soins à faire les préparatifs nécessaires pour le défendre, il permit à l'armée, asile de la victoire, de se reposer jusqu'aux jours du printemps, et alla honorer la capitale (Andrinople)

(1) C'est-à-dire des peaux de poissons.

de sa présence fortunée. Sur ces entrefaites, il ordonna de bâtir sur la rive du Tonjé-Jeny-Seray, fit fondre de grands canons pour le siége de Constantinople, et disposa tout ce qui était nécessaire pour cette expédition.

La saison des neiges, des glaces et des frimas était passée, le doux printemps l'avait suivie, et avait déjà embelli les champs. La rose, semblable à l'agaçante beauté, laissait entrevoir ses charmes, l'amoureux rossignol commençait à faire entendre ses gémissements. La terre, couverte d'un tapis vert, semblait attendre les légions de l'équitable Mahomet. Bientôt les tentes musulmanes s'élevèrent au milieu des prés fleuris ; les collines et les vallées furent honorées de la présence des troupes de la foi. Le sultan tint conseil et prit de sages mesures pour trouver la voie de la réussite dans sa nouvelle expédition.

Les préparatifs nécessaires terminés, il se mit en marche en implorant le secours de Dieu. Des canons, dont chacun aurait pu renverser une forteresse et abattre des remparts, furent transportés sur leurs affûts, et suivirent l'armée victorieuse.

Le monarque du monde passa en revue ses nombreuses légions, où l'on distinguait les officiers de l'empire, ornement des rangs, et les vizirs, aussi prudents qu'Assaf (1), et dont la taille avait la ma-

(1) Selon les Orientaux, Assaf était le premier ministre de Salomon. Il est célèbre chez eux par sa sagesse.

jesté du cyprès. Il fut charmé de leur bonne tenue et de l'éclat des pommes dorées de ses bannières et de ses étendards, et en rendit grâce au Créateur. Il s'adressa ensuite à ces lions terribles qui se repaissaient de sang, à ces tigres farouches qui ne respiraient que la vengeance, et leur dit : Que l'ordre exprimé dans ces mots du Coran : *Combattez pour la voie de Dieu*, était un commandement général auquel ils devaient obéir. Il leur développa toute l'importance des promesses divines qu'on lit dans les versets de ce saint livre, qui roulent sur la guerre contre les infidèles. Il leur fit comprendre ensuite que la réunion de la ville de Constantinople aux possessions des unitaires pourrait seule amener la paix et fortifier la religion. Il ajouta que le Prophète avait promis, ainsi que le rapportent des traditions certaines, que son peuple s'emparerait de cette ville spacieuse, de cette place bien fortifiée, et qu'elle deviendrait le séjour des musulmans et la résidence des unitaires (1), et après avoir inspiré à ses guerriers le goût du martyre, il dirigea les rênes du coursier de son bonheur vers Constantinople.

Conformément aux anciens usages, les ulémas, les scheiks et les descendants du Prophète suivirent quelque temps le khosroès victorieux, priant pour le succès de ses armes. Une foule d'esprits purs accom-

(1) Le texte de la traduction porte cette prédiction : « Certes » Constantinople sera prise par une armée excellente, sous les or- » dres d'un général excellent. »

pagnaient ces troupes belliqueuses, des légions du monde immatériel leur servaient d'avant-garde, et les contemplatifs Ac-Schems-Uddin et Acbic-Dadé marchaient auprès des cohortes de la victoire pour demander le secours de l'Être bienfaiteur.

Un matin, pendant que l'armée lumineuse du soleil s'avançait pour s'emparer du château des ténèbres, l'avant-garde victorieuse du grand sultan arriva sous les murs de Constantinople. Bientôt l'armée impériale, semblable à une mer sans limites et à un torrent impétueux, se précipita sur ses traces, et vint assiéger la ville du côté de la terre.

A la nouvelle du dessein formel de Mahomet, le malheureux empereur grec avait fait tous les préparatifs nécessaires pour soutenir le siége, et avait apporté tous ses soins à faire réparer et fortifier les remparts. Mais comprenant que vouloir s'opposer à ce prince, aussi heureux que Feridoun (1), ce héros qui avait apprivoisé le faucon de la fortune, c'était imiter le faible passereau qui essaierait de résister à un puissant oiseau de proie; sachant de plus que le désir qu'il avait d'être indépendant était la cause de ses débats avec l'empereur musulman, il envoya à la cour de bonheur et de gloire un ambassadeur pour déclarer qu'il se soumettrait, offrant à Mahomet les places qui étaient dans les environs de Constantinople avec leurs

(1) Feridoun, nom d'un ancien roi de Perse très célèbre, qui commença à régner vers 650 avant J.-C.

dépendances, pourvu que le monarque daignât lui laisser la capitale de l'empire grec; demandant de partager le sort des autres princes infidèles qui étaient tributaires, et s'engageant d'envoyer chaque année le tribut qui lui serait imposé.

Le sultan équitable dédaigna les paroles de l'envoyé, et lui faisant connaître ces mots : *L'islamisme ou le combat*, il le chargea d'inviter son maître à livrer la ville.

L'empereur grec, désespéré, réunit alors toutes ses forces, espérant renverser à coups de mousquet et de bombarde les rangs des guerriers de la foi, et les brûler avec des grenades pleines de naphte.

Les assiégeants et les assiégés poursuivirent leurs travaux ; ils étaient sous les armes depuis l'aurore jusqu'à ce que le soleil cessât de se montrer sur l'horizon. A la fin, les musulmans placèrent convenablement les canons dont nous avons parlé, et construisirent leurs retranchements. Ce furent les azebs et les janissaires à qui le sultan confia cet emploi.

Bientôt les portes et les remparts de Constantinople furent percés en mille endroits. La flamme qui sortait de l'embouchure de ces instruments de combat au corps d'airain, à la bouche de feu, jetait la douleur et le trouble parmi les mécréants. La fumée qui se répandait dans les airs, et qui montait jusqu'aux astres, rendait le jour lumineux semblable à la nuit sombre, et bientôt la face du monde devint aussi obs-

cure que la noire fortune des malheureux infidèles. En s'échappant de l'arc, les flèches, comme des ambassadeurs, faisaient entendre aux oreilles des ennemis, privés d'anges gardiens, la nouvelle exprimée par cette sentence du Coran : *Partout où vous serez, la mort vous y atteindra*. Les balistes lançaient sans cesse des pierres aux téméraires qui défendaient les tours et les remparts ; ceux-ci éprouvaient à l'instant même l'effet de ces menaces du livre saint : *Tu les frapperas avec des pierres qui contiennent la sentence de ceux qu'elles atteignent* (1), et allaient au fond de l'enfer ratifier l'arrêt du tribunal de la prédestination. Toutefois les boulets de pierre des bombardes et des mousquets que lançaient les infidèles renversaient *le boulevard de l'existence d'un certain nombre de musulmans*, *et l'hippodrome du combat fut rempli de martyrs.*

Cependant deux grands vaisseaux, dont les mâts montaient jusqu'aux cieux, vinrent de la part des Francs, pleins d'artifices, et dignes du feu de l'enfer, porter secours aux Grecs. Les mécréants qui montaient ces navires se précipitèrent dans la plaine, et ils se mirent tout de suite à boucher les crevasses et les trouées dont les fortifications étaient couvertes, et à repousser

(1) Allusion à un fait miraculeux de l'histoire des anciens Arabes, rapporté dans le Coran, ch. 105, v. 4. Un roi d'Éthiopie, nommé Abraha, voulant s'emparer de la Mecque pour détruire le fameux temple de la Kaaba, perdit toute son armée, qui fut attaquée miraculeusement par des oiseaux qui leur lançaient des pierres portant les noms de ceux qu'elles devaient atteindre.

les guerriers de la foi. Les assiégés, fiers de ce succès passager, semblables à la tortue qui sort de ses écailles, montraient la tête hors des remparts, en vociférant des injures aux musulmans. Cet événement fit que ceux d'entre les principaux de l'empire qui étaient d'accord avec Khalil-Pacha cherchèrent à persuader au victorieux monarque l'impossibilité de prendre Constantinople, la nécessité de faire la paix et de s'en retourner. Mais ce héros, qui avait naturellement de l'aversion pour les conseils timides et mal dirigés, dédaigna les discours perfides de ces gens qui enseignaient le mal.

Cependant, le pied ferme dans le lieu du combat, les musulmans, d'après le conseil des ulémas et des scheiks aux vues droites, continuèrent à précipiter dans le fossé de la mort un grand nombre des ingrats à la divinité qui défendaient la place. Le docteur Ahmed-Kourani, le scheik Ac-Schems-Uddin et le vizir Zagtous-Pacha, qui partageaient les sentiments du sultan, s'opposèrent à la paix et aux mesures de conciliation, ne disant que retirer la main du pan de la robe de la victoire ne serait pas répondre à la résolution généreuse que l'on avait formée. Ils firent connaître aux troupes la promesse du Prophète renfermée dans ces mots : *La Grèce sera votre conquête*, et leur démontrèrent combien il était nécessaire qu'ils fissent tous leurs efforts pour vérifier cette autre sentence de Mahomet : *Le plus grand combat est celui qui aura lieu*

à la prise de Constantinople. Aussi les musulmans, préparés à abandonner leur vie dans la voie de la religion, éclairaient jour et nuit le champ de bataille des flammes de leurs épées. Cependant, la beauté enchanteresse de la victoire ne laissant pas voir son visage radieux, le prudent monarque rassembla les chefs éclairés de l'armée, et leur tint ce discours : « Ce côté de la place est garanti par un fossé profond, et préservé par tous les moyens possibles de défense. Nous ne pourrions, sans beaucoup de peine, traverser le fossé, *et le courrier des pensées* ne saurait trouver un passage au travers de ces solides remparts. Les murs entourent la ville de trois côtés ; si nous ne la battons que par un seul point, nous aurons bien de la peine à triompher ; d'ailleurs cette victoire causerait la perte d'une grande partie de nos gens : il faut donc trouver aussi le moyen d'attaquer la place par mer. » Mais une chaîne était tendue sur le canal qui sépare Constantinople du faubourg de Galata, ce qui rendait impossible le passage des vaisseaux par cet endroit. Pour trouver un expédient, les grands de l'empire firent en vain parcourir le *désert de la réflexion au courrier de leurs pensées.* Enfin, le sultan conquérant du monde conçut le dessein de faire traîner les vaisseaux musulmans du fort qu'il avait fait construire (1), et de les faire parvenir jusqu'au port par derrière Galata.

(1) Boghaz-Kessen.

Quoique l'exécution de ce projet pût être mise au nombre des choses auxquelles il faut renoncer, toutefois, avec l'assistance de Dieu, on l'exécuta facilement. Par des dispositions surprenantes que firent d'habiles mécaniciens, les musulmans tirèrent de la mer sur le sol leurs vaisseaux, aussi grands que les montagnes, et les ayant frottés de graisse et pavoisés, ils les firent glisser sur la terre dans les descentes et les montées, et les lancèrent sur les flots qui baignaient les remparts de la ville. Ils dressèrent aussitôt après un pont sur ces navires, et y placèrent des retranchements. Les moines fortifiaient sans cesse le courage des assiégés, en même temps qu'ils les consolaient. « La prise de Constantinople est impossible, » disaient-ils, parce que les présages astrologiques » de nos livres indiquent que notre ville ne sera con- » quise que lorsqu'un souverain fera glisser sur la » terre des vaisseaux, les voiles déployées. » Alors, lorsqu'ils eurent vu de leurs yeux cette merveille, ils comprirent que leur ruine allait s'accomplir ; aussi la parole s'éteignit-elle dans leurs bouches, et le feu du désespoir s'alluma dans leurs cœurs.

L'immonde empereur grec, ayant appris que les fortifications étaient aussi entamées du côté de la mer, en pensa perdre la raison ; néanmoins il renforça les troupes qui gardaient ces endroits, et s'appliqua à faire réparer les murailles tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; mais les soldats grecs ne pouvant y suffire,

il chargea l'armée des Francs de remettre en état la partie des remparts située au midi de la porte d'Andrinople (1). Les principaux d'entre les Grecs furent indignés qu'on ne leur eût pas confié la garde d'un lieu qu'ils auraient, selon eux, défendu mieux que personne, et qu'on l'eût laissée à des étrangers ; aussi la division se mit-elle parmi les assiégés, ce qui occasionna des fautes dans les ordres donnés pour faire agir ces troupes de l'erreur. Les Ottomans ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et regardant leur vie comme une marchandise de vil prix, ils montèrent à l'assaut avec intrépidité par les brèches qui étaient au midi de la porte d'Andrinople. Ils allaient franchir les remparts, lorsque l'avant-garde des ténèbres parut du haut de l'horizon occidental, et bientôt les astres de la nuit furent témoins de la supériorité des braves musulmans. Alors le monarque juste et valeureux donna à l'armée victorieuse l'ordre de mettre des lanternes ou des bougies allumées en haut des piques et des lances, et jusqu'à ce que l'astre du quatrième ciel jetât ses rayons sur le monde, de continuer à combattre, afin de ne pas laisser de repos aux méprisables

(1) Andrinople, aujourd'hui Ederneh, anciennement Orestea chez les Grecs, s'appela ensuite Adrianopolis, du nom de l'empereur Adrien, qui embellit cette ville, devenue la métropole de la province Hæmi Mons, sous l'empire. Il se livra aux environs deux batailles décisives, l'une dans laquelle Constantin défit Licinius, en 323, l'autre où les Goths battirent Valens, en 378.

infidèles, ni leur donner le temps de réparer leurs brèches. D'après l'ordre impérial, la lumière des flambeaux et des lampes éclaira le devant de la place et les alentours, qui devinrent semblables à un champ couvert de roses et de tulipes. Les musulmans réunirent dans cette nuit le double mérite de combattre et de prier ; avec le sang du martyre ils purifièrent des souillures de leurs péchés le pan de leurs robes. Bientôt le soleil étant sorti des ténèbres de l'occident, et ayant mis en fuite avec les flèches et les dards de ses rayons les légions des artus, le général des Francs artificieux monta sur les remparts, afin de repousser les cohortes de la foi. Au moment même, un jeune musulman, se tenant à la corde de la ferme résolution, s'élança comme *une araignée* sur les murs de la place, et ayant allongé de bas en haut son épée, semblable au croissant de la lune, d'un seul coup il fit envoler le *hibou de l'âme* de cet infidèle du nid impur de son corps. A cette vue, les Francs se précipitèrent dans le chemin de la fuite, et semblables à un torrent impétueux, ils allèrent vers la mer rejoindre leurs vaisseaux. En même temps les musulmans ceignirent la ceinture de l'ardeur, et semblables au lion qui est à la poursuite de sa proie, sans faire attention à la pluie continuelle des flèches, des pierres, des boulets de canon et de fusil, ils coururent aux brèches, persuadés qu'elles étaient la porte de la victoire.

La poussière du combat s'élevait jusqu'aux cieux, et comme un voile couvrait la voûte azurée.

Les épées ne se reposaient pas un seul instant ; les dards et les flèches perçaient sans cesse les cœurs de cette troupe rebelle. Bientôt les Ottomans élevèrent sur les murs de Constantinople l'étendard de la victoire, et proclamèrent avec la langue libre de leur épée les *Surates* (1) du triomphe et des remparts. La défense de la place se ralentissait, et la bonne nouvelle exprimée par ces mots du Coran : *Certes notre armée remportera la victoire*, fondait la confiance de l'armée musulmane et la remplissait d'un saint enthousiasme.

Cependant l'empereur grec, entouré de ses soldats les plus braves, était dans son palais, situé au nord de la porte d'Andrinople : il cherchait à en défendre les avenues contre les guerriers musulmans, lorsque tout à coup il apprit que ceux qui arborent l'étendard élevé de la parole de Dieu s'étaient introduits dans l'intérieur de la place. Il connaît alors que le drapeau de son bonheur est abattu, son esprit se trouble, il se hâte de fuir loin de sa demeure. Pendant que se querellant lui-même sur sa mauvaise fortune, cet homme, dont l'habitation devait être l'enfer, se disait : « Où est le lieu pour fuir ? » il rencontra une poignée de fidèles qui, en pleine assurance,

(1) Titre d'un chapitre du Coran.

s'occupaient à recueillir du butin. A cette vue, le feu de la haine embrase son cœur ténébreux, et la faux de son épée coupe de suite la moisson de la vie de ces paisibles musulmans. Un pauvre soldat de cette troupe avait été seulement blessé ; noyé dans le sang qui coulait de ses blessures et en proie aux douleurs les plus vives, il attendait la mort. Le monarque grec, ayant aperçu ce malheureux, leva son épée pour lui ôter le dernier souffle de vie. Dans ce moment de désespoir, l'infortuné, aidé du secours de Dieu, précipite cet ennemi de la religion de dessus sa selle ornée d'or, le renverse sur la terre noire, et de son cimeterre guerrier fait voler sa tête impie. Cet exploit qui apporta du soulagement aux souffrances du bon musulman, mit en déroute ceux qui suivaient l'empereur. N'ayant que la mort devant les yeux, ils s'enfuirent loin des regards ; aucun d'eux ne resta dans le lieu du combat, et n'osa mettre la main à l'épée. Sur ces entrefaites, les musulmans ouvrirent les portes de la ville, et les troupes, asile de la victoire, qui étaient hors de la place, commencèrent à y entrer au-devant du roi puissant. Avec la permission du sultan, les troupes fortunées pillèrent la ville durant trois nuits et trois jours, et firent jouir l'œil de leur espoir de *la vue des beautés grecques au ris doux comme le sucre.* Ce métal qui pour l'insensé est une source de malheurs, et qui donne la réputation et la prééminence aux gens inconnus du monde, fut le partage

de ceux qui échangent la denrée de l'existence corporelle contre le capital de la vie éternelle.

Le troisième jour, les hérauts de la cour sublime firent connaître la volonté de Mahomet, aussi absolue que le destin. C'était que les soldats cessassent le pillage, ne fissent du mal à personne, et demeurassent tranquilles. Cet ordre auguste ayant été exécuté, les glaives rentrèrent dans le fourreau, et *les arcs dans l'angle du repos.*

Par les soins du monarque fortuné, la poussière du combat fut abattue, l'épée de la guerre suspendue; on jeta les flèches et l'on brisa les arcs. Par ses efforts généreux, on entendit, au lieu du bruit détestable des cloches, la profession de foi musulmane, et le cri cinq fois répété par jour de la religion du Prophète (1). Les églises de Constantinople furent dépouillées des vils idoles qui les souillaient; elles furent purifiées des impuretés abominables des cérémonies chrétiennes. Les usages antiques furent entièrement changés; plusieurs temples et chapelles des Nazaréens, par le placement du *Mihrab* et de la chaire des fidèles, rivalisèrent avec le paradis élevé. Les rayons lumineux de l'islamisme dissipèrent les sombres ténèbres de la méchanceté.

(1) L'auteur veut parler de l'appel à la prière, qui se fait du haut des minarets cinq fois par jour. Plus bas il compare ces minarets à des platanes touffus, sur les rameaux desquels des rossignols du jardin de la sainteté viennent se poser et chanter l'unité de Dieu.

Après que ce séjour enchanté, qui excite la jalousie de la *citadelle verte* du ciel, eut été pendant tant d'années rempli d'insectes et de reptiles, il devint, par la grâce du Créateur, la demeure des unitaires, et la clef de ce pays nouvellement conquis ouvrit la serrure de bien des choses difficiles.

D'après Achic-Pacha (1), la célèbre prise de Constantinople eut lieu un dimanche, et le cinquante et unième jour depuis le commencement du siége. Toutefois il est dit dans les chroniques de Nechri (2), que le siége commença au milieu de *Rebi-ul-Evel* (vers la fin de mars), et que la conquête n'eut lieu que le 20 de *Joumazi-ul-Akir* (3) 857 (27 juin 1453). La date de la prise de cette superbe cité est *Baldat Thaïbat*, ville excellente (4).

Mahomet fit saisir Kirlouka, ministre de l'empereur grec, et le fit mettre dans les fers, lui et ses partisans.

(1) Achic-Pacha est auteur d'une histoire des Ottomans, tirée des plus anciennes chroniques ottomanes, du nombre de celles que Saad-Uddin a consultées pour composer la sienne.

(2) Auteur d'une autre histoire ottomane.

(3) Il y a un abrégé en turc de l'histoire ottomane qui place la prise de Constantinople au 1er avril 1453.

(4) Les Turcs sont dans l'usage de fixer la date des événements importants par une sentence anagrammatique d'un ou de plusieurs mots, ou par un ou plusieurs vers qui renferment l'anagramme de la date. Cette sentence ou ces vers ont ordinairement rapport à l'événement. On obtient ces phrases mnémoniques par la valeur numérique des lettres de l'alphabet arabe. Il est facile de se convaincre

Les vils infidèles qui avaient fui sur des vaisseaux, et qui s'étaient réfugiés dans la place de Selivrée, en envoyèrent les clefs à la Sublime Porte, et se soumirent.

Le sultan fit enfermer Khalil-Pacha et ses amis, et quarante jours après, manifestant la colère qu'il avait comprimée, il le fit délivrer des liens... de l'existence. Quant à ceux qui avaient suivi son parti, ils furent mis en liberté, et obtinrent le pardon du sultan.

Je crois plaire aux amateurs de la poésie nationale, et aux admirateurs de la Grèce poétique, qui, dans sa décadence, possède encore ses bardes et ses harpes éoliennes, en réunissant à quelques fragments de chants populaires de la Grèce moderne, helléniques, serviens, albanais, plusieurs jets de la muse ottomane, qui inspira même ses farouches envahis-

que les mots *Baldat Thaïbat* (tirés du Coran) équivalent à 857, en faisant l'addition suivante :

B vaut.	2
L.	30
D	4
T	400
TH.	9
I.	10
B	2
T	400
	857

seurs sous un ciel toujours riant pour le vainqueur comme pour le vaincu.

Je mets d'abord sous les yeux de ceux de mes lecteurs qui peuvent être *English scholars* le texte anglais des deux pièces de vers de Byron dont j'ai risqué la traduction dans la description de la Grèce :

If thou regrett'st thy youth, why live ?
The land of honourable death
Is here : — Up to the field and give
Away thy breath !

Seek out less often sought than found
A soldier's grave for thee the best ;
Then look around, and choose thy ground
And take thy rest (1).

THE ISLES OF GREECE.

1

The isles of Greece, the isles of Greece,
Where burning Sapho loved and sung,
Where grew the arts of war and peace,
Where Delos rose and Phœbus sprung,
Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun is, set.

2

The Scian and Teian muse
The hero's harp, the lover's lute
Have found the fame your shores refuse ;
This place of birth alone is mute
To sounds which echo further west
Than your sires, Islands of the blest.

(1) Voyez la traduction à la page 23 (Grèce).

3

The mountains look on Marathon,
And Marathon looks on the sea ;
And musing there an hour alone,
I dreamt that Greece might still be free:
For standing on the Persian's grave,
I could not deem myself a slave.

4

A king sate on the rocky brow
Which looks over sea-born Salamis,
And ships by thousand lay below
And men in nations: all were his.
He counted them at break of day,
And when the sun set, where were they?

5

And where are they? And were art thou,
My country? On thy voiceless shore
The heroic lay is tuneless now,
The heroic bosom beats no more,
And must thy lyre so long divine
Degenerate into hands like mine?

6

'Tis something, in the death of tame,
Though link'd among the fettered race,
To feel at least a patriot's shame,
Even as I sing, suffuse my face.
For what is left the poet here?
For Greeks a blush, for Greece a tear.

7

Must we but weep o'er days more blest?
Must we but blush? Our fathers bled,
Earth, render back from out thy breast
A remnant of our Spartan dead!
Of the three hundred grant but three,
To make a new Thermopylee!

8

What? silent still? And silent all.
Ah! no, the voices of the dead
Sound like a distant torrent's fall
And answer: Let one living head
But one rise: We come, we come!
'Tis but the living who are dumb!

9

In vain, in vain. Strike other cords,
Fill high the cup with Samian wine.
Leave battles to the Turkish hordes,
And shed the blood of Scio's wine!
Hark! rising to the ignoble call
How answers each bold bacchanal!

10

You have the pyrrhic dance as yet.
Where is the pyrrhic phalanx gone?
Of two such lessons why forget
The noblier and manlier one?
You have the letters Cadmus gave,
Think ye he meant them for a slave?

11

Fill high the bowl with Samian wine;
We will not think of themes like these.
It made Anacreon's song divine.
He served, but served Polycrates
A tyrant! But our masters then
Were still, at least, our countrymen.

12

The tyrant of the Chersonese
Was freedom's best and bravest friend.
That tyrant was Miltiades!
Oh! that the present hour would lend
Another despot of the kind!
Such chains as his were sure to bind.

13

Fill high the bowl with Samian wine.
On Suli's rock and Parga's shore
Exists the remnant of a line
Such as the doric mothers bore,
And perhaps, some seed is sown
The Heracleidan blood might own.

14

Trust not for freedom to the Franks :
They have a king who buys and sells.
In native swords and native ranks
The only hope of courage dwells ;
But Turkish force and Latin fraud
Would break our shield however broad.

15

Fill high the bowl with Samian wine !
Our virgins dance beneath the shade.
I see their glorious black eyes shine;
But gazing on each glowing maid,
My own the burning tear drop laves,
To think such breasts must suck slaves !

16

Place me on Sunium marbled steep
Where nothing save the waves and I
May hear our mutual murmurs sweep.
There swan like let me sing and die :
A land of slaves shall ne'er be mine.
Dash down yon cup of Samian wine (1) !

(1) Voyez la traduction à la page 70 (Grèce).

CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE.

Les chants populaires de la Grèce moderne, et la poésie héroïque des Cleptes, ces descendants éloignés des Hellènes, trouveront peut-être ici leur écho, même après Byron. Je reproduis en vers un de ces chants dont la traduction en prose a paru dans l'*Athenæum français*.

CHANT DES CLEPTES.

L'Olympe rivalise avec le mont Kissave ;
Il se tourne et lui dit : Cesse de quereller
Ton émule puissant; c'est en vain qu'il me brave
Ce Turc, qui de son pied aspire à me fouler,
Je suis ce vieil Olympe en tous lieux exalté,
Aux quarante sommets dont chacun a sa source,
Et chacun son drapeau, droit, fièrement planté.
Du Clepte vagabond il a fixé la course.
Sur ma plus haute cime un aigle s'est perché,
Dans sa serre tenant une tête de brave.
Pour qu'on te traite ainsi comme un servile esclave,
O tête ! qu'as-tu fait, diadème arraché ?
Mange, oiseau du soleil, la fleur de mon jeune âge !
Mange, oiseau, ma valeur ! ton aile en grandira
Plus puissante d'une aune, et ta serre croîtra
Plus longue d'un empan pour porter le ravage.
Je fus un armatole autrefois à Louros,
Et l'armatole encor campe à Xeromeros.
Je fus Clepte douze ans sur l'Olympe superbe,
Clepte habitant des monts, Clepte couché sur l'herbe ;
Clepte partout, ici, là, dans les khasias.
Je tuai de ma main, moi seul, soixante aghas;

J'ai brûlé maint hameau, j'ai brûlé maint village;
Mes ennemis sont morts et ne se comptent pas,
Musulmans, Albanais, sans rang et sans partage.
Mon tour venu, j'ai dû tomber dans les combats.

J'extrais du même recueil un précieux spécimen de poésie servienne. J'ai également cherché à cadencer en vers cette prose déjà si harmonieuse qui respire tout le parfum d'une gracieuse idylle de Théocrite.

POÉSIE SERVIENNE.

Sur les bords ombragés d'un limpide ruisseau,
Smilié cueille en courant la fleur de l'immortelle;
Robe et manche remplie, elle marche et chancelle
Sous sa lourde moisson, trop aimable fardeau.
Elle en forme bientôt une triple couronne,
En garde une pour elle, à sa compagne donne
La seconde; elle fait glisser l'autre sur l'eau,
Puis murmure tout bas, demi courbée à terre :
O ma verte couronne! ainsi que le roseau
Nage, nage bien loin, de Juris vers la mère!
Dis-lui : « N'est-il pas temps de fiancer Juris?
» Mère, ne veux-tu pas marier ton cher fils?
» Mais ne va pas choisir la veuve de famille;
» Choisis plutôt pour lui la simple et tendre fille. »

Ce fragment des chants populaires des Serbes, dont madame Élise Voïart a donné un recueil si intéressant, amène sous ma plume les chants de guerre serviens, que M. Eichhoff nous a fait connaître dans

son *Tableau de la littérature du Nord*, dont le *Moniteur* a reproduit ma récente analyse (1).

BATAILLE DE KOSOVO.

Le tzar était assis à son repas du soir
Et la tzarine vint à ses côtés s'asseoir :
« Tzar Lazare, elle a dit, couronne de Servie,
» Noble couronne d'or, de tous les tiens suivie,
» Tu pars pour Kosovo, ne laissant en ces lieux
» Nul messager loyal qui reçoive mes vœux,
» Pour combattre, emmenant avec toi mes neuf frères,
» Tous les neuf fils de Jug. Exauce mes prières.
» Laisse un seul avec moi pour recevoir mes vœux.
» — Chère épouse, a-t-il dit, lequel veux-tu d'entre eux
» Que je laisse au palais, dans cette blanche enceinte?
» — Laisse-moi donc Bozko Jugovich.—Sois sans crainte,
» A répondu le tzar. Douce Milicia,
» Lorsque l'aube du soir à tes yeux paraîtra,
» Lorsqu'aux feux du soleil la ville ouvre ses portes,
» Rends-toi vers sa sortie. Alors en vingt cohortes
» Tu verras les guerriers en ordre défiler
» A cheval, lance en main, et devant eux briller
» Bozko, le fils de Jug, portant croix et bannière
» Offre de ton époux ce salut à ce frère,
» Qu'il cède l'étendard ; avec toi seule en paix,
» Que ce frère chéri reste dans le palais. »

Dès l'aube du jour, la tzarine, suivant l'ordre de son époux, arrête son frère, qui accourt, enflammé d'une ardeur martiale, sur son coursier tout resplendissant d'or ; elle lui demande la faveur de le garder près d'elle. « Va, retourne, ma sœur, à la tour blanche,

(1) Voyez le *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge*, par Eichhoff, et son analyse contenue dans le *Moniteur* du 13 février 1855.

» lui répond le fils de Jug. Je ne puis accéder à ta prière, car on me » montrerait au doigt comme un lâche. Je dois partir et combattre. » Les autres Jugoviches refusent même de regarder la tzarine, qui, attendant quelques moments encore, aperçoit Voino, le plus jeune de ses frères; elle lui exprime le même vœu, et reçoit la même réponse : « Va, ma sœur, retourne à la tour blanche. » A ces mots, la tzarine est tombée évanouie, et le tzar Lazare, lui-même attendri, dit à son écuyer Goluban : « Fidèle serviteur, reporte ta maî- » tresse à la tour élevée ; ne nous suis pas sur le champ de bataille, » et garde la tzarine dans l'enceinte du palais. »

Le fidèle écuyer n'obéit qu'à la première moitié de ce commandement, et après avoir ramené sa maîtresse, rejoint son cheval au cou de cygne et part pour Kosovo. Le lendemain, deux corbeaux noirs venus du champ de bataille croassaient sur la tour : « N'est- » ce pas ici le palais de Lazare? » La tzarine les a entendus, et montant à la tour blanche : « Que Dieu vous conserve, noirs corbeaux! » leur dit-elle. D'où venez-vous dès l'aurore? Serait-ce du champ » de Kosovo? Y vîtes-vous deux puissantes armées? Se sont-elles » battues, et laquelle est restée victorieuse? — Que Dieu vous sauve, » tzarine Milicia! Nous avons vu deux puissantes armées qui ont » livré une bataille, où les deux tzars ont péri. Peu de Turcs sur- » vivent. Des Serbes, ceux qui respirent encore sont couverts de » blessures. »

L'écuyer Milutin arrive sillonné de dix-sept blessures et son coursier nageant dans le sang. Il confirme la nouvelle funeste apportée par les noirs corbeaux : « Tous ont péri, tzarine, à Kosovo, le noble » Lazare Jug Bogdan, les neuf fils de Jug et les autres braves. »

Bozko seul survivait, dont l'étendard flottant
Des Turcs chassait l'essaim, qui fuyait, haletant,
Sans ordre et dispersé, comme on voit dans la nue
Fuir devant le faucon la colombe éperdue.
Sur la place où le sang montait jusqu'aux genoux,
Là, le fils de Bano tombe percé de coups.
O princesse! Milos aussi trouve sa tombe
Sur la rive où le Turc, comme un vil troupeau, tombe;

Mais avant, de sa main, meurt le sultan Murat
Et ses dix mille Turcs. Pour cet exploit d'éclat,
Que Dieu le récompense avec toute sa race !
Ce héros, de nos cœurs sans jamais qu'il s'efface,
Célébré par nos chants, dans un lointain écho
Vivra, tant que vivront le monde et Kosovo.

Quelques inspirations de la muse albanaise se joignent naturellement à ces extraits de poésie d'une couleur native si pittoresque.

Je me borne à quelques citations isolées.

Tu fus, ô fraîche rose, avant le temps cueillie.

Au pont de Kabesé je suis tombé là-bas.
Allez, ô compagnons, et saluez ma mère.
Allez ; à ce message, amis, ne manquez pas.
Portez-lui de son fils la volonté dernière.
Vendant mes deux taureaux, qu'elle en donne le prix
A celle qui s'était avec moi fiancée.
Si quelque autre demande à vous est adressée,
Dites à quels objets en ces lieux je m'unis :
Trois balles pénétrant au fond de ma poitrine,
Six balles dans la jambe, et six balles au bras.
Si ma mère demande, avant qu'elle devine,
Quels hôtes avec moi s'assirent au repas,
A mes noces quel fut mon convive de joie :
Le corbeau, direz-vous, a dévoré sa proie.

La *Muse ottomane*, révélée par son ingénieux et

poétique interprète, M. Servan de Sugny (1), s'harmonise avec les *Chants populaires de la Grèce*, dont elle est l'heureux complément.

Je fais profiter ici le lecteur de quelques extraits qui seront, pour lui et pour moi, une double bonne fortune.

LE SULTAN MAHOMET II.

Le vainqueur de Constantinople, fils d'Amurat II, unit à la gloire des armes celle des lettres, qui ne le préservèrent pas toutefois de ces actes de cruauté et de barbarie trop caractéristiques des despotes de l'Orient. Ses fastes militaires furent un moment éclipsés par les échecs qu'éprouvèrent ses généraux en Albanie contre le célèbre Scander-Berg, et par la défaite complète qu'il essuya lui-même devant Belgrade, d'où il fut repoussé par Jean Huniade, et forcé de fuir après la perte de 40,000 hommes. Cependant, la Grèce centrale et la Servie subjuguées ; l'empire de Trébizonde détruit, après avoir été gouverné depuis 1204 par la dynastie des Commènes ; l'île de Lesbos soumise ; la Valachie rebelle vaincue et dépossédée ; la Bosnie et la Caramanie conquises ; l'île de Négrepont prise aux Vénitiens ; le roi de Perse battu en Cappadoce et chassé

(1) Voyez la *Muse ottomane*, ou chefs-d'œuvre de la poésie turque traduits par Servan de Sugny.

de l'Anatolie, qu'il avait osé envahir ; la Géorgie et la Circassie rendues tributaires ; la Moldavie, l'Albanie et les côtes de l'Adriatique assujetties à la nouvelle domination, à laquelle furent incorporés la Dalmatie et le Frioul ; les Vénitiens réduits, en 1478, à acheter une paix honteuse ; l'envahissement de l'Italie et la prise d'Otrante ; la mort enfin du terrible conquérant, dans le sein de son triomphe, et menaçant encore, au suprême moment, la Perse, l'Égypte et Rome même : ce sont là des titres et des témoins assez palpitants de cette valeur et de cette puissance redoutable, alors naissante, et aujourd'hui dégénérée et décrépite. On se demande comment, au milieu du fracas des armes et des scènes de carnage et de sang, le farouche vainqueur dépouillait sa peau et ses griffes de tigre, pour moduler sur sa lyre mélodieuse des vers pleins de grâce et du sentiment le plus suave.

L'ABSENCE.

C'est le temps des roses nouvelles,
Leurs frais boutons sont entr'ouverts,
Et du sein de ces fleurs si belles
Monte un doux parfum dans les airs.
Quand la jeune fille que j'aime
Venait ici, rose elle-même,
Conter aux roses ses secrets,
Tout semblait prendre un air de fête :
Les jasmins inclinaient leur tête,
Pour rendre hommage à ses attraits.

Les églantiers, ouvrant leurs branches (1),
Inondaient de corolles blanches
La poussière de son chemin.
Mais aujourd'hui, douleur amère !
Cette beauté qui m'est si chère
Ne paraît plus dans mon jardin.
Mahomet, que te font ces roses,
Loin de l'objet de ton amour (2) ?
Il faut que jusqu'à son retour
De tes larmes tu les arroses.

LA FUITE DE LA JEUNESSE.

Ce matin, l'échanson, en me versant à boire,
M'a dit : « Les fleurs s'en vont, c'est la fin des beaux jours,
» Et l'automne bientôt commencera son cours. »
O sévère beauté ! ce sera ton histoire ;
Tu perdras à ton tour tes brillantes couleurs,
Qui te rendent semblable à la reine des fleurs.
Le temps ravagera ton gracieux visage.
D'où vient donc, aujourd'hui, que, repoussant mes vœux,
Tu me livres en proie à ma jalouse rage,
Qui fait qu'en des amis sincères, généreux,
J'aperçois des rivaux dont la flamme m'outrage ?
Les anges, je le sais, prosternés sur tes pas,
Comme la Maison sainte, adorent tes appas.
Mais ne crois pas toujours les avoir à ta suite :
Ces charmes disparus, ils s'enfuiront bien vite...
Je pleure cependant, et devant le soleil
Mes larmes sont autant de perles dispersées (3).

(1) Les jardins du sérail sont remplis d'églantiers ou rosiers sauvages. J'en ai rapporté un bouquet que me donna un des jardiniers.

(2) Le vainqueur sanglant de Constantinople connut l'amour et sa douce joie.

(3) Les larmes sont fréquemment et justement comparées aux perles étincelantes du soleil. « O mes paupières ! dit un poëte arabe, que sont devenues

Ah ! pourquoi m'égarer dans ces folles pensées,
Quand déjà sur mon front le sang est moins vermeil ?
Songeons plutôt à faire éclater mon génie
Contre les ennemis qui viendront m'assaillir.
Le chef ambitieux de la Caramanie,
Convoitant mes États, cherche à les envahir :
Son insolent orgueil pourra s'en repentir.
Qu'il ose m'attaquer, et c'est fait de sa vie !

LA FERME RÉSOLUTION.

Adieu, tyran d'amour, mon esclavage cesse ;
J'ai trop longtemps subi tes rigoureux arrêts.
Le bruit de mes soupirs, franchissant ce palais,
Me ferait supposer vaincu par la mollesse.
Mais je donne le vol à ce faucon du cœur,
Et libre désormais, redeviens empereur.
Combien de la beauté le sourire est à craindre !
Combien ses noirs cheveux nous causent de tourment !
Non moins que l'infidèle au jour du jugement,
L'esclave d'une femme est un mortel à plaindre.
Malheur surtout au prince épris d'un vil repos,
Qui de son rang sublime ose à ce point descendre !
Que la coupe de Djem, le miroir d'Alexandre (1),
Remplacent dans ses mains les armes des héros !
Chasse donc, Mahomet, cet amour ridicule
Par qui furent tes sens indignement séduits ;
Reviens à la raison : quand la montagne brûle,
Tous les lieux d'alentour en cendres sont réduits (2).

» les *perles limpides* que vous répandiez autrefois en si grande abondance,
» et dans lesquelles je trouvais quelque soulagement à mes maux. »

(1) La coupe de Djem, ou Djemchid, prince persan, et le miroir d'Alexandre, sont des instruments magiques où se réfléchissent toutes les merveilles de l'univers.

(2) Mahomet fut en butte aux attaques des janissaires et du peuple, à l'occasion de son amour pour Irène, qu'il sacrifia impitoyablement.

LE PRINCE DJEM,

FILS DE MAHOMET II.

Deux fois vaincu par Bajazet, son frère, dans la dispute du trône paternel, il se réfugia dans l'île de Rhodes, où le grand maître de l'ordre l'avait attiré par une vaine promesse de l'aider dans sa lutte, mais le retint captif. Il n'en sortit que pour changer de prison, et se voir transféré de Savoie en France, et de France à Rome, où le pape Innocent VIII le garda, moyennant une pension que le sultan son frère payait pour lui. Le pape Alexandre VI remit le prisonnier entre les mains de Charles VIII, qui, voulant s'en faire un instrument dans ses projets contre les Turcs, l'avait déjà emmené jusqu'à Naples. Mais le malheureux prince, à peine au pouvoir du roi de France, mourut soudainement de la blessure que lui fit, dit-on, un barbier, avec un rasoir empoisonné.

La poésie consola quelques jours de la longue captivité du prince, qui n'entrevit le trône qu'à travers les barreaux de sa prison.

LE PRINCE DJEM A BAJAZET II.

Tu ris dans un bosquet embelli par la rose,
Et moi, ton frère, et moi, je suis un pèlerin
Qui promène en tout lieu son dévorant chagrin.
De cette différence explique-moi la cause.

BAJAZET II AU PRINCE DJEM.

Le ciel me fit sultan : à cela qui s'oppose ?
Toi, mon frère, à ton sort loin de te résigner,
Tu te dis pèlerin, et brûles de régner.
De cette inconséquence explique-moi la cause.

LA FRANCE.

Prends la coupe de Djem et bois : voici la France
O Djem ! Elle devint ton asile et ton port.
Ce que sur notre front traça la main du sort
Doit toujours s'accomplir, j'en ai l'expérience ;
Car combien de périls ne m'ont pas menacé,
Alors que, pour me rendre à la Mecque, à Médine,
Je traversais cent lieux où Bajazet domine !
Mais enfin, grâce au ciel, ces périls ont cessé,
Je suis en France, et puis me livrer à la joie !
Pour un trône perdu serais-je tourmenté ?
On est sultan, ma foi, quand on a la santé.
D'ailleurs, quoique en exil, mon luxe se déploie,
J'ai dix-huit échansons parés de beaux habits,
Qui me versent gaîment de limpides rubis,
Et tous ces jeunes gens sont de fort bonne race.
Serais-je plus heureux, me trouvant à ta place,
Bajazet ? Vraiment non. Demande, fier sultan,
Si le khan de Crimée est aujourd'hui content.
Qui croit garder toujours l'autorité suprême
N'est qu'un présomptueux qui se ment à lui-même.

DÉLIRE AMOUREUX.

Des roses ! qu'on m'apporte une masse de roses !
L'amour a dans mon sein allumé tous ses feux.
Des roses ! Quelles fleurs aujourd'hui m'iraient mieux,
Puisqu'elles ont l'aspect de lèvres demi-closes ?
Oh ! que je voudrais voir à ma bouche s'unir

Par un tendre baiser qui consolât ma peine,
Ces lèvres de corail à la suave haleine,
Ame de la beauté que j'apprends à bénir (1) !
Le ciel de mes malheurs a comblé la mesure ;
Mais toi, sois secourable à mon cœur oppressé,
Et puisque de tes yeux les flèches l'ont percé,
Viens de ta douce main fermer cette blessure.
Tu m'accueillis chez toi : daigne, dans ta bonté,
Me rendre d'un haut prix cette hospitalité
En ne me donnant point de rival qui m'offense.
Pèlerin, fugitif, du sort persécuté,
Je prétends vivre encore avec magnificence,
Et me faire admirer par mes nobles façons !
Des roses, serviteurs ! Du nectar, échansons (2) !

LE SULTAN BAJAZET II.

Le fils de Mahomet II, à qui il succéda en 1481, fut le frère, le rival heureux et l'ardent persécuteur de Djem, ou Zizim, ce prince tristement célèbre qu'il chassa de ses États après un double combat dont il sortit vainqueur. Il fit la guerre aux mamelouks, qu'il ne parvint pas à détruire, mais battit les Moldaves, et soumit la Bosnie et la Croatie. Après trente-deux ans de règne, ayant abdiqué vainement en faveur d'Achmet, son fils aîné, il fut empoisonné par son médecin, que suborna Sélim I[er], son deuxième fils, sans pouvoir se préserver de ce funeste sort par

(1) La belle comtesse de Sassenage, qui accueillit le prince fugitif dans son château, où il demeura plusieurs mois de suite.

(2) Imitation d'Anacréon.

la médecine, qu'il avait étudiée avec ardeur au milieu des préoccupations politiques.

Le prince poëte a laissé une composition fort gracieuse et anacréontique.

UN VIEILLARD A UNE JEUNE FILLE.

Usé par l'âge et par l'ennui,
A ton cœur j'ose encor prétendre,
Jeune fille... Ah! daigne m'entendre,
Car mes conseils n'ont jamais nui!
Crains les soupirs de la jeunesse;
A ta perte ils te conduiraient,
Et tes appas se flétriraient
Au souffle ardent de leur tendresse.
La rose, un jour, au rossignol (1)
Qui lui tenait un doux langage,
S'abandonna, fleur trop peu sage;
Mais l'aquilon, rude en son vol,
L'ayant maltraitée au passage,
Ses débris jonchèrent le sol.
Telle sera ta destinée,
Si tu souris aux jeunes gens,
Tandis que mes soins indulgents
Pourront te rendre fortunée.
Veuille donc m'accorder enfin
Le doux baiser que je réclame,
Car s'il m'est refusé, mon âme
Va s'élancer hors de mon sein.
Laisse, laisse couler tes larmes,
Ton visage en sera plus frais:
Elles feront croître tes charmes
Comme l'eau du ciel le cyprès.
Mais quelle vision étrange!

(1) La rose et le rossignol, les deux allégories favorites de l'Orient.

Un rival est auprès de toi.
Qu'il s'éloigne : à l'aspect de l'ange,
Le démon doit fuir plein d'effroi.
Jeune fille, je te conjure
De me traiter avec bonté.
Prends mes cheveux blancs pour ceinture (1) :
C'est la recette la plus sûre
Pour garder longtemps ta beauté.

LE PRINCE BAJAZET,

FILS DE SOLIMAN I[er] ET DE ROXELANE.

Une rivalité fraternelle, qui lui fit disputer le trône contre Sélim II, destiné à régner par Soliman leur père, lui coûta la vie, qu'il perdit après sa défaite et sa fuite à la cour de Perse, dont les bourreaux l'étranglèrent.

On doit peut-être au prince malheureux le poëte inspiré et sa muse plaintive.

RÊVE DE LA ROYAUTÉ.

Oh ! si jamais je monte sur le trône,
Le monde entier tremblera devant moi :
Au schah de Perse arrachant sa couronne,
De ses États je m'établirai roi.
Pour que ma gloire éclate encor plus grande,
D'un rude coup de mon yatagan
Je vais trancher la tête à ce tyran,

(1) La jeune fille se protégera, par cette ceinture, des passions violentes qui vieillissent et rident les femmes avant l'âge. La douce amitié, remplaçant l'amour, conservera ses charmes.

Incendier Bokhara, Samarcande,
Et protégé par Djem et par Anka (1),
Régner ainsi que Salomon régna.
Tu deviendras, ô Persan, vil sectaire !
Respectueux envers le grand Omar (2),
Et, te tenant courbé devant mon char,
Tu baiseras ma royale poussière.

ADIEUX A LA VIE.

Que me sert désormais de vivre ?
Tout bonheur est perdu pour moi.
A l'espoir en vain je me livre,
Ma fin approche, je le voi.
J'entends une voix qui me crie :
« Ta destinée est accomplie ,
» Il n'est pas loin ton jour fatal.
» Tu vas sonder le grand arcane :
» La cloche de la caravane (3)
» Du départ donne le signal. »
Hélas ! pauvre oiseau sans asile,
Je ne saurais où me poser ;
Mais je vais m'envoler tranquille
Aux lieux où tout vient s'apaiser.
O mon cœur, cesse de maudire
Ceux qui causèrent mes malheurs :
Que Dieu leur pardonne ! j'expire
Sans me souhaiter de vengeurs.
Ma cage est brisée, à mon âme
S'ouvre un espace illimité.

(1) L'Anka, ou le Simorg, est l'Hippogriffe oriental.

(2) Les Persans ne considèrent pas Omar, mais Ali, comme le successeur légitime de Mahomet.

(3) Les conducteurs de caravanes emploient la cloche pour inviter les voyageurs à faire leurs préparatifs de départ, pendant qu'ils mettent les chameaux en marche au moyen d'un chant usuel nommé *Hodat*.

Puissant Roi du ciel, je réclame
L'effet de ta bénignité.
A mes fautes, qui sont sans nombre,
Accorde un généreux pardon,
Et montre-toi clément et bon
Pour qui va passer comme une ombre (1).

SOLIMAN II.

Pendant que Soliman II, décoré du quadruple surnom de grand, de conquérant, de magnifique et de législateur, et le plus célèbre des sultans ottomans des quinzième et seizième siècles, guerroyait par terre et par mer contre la Hongrie, Venise et l'Empire, contre la Perse et la Géorgie, et qu'assisté du terrible Barberousse, il réunissait Tunis et Alger à ses conquêtes, il faisait à la fois fleurir dans l'empire ottoman, dont il porta la grandeur à son apogée, la justice et les lettres, auxquelles il consacrait sa muse.

Le législateur poëte sacrifiait aux Grâces sur le trône, dont il traçait ainsi les devoirs :

(1) « Cette élégie, dit le savant traducteur M. de Sugny, rappelle la *Jeune captive* d'André Chénier. Chaque nouveau règne, en Turquie, ajoute l'élégant traducteur, s'inaugurait par l'exécution des frères du sultan. Ainsi, à l'avénement de Mahomet III, dix-neuf jeunes princes furent suppliciés. » Il ajoute que l'un d'eux, Mustapha, poëte comme Bajazet, pressentit sa fin prochaine dans ce distique :

J'ignore ce que le destin
Sur mon front prétendit écrire ;
Mais, sous le rosier du jardin,
Pour moi n'est-il plus de sourire ?

DEVOIRS D'UN SOUVERAIN.

Faire miséricorde est la gloire du trône :
Que ce soit, Soliman, ta plus belle couronne (1).
En comptant tes sujets, que tu dois rendre heureux,
Ne te crois pas meilleur que le dernier d'entre eux,
Et sache que beaucoup valent mieux que toi-même !
Tout homme étant un frère, en frère il faut qu'on l'aime.
Pour le vrai musulman ce précepte est sacré.
Dès qu'un sage dessein dans sa tête est entré,
Mets à l'exécuter une force invincible,
Et protecteur des bons, sois aux méchants terrible.
Se laisser emporter aux fureurs du tyran,
C'est être un khan tartare et non pas un sultan.
Autant que mal agir, n'agir pas est coupable,
Et qui dort sur le trône est aux brutes semblable.
Puisque de l'univers le sort est dans nos mains,
Méritons le respect et l'amour des humains.

Le même Soliman, qui écrivait et dictait à ses successeurs les devoirs d'un souverain, traçait d'une plume légère le bonheur d'un sultan.

LE BONHEUR D'UN SULTAN.

Ne suis-je pas un fortuné sultan ?
La reine des beautés est celle que j'adore (2) ;
De tous les rossignols le plus charmant encore
Est celui dont la voix réjouit Soliman.

(1) Soliman n'abusa jamais des priviléges et du droit que la loi fondamentale donnait aux monarques absolus de l'Orient, de mettre à mort, par jour, quatorze de leurs sujets, sans encourir le reproche de tyrannie. Juste et généreux, protecteur des lettres, il fut poëte sous le nom de *Muhibbi*, et vérifia dans sa personne le vers d'Ovide :

Emollit mores nec sinit esse feros.

(2) La belle, l'artificieuse et l'altière Roxelane.

D'autres yeux et d'autres oreilles
Seraient, comme les miens, dignes d'un tel bonheur ;
Mais ce n'est qu'à moi seul que le ciel fit l'honneur
D'accorder ces rares merveilles.
Sa bonté m'a, de plus, fait présent d'un vizir (1)
Qui, soutien de mon trône, est prompt à me servir,
Et je vois arriver, à la moindre souffrance,
Un médecin rempli de cœur et de science (2).
Bien des mortels, je suis de bonne foi,
A la coupe d'amour boivent autant que moi,
Mais nul ne sait goûter comme moi cette ivresse
Qu'on puise dans les yeux d'une belle maîtresse.
D'autres peuvent trouver un bonheur plus parfait,
Mais nul n'est de son sort comme moi satisfait.
Enfin, si des soucis que la grandeur engendre
Nul sultan plus que moi ne se sentit presser,
Nul aussi ne put les verser
Dans le sein d'un ami plus fidèle et plus tendre.

LE SULTAN ACHMET III.

Ce fut ce guerrier poëte qui accueillit dans ses États Charles XII fugitif, après sa défaite à Pultawa, battit Pierre le Grand sur le Pruth, et conquit la Morée sur les Vénitiens. Mais, vaincu par les Impériaux à Peterwaradin, en 1716, on le vit, en 1730, déposer par la milice du sérail, qui le confina dans une prison, où il mourut en 1736, à l'âge de soixante-quatorze ans.

(1) Sutfi-Pacha, grand vizir pendant une partie du règne de Soliman, et très habile homme d'État.

(2) Nedaji, médecin-poëte.

INSCRIPTION D'UNE FONTAINE.

Ce monument toujours parlera de son âge (1)
Dans ces vers qu'un sultan à l'avenir transmet.
Approche, voyageur, offre à Dieu ton hommage,
Et bois de cette eau pure en priant pour Achmet.

SÉLIM III (2).

Sélim III, le contemporain et d'abord l'adversaire de Bonaparte, contre lequel il fit cause commune avec l'Angleterre, lors de l'expédition française en Égypte, conclut cependant la paix avec la France, et dès ce moment poursuivit l'accomplissement de son projet favori, de réformer et de civiliser l'empire ottoman. Mais son zèle indiscret le perdit. Les janissaires, ennemis de ses tentatives d'innovations trop hardies et précipitées, le détrônèrent, et le reléguèrent au sérail, où il fut enfin étranglé en 1808, par les ordres de Mustapha, son successeur, qui, voulant réprimer ces mêmes janissaires, dut aussi à son tour payer plus tard le tribut commun au cordon et à l'antique coutume musulmane.

Les malheurs et la captivité de Sélim III ont dicté sans doute, au *prisonnier royal*, sa touchante élégie.

(1) Cette fontaine de marbre est située près de la porte de fer du sérail. Le nom du sultan Achmet, son fondateur, et l'inscription ci-dessus y figurent en lettres d'or.

(2) L'empereur Napoléon avait encouragé le sultan Sélim III, qu'il aimait beaucoup, à suivre ses projets de rénovation sociale et politique de la Turquie.

LE PRISONNIER ROYAL.

Le destin m'a jeté, du faîte de la gloire,
Dans un abîme de douleurs :
Mes amis, apprenant ma douloureuse histoire,
Ont versé des torrents de pleurs.

Et moi, sous ces verrous, derrière cette grille,
Comment ne pleurerais-je pas ?
Tout pleure sur mon sort : plus d'une larme brille
Sur les roses qui sont là-bas.

Déjà bien des soucis offusquent ma pensée ;
J'étais abreuvé de dégoûts,
Mille chagrins pesaient sur mon âme oppressée,
Ce malheur les efface tous.

Privé des vrais amis qui m'aimaient pour moi-même,
J'éprouve encor l'ennui cuisant
D'ouïr ceux qui n'aimaient que ma grandeur suprême
De moi se railler à présent.

Lorsque des lots humains le ciel fit le partage,
Il m'assigna le plus mauvais,
Car je n'ai, de mes jours, connu que l'esclavage,
Le trône, et le cachot après.

Des hommes généreux, à l'âme bienveillante,
Me croyant de mal tourmenté,
Font pour ma guérison mainte prière ardente,
Et je suis en captivité !

Mon esprit, par nature, était couleur de rose,
Mais le malheur l'a teint en noir.
J'aimais à rire ; hélas ! il faut faire autre chose
Quand on a tout perdu, jusqu'à l'espoir.

MAHMOUD II.

Mahmoud II, né en 1785, avait été élevé sur le trône en 1808, à la place de Mustapha IV, son frère, par le chef de ces janissaires qu'il devait un jour exterminer. Dès 1812, lors de la paix de Bukharest, il vit l'empire turc morcelé par les Russes, qui lui enlevèrent la Bessarabie; puis, de 1812 à 1817, il abandonna successivement la Servie, la Moldavie et la Valachie, et perdit en 1819 les îles Ioniennes, dont il dut reconnaître l'indépendance. En 1820, éclate l'insurrection de la Grèce, qui secoue, après une guerre héroïque de huit années, le joug musulman, pour demander un roi. Dépouillé de cette conquête, mais animé d'un courage toujours renaissant et toujours malheureux, Mahmoud est menacé de l'invasion des Russes, que la paix d'Andrinople arrête, en 1829, aux portes de Constantinople, et se voit assailli à la fois par Ali, pacha de Janina, qui se révolte, et par Méhémet-Ali, qui se déclare indépendant. Battu à trois reprises, en 1833, par ce fier vassal, il signe à Unkiar-Skelessi un traité, et se jette ainsi dans les bras de la Russie, qui se fait sa protectrice, et à laquelle il ouvre et fraie le chemin de Constantinople, éternel point de mire de cette ambitieuse rivale. Tant d'échecs réitérés sont enfin complétés par la destruction de l'armée ottomane à Nezib, qui prélude à la

mort de Mahmoud, arrivée peu de jours après, dans l'année 1839.

Le sultan guerrier et réformateur sut trouver encore, au milieu de ces agitations militaires et politiques, quelques loisirs heureux et de poétiques inspirations.

PRIÈRE.

Je demande, Seigneur, une chose de toi :
Fais la grâce à Mahmoud que, d'une âme soumise,
D'après ta volonté toujours il se conduise,
Car peut-on s'égarer en marchant sous ta loi ?
Il est ton humble esclave : empressé de te plaire,
Il veut à t'obéir consacrer tous ses jours.
Que le Prophète aussi lui prête son secours,
Et son règne sera glorieux et prospère (1).

LE VERRE D'EAU.

Un lac d'une faible étendue
Offre un délicieux tableau,
La grâce y domine, et la vue
Croit contempler un verre d'eau (2).

MIHRI.

Native d'Amasie, fleurit au commencement du seizième siècle. Elle fut surnommée la Sapho vierge

(1) Parmi les nombreux préceptes de conduite pour les princes musulmans, M. de Sugny cite cet exemple, dont la grâce et l'originalité sont remarquables : « Un roi doit ressembler à la rose qui couche sur des épines pour faire le charme de tout ce qui l'entoure. »

(2) « Cette comparaison gracieuse, dit M. de Sugny, fut sans doute inspirée au sultan Mahmoud par la vue des belles vallées de Thérapia et de Bujuckderé,

musulmane, parce qu'elle soupira en vain pour le jeune Alexandre, nouveau Phaon de la moderne Lesbienne.

LE TOURMENT D'AMOUR.

Comme la jeune fleur que le soleil dévore (1),
Sous les feux de l'amour je sèche à mon aurore.
Combattant, mais en vain, mes insensés désirs,
Je pousse vers le ciel de pénibles soupirs.
Malheureuse! depuis qu'il s'offrit à ma vue,
Le trouble s'est glissé dans mon âme ingénue.
L'aspect de l'enchanteur a fasciné mes yeux ;
Son image me charme et me suit en tous lieux :
Je vois en longs anneaux sa noire chevelure
Descendre jusqu'au bord de sa bouche si pure.
Seul, du matin au soir, il m'occupe, et la nuit,
Si je cherche à goûter un repos qui me fuit,
Gardant fidèlement mon chaste collier d'ambre (2),
Sous les traits de la lune il envahit ma chambre,
Illumine ma couche et se joue à l'entour.
Mais dans ce musulman je trouve un giaour (3),
Et pourtant de l'aimer je ne puis me défendre :
Même en fermant les yeux, j'aperçois Alexandre (4).

où un petit lac entouré de verdoyantes prairies lui semblait de l'eau dans une coupe d'émeraude. »

(1) Le traducteur, M. Sugny, adoucit, en altérant le texte, qu'il change en une image gracieuse. La pauvre Mihri disait que son cœur ressemblait à un *rôti* qui, à force de tourner devant le feu, finit par se dessécher.

(2) En Orient, les jeunes filles nubiles portent un collier d'ambre, témoignage de la sagesse, et quelquefois de leur intention de garder le célibat.

(3) Dans ma traduction du *Giaour*, par Byron, j'ai adopté le terme *mécréant*.

(4) Fils de Sinan-Pacha.

LA RÉSIGNATION.

Tu me fis bien du mal par ton indifférence,
Cruel ! Mais de Mihri, va, ne redoute rien :
Elle ne sut jamais ce que c'est que vengeance.
Seulement, si l'amour te met sous sa puissance,
Je te souhaite un cœur à l'image du tien.
Si je te haïssais, mon vœu serait bien pire,
Et je n'y puis songer sans un secret effroi.
Je supplîrais le ciel, qui connaît mon martyre,
De te faire brûler d'autant de feux que moi (1).

REMERCIMENT AU POÈTE GUVAHI (2).

Que le ciel, à tes vœux propice,
T'accorde un objet enchanteur
Dont pour toi seul batte le cœur,
Dont la main dans ta main frémisse.
Que de ses cheveux parfumés
Sous tes doigts ruissellent les ondes ;
Sur ta joue, en traces profondes,
Que ses baisers soient imprimés.
Qu'enfin de ses lèvres vermeilles
S'échappent de ces mots piquants
Qui plaisent tant aux jeunes gens
Quand le vin coule des bouteilles.
Mais sais-tu pourquoi, Guvahi,
Mon cœur te traite en favori ?
C'est que, soigneux de ma mémoire,
Dans tes vers messagers de gloire,
Tu parlas souvent de Mihri.

(1) Ce vers est digne d'Euripide et de Racine.

(2) Amant malheureux, ainsi que le poëte Sati, de l'aimable et infortunée Mihri ; il est l'auteur du *Trésor de la langue ottomane,* qu'il composa pour Selim I[er], et du *Livre des conseils,* son meilleur ouvrage.

BELIGHI.

Né à Constantinople faisait partie du corps des janissaires. Il vivait dans la première moitié du seizième siècle.

LE CAFÉ.

Le café, bien qu'il cède au vin,
N'est pas dépourvu de mérite :
Il réveille nos sens, doucement les excite,
Et met dans notre esprit je ne sais quel entrain.
Il pousse le sang au visage,
Fait voir à l'acheteur tous les objets en beau,
Et, non moins que le vin, berce notre cerveau
De plus d'une riante image.
Certaines gens ont dit : Le café calme. Erreur !
Non, il ne calme pas, il échauffe, au contraire ;
Mais comme chacun veut dans son intérieur
Se sentir remué, c'est par là qu'il sait plaire.
Pour mes amis et moi, sans chercher à savoir
Si la liqueur nouvelle est poison ou remède,
Nous en usons gaîment du matin jusqu'au soir ;
Une tasse achevée, une autre lui succède.
Honneur donc à cet hôte au commerce si doux,
Qui depuis l'Yemen arriva jusqu'à nous !
Car, tandis que du vin, par une loi sévère,
L'usage est interdit, pour un peu de comptant
On a le café, qui pourtant
Est un trouble-repos à l'égal de son frère.
Mais c'est avec raison que le maître a permis
Une boisson si propre à réjouir les âmes.
Eh ! pourquoi le café, dans cet heureux pays,
Ne se vendrait-il pas ? on y vend bien les femmes !

VEHBI.

Fils d'un négociant de Constantinople, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Ce fut le poëte officiel de la cour, dont il célébra les fêtes et cérémonies, entre autres les réjouissances en l'honneur de la circoncision des quatre fils d'Achmet III.

Il fut l'Ovide ottoman pour la fécondité de sa verve poétique, qui pouvait produire deux mille vers par jour, et à la fois l'Horace courtisan, à cause de la finesse de son esprit, et son aimable philosophie tout épicurienne.

LES CHARMES DE L'HIVER.

Au printemps, j'en conviens, la rose est bien brillante,
Mais l'hiver, le brasier est plus brillant encor ;
Si la blanche églantine au printemps nous enchante,
La neige, dans l'hiver, nous offre un blanc trésor.
Le premier jour de l'an on joue avec la balle (1),
Mais le balle de sucre en hiver me va mieux (2) ;
Le chant du rossignol est bien délicieux,
Mais l'hiver on entend maint chanteur qui l'égale.
Pour une nuit d'hiver telle que j'en connus,
Je donnerais, ma foi, mille printemps et plus.
Oui, j'aime mieux l'hiver, je le dis et proclame :
Auprès d'un clair foyer on est heureux ; le vin

(1) Espèce de jeu de paume que l'on joue pour célébrer le premier jour de l'année, qui, dans l'Orient, tombe dans l'équinoxe du printemps.

(2) La balle de sucre est une confection de sucre rosé,

De ses flots généreux vous réchauffe le sein,
Tandis que de doux sons réjouissent votre âme.
Prends ton luth, ô chanteur, et porte dans mes sens
Un charme qui me rende insensible aux autans.
A quoi bon des flambeaux? La neige nous éclaire.
Échanson, verse-moi, verse au chanteur aussi
Ce nectar odorant qui chasse le souci;
Enivrons-nous; l'hiver le vin est salutaire.

A UNE ÉCOLIÈRE.

Quitte l'école, jeune fille,
L'école ne te convient plus.
Les garçons te trouvent gentille,
Et tu les vois d'un air confus.
Sur l'ardoise cesse d'écrire (1),
Ce grimoire qu'on t'enseigne.
Promène plutôt sur la lyre
Tes jolis doigts teints de henne.
Trace en fils d'or des broderies
Sur la blanche peau du vélin :
Fais d'agréables poésies ;
Efforce-toi de plaire enfin.
Qu'ici, dans une paix profonde,
Ton œil noir brille en liberté,
Mais oppose aux regards du monde
Un voile sept fois répété.
Que tout en toi soit harmonie,
Et qu'à la grâce réunie
Ta beauté nous dicte la loi.
Sans honte, tu dois être aimable,
Car la honte au fard est semblable,
Et le fard n'est pas fait pour toi.

(1) On se sert aussi, dans les écoles égyptiennes, de tablettes de bois peintes en blanc, où s'écrit la leçon, et que l'on essuie pour en écrire une autre.

Tels sont les conseils que te donne
Celui dont tu touches le cœur ;
A Leila même en personne (1)
Il ne dirait rien de meilleur.

FAZIL.

Fils de Tahir-Pacha, fonctionnaire important à la cour des sultans, cultiva les lettres à l'ombre du sérail, où il fut élevé. Son principal poëme, le *Livre des Femmes*, est un tableau, ou revue, des femmes de trente-cinq nations, avec leurs qualités et leurs défauts. Cette peinture piquante et érotique étincelle de verve, mais offense la pudeur, et ramène l'honnête lecteur au *Mérite des femmes*, par Legouvé. Le poëte Fazil mourut en 1810.

Nous devons à M. de Sugny un chaste reflet de cette vaste et licencieuse composition.

LES FEMMES.

Gloire à Dieu, qui créa, pour conserver le monde,
Deux sexes différents, dont l'union féconde
Fait, comme un flot puissant, couler le genre humain.
Depuis que d'Ève Adam fut épris dans l'Eden,
Dieu voulut que toujours l'homme chérît la femme,
Et pour entretenir son amoureuse flamme,
Il dota celle-ci de ravissants attraits.

(1) Leila, l'amante de Medjnoun, qui passe pour la beauté la plus accomplie de l'Orient.

Ses membres sont moelleux, son teint est des plus frais ;
Son regard est charmant, et sa parole est douce ;
Sur son menton poli nulle barbe ne pousse ;
De son front gracieux les ondoyants trésors
Par de soyeux replis caressent son beau corps ;
Tout chez elle, en un mot, est assorti pour plaire ;
L'homme l'aime, l'épouse, et bientôt elle est mère.
Ainsi, d'un jeu léger, un grand effet provient,
Et par le doux plaisir le monde se maintient.
Mais les animaux même, instruits par la nature,
Suivent de ce penchant l'impulsion si pure.
De l'amour maternel ils sentent les douceurs,
Et cet amour leur donne aussi des successeurs.
Louons donc, bénissons la sagesse divine :
Tout, sans cet ordre heureux, tomberait en ruine ;
De la création s'éteindrait le flambeau,
Et l'univers serait un immense tombeau.

LES FRANÇAISES.

Les femmes ont, en France, une grâce parfaite,
Leur joli menton rond où s'ouvre une fossette,
D'un fruit délicieux a l'aspect engageant,
Et leur corps est semblable à la rose d'argent.
Leurs costumes légers, qu'elles changent sans cesse,
Au goût, à l'élégance, unissent la richesse ;
Les yeux en sont ravis. Aussi, dans ces climats,
Le sexe féminin sur le nôtre a le pas ;
Sur tout ce qui s'y fait, son influence est grande ;
L'homme, enfin, obéit, et la femme commande.
Là, par le nombre aussi, le sexe est important,
Car les filles y vont toujours en augmentant,
Et chacun, à son tour, créant en abondance,
De ces maudits Français croît ainsi l'exigeance.
Des peuples de l'Europe ils sont les plus nombreux.
Que d'étranges projets sont poursuivis par eux !

En ce moment surtout, ils sont comme en délire :
Le tumulte est en France, on s'y bat, s'y déchire.
Le ciel en soit béni ! Si tous ces mécréants
Pouvaient s'entre-tuer, nous en serions contents (1) !

(1) Cette diatribe fut écrite à l'époque de notre première révolution. Puisse l'alliance française avec la Turquie inspirer à ses poëtes plus de gratitude et moins de violence contre notre généreuse nation !

FIN.

TABLE GÉNÉRALE.

D

E

F

S

T

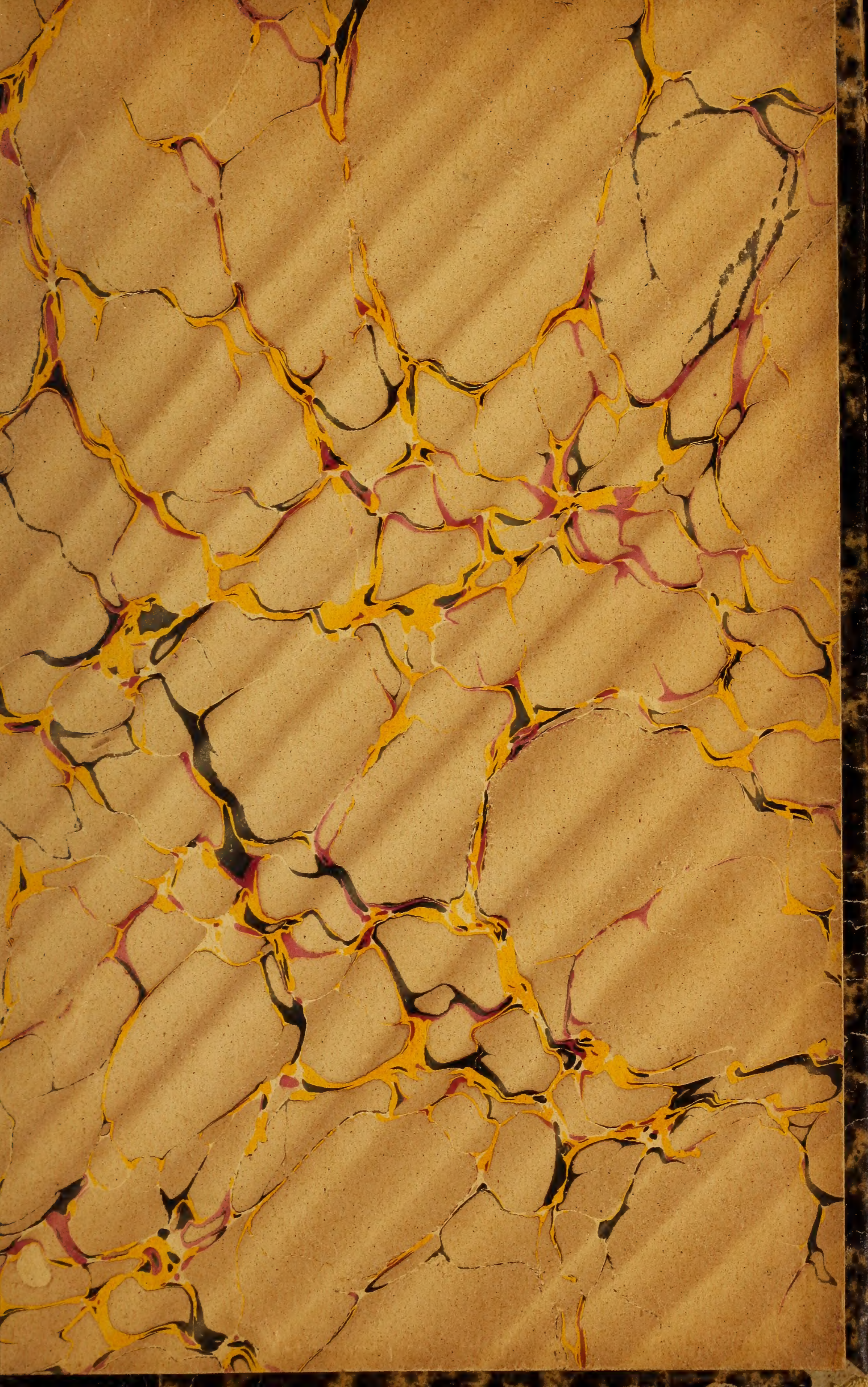
V

W

ERRATA.

Page 128, 132, 146, 147	*au lieu de*	Bejouckdeie	*lisez*	Bujouckderé
» 199 *dernière ligne et mot*		u	»	un
» 203	»	cheik	»	scheik
» 258	»	Roumeleyeh	»	Roumeyleh
» 299 *à la pagination*	»	2	»	299
» »	»	Nausicaas	»	Nausicaés
» 305	»	de nouveau sous son successeur Saïd-Pacha s'inspirer, etc.	»	s'inspirer de nouveau, etc.
» 217	»	Sackcha	»	Sackcka
» 348	»	terre Sainct.	»	terre Saincte.
» 385	»	Dara boukeh	»	Daraboukeh
» 387	»	Gypsies	»	Gipsies
» 396, 397	»	riwaek	»	riwack
» 411	»	missions. Les	»	missions : les
» 429	»	capable	»	coupable






LIBRARY OF CONGRESS
0 010 174 880 7